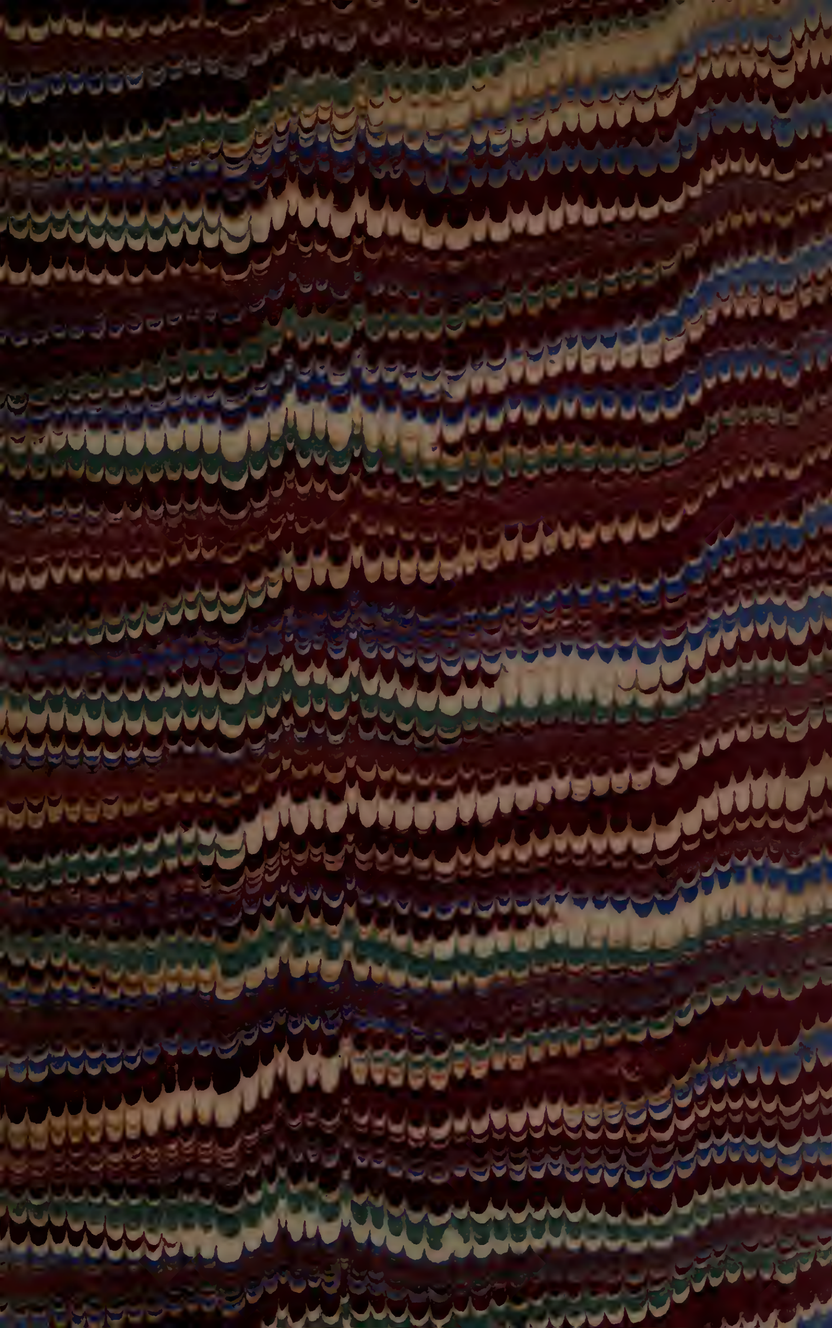

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01886435 5



LA

THÉOLOGIE AFFECTIVE

OU

SAINT THOMAS D'AQUIN

Médité en vue de la

PRÉDICATION

par LOUIS BAIL
Docteur en Théologie

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET ANNOTÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, MISE EN FRANÇAIS MODERNE
ET EN HARMONIE
AVEC LES PLUS RÉCENTES DÉCISIONS DE L'ÉGLISE
ET LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES DE LA SCIENCE

par M. l'Abbé BOUGAL
Docteur en Théologie

TOME PREMIER

Des attributs de Dieu. — De la Très Sainte Trinité. — Des Anges.

MONTRÉJEAU
(Haute-Garonne)
LIBRAIRIE J.-M. SOUBIRON, ÉDITEUR

LA THÉOLOGIE AFFECTIVE OU SAINT THOMAS D'AQUIN EN MÉDITATIONS

PERMIS D'IMPRIMER

Toulouse, le 1er décembre 1903.

E. F. TOUZET,

v. g.

Ce volume a été déposé conformément aux lois en décembre 1903.

LA

THÉOLOGIE AFFECTIVE
OU
SAINT THOMAS
D'AQUIN
Médité en vue de la
PRÉDICATION

par LOUIS BAIL
Docteur en Théologie

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET ANNOTÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, MISE EN FRANÇAIS MODERNE
ET EN HARMONIE
AVEC LES PLUS RÉCENTES DÉCISIONS DE L'ÉGLISE
ET LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES DE LA SCIENCE

par M. l'Abbé BOUGAL
Docteur en Théologie

TOME PREMIER
Des attributs de Dieu. — De la Très Sainte Trinité. — Des Anges.

MONTRÉJEAU
(Haute-Garonne)
LIBRAIRIE J.-M. SOUBIRON, ÉDITEUR

PRÉFACE
DE LA NOUVELLE ÉDITION

Nous n'aimons pas les longs discours préliminaires, et moins encore les discours *pro domo*. Mais le lecteur, en ouvrant ce livre, nous pose une double question à laquelle nous avons le devoir de répondre. Il veut savoir quel est le mérite de l'ouvrage que nous lui offrons et quels sont les avantages que nous nous sommes efforcé de réunir dans cette nouvelle édition.

A la première question nous répondons que nous avons cru et que des juges très compétents dans cette matière ont cru comme nous, que réimprimer la « *Théologie affective* » de Bail, théologien français du XVIIe siècle, serait rendre un service signalé à tous les catholiques instruits et pieux, mais avant tout au clergé voué au service des paroisses. Il est incontestable que bien peu de livres parmi la multitude de ceux que nous offre dans ce genre, une presse toujours active, traitent des vérités chrétiennes avec cette clarté, cette sûreté de doctrine, cette méthode et cette heureuse sobriété dans les développements qui

permettent au prêtre d'y puiser sans perte de temps, la matière de solides instructions. Qui pourrait encore se faire illusion sur le premier devoir qui s'impose au prêtre de nos jours ? Est-ce que le plus grand nombre ne blasphème pas ce qu'il ignore ? Est-ce que, comme au temps de Tertullien, *on ne nous condamne pas sans nous entendre ?* Combien de fois nos apologistes n'ont-ils pas eu l'occasion de constater l'ignorance de nos dogmes et de notre morale même chez des esprits catholiques, qui se distinguaient par une remarquable culture intellectuelle ? Et ce mal le plus redoutable de tous, ne va-t-il pas s'aggravant chaque jour, depuis qu'une haine du surnaturel très clairvoyante a mis à la porte de l'école l'instruction religieuse, que même dans nos établissements libres la nécessité de venir à bout d'un programme surchargé a obligé les maîtres, de restreindre le temps consacré jadis, à l'étude de la première de toutes les sciences et que la « *lutte pour la vie* » présente oriente la jeunesse contemporaine de très bonne heure, vers des études pratiques et utilitaires qui lui ôtent le temps et le goût d'acquérir une connaissance suffisante de leur foi et de leur vie future? Avant toute autre chose, il importe donc que le prêtre soit « *un professeur de doctrine chrétienne* » selon l'expression d'un savant écrivain. Or, il trouvera ici cette doctrine, exposée dans sa totalité, selon l'ordre adopté par saint Thomas d'Aquin dans sa « *Somme théologique* »; il la trouvera dégagée d'abord de toute question purement métaphysique ou trop subtile

qui ne peut qu'absorber l'esprit au détriment du cœur, démontrée par les arguments du Docteur angélique, auxquels viennent s'ajouter des preuves puisées chez les autres Docteurs et chez les Pères de l'Eglise, mise en une lumière accessible à tous par de saisissantes comparaisons, couronnée enfin par des élévations de l'âme où respire la plus exquise piété et par des résolutions auxquelles le cœur se laisse d'autant plus facilement entraîner qu'elles découlent logiquement de la vérité dogmatique déjà pleinement maîtresse de l'esprit. Bossuet a dit : « *On veut de* « *la morale dans les sermons, et on a raison,* « *pourvu qu'on entende que la morale chré-* « *tienne est fondée sur les mystères du christia-* « *nisme* (1). C'est bien la morale telle que l'entend Bossuet que nous offre la « *Théologie* » de Bail : elle sort toute vivante et entraînante de la vie de Dieu et des mystères de la vie de Jésus-Christ proposée à notre imitation, par conséquent des entrailles mêmes du dogme : c'est dans ces profondeurs seulement qu'elle a trouvé son fondement le plus solide et le motif le plus efficace pour déterminer le cœur humain, malgré tant de sacrifices qu'elle en exige, à embrasser la pratique du bien. Ajoutons que cet ouvrage présente une triple utilité pour le prêtre: il peut lui servir de Somme théologique, de Somme de prédication et de Livre de méditation.

Répondons maintenant à la seconde question: comment a été conçue cette nouvelle édition ? Donner, pour ce qui est du fond, l'œuvre de

1. Discours sur l'unité de l'Eglise.

Bail, telle qu'il l'a composée lui-même, en respectant scrupuleusement sa pensée, tel a été notre but. Pas plus que le dogme et la morale catholique, dont elle n'est qu'un fidèle et méthodique exposé, cette œuvre n'a vieilli. Toutefois il n'y a pas d'œuvre humaine que le temps n'ait fait paraître imparfaite, par le fait des heureux progrès qu'il amène. La loi du progrès ou en style moderne, de l'évolution, s'applique à la fois aux sciences humaines et au dogme même, mais d'une manière toute différente qu'il importe de caractériser. Le plus souvent, les sciences humaines progressent par la découverte de nouvelles lois qui viennent désormais prendre la place de systèmes faux et d'hypothèses gratuites tenues pour vraies jusqu'à ce jour, tandis que le dogme soumis à l'évolution comme toute forme de vie, n'a cependant jamais rien à sacrifier. Il évolue à la manière de tout être vivant, en qui A. Comte reconnaissait avec raison un double principe : un principe « *statique* », principe de persévérance dans l'être initial, et un principe « *dynamique* », principe de progrès par le développement et l'application d'une force interne.

A ces deux points de vue, la « *Théologie affective* » est en retard et appelle des modifications nécessaires. Nous n'avons pas manqué de les faire dans cette nouvelle édition, en citant toutes les fois qu'il y avait lieu, les définitions de l'Eglise. Toutefois ces corrections qui s'imposaient n'ont jamais été faites sur le texte même de l'auteur, mais en note, au bas de la page. En adoptant ce système, nous avons tenu

compte de cette soif du vrai et de l'exactitude, qui se manifeste de nos jours d'une manière si intense dans tous les domaines de l'esprit, dans celui des sciences et des arts comme dans celui de la littérature et de l'histoire, et qui n'est satisfaite que lorsque tout essai de reconstitution du passé est sincère et qu'il donne une des meilleures preuves de sincérité, en respectant dans l'œuvre qu'il prétend faire revivre sous nos yeux tout, jusqu'à ses défauts. Nous avons le droit d'affirmer que sous ce rapport déjà, l'édition nouvelle se distinguera profondément de celle du Mans, parue en 1857, où nous avons très fréquemment constaté de regrettables mutilations infligées au texte même : presque à chaque page nous avons relevé des suppressions de phrases entières, d'arguments et même des termes théologiques, dont l'auteur s'est servi, avec une grande discrétion d'ailleurs, pour préciser ou résumer la doctrine de tout un point de méditation ; nous y avons aussi relevé ce qu'on pourrait qualifier de faux en matière littéraire, c'est-à-dire des corrections dans le texte, ayant pour but de modifier les opinions scientifiques, ou même ce qui, dans l'espèce, nous paraît plus grave, les opinions théologiques de l'auteur.

Nous devons cependant prévenir qu'à la règle que nous nous sommes imposée, de donner Bail et rien que Bail, une exception, mais une seule a été faite. Une partie, une très faible partie de sa *Théologie*, l'œuvre des six jours, était devenue presque entièrement caduque ; une rectification

au bas de la page n'aurait pas suffi. Les si importants progrès accomplis depuis le XVIIe siècle par les sciences cosmologiques et par l'exégèse nous ont obligé à refaire ces 5 ou 6 méditations. Le lecteur est donc averti : ces quelques pages sur la création sont notre œuvre, mais l'œuvre d'un disciple, qui quelquefois emprunte la pensée du maître, qui s'en impire toujours et respecte jusqu'aux divisions et au cadre adoptés par lui.

Si le fond a été, sauf cette exception unique, scrupuleusement conservé, il a fallu modifier sérieusement la forme. Bien peu aujourd'hui auraient le courage de lire l'ouvrage dans le style lourd, obscur et souvent peu intelligible, où il a été écrit. Aussi bien il n'y avait aucun avantage à conserver un français, qui n'a rien de commun avec celui de saint François de Sales, un contemporain cependant. Bail fut un savant et pieux théologien, mais nous ne lui décernerons pas le titre de littérateur. Néanmoins fidèle encore ici à notre principe essentiellement conservateur, nous avons respecté certains mots pittoresques, quelques images très expressives qui se rencontrent çà et là, et même d'une manière générale, comme tout traducteur qui se rend très esclave de la pensée de l'auteur, nous avons dû être aussi jusqu'à un certain point esclave de son style.

Disons encore que nous avons fait précéder chaque méditation d'un *sommaire*, qui en donne les divisions et quelquefois les subdivisions en deux ou trois lignes.

Nous désirons enfin faire une double rectifica-

tion à laquelle donne lieu l'ouvrage dans un grand nombre de passages : elle trouvera plus naturellement sa place ici, que dans des notes. Saint Denys y est fréquemment cité comme l'auteur des traités « *de la Hiérarchie céleste*, « *de la Hiérarchie ecclésiastique* » ou « *des* « *Noms divins*. » Or, il semble aujourd'hui bien démontré que ces divers traités ne sont pas l'œuvre de saint Denys, l'aréopagite, disciple de saint Paul et premier évêque d'Athènes (1). Voici la conclusion du P. de Smedt (2) : « *Le* « *P. Stiglmayr*, dit-il, *regarde* cette question, « *comme bien définitivement tranchée dans le* « *sens de la négative, et nous partageons tout-à-* « *fait son avis à cet égard.* » Selon toute vraisemblance ces écrits doivent être attribués à un auteur du ve siècle. Néanmoins, ils ont une très grande valeur ; ils ont servi de base à la théologie mystique, « *ils justifient encore toutes les* « *admirations et gardent leur multiple uti-* « *lité* » (3).

Notre seconde remarque a trait au système cosmogonique de l'auteur, qui est aussi celui que les savants eux-mêmes ont admis jusqu'à Copernic. En voici le résumé (4) : Le ciel est considéré comme une sphère creuse concentrique à la terre et tournant autour d'elle. Comme les planètes et les étoiles n'exécutaient pas leur mouvement de la même manière, il fallut admettre plusieurs

1. Goschler. *Dict. Théol.* au mot *Denys l'aréopagite.*
2. Cité par le P. de Grandmaison, dans les *Etudes des Pères de la C. de J.*, numéro du 5 janv. 1897.
3. Ibidem.
4. Faye, *Origine du Monde*, Introd.

cieux. On imagina d'abord le ciel empyrée, ou la sphère suprême à laquelle on fixa les étoiles qu'elle emporte dans son mouvement, et puis entre elle et la terre sept autres sphères, correspondant aux planètes connues des anciens. Le soleil et la lune étaient comptés au nombre des astres errants. La sphère étoilée reçoit du premier moteur un mouvement uniforme et incessant qu'elle communique à toutes les autres. Telle était l'ancienne cosmologie, depuis longtemps condamnée par la science et qui a servi de base à la théologie des anciens. Il suffira d'observer ici que la doctrine catholique ne peut recevoir aucun dommage de la disparition de ces faux systèmes ; elle s'adapte au moins aussi bien à la théorie du soleil, centre de notre monde planétaire et à la conception qui nous représente l'univers comme un composé de milliers de mondes semblables au nôtre (1).

Voici une notice biographique sur Bail (1). Louis Bail, (1610-1669), théologien français, naquit à Abbeville. Il fut docteur en Sorbonne, curé de Montmartre et sous-pénitencier de Paris. On sait de lui qu'il prit la défense des jésuites contre Pascal et que dans un de ses ouvrages intitulé « *De beneficio crucis* », il combattit les erreurs de Jansénius. Il a publié les ouvrages suivants : « *De triplici examine ordinandorum*, « *confessorum et pœnitentium* » ; « *Summa* « *Conciliorum* » ; « *Sapientia foris prædicans* »,

1. Cf. *La conception scientifique de l'univers et le dogme catholique*, par le P. Constant.

1. Cf. Hoefer, *Biogr.*, Paris, Didot, 1863 ; Lelong, *Biblioth. Fr.*; Michaud, Moreri, Feller.

où il raconte la vie des plus célèbres prédicateurs et détermine le genre dans lequel ils ont excellé; « *De beneficio crucis* » ; « *la Théologie affective* ».

L'Abbé R. Bougal.

Varen (Tarn-et-Garonne), le 9 août,
jour du couronnement de sa Sainteté Pie X.

PRÉFACE DE L'AUTEUR[1]

Ce que Dieu commanda à Isaïe de prendre un grand livre et y écrire d'un style d'homme :
III, 1. *Sume tibi librum grandem, et scribe in eo stylo hominis ;* se pratique tous les jours parmi les écrivains ecclésiastiques qui entreprennent de hauts et sublimes traités, avec un style qui est plutôt selon la portée de leur esprit, que selon le mérite de leur sujet. Et c'est ce que nous faisons maintenant, commençant à méditer sur les attributs divins et la très sainte Trinité, et continuant ensuite sur toutes les parties de la science divine de la Théologie, avec un style vraiment humain, n'étant point tant requis que les paroles soient sublimes et ravissent les esprits, où ils sont assez élevés par la hauteur de l'objet qui leur est proposé.

En cette entreprise, j'ai cru suivre la pensée du Prophète selon le cœur de Dieu, qui a plus entendu de vérités que les autres, lequel, dans les derniers enseignements qu'il donne aux mortels (afin qu'ils s'en ressouviennent mieux, puisque c'est une chose propre aux hommes d'avoir plus de révérence aux dernières paroles des autres), dit qu'ils louent Dieu selon la multitude de sa grandeur : *Laudate Dominum secundum multitudinen magnitudinis ejus ;* à quoi il est requis d'avoir une grande connaissance des attributs de l'Essence divine, des propriétés des personnes subsistantes

1. La Préface a été conservée sans aucun changement.

en cette unique essence et de leurs grandeurs. Car une âme qui en a plus de connaissance est plus capable de l'honorer ; ainsi que ceux qui reconnaissent mieux les titres et qualités de quelque puissant seigneur qui possède plusieurs terres, plusieurs empires et royaumes sont mieux disposés par cette connaissance, à lui rendre en tout les honneurs qui lui appartiennent, que ceux qui en sont moins instruits. Qui est, peut-être, la raison pour laquelle saint Grégoire de Nazianze, qui, le premier après saint Jean l'Evangéliste, a été surnommé le Théologien, ne trouvait rien de semblable à une âme remplie de bonnes connaissances. Il n'y a rien devant Dieu, disait-il, si grand et magnifique, qu'une doctrine pure, et une âme qui est instruite et perfectionnée dans les maximes de la vérité.

Cette considération fait qu'il est très important que ceux ou celles qui aspirent à une plus grande perfection et qui désirent rendre plus d'honneur à Dieu, s'éclaircissent un peu davantage dans la connaissance de son être, afin de le pouvoir honorer en plus de titres qu'il leur sera possible et non seulement selon les perfections manifestées à tout le monde, mais aussi selon celles qui sont les plus recélées en son essence, qui méritent autant les élévations de l'esprit, les soumissions et affections de la volonté, et les profondes adorations de l'une et l'autre, que celles qui sont les plus évidentes et connues. Car, par ce moyen, laissant moins de choses qui sont en lui sans honneur, elles le louent mieux en la multitude de sa grandeur, et par elles s'accomplit ce que chante l'Eglise, qu'en la louange de la vraie et éternelle Déité, la propriété soit adorée dans les personnes, l'unité dans l'essence et l'égalité dans la majesté et grandeur.

En ce dessein, l'étude de la Théologie donne de très grands avantages aux âmes qui en veulent faire bon usage. Car, outre qu'elle les incite à l'amour de Dieu

par la découverte de ses plus rares perfections qui le font avouer infiniment aimable, et leur donne encore sujet de le louer en la multitude de sa grandeur, la leur exposant devant les yeux et leur fournissant plus d'objets adorables. C'est pourquoi la Théologie est un puissant moyen de perfectionner des âmes. Et ce n'est pas merveille, si les Pères et Docteurs de l'Eglise ont été de si grands serviteurs de Dieu ; si saint Paul est devenu divin, saint Thomas angélique, et saint Bonaventure séraphique, étant éclairés des lumières et embrasés des ardeurs qui rejaillissaient en leurs âmes par cette science divine, qui partant leur a acquis des auréoles et des palmes des plus glorieuses du Paradis, pour avoir plus honoré les perfections de Dieu, qui leur ont été plus connues.

Or, afin que le bien qu'ils en ont reçu se dérive aux autres, il faut que la Théologie ne soit point purement spéculative, mais qu'elle soit tout ensemble spéculative et pratique, comme l'estime saint Thomas, ou bien pour le dire proprement, et comme l'estiment, selon l'opinion célèbre d'Albert-le-Grand, qui l'enseigne plus expressément, saint Bonaventure, Gilles, Romain, Scot, dit le docteur subtil et Gerson, quatre illustres ornements de la sacrée Faculté de Paris, qu'elle soit affective, pour nous rendre meilleurs, en sorte que par son moyen Dieu soit connu par l'esprit et par la volonté ; par l'esprit qui est propre à connaître, et par la volonté qui goûte et savoure Dieu en l'aimant pour le connaître à sa façon ; puisque goûter et savourer une chose est autant la connaître que la regarder.

C'est pourquoi le Prophète Royal met l'un et l'autre ensemble : *Gustate, et videte, quoniam suavis Dominus*, goûtez, et voyez que Dieu est suave ; car il y en a qui se contentent de voir seulement et de considérer les attributs de Dieu, étant satisfaits d'en pouvoir parler et discourir, sans qu'ils s'excitent à aucune affection envers

lui. Et d'autres, au contraire, ne demandent autre chose que de l'aimer, sans beaucoup se soucier de savoir par le menu ses noblesses et perfections : tellement que les uns voient sans goûter, et les autres goûtent sans voir, et tous deux manquent en quelque chose, et ne sont pas ce que conseille le Prophète selon le cœur de Dieu : *Goutez et voyez que Dieu est suave.* Mais il y en a d'autres qui joignent heureusement les deux ensemble, au moyen d'une Théologie mystique et affective, qui leur donne une double connaissance de Dieu, par l'illumination de l'esprit, et par le goût de la volonté. Sur quoi saint Bernard, portant son avis, dit : Luire seulement, est une chose vaine ; ardre seulement, c'est peu ; mais luire et ardre, est chose parfaite, voulant dire que la perfection consiste à voir et goûter, et avoir des considérations et des affections ensemble, qui est le propre de la Théologie affective. Et le même dit encore que la connaissance et l'amour sont les deux ailes des Séraphins, par lesquelles ils sont ravis à celui qui est dans le trône au-dessus d'eux, et que l'aile seule de la connaissance soulage bien ; mais ne suffit pas, parce que celui qui ne vole que d'une aile tombe bientôt, et plus il s'élève, plus il se blesse en tombant. Mais, où la charité accompagne l'intelligence, et la dévotion la connaissance, qu'il vole tant qu'il voudra, il est en assurance, car il vole dans l'éternité.

C'est pourquoi cette théologie ne doit pas être estimée inutile et superflue, puisque les profits qu'elle apporte sont si notables, et la perfection qu'elle cause si relevée et si éminente. Je l'ai aimée pour ce sujet, et souhaitant ardemment qu'elle fût rendue plus commune, je l'expose le plus entièrement qu'il m'a semblé convenable pour un discours vulgaire, suivant plus ordinairement la doctrine de saint Thomas, comme ayant été jugée la plus solide, sans toutefois me priver de la liberté de m'en départir quelquefois, pour suivre

quelques opinions du Docteur subtil, et de quelques autres, où ils m'ont semblé mieux raisonner, et être plus véritables ; car jamais un homme seul n'a réussi en tout au fait des sciences. J'observe aussi à peu près l'ordre qu'il a gardé en sa Somme théologique, ayant appris, il y a longtemps, que les livres les mieux ordonnés sont ceux des Eléments d'Euclide, pour les Mathématiques, et la Somme de ce saint Docteur pour la Théologie.

Au reste, je ne suis pas si éloigné de la raison, que je n'entende bien que la Théologie, selon qu'elle est traitée par les Docteurs scolastiques, ne doit pas être rendue familière à tout le monde, car il n'appartient qu'aux esprits de feu, et aux esprits plus forts et plus divins, d'atteindre à cette science subtile et relevée ; c'est pourquoi j'ai usé ici de précaution, et en ai retranché en la plupart des matières, les questions et les preuves trop épineuses et scolastiques, avec le récit des diverses opinions des Docteurs sur plusieurs difficultés.

Et quoique la connaissance de ces opinions fasse une grande partie de la doctrine, qui consiste grandement à savoir ce qu'ont estimé les autres, toutefois elles enflent et remplissent trop ses traités. Je m'abstiens aussi de la plupart des objections pour ne point émouvoir de difficultés dans les âmes, et ne point élever d'humeurs de la terre qui ne se puissent visiblement dissiper. Au lieu de quoi je mets en avant plusieurs points de moralité, et des affections et résolutions très aisées à comprendre en la fin de chaque considération.

Que si la suite des sujets m'a obligé à quelques Méditations, qui paraîtront trop doctes et difficiles à aucuns, il m'a semblé que l'on ne doit point trouver étrange, dans le cours d'un long voyage de rencontrer quelques passages un peu scabreux, ou dans le détroit d'une vallée, ou sur le montant d'une colline, ou en quelque lieu marécageux. Qu'il n'est point requis que tout ce qui s'écrit des mystères de la Foi, soit entendu de tou-

tes sortes d'esprits puisqu'il est vrai qu'ils gardent mieux leur majesté, et sont plus vénérables, parce qu'ils sont un peu plus obscurs.

Personne, dit saint Augustin, n'a parlé de telle sorte, que tout le monde l'eût bien entendu en tout. Finalement, si les premiers ou les seconds points *y* sont difficiles, le troisième est plus moral, et les affections et résolutions, qui font une bonne partie des méditations, *y* sont sans aucune difficulté. Pour le reste, qui *y* est en beaucoup plus grand nombre, il est exempt de ce reproche ; car la doctrine ne surpasse les esprits communs que d'un excès, qui, pouvant se surmonter avec un peu d'effort est capable de donner quelque exercice et occupation à l'esprit, lequel, s'il est tant soit peu généreux, se plaît davantage en une lecture qui peut aucunement exercer sa force par sa solidité.

Même les vierges plus prudentes ont fait un grand progrès en semblables sujets. Comme sainte Claire, qui se plaisait davantage aux plus doctes sermons, croyant trouver un noyau doux et agréable sous une dure coque de paroles ; et qu'il n'y avait pas moins de prudence de cueillir des fleurs sur les branches d'une épine, que de manger du fruit d'un bon arbre. Et en nos jours une digne abbesse décédée en réputation de sainteté, prenait quelque article de saint Thomas, duquel elle entendait bien la langue latine, pour en faire le point ordinaire de son Oraison Mentale. Sur tous les bons livres, dit l'auteur de sa vie, elle lisait et admirait tout ensemble le docteur angélique saint Thomas, et disait qu'elle s'étonnait que les Théologiens n'étaient tous saints, vu que saint Thomas leur avait préparé des sujets de méditations si riches, sublimes et relevés, s'il en fut jamais ; elle s'étonnait de la fécondité de l'esprit de ce grand saint, et des richesses de ses écrits. Aux Avents et Carêmes, d'ordinaire elle donnait des sujets de méditations à ses filles conformes au temps.

Pour l'Avent, la troisième partie de saint Thomas lui en fournissaient de très riches, et son esprit agençait si bien toutes choses, que ses filles l'admiraient et s'animaient à la poursuite de la perfection, à la mortification, anéantissement, épurement de toutes choses, voyant par les pensées sublimes de leur Mère, l'amour, la pauvreté et anéantissement d'un Dieu incarné.

Que si la Théologie toute crue et avec sa rudesse, était ainsi maniée par une femme, et rendue propre à faire Oraison, combien plus le doit être cette Théologie affective, traitée avec une méthode qui la rend aisée autant qu'elle est relevée. Et en tout cas, je n'ai pas dû laisser de dire des choses hautes de Dieu et de ses mystères, pour quelques esprits bas et rampants. Pourquoi en priverai-je à leur sujet les bonnes âmes, qui tireront beaucoup d'éclaircissement et d'embrasement de ce présent livre, comme par la grâce de Dieu plusieurs ont déjà fait, et continuent tous les jours de le faire ?

Nous citons volontiers les auteurs de remarque, tant anciens que modernes, desquels nous avons emprunté, ou nos pensées, ou leur confirmation, afin que leur crédit supplée au défaut du nôtre, et que quelques-uns ne fassent point de difficulté de nous prêter un peu de leur temps, qui leur est plus cher que l'or, puisque nous leurs fournissons de bons répondants de nos paroles. Et puis, il est plus séant à la modestie chrétienne, de ne se point faire soi-même l'auteur et l'origine de ses pensées ; mais d'en rendre l'honneur à ceux à qui elles appartiennent, comme en ont fait souvent même les Pères de l'Eglise. Enfin, il en est de la vérité comme du bon droit, elle a besoin de quelque recommandation, pour être mieux reçue des esprits.

Après tous ces avis, si quelqu'un demeure entièrement satisfait que je fasse servir la Théologie scolastique et la Théologie mystique n'en faisant qu'une des

deux, enrichissant l'une comme des dépouilles de l'autre, je le prie humblement de jeter la vue sur l'opuscule qu'a écrit saint Thomas, *De divinis moribus ;* sur les contemplations et méditations d'Alvarez ; sur les livres de Lessius, *De perfectionibus divinis ;* sur ceux du cardinal de Bérulle, qui ne seront jamais assez lus et loués ; sur les Méditations théologiques de Malderus, docteur de Louvain et évêque d'Angers, et finalement sur ce qu'en écrit en son introduction à la Méditation, le Père du Pont, auteur des mieux entendus aux Méditations, où il dit en termes exprès, que la Théologie mystique est fondée en l'exacte vérité de la scolastique, et que saint Thomas, avec la vérité de la Théologie scolastique touche de très hautes pensées et sentiments de la mystique, qui sont comme sœurs germaines.

Il est vrai pourtant qu'il commence par des matières très élevées, c'est pourquoi, pour se bien fonder en une bonne et sainte vie, il faut commencer par la connaissance et par l'amour de la dernière fin, qui n'est autre chose que Dieu, ou la Très Sainte Trinité ; car, nous sommes créées pour l'aimer, l'honorer et le servir ; à quoi il est besoin, avant toutes choses, de la bien connaître, et de former des résolutions de se donner entièrement à son amour et à son service ; car ensuite on vient à exécuter les moyens de l'aimer et la servir, qui sont de bien régler et former ses actions, de bien obéir aux lois, de bien user de sa grâce, de pratiquer solidement les vertus, de chérir uniquement Jésus-Christ et la Sainte-Vierge, de participer dignement aux Sacrements. et se préparer à une bonne mort. Or, c'est tout l'ordre de la Théologie : elle commence par les choses les plus hautes, pour nous faire connaître Dieu, qui est notre dernière fin, et pour nous le faire souhaiter, et de là elle passe aux moyens propres à le servir. Pour ce sujet, la première partie traite des perfections très éminentes, ou des attributs de Dieu, et des personnes

adorables de la Trinité. Et afin de le faire mieux connaître, après qu'elle l'a considéré en soi-même dans le premier traité des attributs ou elle l'a regardé comme en la face de son essence, le plus directement qu'il lui a été convenable pour le temps présent, elle le considère dans les traités suivants, dans ses images, ses vestiges ou ses effets, qui sont les créatures. Et après que dans les contemplations de la Sainte Trinité, elle a considéré ses productions immanentes, qui demeurent récélées dans le fond de son Essence, elle considère ses productions de dehors dans la création des Anges, du grand monde corporel, et du petit monde, composé de corps et d'esprit, qui est l'homme, auquel, par ce moyen, elle facilite la connaissance de Dieu ; car il est plus aisé en cette vie de connaître Dieu en ses créatures, que de le connaître en lui-même. Ainsi qu'il est plus aisé de regarder le soleil dans l'eau d'une fontaine, où il imprime son visage, sans cette abondance de lumière qui éblouit les yeux que de le regarder en lui-même, et s'exposer, comme l'aigle qui a pris son essor à ses ardents rayons.

Aussi les créatures sagement considérées, sont des échelons pour s'approcher de Dieu, selon qu'en parle l'Apôtre par excellence : *Invisiblia Dei per ea, quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas.* Les perfections invisibles de Dieu sont rendues manifestes par les choses qui sont crées, et sa vertu éternelle et sa divinité.

Ce qui est vrai, principalement quand le dessein est de les méditer plutôt par étude et désir de s'élever à Dieu par leur moyen que par une vaine et inutile curiosité de connaître ce qui ne profite de rien ; car il y a différence entre être curieux et studieux, comme a remarqué saint Augustin ; et autant que les curieux sont à blâmer, autant les studieux sont à estimer, qui cherchent seulement dans le livre des créatures, ce qui les

regarde pour leur salut, et ce qui leur peut servir pour une plus claire reconnaissance et un plus grand amour de Dieu.

Ainsi il a été lui-même studieux sans curiosité, quand souventes fois il se portait à Dieu par la méditation de ses œuvres et de ses créatures, auxquelles il demandait des nouvelles du créateur, comme il assure qu'il en eût demandé instamment à Moïse de la création, s'il l'eût tenu présent. Ainsi la Sainte Epouse du Cantique va courante et vagabonde par les rues et carrefours de la cité de ce monde ; mais seulement pour dire à ceux qu'elle rencontre : N'avez-vous pas vu celui pour qui mon âme soupire? *Num quem diligit anima mea vidistis?*

Et combien que la considération de Dieu seul soit beaucoup plus excellente et relevée que celle de ses ouvrages et de ses images, soit des anges, soit des hommes, toutefois les théologiens mystiques donnent cet avis, qu'il faut délaisser pour un temps l'exercice de l'intraction et introversion en Dieu, par quelque extroversion et application aux choses créées, qui puissent pourtant porter à lui.

C'est, disent-ils, pour soulager l'infirmité de notre esprit, qui ne peut porter la continue de cette vigoureuse attention à Dieu seul, parce que ne se manifestant pas aux âmes en sa beauté, comme il fait dans le Ciel à l'endroit des bienheureux, elles se relâchent et se rebutent d'une considération si arrêtée, si quelquefois elles n'ont congé de sortir au dehors pour se fortifier un peu dans le repos, par un saint divertissement, à la vue des riches pièces qui embellissent sa maison. Ils ajoutent qu'en ce faisant, l'esprit imite les abeilles, qui sortent parfois de leurs ruches, et volent çà et là sur les fleurs de la campagne, pour se charger d'un nouveau miel, et revoler en leurs ruches avec cette charge. Car, ainsi l'esprit illuminé de la raison, et éclairé de la lumière de la foi, considérant les œuvres de Dieu, y trouve des rai-

sons qui le persuadent de s'envoler à lui, et y rencontre des motifs qui le rejettent bientôt devers lui, tellement que son divertissement n'est que d'une petite durée, et sert à affermir son recueillement.

Or, j'avoue en ceci qu'entre toutes les œuvres de Dieu, celle de l'Incarnation, et de l'Homme-Dieu Jésus-Christ, méritent la préférence ; car il y a beaucoup d'édification à considérer la chambrette de Nazareth, l'étable de Bethléem, le temple magnifique de la sainte cité de Jérusalem, et toutes les choses qui s'y passent ; comme aussi d'élever les yeux de sa pensée sur les montagnes de Thabor, de Calvaire et d'Olivet ; enfin, de repenser souvent à tous les mystères d'une humanité sacro-sainte, et relevée éminemment au-dessus de toute dignité, par son union personnelle avec le Verbe divin. Néanmoins comme la bonté de Dieu, quoique infinie, n'empêche pas la bonté des créatures, qu'il trouva lui-même très bonnes ; aussi l'excellence des Méditations des œuvres de l'Incarnation, n'empêche point l'excellence des Méditations des œuvres de la création, comme est des Anges, de l'Œuvre des six jours, et de l'état du premier homme, non plus que l'excellence des Méditations des perfections de la divinité, ne préjudicie pas à celle des œuvres de l'humanité. Et même comme les œuvres de la création tiennent un peu plus du naturel que les œuvres de l'Incarnation, elles ont souvent des attraits plus conformes à nos esprits, pour les gagner à Dieu plus suavement, et les y porter avec moins de violence. C'est pourquoi il est très utile de s'y adonner à l'imitation de plusieurs saints personnages, entre lesquels saint Antoine faisait état de tout ce grand monde comme de son livre, où il trouvait des sujets de ses Méditations et entretiens spirituels pour se laisser ravir à Dieu par leur considération.

J'en dirais davantage, si je n'avais crainte que l'on me voulût imputer de louer mon travail ; ce qui est très

éloigné de ma pensée, sachant bien que l'ayant achevé parmi beaucoup d'occupations, il n'aura point tout l'ornement et la politesse que l'on demande en ce siècle ; de quoi je ne veux point faire excuse, sachant bien que les paroles oiseuses doivent être examinées au jugement, non seulement celles qui seront prononcées de vive voix, mais aussi celles qui seront écrites ou imprimées. C'est pourquoi ce m'est assez que les âmes y remarquent plus de solidité que d'afféteries, et plus de vérités édifiantes au bien, que de subtilités et de superfluités de paroles, qui ne sont point si propres à traiter de grands sujets : mais plutôt jettent facilement les écrivains dans quelque erreur, lorsque, pour accommoder une période, et être plus diserts et éloquents, ils disent plus de mots qu'il ne faut, sous lesquels souvent la fausseté se glisse. Laquelle, comme nous nous sommes efforcés de tout notre possible d'éloigner de ce présent ouvrage, aussi sommes-nous résolus de ne la point soutenir, si par telle occasion que ce fût, elle avait pris quelque place de la vérité, soumettant cet écrit avec toute humilité au jugement et à la correction de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, laquelle est *la Colonne et le Firmament de la vérité.*

LA
THÉOLOGIE AFFECTIVE
OU
SAINT THOMAS
EN MÉDITATIONS

Prima Pars juxta Sanctum Thomam.

PREMIER TRAITÉ

Des Attributs de Dieu
De la Théologie affective en général

Ire MÉDITATION

DE DIEU

SOMMAIRE

L'ignorance des choses divines, source de tous les péchés. — Remède de ce mal, l'étude de la Théologie affective. — La pureté, condition nécessaire pour l'étude de la Théologie affective.

I

La source féconde des misères et des langueurs spirituelles, celle de tant de péchés qui souillent les âmes, est chez les uns l'ignorance, chez les autres le peu d'attention qu'ils accordent aux

choses de Dieu. L'Esprit saint le déclare dans le livre de la Sagesse : « *Ils sont vains les hommes à qui manque la science de Dieu...* » (Sag. 13) ; vaines sont leurs pensées, vaines leurs paroles, vaines leurs œuvres ; elles sont plus que vaines, dignes de pitié ; car privés de cette science, tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font est inutile. En voici la raison : pour aimer Dieu et les choses divines il faut avant tout les connaître. Qui peut aimer un objet qu'il ignore ? Un tel objet n'est-il pas pour lui comme s'il n'existait pas ? En effet entre l'intelligence et la volonté comme entre les actes de ces deux facultés, il y a une dépendance en vertu de laquelle il appartient à l'intelligence de diriger et à la volonté de recevoir cette direction ; la volonté est semblable à un aveugle et a besoin d'un guide clairvoyant. Il faut donc que l'intelligence perçoive d'abord les choses divines ; elle imprimera ensuite à la volonté le mouvement vers l'objet perçu. Si l'esprit est dépourvu de clarté, la volonté est sans amour de Dieu et par conséquent privée de tout bien spirituel. Que dis-je ? Elle est accablée de tous les maux les plus affreux, comme l'est toute âme en qui ne réside pas l'amour de Dieu. J'ajoute que de semblables maux sont à craindre même pour celui dont l'esprit est orné d'une vaste science, mais qui se distrait à considérer d'autres objets et qui refuse son attention aux choses divines. N'est-elle pas inutile cette science dont l'esprit se détourne ? C'est ce qui arrachait à Jérémie cette plainte : « *Une inexprimable désolation remplit* « *la terre, parce que personne ne rentre en lui-*

« *même et ne réfléchit...* » (Jér. 12). Ainsi donc, avoir montré le chemin, avoir éclairé l'entrée de la voie en faveur de ceux qui marchent au milieu d'une nuit obscure, ne suffit pas ; il faut que le flambeau ne cesse de briller devant eux : à cette condition ils ne s'égareront point, n'iront pas droit aux précipices. Pour que la volonté chemine constamment dans le droit sentier de la vertu et ne tombe pas dans le péché, l'esprit doit sans cesse l'éclairer en portant le flambeau devant elle ; sa pensée doit être fixée sur les choses divines, y réfléchir, les méditer jour et nuit.

Ce premier point est incontestable. Pourquoi, hélas ! demeurer plus longtemps dans mon aveuglement et dans mon ignorance ? Pourquoi ne pas faire effort pour chasser cette coupable et désastreuse ignorance, source de tant de maux ? Pourquoi languir dans cet assoupissement sans songer à lever les yeux vers le ciel, à fixer le regard de mon esprit sur les choses célestes et divines ? Faut-il que je n'aie d'intelligence que pour les choses terrestres, que je n'occupe mon âme que des affaires du monde ? O mon Dieu ! Je vois bien l'origine de mon mal, devant vous je reconnais ma faute : daignez me la pardonner et m'enseigner le moyen de m'en guérir parfaitement.

II

En second lieu, considérez quel est le remède de cette ignorance et de ce défaut d'attention : il consiste dans l'étude de la Théologie affective ; c'est elle qui illumine l'intelligence d'une manière salu-

taire et qui enflamme la volonté de saintes affections pour les choses divines.

La première partie de cette Théologie fait connaître à l'homme les attributs de Dieu, le mystère de la sainte Trinité, la vie des anges et les œuvres de la création.

La deuxième partie lui enseigne la fin pour laquelle il a été créé, les actes humains, les lois, les effets de la grâce, l'excellence des vertus Théologales et des vertus cardinales : elle lui fait aussi connaître ce qu'est l'état religieux ou l'état de perfection qui doit être considéré comme un moyen pour arriver à cette fin.

La troisième partie lui montre l'Incarnation et la vie admirable de Jésus et de Marie. Elle lui explique tout ce qu'il y a de mystérieux dans les sacrements et elle couronne cet enseignement en traitant de la résurrection générale et du jugement des bons et des méchants.

Y a-t-il au monde une science aussi excellente ? une science dont l'objet soit aussi grand, aussi sublime ? Toutefois la Théologie a un avantage plus précieux encore, c'est que, pour nous instruire de toutes ces grandes vérités, elle suit une voie plus élevée et plus certaine qu'aucune science humaine ; car ses conclusions et ses enseignements, ou bien elle les fonde sur des articles de foi dont nul ne peut douter, ou bien elle les déduit, partie des vérités de foi, partie des raisons naturelles. Son objet principal, nous dit excellemment Albert le Grand (1), celui auquel elle rapporte tout autre objet qu'elle étudie, c'est Dieu même, considéré

1. *In 1 Sent.* dist. 1, art. 4.

comme fin et comme béatitude de l'homme. De là vient que la Théologie parfaite sera la contemplation de Dieu dans la patrie ; en sorte que la Théologie affective n'est autre chose ici-bas que la béatitude commencée, et la béatitude est l'achèvement et la perfection de la Théologie affective.

Or, comme Dieu, fin et béatitude de l'homme est tout aimable et désirable, on voit que cette science perfectionne à la fois l'esprit et le cœur : elle est même proprement affective à cause de sa fin. Aussi elle ne se borne pas à la spéculation pure, mais elle fait tout converger vers la pratique des vertus et de la sainte charité ; c'est la charité qu'elle fait naître dans ses disciples, c'est à la sainteté de l'âme qu'elle vise, comme le médecin à la santé du corps dont il guérit les plaies et les maladies. Le docteur séraphique (1) ajoute qu'elle tend principalement à nous rendre bons : il faut que l'homme soit non seulement pécheur, mais endurci et obstiné, pour qu'elle ne réussise pas à l'émouvoir jusqu'à l'amour et à la dévotion. Car en nous montrant les perfections de Dieu et les vertus suréminentes de Jésus-Christ, elle produit naturellement l'amour en nous, si nous n'opposons pas à ses attraits un cœur endurci. Or, l'amour des choses divines à pour effet de nous exciter à fixer sur elles notre attention, puisqu'il est naturel à l'homme de penser attentivement à ce qu'il aime. Donc, comme science, la Théologie guérit l'ignorance des choses divines, comme science affective, elle remédie à notre défaut d'attention.

O céleste et divine science, ô Théologie, mère et

1. *In Proœm*, Sent., art. 2.

nourricière de toute sainte affection, ô remède salutaire de nos misères et de nos langueurs, pourquoi les hommes vous estiment-ils si peu? O science du salut, comment une âme qui désire son salut, peut-elle vous abandonner? Sans vous les autres sciences sont vaines et inutiles : vous êtes plus précieuse que l'or et que les plus riches diamants, plus désirable que tous les trésors de ce monde. Quel plus noble objet que Dieu, peut être proposé à l'esprit de l'homme? « *O mon Dieu!* « *vous connaître, voilà la consommation de* « *toute justice, la perfection de toute vertu...* « (Sag. 15)... *vous connaître, vous qui êtes le* « *vrai Dieu, c'est en cela que consiste la vie* « *éternelle...* (Jean, 17)... *O mon Dieu donnez-* « *moi l'intelligence et je vivrai.* » (Ps. 118)... Donnez-moi un esprit animé de cette admirable sagesse et cédant à ses inspirations je vivrai en vous, je soupirerai après vous.

III

Considérez en troisième lieu que pour faire des progrès dans la Théologie affective, la pureté de l'âme est avant tout requise : « *La sagesse*, c'est le « Sage qui l'affirme, *n'entrera pas dans une âme* « *coupable et elle ne fera point sa demeure* » *d'un corps sujet au péché...* » (Sag., 1.) Il n'est pas donné à des cœurs impurs de contempler la pureté divine. « *J'ai mieux compris que les an-* « *ciens*, dit le roi David, *parce que j'ai du zèle* « *pour vos commandements.* » (Ps. 118.)

De deux personnes d'une égale vigueur et portée d'esprit, celle-là fera plus de progrès dans la

Théologie, qui mène une vie plus pure. C'est pourquoi saint Bonaventure, ce grand saint qui montrait à saint Thomas le crucifix comme le meilleur de ses livres et qui avait puisé plus de lumières dans la prière que dans l'étude, saint Bonaventure veut que cette pureté soit parfaite, qu'elle s'étende tant à l'esprit qu'au cœur. Il faut, dit-il, que l'esprit soit purifié par la foi et soit vide de toutes ces images suscitées par les sens ou l'imagination, vraies entraves et sérieux obstacles à la libre méditation de ce qui est spirituel et céleste. Le cœur doit être également purifié par la justice et l'innocence, être dégagé de tout péché et de toutes les occasions de péché. Grâce à la pureté de l'esprit, l'âme devient capable de pénétrer plus intimement dans l'intelligence des mystères divins, de s'y appliquer énergiquement et sans distraction ; d'autre part, à la pureté du cœur elle doit d'être mieux en état de recevoir les mouvements et les saintes impressions que produit la considération d'un objet tout divin. Ces deux puretés s'entraident admirablement et sont propres à unir dans une même âme la science et la dévotion. Or, c'est l'union de ces deux choses qui fait la Théologie affective.

Je m'examinerai donc sur ce point et je considèrerai si j'ai cette double pureté. Hélas! mon Dieu, mon âme est confuse en votre présence. Comment oser m'approcher du sanctuaire de vos mystères ! Mes lèvres sont trop souillées pour parler de votre sainteté, mon cœur trop profané pour devenir votre demeure. Mais vous, Seigneur, n'êtes-vous pas la fontaine où se lavent nos souil-

lures, le feu qui purifie, le feu qui consume nos iniquités ? Vous donc, ô Seigneur, fontaine de pureté, lavez mon âme de son iniquité, purifiez mon esprit, élevez mon cœur jusqu'à vous, afin que dans un pieux et saint effort, je contemple les merveilles de vos mystères et que par la méditation s'allume en moi le feu de votre amour.

IIe MÉDITATION

DE L'EXISTENCE DE DIEU

SOMMAIRE

Importance de cette vérité. — La connaissance de Dieu est naturelle à l'homme. — Comment faut-il concevoir Dieu ?

I

Considérez combien est importante cette vérité : Dieu existe. C'est la première de toutes les vérités ; nous ne saurions en affirmer aucune autre avant celle-là (1). C'est une vérité éternelle ; de tout temps il a été vrai de dire qu'il y a un Dieu. Il est avant tout les siècles et n'a pas de commencement. C'est une vérité nécessaire ; il est impossible que Dieu ne soit pas. Toutes les

1. Dieu est la première vérité ontologiquement, mais non logiquement : ce qui signifie que Dieu existe avant tous les êtres ; mais que son existence ne peut être connue de notre esprit que par un raisonnement qui va de l'effet à la cause. Donc pour nous la connaissance des êtres créés doit précéder celle de Dieu.

créatures dont nous constatons l'existence auraient pu ne jamais exister ; aujourd'hui encore Dieu peut les anéantir ; mais pour lui, son existence est absolument nécessaire.

Voilà une vérité immuable : il sera éternellement vrai de dire : il y a un Dieu.

Cette vérité est le fondement de la religion, la source naturelle de toutes les vertus parfaites ; car les actes de religion et de vertu ne se pratiquent qu'en vue de Dieu. Un autre effet de cette vérité est de modifier le naturel des hommes, d'adoucir leurs mœurs barbares; la crainte d'irriter Dieu les rend doux envers autrui et sociables. Cette vérité est aussi souverainement consolante. La pensée de Dieu comble de joie les hommes qui pratiquent la vertu, surtout quand vient la fin de leur vie. Alors l'expérience est faite pour eux de la fragilité de leur existence terrestre, de la caducité des plaisirs d'ici-bas et l'espérance leur reste de trouver en Dieu seul des biens incomparablement supérieurs à ceux que leur promettait ce monde qui les délaisse. Les athées au contraire qui ont cru aux biens misérables de ce monde et qui ont mis toute leur ardeur a s'en rassasier, tomberont dans la plus profonde tristesse et dans le désespoir à l'heure de la mort, quand ils verront tous ces biens s'évanouir et qu'il ne leur restera aucune consolation.

J'adhèrerai donc à une aussi excellente vérité et je l'embrasserai de toutes les énergies de mon âme. Oui, ô mon Dieu, vous êtes : je le crois et je le crois fermement. Je douterais bien plutôt de mon existence que de la vôtre. O vérité suprême ! je

vous confesserai toujours et de cœur et de bouche. Je donnerais mille vies, si je les avais, plutôt que de vous nier. O vérité première et éternelle, nécessaire et immuable, pleine de douceur et de consolation : Dieu est !

II

J'ajoute que la connaissance de cette vérité est naturelle à l'homme ; en ce sens que toute la nature vient en aide à son esprit pour l'élever jusqu'à cette hauteur : en effet « *de la grandeur et* « *de la beauté des êtres créés, l'esprit conclut* « *logiquement à l'existence d'un Créateur.* » (Sag. 13.) Toutes les créatures proclament Dieu. Cet Etre divin et ses perfections, elles le prêchent à quiconque les considère de près, sous n'importe quelle de leurs faces, dans tous leurs états et par toutes leurs propriétés. Voulez-vous les considérer simplement comme des êtres ? Elles disent qu'un premier Etre a été nécessaire pour leur donner cette existence, par la raison qu'aucun être ne peut se produire lui-même. L'expérience nous montre à côté des créatures que nous connaissons la cause qui les a produites ; c'est assez pour nous permettre de conclure que le monde entier, c'est-à-dire l'ensemble des créatures a un créateur. Vous plaît-il de les considérer au point de vue de l'ordre, de la subordination et de l'harmonie que nous constatons en elles ? Elles nous disent qu'il a fallu une sagesse suprême pour leur assigner leur place dans le temps et dans l'espace, car l'ordre ne peut être que l'effet de la raison ; il en est des créatures comme d'une grande armée, si chacun y occupe

son rang, c'est grâce à la sagesse et à la volonté du chef. Les cieux, les éléments, les saisons et tout ce qui en dépend révèlent un ordre parfait et ne peuvent procéder à ce titre que de la sagesse de Dieu.

Nous arriverons à la même conclusion si nous considérons les créatures sous le rapport des diverses facultés dont elles sont douées ; tous les êtres, depuis le plus petit insecte, sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire, de telle sorte que depuis plusieurs milliers d'années le monde se conserve avec toutes les espèces, malgré l'opposition irréductible de leurs instincts. C'est la preuve évidente de l'existence d'une providence suprême qui maintient cet équilibre..

En un mot tout ce que nous voyons de merveilleux dans la nature, rend témoignage de l'existence d'un Dieu qui a été nécessaire pour le produire. Les créatures dotées de la force révèlent sa puissance infinie, celles qui ont en partage la beauté, manifestent sa beauté, celles qui ont la douceur, proclament sa bonté infinie. Aussi toutes les nations ont reconnu une divinité, ont eu des prêtres et des sacrifices pour l'adorer. Cette idée de Dieu est si propre, si naturelle, si intime à l'homme, qu'on la retrouve même chez les nations les plus barbares. Si, cependant on peut citer quelques individus qui ont nié Dieu, il ne faut voir en eux que des exceptions monstrueuses, des êtres isolés, à l'âme mal faite et à l'esprit faux. Aussi comme les monstres, sont-ils rares, et même au moment de la mort, reviennent-ils pour la plupart à celui qu'ils avaient si imprudemment méconnu dans leur jeunesse.

Je me réjouis, ô mon Dieu ! à la pensée que d'une part la nature entière concourt à inspirer à l'homme votre connaissance et votre amour, et que d'autre part tous les peuples de la terre sont unis dans cette même connaissance et dans votre service. « *Vous avez imprimé sur notre front* « *un reflet de votre face, mon cœur en a tres-* « *sailli de joie.* » (Ps. 4.) Vous êtes mon Dieu, c'est en vous que se trouve mon origine et mon principe. Ah ! que je n'aie ici-bas nul souci, hormis de vous plaire? Que mon âme coure après vous, puisqu'elle vous aperçoit ; que ce premier regard jeté sur vous fasse naître en elle l'amour ; que dès cette première connaissance il vous soit acquis à tout jamais. O mon véritable bien ! que je m'efforce de vous plaire de mille manières.

III

Mais de quelle manière devons-nous concevoir Dieu ? Les païens idolâtres et les hérétiques anthropomorphites l'ont conçu grossièrement, sous une forme corporelle, ce qui est indigne de sa grandeur. D'autres qui semblent moins répréhensibles l'ont imaginé à la façon d'une belle lumière répandue en tout lieu, mais si brillante et si vive que les yeux de l'esprit ne pouvant en supporter l'éclat, n'apercevaient qu'obscurité et ténèbres et en somme ne voyaient rien en concevant celui qui est tout. Le docteur Scot (1) approche davantage de la vérité, quand il enseigne que l'idée la plus juste que nous puissions avoir

1. *In Miscellan.* 9. 5.

de Dieu, c'est de le concevoir comme un Etre infini et d'une perfection sans bornes. Mais il a tort de rejeter l'opinion, préférable à notre avis, d'un illustre théologien (1) qui déclare que la manière la plus parfaite dont nous puissions concevoir ici-bas l'Etre divin, c'est de nous le représenter comme une nature unique en trois personnes : c'est là l'idée la plus vraie que nous puissions en avoir. Dieu en effet n'a pas de corps, il n'est, à proprement parler, ni lumière, ni ténèbres ; bien qu'il soit infini et l'infinité même, ce terme d'infini n'exprime qu'un de ses attributs et non sa substance. Si nous voulons la caractériser, il faut dire que Dieu est le premier Etre, l'Etre souverain et indépendant, mais de qui tout dépend, qu'il est la perfection sans bornes et qu'il subsiste en trois personnes infinies : le Père, le Fils et le Saint-Esprit : c'est là le trait distinctif de son Essence en face de toute essence créée. Dès lors, la meilleure manière de le concevoir, est de se le représenter tel qu'il est, c'est-à-dire de le concevoir comme un Etre indépendant, absolument parfait et subsistant en trois personnes, en écartant soigneusement toute image sensible et créée. Saint Denys (2), à qui j'emprunte cette doctrine, nous avertit qu'il ne faut s'arrêter à aucune de ces idées que les sens, l'esprit ou l'imagination, nous apportent après les avoir puisées dans l'objet propre de leur connaissance. Pour concevoir Dieu, dit-il, il faut faire abstraction de tout ce qui est dans le monde et de tout

1. Joan. *De monte S. Eligii.*

2. S. Dionys. *In Myst.* c. 1.

ce qui n'est pas. Saint Augustin (1) dit dans le même sens : « Ne pensez à rien de créé, si vous « voulez connaître Dieu, mais songez que Dieu « est amour. » Il veut dire que pour concevoir Dieu, il faut le concevoir comme l'amour même.

O la haute et sublime pensée, qui veut que l'homme s'isole de tout pour se former une idée de Dieu et s'unir à lui ! Qui affranchira mon esprit ? qui lui donnera cette liberté par laquelle il sera délivré des nuages produits par toutes les choses créées ou imaginables et mis à même de concevoir Dieu avec cette pureté et cette perfection ? O Dieu Très-Haut ! à qui rien ne peut être comparé, auprès de qui tout est vil et méprisable, je consens à ignorer tout ce qui existe ou pourrait exister, pour ne fixer mon regard que sur vous seul. Que je sois saisi d'un perpétuel ravissement à la pensée que vous êtes si grand et si élevé ! Que dans la profondeur de mon âme retentisse ce cri : O premier Etre, Etre souverain, Etre infini, Etre infiniment parfait et subsistant en trois personnes infinies ! ô grandeur, ô majesté ! ô perfection au-dessus de toute perfection ! ô amour ! amour infini !

1. Tract. 7. *In Epist. Joan.*

IIIe MÉDITATION

DES ATTRIBUTS ET DES PERFECTIONS DE DIEU EN GÉNÉRAL

SOMMAIRE

Dieu a des attributs — diverses espèces d'attributs — ceux que Dieu partage avec ses créatures.

I

Dieu a des attributs, des qualités et des perfections qui accompagnent son Essence et l'ennoblissent excellemment. Dès que nous avons admis que Dieu est le premier Etre, l'Etre indépendant de tous, nous pouvons en conclure qu'il possède toutes les perfections des autres êtres et d'autres encore à l'infini. C'est là une conclusion logique, qui découle des vérités que nous venons d'établir comme de ses prémisses. En effet, si Dieu est l'Etre premier et souverain, il est le Roi de tous les êtres et il dépasse toutes les créatures, les plantes, les hommes, les anges, tout ce qui existe. Si la terre a de la stabilité, le lys de la beauté, l'homme de l'intelligence, les cieux de l'éclat, les anges du bonheur, à plus forte raison Dieu doit-il posséder toutes ces perfections puisqu'il est le premier Etre, l'Etre le plus parfait. Si

on nous disait d'un homme qu'il est le premier et le plus grand des monarques, nous ferions le raisonnement suivant : puisqu'il est le plus puissant des rois, il doit avoir un immense domaine, de riches trésors, des palais magnifiques, une redoutable armée et une suite de valets et d'équipages en rapport avec une telle grandeur. Et ce serait à bon droit qu'on lui attribuerait tous ces biens ; ils sont comme l'accessoire qui accompagne le principal. Par un raisonnement semblable, dès que nous avons conçu Dieu comme le premier Etre, l'Etre indépendant, nous concluons logiquement qu'il est orné de toutes sortes de perfections. Sur ce principe, comme sur un fondement, nous élevons l'édifice des perfections divines.

Oui, mon Dieu, puisque vous êtes le premier Etre, l'Etre indépendant, il est certain que toute beauté, toute excellence vous convient. Soyez béni de m'avoir fait comprendre, dès ces premières considérations, que votre Essence est un abîme de perfection. Je vous offre mes hommages et je vous adore sous cette notion de premier Principe, d'Etre indépendant ; c'est grâce à elle que je puis pénétrer dans la connaissance de ces attributs qui vous élèvent au-dessus de toutes les créatures.

II

Les attributs de Dieu sont en nombre infini : ils s'offrent à notre esprit sous différents aspects. Il est certain que tout ce qui se trouve dans l'Essence divine n'est qu'une seule et même chose ; mais notre esprit se forme de cette unité des concepts variés : il détaille en quelque sorte cette

perfection infinie, parce qu'il est incapable de la saisir dans sa simplicité. Il distingue d'abord les attributs négatifs et les attributs positifs : les premiers sont ceux que nous exprimons par un terme qui exclut de Dieu ce qui constitue un défaut ou une imperfection ; tels sont l'infinité, l'immortalité, l'incompréhensibilité. Ces attributs négatifs sont les plus dignes de la grandeur de Dieu, car dit saint Denys (1), nous parlons plus exactement de Dieu, quand nous disons ce qu'il n'est pas, que lorsque nous essayons de dire ce qu'il est. Quant aux attributs positifs ce sont ceux qui affirment que Dieu possède telle perfection, comme par exemple l'éternité, la puissance, l'amour.

En second lieu, les attributs positifs sont de deux sortes : les uns sont absolus et les autres relatifs. Les premiers signifient la perfection qui est en Dieu, abstraction faite de la créature, comme quand nous disons qu'il possède la vie et la béatitude ; les autres expriment ce qui est en Dieu, mais qui se rapporte aux créatures, telles sont la providence et la prédestination.

En troisième lieu, les attributs tant absolus que relatifs se divisent en deux catégories : les uns sont exclusivement propres à Dieu et il n'en partage la gloire avec aucune créature : c'est, par exemple, l'infinité, la prédestination : les autres se trouvent aussi chez les créatures, telles sont la sagesse, la justice, la miséricorde.

Enfin certains attributs sont distingués en Dieu sous forme de propriété, comme l'éternité, d'autres sous forme de puissance, comme la liberté ;

1. *De cœl. hierarchia.*

certains sous forme d'habitude, comme la sagesse; d'autres enfin sous forme d'acte, comme l'amour. En un mot, les attributs de Dieu se différencient selon notre façon de les entendre : mais ce que nous en savons ici-bas n'est pas la millième partie de ce que nous ignorons. Ce roi des êtres est doué de perfections qui dépassent toutes nos conceptions.

« *O Seigneur ! Combien est grande l'abon-* « *dance de votre douceur* » (Ps. 30) qu'il me plaît de distinguer au milieu de tant de perfections ! Que de motifs cette abondance de biens fournit à notre cœur, pour vous aimer plus que toutes les créatures ! Ont-elles une qualité ? Combien d'autres leur manquent ! Jouissent-elles de la beauté ? L'imortalité leur fait défaut. Sont-elles parées de leur jeunesse ? C'est la sagesse qui leur manque. En vous, Seigneur, tout bien surabonde : vous êtes parfait sous tous les rapports. Vous êtes tout, ô mon Dieu ! Ah ! laisse-toi donc gagner, ô mon âme, laisse-toi ravir par tant d'éminentes perfectious. Quand bien même tout le reste te manquerait, ton Dieu te suffit.

III

Si parmi les attributs de Dieu, certains lui sont communs avec les créatures, c'est toutefois avec une grande inégalité, et ils se trouvent dans un degré bien inférieur chez ces dernières : la sagesse, la justice, la miséricorde et la bonté que possèdent les créatures, sont en Dieu d'une manière incomparablement plus noble. En Dieu, ce sont des qualités pleines et parfaites, sans mélange de la

plus légère imperfection, dans les créatures ce sont des qualités qui sont altérées par le mélange de défauts et d'imperfections. En Dieu toutes atteignent le plus haut degré de perfection : la puissance y égale la volonté, le repos y est sans ennui, l'action sans peine, la beauté sans fard, la joie sans fin, la justice sans dureté, la compassion n'est accompagnée d'aucun sentiment de douleur, la providence est sans sollicitude : toute sorte de biens s'y trouve sans aucune espèce de mal. En un mot, le mal n'aborde point Dieu, les misères et les fléaux ne regardent même pas le seuil de sa demeure.

S'agit-il des créatures ? Quelle différence ! Jamais chez elles le bonheur n'est parfait : la raison a ses ténèbres, la puissance doit compter avec des ennemis qui lui imposent souvent d'insurmontables bornes, la sagesse est moindre que l'ignorance, la bonté est défectueuse, la grandeur a ses dangers, le repos est incompatible avec l'exercice des facultés intellectuelles, la beauté est fragile, les passions troublent le cœur, la satiété y produit l'insolence et même tout ce que nous admirons dans les créatures n'aurait-il d'autre défaut que d'être fini, instable, dépendant et limité de toute manière, et ce sont là autant de défauts inséparables des êtres créés ; cela seul nous autoriserait à conclure qu'à Dieu seul appartiennent les perfections pures, celles que la théologie appelle absolument simples. Nous concluons donc que l'Etre de Dieu est hors de pair ; que ni sa puissance ni aucune de ses perfections ne dépend de personne et que pas un seul être créé ne peut lui être comparé.

Qu'aucune créature n'ose donc s'égaler à vous, ô mon Dieu ! Qu'elle se reconnaisse inférieure à vous à tous les points de vue. « *Qui parmi les forts est digne de vous être comparé ?* » (Ex. 15.) Qui est semblable à vous ? Je vous cède donc en tout, je n'élève en face de vous aucune prétention, ô Dieu incomparable. Je me réjouis à la pensée que nos misères et nos faiblesses ne vous atteignent pas. Qu'il y ait à redire à tout ce qui est créé, c'est même un trait de votre sagesse qui l'a voulu pour nous détacher des créatures, pour nous obliger à nous donner à vous, seul Etre infiniment parfait. Ainsi, mon Dieu, ai-je résolu de leur retirer mon cœur, pour vous l'offrir tout entier. Car quand ma pensée se fixe sur vous, je ne trouve rien à reprendre, aucun regret à exprimer. Je veux que, puisque vous êtes infiniment parfait, je sois parfait au moins dans l'accomplissement des devoirs de mon état, de telle sorte que rien ne me manque pour vous être agréable.

IVe MÉDITATION

DE LA SIMPLICITÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est simple — parce qu'il n'a pas de corps, — parce qu'il n'a pas d'accidents dans sa substance — parce qu'il n'use point de duplicité.

I

Dieu est simple — parce qu'il n'a pas de corps. Nous appelons quelquefois simple celui à qui la finesse d'esprit fait défaut : mais nous écartons cette signification quand il s'agit de Dieu, dont l'esprit est infiniment grand et perspicace. Il y a mieux : Dieu est tout esprit, absolument dégagé de l'imparfaite matière. C'est à cette condition seulement qu'il peut être simple : car tout ce qui a un corps comprend diverses parties, diverses dimensions d'où naît une multiplicité qui exclut la simplicité. La simplicité convient donc à Dieu, parce qu'il n'est pas corporel, qu'il est au contraire un très pur esprit, sans aucune composition de parties distinctes ou inégales. Il est un et simple au plus haut degré, car tout ce qui est en lui s'y rencontre non pas dans l'union, mais dans l'unité. Sa simplicité n'est donc qu'une admirable unité, en vertu de laquelle toute sa substance, la

totalité de son Etre n'est qu'une seule chose qui équivaut à toutes choses.

Combien donc grossièrement se sont trompés les idolâtres et tous ceux qui ont adoré une divinité corporelle. Les perfections divines sont trop hautes et trop sublimes pour pouvoir résider dans un corps grossier comme dans leur sujet. Tristes époques que celles où les hommes vivaient pour la plupart dans un semblable aveuglement et étaient pires que des brutes ! Celles-ci ignorent bien Dieu, en effet, mais elles n'ont point du moins ravalé son excellence infinie jusqu'à une condition indigne de la divinité, celle du corps. Comment a-t-on pu croire que les idoles fabriquées par les hommes et à ce titre les créatures en quelque sorte des hommes, pouvaient avoir créé les hommes ? Les créatures qui peuplent le ciel et la terre sont dépourvues de raison : si l'âme jouit de cette faculté, ce n'est pas pour les adorer, mais pour s'élever au-dessus d'elles et comprendre à quel point elles sont viles et misérables en face de la divinité.

O Dieu très-haut ! que je déplore l'erreur des siècles passés, où les hommes vous ont si mal connu, et ont eu sur vous des idées si viles et si indignes de votre Etre glorieusement suréminent ! « *Que sont les dieux des gentils ? de l'or ou de* « *l'argent fondu ou ciselé par des artistes : ils* « *ont bien des yeux, mais ne voient pas, des* « *oreilles, mais n'entendent pas. Malheur à* « *ceux qui se forgent de tels dieux ! Notre Dieu* « *à nous triomphe dans les cieux, et fait sur la* « *terre tout ce qui lui plaît.* » (Ps. 113.) Il est

spirituel, dégagé de toute chair ou matière. O mon Dieu, rendez-moi spirituel à mon tour; alors je pourrai vous contempler, mon esprit purifié sera capable de s'élancer vers vous, car vous êtes esprit et vous voulez être adoré en esprit et en vérité.

II

Dieu est encore simple parce que sa substance n'admet pas d'accident et qu'il est parfait sans adjonction d'aucune sorte. Chez lui la bonté n'est pas une simple qualité; il est grand sans étendue; il crée, mais non par besoin, il se trouve dans tous les êtres et au-delà, sans tenir de place; il a la vie, mais sans bornes; il donne à tout le mouvement, mais Lui ne reçoit rien et demeure immuable. Sans doute l'ange est esprit, mais sa simplicité n'est pas absolument parfaite, parce que sa substance est dépourvue de bien des choses : elle a besoin d'être complétée par une multitude de qualités et d'accidents qui, semblables à des couleurs variées, diversifient sa substance et l'empêchent d'être parfaitement simple. La substance de Dieu, au contraire, est par elle-même infiniment riche. Son Essence est un trésor infini, un fonds inépuisable d'où jaillissent toutes les perfections imaginables, sans qu'elle ait besoin de les emprunter en dehors d'elle, ni de rien recevoir qui soit distinct d'elle. Elle possède tout dans l'unité d'un seul être, elle n'est autre chose que cette unité, centre de toute perfection. Ainsi ses attributs ne sont pas distincts de son Essence : son Essence c'est son éternité, son infinité, sa puissance, son amour ; elle équivaut à toutes les perfections, sem-

blable à une pierre précieuse qui aurait à la fois les reflets et la couleur du diamant, du saphir, de l'escarboucle et de toutes les autres pierres précieuses, ou à une fleur qui possèderait le parfum et l'éclat du lys, de la rose, de l'œillet, de la tulipe et de toutes les autres fleurs qui sont la parure de nos jardins. On voit que cette simplicité ennoblit grandement l'Etre divin, puisqu'à elle seule elle équivaut à toutes les qualités réparties entre tous les autres êtres. De plus elle rehausse infiniment chaque attribut en particulier : car en vertu de cette simplicité, un attribut renferme tous les autres, une perfection comprend en elles toutes les perfections : en Dieu l'éternité n'est pas distincte de l'infinité, ni de la félicité, ni de l'amour, et par une admirable réciprocité, l'amour n'est autre chose en Dieu que la félicité, l'infinité, l'éternité.

En quelle estime ne devons-nous pas tenir cette substance divine et chacun de ses attributs, puisque en vertu de la simplicité de Dieu, chaque attribut est Dieu lui-même? Comprends donc ceci, ô mon âme : quiconque possède Dieu sur un seul point, le possède tout entier. D'autre part, puisqu'il n'admet pas de parties en soi, il n'en voudra pas hors de soi : n'applique donc pas à le considérer une partie seulement de tes facultés et de tes forces, mais donne-toi sans réserve à celui qui est tout; simplifie pour tendre vers lui tes intentions et tes affections, purifie-les de toute intention mauvaise ou étrangère; cherche-le dans la simplicité de ton cœur, pour honorer en lui cette perfection.

III

Dieu est encore simple parce qu'il n'use pas de duplicité ni de tromperie. Il est la vérité pure et n'a recours à aucun déguisement. Au dehors il ne paraît pas différent de ce qu'il est au-dedans : sa parole est l'expression très franche de sa pensée. Parle-t-il ? il est sincère ; promet-il ? il a l'intention de donner ; menace-t-il les violateurs de la loi des supplices éternels ? sa rancune est sérieuse et sans feinte. La duplicité est un vice indigne de lui, car elle dénote : ou de la faiblesse, par exemple quand on essaie d'obtenir par ruse, ce qu'on obtiendrait par un procédé plus franc ; ou de la méchanceté, qu'on tâche de déguiser par ce moyen ; ou enfin un dessein secret de tromper : autant de choses qui sont inconciliables avec la noblesse et la grandeur de Dieu. Aussi a-t-il en horreur les hypocrites et les hommes au cœur double.

La simplicité au contraire, est une vertu très sainte et très noble : elle dispose les âmes à entrer dans une sainte familiarité avec Dieu, à qui plaît tout ce qui est naïf, qui converse volontiers avec les âmes simples et douces comme l'agneau.

Cette considération aura pour effet d'exciter ma foi en la parole de Dieu ; qu'il promette ou qu'il menace, il est également sincère. Je m'exciterai aussi à l'amour d'une naïve candeur, d'une grande simplicité de cœur dans toutes mes actions, en songeant que c'est là une grande sagesse aux yeux de Dieu. J'abhorrerai la tromperie, le mensonge et la duplicité, comme étant un vice maudit du

ciel. O vérité éternelle, faites-moi la grâce d'être simple et éloigné de toute hypocrisie, tel en public qu'en mon particulier, tel devant les hommes que je suis à vos yeux, ô Dieu pour qui rien n'est caché.

Ve MÉDITATION

DE LA BONTÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est bon en lui-même — il est bon pour tous les êtres — il est spécialement bon pour l'homme.

I

Dieu est bon d'une bonté infinie, bonté qu'il possédait avant de créer le monde et qui suffirait à le rendre digne de notre amour, alors même que nous n'aurions reçu de lui aucun bien. Ce genre de bonté convient à tous les êtres ; il consiste à posséder toutes les qualités nécessaires à leur nature. C'est à ce point de vue que nous nous plaçons pour les juger et les apprécier : ainsi nous appelons bonne, l'eau qui a la limpidité, la fraîcheur et la légèreté ; nous donnons ce même qualificatif au fruit qui possède la couleur, la saveur et la douceur qui conviennent à son espèce; et ainsi toutes choses naturelles sont dites bonnes

en raison de leur plus ou moins grande perfection dans leur genre.

Or Dieu possède toutes les qualités, toutes les excellences que réclame sa suréminente nature. Il est vrai, simple, nécessaire ; parce qu'il est vrai, il a réellement tout ce qu'il lui convient d'avoir ; parce qu'il est simple, il l'a entièrement et non par fractions, de sorte que rien ne lui manque ; parce qu'il est nécessaire, il l'a absolument sans jamais pouvoir en être frustré.

C'est ce qui fait la bonté de son Etre. Cette bonté comprend tous ses attributs et Dieu a droit à être appelé bon, non seulement parce qu'il fait du bien aux créatures, mais simplement parce qu'il est parfait en tout, infiniment sage, puissant, heureux, grand, majestueux et saint. D'où il résulte qu'en Lui la bonté de l'être est infinie et universelle, tandis que chez la créature la bonté ne va que jusqu'à un certain degré et connaît des limites ; chez lui, elle est sans bornes, embrassant à la fois la bonté que nous appelons la sainteté. Aussi, puisque le bien total et universel l'emporte sur le bien particulier, Dieu est le meilleur de tous les êtres, il est le bien, source de tout bien, le souverain bien, les êtres n'ayant de bonté que dans la mesure où ils participent à la sienne.

« *Proclamez donc que le Seigneur est bon*, » (Ps. 106) qu'il est le meilleur, le plus désirable des êtres. Ce n'est pas une espèce de bonté qu'il possède, mais toute bonté, tout ce qu'il y a de pur, de beau, d'honnête, d'utile, de doux, de glorieux, de suave, de grand, de riche, d'honorable, de vertueux et d'aimable. O Dieu, infiniment bon,

combien est vraie la parole par laquelle vous déclariez à Moïse, qu'en lui montrant votre face, vous lui montreriez « *tout bien !* » (Ex. 33). Combien vous méritez d'être aimé à cause de votre nature qui est toute bonté ! Malheur aux âmes qui se détournent de vous, qui osent même vous outrager ou qui vont cherchant quelque bien hors de vous, et cela au prix de combien de peines et de fatigues ! Oh ! bonté suprême ! puissé-je ne vous avoir jamais offensée !

II

Dieu est encore bon d'une bonté de bienfaisance ; il répand ses bienfaits sur toutes les créatures, qu'elles soient au ciel, sur la terre ou dans les enfers. Il est bon pour les anges, les hommes, les astres, les éléments, les poissons, les oiseaux, les animaux tant domestiques que sauvages, pour les plantes, les pierres, pour toutes les créatures grandes ou petites ; les moucherons, même les fourmis, les vers de terre, ont part à ses libéralités et reçoivent quelque chose de ses richesses. « *Vous ouvrez votre main, Seigneur, et tout* « *être est comblé de bienfaits.* » (Ps. 203) « *C'est* « *lui qui fait croître l'herbe sur les montagnes,* « *qui donne la nourriture à toute chair et aux* « *petits des corbeaux qui l'invoquent.* » (Ps. 146). Cette bonté peut être comparée au soleil qui répand ses clartés sur tous les êtres doués ou privés de raison ; s'il s'en trouve quelques-uns que ces rayons n'atteignent pas, ce n'est pas lui qu'il faut accuser, car sans jamais s'épuiser, il les envoie dans toutes les directions. Voilà l'image,

mais combien imparfaite, de la bonté divine, répandant en tout lieu, depuis le ciel jusqu'aux enfers, ses magnifiques dons. Dieu est le bien souverainement communicatif, non par besoin ou par nécessité, dans l'espoir d'être payé de retour, mais par le noble désir, par l'inclination ineffable qui le porte à être agréable à toutes ses créatures et à les obliger par quelque bienfait.

O seigneur, dont la nature est d'être bon et magnifique envers tous les êtres sans exception, soyez béni pour une telle nature ! Je vous remercie au nom de toutes les créatures irraisonnables et insensibles, qui, faute d'intelligence, ne sauraient vous remercier elles-mêmes. Je vous remercie également au nom de toutes celles qui douées d'intelligence, sont néanmoins ingrates et méconnaissent toutes les faveurs de votre bonté semblables à ces vils animaux qui mangent le gland sous le chêne sans élever leurs regards vers ses rameaux. Que vous rendrai-je donc, ô Dieu très bon ? que ma bonté imite, autant qu'elle le pourra, la noblesse de votre nature et puissé-je faire à toute créature indigente autant de bien qu'il sera en ma puissance.

III

Dieu est bon surtout, pour l'homme. Il est bon pour lui, parce qu'il est le principe qui lui a donné l'être, parce qu'il est son conservateur et son protecteur, parce qu'il est sa fin, son centre d'attraction, sa béatitude en laquelle il se reposera avec délices. Dieu est bon pour l'homme comme un ami l'est pour son ami : n'est-il pas le plus sincère et le

plus fidèle ami de l'homme ? Il est bon pour l'homme comme un père pour ses enfants, car il est le père de toute consolation ; comme un bienfaiteur est bon pour l'indigent, aux besoins de qui il pourvoit. Il est bon pour l'homme, parce qu'il est pour lui la source de tout bien, du bien honnête, du bien utile et du bien délectable. Dieu est le bien honnête de l'homme, parce qu'il est désirable à cause de lui-même et que le rechercher, c'est faire une œuvre vertueuse et sainte. Dieu est le bien utile de l'homme, parce que l'homme reçoit de lui toute sorte d'avantages spirituels et temporels, toutes les facultés de son âme et de son corps. Enfin Dieu est son bien délectable, car dès maintenant l'homme puise en lui par l'amour, des délices et des consolations et il a la ferme espérance de trouver un jour en lui des joies qui excèderont toutes ses facultés naturelles, telles en un mot qu'on peut les gouter dans la jouissance d'un Etre infini.

Enfin Dieu témoigne à l'homme sa bonté par tous ces attributs divins : par sa puissance qui le crée et le conserve ; par sa sagesse qui le gouverne et le dirige ; par son amour qui veille en lui et le couvre de caresses ; par sa providence qui le suit pas à pas et pourvoit à ses besoins ; par sa miséricorde qui lui pardonne, par sa justice qui l'encourage, par sa beauté qui le ravit dans les délices des saintes et béatifiques extases, par son éternité qui lui garantit la possession de Dieu contre la crainte de la voir jamais cesser, par son immensité qui lui fait trouver son Dieu partout. C'est ainsi que Dieu est bon

pour l'homme et que tout ce qui est en Dieu est le bien de l'homme.

Que dire maintenant, ô mon âme, si ce n'est ces paroles de Jérémie : « *Le Seigneur est bon à ceux* « *qui espèrent en lui*, *à l'âme qui le cherche.* » (Thren., 3.) Que je vous cherche donc, ô mon Dieu et qu'il me suffise de vous avoir trouvé ! O vous qui êtes mon bien suprême, faites que toutes les choses terrestres soient viles et méprisables à mes yeux ! que je dédaigne toutes les caresses des créatures, pour ne désirer que les vôtres. « *Seigneur*, *vous êtes bon ; au nom de cette bonté* « *enseignez-moi vos justices.* » (Ps. 118.) Puisque tout ce qui est en vous est bon pour moi, je veux que tout ce qui est en moi, que toutes mes puissances soient bonnes pour vous, que mon esprit vous témoigne sa bonté en méditant sur vous, ma volonté en vous aimant, ma mémoire en conservant votre souvenir, tout mon corps en se consumant comme un holocauste à votre service.

VIe MÉDITATION

DE L'INFINITÉ DE DIEU ET DE SA GRANDEUR

SOMMAIRE

Les perfections de Dieu sont infinies en nombre — en intensité. — Dieu est infini en grandeur.

I

Dieu a d'abord une multitude de perfections infinies. Ce n'est pas qu'il y ait en lui des perfections distinctes, car il est simple et toutes ses perfections ne sont qu'un seul être : mais selon notre manière de les distinguer, elles sont en nombre infini. Les Théologiens, il est vrai, à la suite de saint Thomas, n'en citent guère qu'une vingtaine : c'est que dans les ténèbres de cette vie, à peine voyons nous briller une étincelle de ce flambeau divin. Mais Dieu en possède des millions d'autres, que contemplent les anges et les bienheureux.

En voici la preuve ? Dieu peut créer à l'infini de nouvelles espèces et donner à chacune d'elles un nouveau degré de perfection. S'il avait créé cent mille espèces d'anges, sa puissance ne serait pas épuisée et chaque jour il pourrait encore en augmenter le nombre. Nier cette vérité, ce serait

rendre sa toute-puissance impuissante; ce serait avoir une idée bien peu digne de lui, que de croire qu'après la création des neuf chœurs d'anges, il ait désormais les mains liées et qu'il soit à bout de forces. Nous pouvons nous former une idée plus parfaite de son pouvoir, mais cette idée n'égalera jamais la vérité, parce que Dieu est plus grand dans la réalité que dans les plus hautes pensées de nos petits esprits.

Or Dieu doit au moins posséder en lui une perfection qui corresponde et qu'il puisse communiquer à chaque espèce nouvelle qu'il est en son pouvoir de créer, surtout lorsqu'il s'agit d'une créature spirituelle, qui doit nécessairement porter en elle l'image et la ressemblance de Dieu. Mais les perfections que peuvent recevoir les créatures possibles sont en nombre infini. Donc nous devons conclure que les perfections réelles et actuelles de Dieu sont également en nombre infini. C'est là une considération aussi solide qu'utile et édifiante.

Je louerai Dieu de tout mon cœur pour tant de merveilles inconnues de l'homme, qui ennoblissent son Etre. Si l'homme, qui dans l'échelle des êtres n'est qu'au quatrième degré, est cependant la plus noble des créatures de ce monde, si jadis tout un peuple ravi admirait l'image d'une fausse déesse, qu'un illustre peintre avait composée avec des traits empruntés aux plus belles femmes de la Grèce; que dire de la beauté de Dieu en qui sont réunies toutes les espèces de beautés qui existent ou même que nous pouvons imaginer! O Bien suprême, on ne nous a pas dit ici-bàs la cent-millième partie de vos perfections! Ce que vos pro-

phètes, vos évangélistes, vos docteurs nous en ont appris, n'est rien auprès de la réalité. Qu'ils sont heureux vos anges et vos élus qui contemplent sans cesse votre face ! Quand, ô mon Dieu, verrai-je les profondeurs de votre Essence avec cette infinité de beautés, qui comme des fleurs l'embellissent ? O mon Seigneur ! le terme suprême de mes désirs, c'est vous, parce que vos grandeurs sont sans bornes. Vous êtes la nourriture immortelle et toujours délicieuse des esprits bienheureux, par la raison que vos perfections sont infinies et que seul l'infini peut combler nos désirs.

II

Les perfections de Dieu sont encore infinies d'une seconde manière, en intensité : ce qui signifie que chacune considérée à part, est portée au suprême degré de puissance. Prenons une perfection divine, la sagesse par exemple : je dis qu'elle est infinie comme telle, qu'elle atteint au suprême degré de la sagesse et qu'aucune autre sagesse ne peut l'égaler, parce qu'elle ne connaît pas de bornes. On doit en dire autant de la puissance de Dieu, de sa félicité et de tous les autres attributs considérés séparément. Il y a donc en quelque sorte un nombre infini d'infinis, une infinité d'infinités. Quant à la raison pour laquelle chaque perfection est infinie en elle-même, elle n'est autre que l'indépendance de Dieu. Puisque Dieu n'a rien reçu de personne et ne relève de personne, par qui auraient été bornées ses perfections ? Qui aurait pu leur dire comme aux flots de l'océan : vous monterez jusqu'à tel degré, mais

vous ne le dépasserez point ? Les limites proviennent toujours d'une cause supérieure. La volonté du souverain Pontife assigne des limites aux territoires sur lesquels s'exerce la juridiction des prélats ; dans un royaume, c'est le roi qui limite le ressort et la juridiction des juges ; et Dieu a déterminé selon son bon plaisir la mesure de perfections qu'il entendait conférer à chaque créature. Mais lui-même, de qui dépendra-t-il ? Et qui aura mesuré et limité les siennes ? « *Glo-* « *rifiez donc le Seigneur*, dit le Sage, *autant que* « *vous le pourrez... Vous qui bénissez le Sei-* « *gneur, exaltez-le, car il est au-dessus de toute* « *louange. Vous qui l'exaltez, rassemblez toutes* « *vos forces et ne vous lassez point.* » (Eccl. 43). Le temps ne le limite pas, car il est éternel ; l'espace ne le borne pas, car il est immense ; l'esprit ne l'emprisonne pas, car il est incompréhensible ; la parole ne l'exprime pas, car il est ineffable ; le cœur ne l'épuise pas, car il est infiniment aimable. En un mot, infini dans son Essence, il l'est aussi dans ses facultés, dans ses perfections, dans ses opérations, dans tout ce qui est en lui.

O Dieu infiniment infini ! Que n'avons-nous un cœur infini et capable d'un amour infini ? L'expérience nous apprend que l'estime et l'amour que nous avons pour un objet, est en proportion de son excellence : c'est ainsi que nous préférons l'argent au plomb, l'or à l'argent, le diamant à l'or. Le soleil mérite d'être estimé davantage, parce qu'il est plus parfait que toutes les créatures. Vous donc, ô Seigneur, qui avez tant de perfections dont chacune est infinie, vous qui méritez déjà

d'être infiniment aimé pour une seule, quel amour ne vous est pas dû pour toutes vos perfections à la fois ? Je vous compare à un trésor qui renferme d'innombrables espèces dont chacune représente un si grand prix qu'on ne saurait l'évaluer. O précieux trésor ! qu'il est heureux le cœur auquel vous vous donnez en jouissance et qui vous aime sans mesure, comme on aime un bien infini qui seul peut rassasier tous les désirs ! O amour sans bornes, donnez-vous tout à nous et d'un seul coup nous possèderons tout.

III

Dieu est infini encore en grandeur : « *Le Seigneur est grand*, dit le saint roi David, *et digne* « *de louanges au-delà de toute expression*, *sa* « *grandeur n'a point de bornes.* » (Ps. 144). Cette infinie grandeur ne doit pas s'entendre au point de vue de l'étendue, comme quand il s'agit du corps, mais au point de vue de l'excellence. Elle résulte des deux infinités déjà constatées ; nous sommes en effet amenés à conclure que celui qui est doué de qualités sans nombre et dont chacune atteint un tel degré de perfection qu'elle défie toute appréciation et estimation, celui-là jouit d'une grandeur infinie ; car une telle grandeur ne peut être ni dépassée ni même égalée par n'importe quelle nature autre que la sienne. Or, c'est bien là ce qui convient à Dieu : toute grandeur imaginable est inférieure à sa grandeur.

Le roi des philosophes (1) considère le plus puissant monarque de la terre dans les splendeurs de

1. Aristote, *l. de mundo*, c. 6.

sa cité royale, dans l'opulence de son palais tout brillant d'ivoire, de marbre et de pierres précieuses, au milieu d'une multitude de princes et de seigneurs, ses serviteurs; dont la fonction consiste à maintenir le peuple à distance du monarque, à porter les ordres du souverain à toutes les provinces du royaume et à lui rapporter tout ce qui s'y fait. Eh bien ! dit cet illustre philosophe, comparée à la majesté de Dieu qui a pour royaume l'univers, la grandeur de ce monarque n'a pas plus d'éclat que l'animal le plus vil en face du monarque lui-même. Disons mieux : si Dieu ajoutait de nouvelles perfections à celles que possède déjà l'ange le plus parfait, s'il l'élevait incommensurablement au-dessus de ce qu'il est, Dieu le dépasserait encore de beaucoup. Supposons même que depuis la création, Dieu n'eût fait autre chose que d'augmenter les perfections de cet ange et qu'il ne dut faire autre chose jusqu'à la fin des temps, l'ange élevé à de telles hauteurs serait encore loin du sommet que Dieu habite : lui-même devrait reconnaître qu'en face de Dieu il ne fait pas meilleure figure qu'un atome comparé à tout l'univers, qu'un point dans une ligne ; car ses perfections ne seraient infinies ni en nombre ni en intensité, ce qui n'appartient qu'à Dieu.

O mon Dieu ! quelle impression de respect ne doit pas produire en nous votre présence, ou même la simple évocation de votre majesté par la parole ou par la pensée ? Ah ! Seigneur, aurai-je lieu d'être surpris, si pour exécuter ce que votre bon plaisir a résolu, pour atteindre un but que s'est proposé votre sublime providence, vous m'écrasiez en pas-

sant ? je ne suis en effet qu'un vermisseau indigne de votre attention. Quand bien même je descendrais au-dessous des enfers, je ne serais pas encore assez bas, pour adresser mes hommages à votre incomparable grandeur et l'adorer. Pour honorer dignement votre nature infinie, il ne faudrait rien moins que des respects et des services infinis. Qu'elles sont donc misérables les âmes qui ont l'audace de paraître dans vos temples, en présence de votre majesté, sans éprouver un sentiment profond de respect. Hélas ! est-il vrai que j'ai osé résister par mes péchés à votre grandeur infinie ? Désormais il n'en sera plus ainsi : puisque vous êtes infiniment grand et que je suis infiniment petit, il faut que je sois tout à vous.

VIIE MÉDITATION

DE L'IMMENSITÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est en tout lieu — par son essence, par sa présence, par sa puissance. — Il n'en résulte pour lui aucun inconvénient ni aucune souillure.

I

Dieu est présent en tous les lieux : il est à l'Orient et à l'Occident, au Midi et au Septentrion, dans toutes les régions du monde,

dans toutes les sphères célestes et encore au-delà. « *Il est plus haut que le ciel*, dit Job, « *Il est plus profond que l'enfer, il dépasse la* « *longueur da la terre et la largeur de la mer.* » (Job, 11.) L'immensité de Dieu est la conséquence de sa grandeur infinie, pour laquelle ce monde entier serait un palais trop étroit. Nous savons en effet que plus les substances spirituelles sont parfaites, plus est grand leur pouvoir d'être présentes en plusieurs lieux : ainsi les anges les plus parfaits peuvent se rendre présents au même instant dans un espace plus étendu que ne le peuvent les anges inférieurs. Mais Dieu, puisqu'il n'a pas de bornes dans sa perfection, ne doit pas en avoir davantage dans la faculté d'être présent.

De plus il serait indigne de sa grandeur d'avoir un lieu assigné pour sa résidence, quelque grande que soit l'étendue qu'on veuille lui supposer. Car Dieu est immuable : il lui serait donc impossible de se transporter de ce lieu dans un autre, pour y visiter ses créatures ou les honorer de sa présence. Il serait retenu par son immutabilité et comme cloué en ce lieu pour l'éternité : ce qui serait pour sa majesté divine une suprême indignité et un suprême esclavage. Les oiseaux ont toute liberté de prendre leur vol vers des régions nouvelles, les hommes de se promener sur toute la terre, les poissons de nager dans l'eau : ce leur est une consolation que cette liberté, et Dieu n'en jouirait pas ! et il demeurerait fixé en un point de l'espace sans pouvoir en sortir jamais ! Les criminels, même les plus étroitement enfermés et enchaînés, peuvent par une faveur de leurs juges, être mis en

liberté, et Dieu ne pourrait jamais s'échapper du lieu de sa résidence obligée ! Toutes ces suppositions choquent le bon sens et la raison : reconnaissons donc l'immensité de Dieu, sa présence en tout lieu et ne lui assignons pas de bornes.

Dieu est non seulement dans ce monde et dans toutes ses parties, mais il est aussi au-delà de ce monde, dans les espaces incommensurables où nous concevons comme possible l'exercice de sa puissance, où des mondes nouveaux peuvent surgir à sa parole, où il ne répugne pas qu'un ange même se transporte. Nous en concluons nécessairement que Dieu s'y trouve, car il est partout où nous concevons sa présence comme possible, partout où peut être une de ses créatures. Si Dieu n'était pas dans tous les lieux possibles, un ange pourrait le faire sortir de ce monde ; il lui suffirait d'en franchir lui-même les limites : il aurait aussi la faculté de l'y enfermer de nouveau, quand lui-même y rentrerait. Aussi saint Augustin (1) a-t-il parlé dignement de Dieu, quand il l'a comparé à une mer sans rivages, dans les profondeurs de laquelle serait plongée une petite éponge. L'éponge, d'après lui, c'est le monde que Dieu pénètre intimement et déborde de toutes parts, comme l'eau de la mer pénètre et déborde l'éponge ; avec cette différence que ce n'est pas la mer toute entière, mais quelques gouttes d'eau seulement qui pénètrent dans l'éponge, tandis que Dieu est tout entier dans le monde et de plus le déborde jusqu'à l'infini.

Admire donc, ô mon âme, la grandeur immense

1. *Conf.*, l. 7, cap. 5.

de Dieu qui réside, bien que caché, dans toutes les créatures et s'élève au-delà de tous les cieux. O Dieu immense, vous êtes au-dedans et au-dehors, au-dessus et au-dessous de tout : au-dessus, vous n'êtes pas plus élevé pour cela ; au-dessous, vous n'êtes nullement abaissé ; au-dedans, vous n'êtes pas enfermé; au-dehors, vous n'êtes exclu de rien. Au-dessus, vous présidez à tout; au-dessous, vous soutenez tout ; au-dedans, vous remplissez tout ; au-dehors, vous embrassez tout. Quel respect ne devons-nous pas vous témoigner en tout lieu ? Par là, vous m'apprenez, Seigneur, que l'orgueil n'est tolérable en aucun lieu du monde, parce que vous êtes partout, vous, l'Etre digne de respect et d'adorations infinies. Seigneur, puisque nous avons la vie, le mouvement et l'être en vous, comme les poissons dans l'eau et les oiseaux dans l'air, si nous venons à commettre un péché, ce n'est pas seulement sous votre regard que nous le commettons, mais dans votre très pure substance. Puisqu'il en est ainsi, quelle confusion, quelle horreur ne devons-nous pas en ressentir ? Hélas ! Seigneur, où me cacherai-je ? quelle caverne sera assez sombre pour donner asile à mon âme pécheresse ? Un seul espoir me reste, c'est que « *vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié.* » (Ps. 50.)

II

Dieu est en tout lieu de plusieurs manières, mais il est présent d'une manière spéciale dans notre âme. Il est partout par son essence, par sa présence et par sa puissance ; par son essence, car sa substance

embrasse tout jusqu'aux extrémités du monde et en pénètre immédiatement par elle-même, toutes les parties ; par sa présence, car il connaît tout, a les yeux partout, voit le dedans et le dehors de toute créature d'une manière si parfaite, que rien n'échappe à son regard, pas même le plus mince détail, pas même le point le plus obscur et le plus caché. Enfin Dieu est partout par sa puissance, car il agit dans toutes les créatures, soit en les créant, soit en les conservant, soit en les dirigeant vers leurs fins propres et en concourant à toutes leurs actions. Ainsi ses mains invisibles sont partout ; de sa puissance dépend d'une manière immédiate tout ce qui subsiste. Il ne se contente pas d'agir par l'intermédiaire des anges et des causes secondes en les faisant participer à sa puissance, à l'instar des rois de la terre qui, bien qu'ils ne soient présents qu'en un seul endroit de leur royaume, sont néanmoins considérés comme présents dans toutes les provinces par le seul fait que leurs officiers sont comme leurs bras et exécutent leurs ordres. Dieu est présent par lui-même dans toutes les créatures et agit constamment avec elles : c'est pour cela que nous disons qu'il est partout par sa puissance.

Toutefois s'il est présent de certaines manières dans les êtres créés, il est présent à l'âme d'une façon spéciale. Il est en elle par son essence et par une sorte de cohabitation, mais de plus il réside avec délices dans cette belle lumière créée à son image et à sa ressemblance puisqu'il va jusqu'à dire : « *mes délices sont d'être avec les* « *enfants des hommes*. » (Prov, 8.) Il est en elle

par sa présence et par sa connaissance ; mais avec une providence toute particulière qui a pour but de la diriger vers une fin plus élevée et de lui fournir les moyens de l'atteindre. Enfin, il est en elle par sa puissance et par son action ; mais il a pour elle des communications plus intimes, il lui prête un concours plus complet. Par la grâce prévenante il l'appelle, par la grâce sanctifiante et par l'infusion des vertus il la justifie. Ce qui constitue une double coopération, l'une pour les actions naturelles, l'autre pour les actions surnaturelles.

Quel trésor l'âme possède au dedans d'elle-même ! c'est celui-là même qui est l'objet de son espérance et le but de tous ses efforts. Quelle consolation, quelle confiance ne doit pas inspirer dans la tribulation la présence de ce Seigneur, qui établit en elle sa résidence particulière, qui est si riche, si beau, si puissant ? la présence de cet ami si doux qui ne l'abandonne jamais ? O mon âme, ne vous attristez plus des pertes de ce monde, rentrez en vous-même et vous y trouverez tout votre bien ; « *le royaume de Dieu est au-dedans de vous* » (Luc 17), et Dieu même, le souverain de ce royaume est votre hôte. Ah ! ce grand Dieu est dans l'intime du cœur, mais notre cœur ingrat s'est éloigné de lui. Cœur incivil, rentrez en vous-même et présentez vos hommages à cet hôte du ciel ; rendez-vous compte des opérations qu'il accomplit en vous et ne le laissez jamais sans l'entretenir, comme il convient à sa noblesse et à sa grandeur infinie,

III

Dieu qui est présent dans tous les lieux du monde sans exception, ne contracte du fait de cette présence et de ce contact, aucune souillure. La malice des hommes ne le corrompt pas, les infections du monde ne le souillent pas, ni les crimes, ni les supplices de l'enfer n'ont de prise sur lui. A ce point de vue, une belle image de Dieu, c'est le rayon de soleil, qui conserve sa pureté dans la fange et n'en contracte aucune souillure : ainsi Dieu conserve inviolable en tout lieu sa pureté, sa beauté, sa sainteté. Saint Denys (1), cet homme divin, en donne la raison : c'est, dit-il, que partout où il se trouve, Dieu est comme recueilli et concentré en lui-même ; il demeure toujours ferme, stable et immuable. Il ne change donc pas et dès lors il ne peut ternir sa splendeur par le contact des êtres immondes. Il est dans l'intime des créatures, mais il s'y trouve comme replié en lui-même, et par conséquent hors des impressions et des atteintes des créatures.

Voilà une des merveilles de son Essence : autant il est près des créatures par l'attribut de son immensité, autant il est hors de leur portée par l'attribut de son infinité et par la sublime perfection de sa nature. Il est à la fois très présent en elles et très éloigné d'elles, très uni à elles et très séparé d'elles.

Je me félicite, Seigneur, d'avoir appris que votre très pure Essence n'éprouve aucun dommage de sa présence au cœur même de n'importe quelle créa-

1. De cœlesti hierar,

ture. Il en va bien autrement pour les hommes : s'ils fréquentent le monde, le peu de vertu qu'ils ont y est exposé comme sur une mer dangereuse et y fait souvent naufrage. Jamais ils n'en reviennent tels qu'ils y étaient allés, mais plus avares, plus cruels, plus ambitieux qu'auparavant. Vous, Seigneur, êtes saint partout. O l'admirable perfection ! puissé-je par un effort de ma volonté l'imiter dans une certaine mesure, en conservant dans mes relations extérieures le recueillement qui me préservera des souillures du monde et de devenir plus vicieux.

VIIIe MÉDITATION

DE L'IMMUTABILITÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est immuable en lui-même — dans ses opérations extérieures — il est seul immuable.

I

Dieu est immuable, ce qui veut dire toujours le même. Tel qu'il était avant la création, tel il est aujourd'hui, tel il persistera sans changement durant l'éternité. « *Il n'y a point en lui* « *de changement*, dit saint Jacques, *pas même* « *l'ombre d'une variation.* » (Jac. I). Il est bien

différent du soleil qui se meut dans l'espace, qui subit des éclipses du fait de l'interposition de la lune, et dont quelquefois l'éclat est voilé par les nuages : il est aussi bien différent des Prothées et de ces dieux de la fable dont les poètes ont chanté les métamorphoses et les multiples transformations. Le divin Platon (1) a réfuté ces rêveries par le raisonnement suivant : Si Dieu subissait quelque changement, ce changement serait produit ou par un autre être que Dieu ou par Dieu lui-même. Dira-t-on que c'est par un autre être que lui ? C'est impossible. En effet plus une chose est solidement bâtie, plus elle résiste aux forces étrangères. Un corps robuste n'est pas altéré par le travail, un esprit sage et fort ne se trouble pas ; les vaisseaux bien construits, les édifices solidement assis, en un mot, tout ce qui est fort et solide, est à l'abri du changement. Et dès lors puisque Dieu est l'Etre le plus fort, le plus parfait que nous puissions imaginer, il ne peut recevoir aucune secousse venue du dehors.

Dira-t-on que lui-même peut modifier son Essence ? c'est encore inadmissible : car le changement devrait avoir lieu ou en mieux ou en pire. Il ne peut se faire quelque chose de meilleur et de plus parfait que Dieu : peut-on en effet rien imaginer de plus beau et de plus accompli que cette Essence divine qui possède tous les biens possibles dans une béatitude constante et invariable ? Le changement ne peut se faire en quelque chose de moins parfait : qui donc consentirait a se diminuer soi-même, à se dégrader de ses propres mains ? Il

1. *L. 2 de republica.*

est donc absolument nécessaire que Dieu soit immuable.

Je le comparerai volontiers à une place forte dont une ceinture de bastions, de tours et de boulevards défend l'accès. Dieu est protégé de toutes parts contre tout changement par ses attributs : son éternité consolide son existence contre l'effort du temps qui est impuissant à l'entamer du côté du commencement comme du côté de la fin ; son immensité le met à l'abri de la nécessité de se transporter d'un lieu dans un autre ; sa simplicité le défend contre tous les accidents ; sa sagesse et sa prudence infinie le rendent immuable dans ses volontés comme dans ses décrets ; et au-dessus de tout, sa félicité parfaite lui procure un éternel repos en lui-même et exclut tout désir.

O Dieu, toujours le même, toujours impassible et immortel ! je vous félicite de jouir d'une béatitude qui n'aura jamais de fin. Qu'elle est heureuse la créature qui se donne à vous, son bien impérissable et qui ne saurait jamais lui faire défaut ! Le service des grands de ce monde est déjà peu agréable, à cause de leur humeur bizarre et changeante, mais le plus grand inconvénient qu'il a, c'est la fragilité de la vie de tels maîtres : si elle vient à s'éteindre, c'en est fait de celui qu'on aimait et de toutes les espérances qu'on avait fondées sur lui. Mais vous, Seigneur, quiconque vous sert est assuré que votre fortune ne chancellera jamais, que la mort ne vous ravira jamais à son affection : qui vous possède, vous possède pour toujours. Que je vous serve donc, ô mon Dieu ! O bien très stable et très assuré, que je parvienne à jouir de vous et ce

sera pour toujours : ma vie sera satisfaite et inébranlablement assurée en vous.

II

Dieu est encore immuable dans son action et dans sa conduite à l'égard des créatures ; quelque changement qu'il leur fasse subir, il demeure, lui, immuable. Ni accroissement, ni diminution ne peuvent lui venir de leur part. Toute faculté est déterminée dans son essence et spécifiée, par son objet formel et principal : elle ne peut recevoir de son objet secondaire qu'une perfection accidentelle. Or, Dieu est une pure essence qui n'admet pas d'accident ; il ne peut donc recevoir absolument rien de ses créatures qui ne constituent que l'objet secondaire de ses facultés divines. Quels que soient les changements qui surviennent en dehors de Dieu, rien en lui n'est changé ; qu'il considère ses créatures ou ne les considère pas, qu'il les veuille ou ne les veuille pas, qu'il les crée ou qu'il ne les crée pas, du sein de son repos et de sa paix il fixe toujours sur elles le même regard immuable. Les hommes l'offensent-ils ? conspirent-ils contre lui ? il ne s'en émeut pas, car il sait qu'il n'est pas donné aux plus ingrats et aux plus pervers de rien lui ravir par leurs blasphèmes. Les hommes l'honorent-ils et le servent-ils ? il sait que son bonheur ne peut recevoir aucun accroissement même des efforts combinés de tout le genre humain. « *Si tu es juste*, dit Job, *et que* « *ta vie soit immaculée, quel avantage lui en* « *reviendra-t-il ?* » (Job, 22.) Si quelquefois Dieu envoie les anges et d'autres fois les rappelle, si

tantôt il confère sa grâce et tantôt la retire, si dans certain cas il châtie les méchants et si dans d'autres il dissimule, aucun de ces changements n'est en lui, mais ils sont dans la créature. « *Ce sont ses* « *œuvres qui changent*, dit saint Augustin (1), « *mais jamais ses desseins. Il est l'Immuable* « *qui change toutes choses, l'Etre qui n'est ni* « *ancien ni nouveau, mais qui fait partout sur-* « *gir des nouveautés, qui fait vieillir et arriver* « *insensiblement à la mort les rois.* »

O Dieu qui demeurez toujours le même, tandis que les créatures sont soumises à tant d'agitations et de vicissitudes, je me plaîs à penser que vous êtes tellement affermi au sommet et dans la plénitude de l'être qu'il m'est impossible, ni d'y rien ajouter, ni d'en rien arracher, ni de vous y troubler par le contre-coup de n'importe quel événement terrestre. Ah ! combien il serait à souhaiter que ma volonté imitât cette inébranlable fermeté, qu'elle ne ressentît aucune douleur des évènements malheureux, ni aucune vaine joie de la prospérité ! qu'il serait à souhaiter que ma résolution de vous servir ne fut jamais ébranlée par les accidents de cette vie périssable. Ah ! puissé-je dire avec saint Paul que « *ni la mort, ni la vie,* « *ni l'élévation, ni l'humiliation, ni le ciel, ni* « *l'enfer, ni les hommes, ni les démons, ni* « *aucune créature ne pourront me séparer de* « *votre amour.* » (Rom. c. 8.) Mais ô inconstance humaine ! en un instant nous passons de l'espérance à une crainte déraisonnable, de la modestie à la dissolution, du silence à de vains discours, de

1. *Conf.*, l. 1, c. 4.

l'humilité à l'orgueil, de la charité à la rancune, de la vertu au vice. O Dieu éternel, sans doute ici-bas nous sommes soumis à la loi du changement, puisque nous ne pouvons parvenir au repos que par le mouvement ; que du moins notre changement n'ait plus lieu du bien au mal, mais du mal au bien par une vraie conversion, et du bien au mieux par un progrès continuel dans les œuvres de vertu auxquelles vous nous appelez.

III

Enfin Dieu seul est immuable : les créatures sont variables et changeantes. Les éléments se détruisent mutuellement ; ils se transforment sans cesse par une succession non interrompue de destructions et de productions nouvelles. Les corps composés comme sont les plantes, les animaux, les hommes, font tous les jours un pas vers la mort, pour faire place aux créatures qui se parent de leurs dépouilles. Les cieux même tournent toujours entraînant avec eux, d'heure en heure, dans de nouveaux espaces, les astres et les planètes ; leur substance même peut être anéantie par Dieu. Et les anges également, eux dont la nature est immortelle, acquièrent des qualités nouvelles et pourraient être précipités dans leur néant primitif par la puissance absolue de celui qui les en a tirés. Les plus illustres monarchies du monde ont péri ; les plus florissantes cités, Ninive, Babylone, Rome, ne sont plus. La fortune des plus grands a été renversée ; la joie ici-bas ne se goûte qu'en courant.

Au milieu de tous ces bouleversements, l'homme apparaît comme une ombre fugitive et ne demeure

jamais dans le même état. Ses projets et ses résolutions sont soumis à de perpétuelles fluctuations : son humeur est volage, ses passions l'agitent et le secouent de toutes parts. A peine est-il né que la mort se met à sa poursuite et réclame déjà une part dans le premier jour de sa vie. Enfin tant qu'il ne possède pas Dieu, il n'est à l'aise en aucun lieu de ce monde mobile, et ne trouve le plus souvent de contentement que dans le changement et dans la nouveauté.

Où donc pourrai-je me fixer et jeter l'ancre de mes espérances, si ce n'est en vous, ô mon Dieu? Tout n'est en ce monde que sable mouvant; c'est une mer orageuse ; vous seul, ô mon Dieu, êtes l'inébranlable rocher. Désormais je m'attache à vous seul ; je ne veux plus mettre mon espérance dans n'importe quelle créature ; je ne la mettrai pas davantage dans cette vie d'un instant, vie fragile et caduque, qui plus elle avance, plus elle décroît, et qui plus elle marche, plus elle approche de la mort. Ah ! mon Dieu, mon souverain bien ! tenez-moi fixé en vous seul et ne permettez jamais que j'en sois séparé un seul instant.

IXᴱ MÉDITATION

DE L'ÉTERNITÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu possède parfaitement — et simultanément — une vie sans commencement et sans fin.

I

Dieu est éternel, c'est-à-dire qu'il possède une vie sans les deux limites du commencement et de la fin. Toute vie peut en effet avoir deux termes, l'un qui consiste à n'être pas encore, l'autre qui consiste à n'être plus : le premier terme est dans le commencement de la vie, le second est dans sa fin. Le premier, toutes les créatures l'ont eu, quand Dieu, à l'époque fixée par ses décrets, les tira du néant ; le second arrive tous les jours, quand périssent les créatures mortelles : il pourrait même arriver pour les créatures immortelles, s'il plaisait à Dieu d'user de sa toute-puissance pour les anéantir. Les créatures qui vivent ne sont donc pas éternelles, puisqu'elles sont bornées dans leur vie ou du moins peuvent l'être au gré de Dieu, à qui seul appartient le privilège d'être éternel. C'est Lui « l'ancien des jours » (Dan. 7), c'est « le premier et le dernier » (Is. 41). Sa vie a devancé tous les siècles, nul ne peut lui assigner de commencement. Et puisqu'il n'a pas de commencement, il n'aura jamais de fin ; tandis que les années s'écou-

leront, il subsistera. Il est semblable à un inébranlable rocher qui se dresse au milieu d'un fleuve impétueux : on le voit toujours immobile sur sa base, pendant que les eaux passent et se succèdent rapidement, pendant que les flots poussés les uns par les autres se brisent contre lui et s'en vont.

Pourquoi Dieu est-il éternel ? Parce qu'il est immuable. En effet qui dit immuable exclut tout commencement, toute fin : car celui-là aurait considérablement changé qui serait passé du non-être à l'être en commençant, et qui passerait de l'être au non-être en mourant.

Et puis qui existait avant Dieu pour l'appeler à la vie et maintenant quel est l'être plus puissant que lui qui pourrait lui faire violence et le détruire ?

Enfin où trouver dans cette Essence si parfaite des éléments opposés qui pourraient la miner, l'user et finalement la déposséder de la vie ? Que reste-t-il donc, sinon que cette Essence est de tout côté indestructible ?

Oui, mon Dieu, vous êtes éternel : vous êtes avant tous les siècles et jusqu'aux siècles des siècles. « *Vous êtes toujours le même et vos années ne finiront jamais.* » (Ps. 101.) J'éprouve une grande joie à la pensée que vous seul jouissez de ce privilège de n'avoir été à aucune époque privé de la vie et d'être à l'abri de toute crainte de la perdre à l'avenir. Les rois sentiraient leur bonheur s'accroître sans mesure, si quelqu'un pouvait leur garantir une vie et un règne immortel : leur félicité est singulièrement empoisonnée par l'appréhension que leur cause la pensée de la mort venant un

jour leur arracher le sceptre et la couronne, et transformer leur trône en un tombeau. Mais vous, ô roi immortel des siècles, de toute éternité vous avez régné et vous êtes assuré de voir ce glorieux règne se perpétuer à jamais, à l'abri de toute déchéance. Vous possédez par nature ce que les créatures désirent si passionnément, l'immortalité. Oh ! jouissez toujours de cette bienheureuse et triomphante éternité.

II

La notion de l'éternité comprend, outre la possession d'une vie sans bornes, l'idée d'une vie dont on jouit dans toute sa plénitude *à la fois*. Il importe de bien comprendre ces quelques mots : ils renferment une des conditions nécessaires de la grandeur et de la félicité de Dieu et ils signifient qu'une telle vie doit renfermer toutes sortes de biens à la fois. Or, nous affirmons que tous les biens qui sont en Dieu, y ont toujours été et qu'ils y seront toujours, parce que Dieu est un acte pur, possédant toute réalité simultanément, excluant tout accroissement successif, parce qu'il a toujours joui de toutes les richesses, de toutes les grandeurs et de toutes les joies possibles.

Il en va bien autrement des créatures de ce monde : jamais elles ne possèdent à la fois tout leur bien. Leurs commencements sont des plus humbles et ce n'est que peu à peu, par de successives acquisitions qu'elles s'agrandissent. Il leur arrive même souvent d'être assez malheureuses pour n'acquérir un bien nouveau qu'au prix de la perte d'un autre bien, dont elles avaient joui

paisiblement jusque là : c'est ainsi que les fruits ne paraissent sur l'arbre qu'à la chute des fleurs. Une jeune personne sera belle, mais souvent mal élevée et indiscrète ; l'âge lui apporte la sagesse, mais la beauté a disparu. Un homme dans la vigueur de sa jeunesse fera preuve de force dans les combats, mais non de prudence ; avec l'âge vient la prudence, mais la force s'en est allée. Il est donc évident que les créatures ne jouissent pas de tous les biens à la fois. Sans doute comme les anges, les âmes ont été parfaites dans leur substance dès le premier moment de leur création ; mais elles n'ont pas eu à ce moment les perfections accidentelles qu'elles peuvent acquérir. En effet le temps les enrichit de qualités nouvelles, elles-mêmes produisent diverses actions : elles n'arrivent au complet épanouissement de leur être que par degrés, éprouvant tantôt une joie et tantôt une autre et ainsi ne jouissent jamais à la fois, de tous les biens dont elles sont susceptibles. C'est le privilège exclusif de Dieu d'avoir eu tout en une fois, la plénitude de ses perfections, d'avoir toujours goûté et de continuer à goûter autant de délices que des siècles sans nombre peuvent en tenir en réserve. En un même instant se sont trouvés réunis en Dieu tous ces biens qui se perpétuent sans changement à travers l'éternité.

O Dieu ! combien l'éternité importe à votre bonheur, puisque en une seule fois elle vous comble de tous les biens ! O Dieu très heureux, que vous êtes aimable en tout temps, autant avant la création du monde qu'aujourd'hui et toujours ! O Dieu très bon qui vous rendra

l'amour qui vous a été dû de tout temps, qu'on vous doit aujourd'hui et qu'on vous devra toujours ? Seigneur, accordez-moi de pouvoir rassembler toutes mes forces à la fois et recueillir tous mes désirs, pour vous les offrir. O Seigneur, inspirez-moi à la fois tout l'amour dont mon cœur est capable, et dès maintenant, sans plus attendre, je vous aimerai avec toute la perfection possible à une créature.

III

L'éternité est encore une possession parfaite de la vie, c'est-à-dire une possession à laquelle rien ne manque. Il ne peut y avoir aucun mal dans la possession d'une telle vie, où se trouvent réunis tous les biens, de même qu'il n'y a pas de ténébres dans le soleil, cet éblouissant foyer qui inonde le monde de sa lumière. Or, Dieu possède la vie avec toutes les conditions qui peuvent rendre cette possession parfaite : la première condition est que celui qui l'a, la possède seul, car celui qui partage son droit avec un autre ne possède pas entièrement, ni dès lors parfaitement. Or, Dieu est le seul à posséder une vie sans bornes.

La seconde condition est qu'elle soit possédée d'une manière absolument indépendante, celui qui dans la possession d'une terre relève de la suzeraineté d'un autre, ne la possède pas en toute propriété, et sa condition est moins honorable que celle d'un vrai maître. Or, Dieu possède la vie d'une manière souverainement indépendante, il ne reconnaît au-dessus de lui aucun être supé-

rieur à qui il soit tenu de rendre ni hommage, ni devoir d'aucune sorte.

Enfin, une possession n'est parfaite qu'à la condition d'être assurée : celui qui jouit d'un bien avec la crainte de le perdre, ou de pouvoir en être un jour dépouillé, ou simplement de pouvoir être troublé dans sa possession, est privé de la satisfaction que doit lui procurer cette possession ; il possède des inquiétudes en même temps que son bien. Dieu au contraire possède la vie et tous les autres biens avec l'inébranlable certitude que personne ne pourra les lui ravir, ni l'inquiéter aucunement à leur sujet. Je conclus que Dieu jouit de la véritable éternité, puisqu'il possède la vie parfaitement.

O Seigneur, possédez, possédez toujours la vie dans toute sa perfection. Je reconnais qu'il n'y a que vous seul qui la possédiez de la sorte. Nous, nous sommes pauvres en réalité, vous seul êtes riche. Mais le pauvre a recours au riche pour en être assisté ; et moi, Seigneur, c'est à vous que je m'adresse, je vous appelle à mon aide. Ma vie se précipite chaque jour vers sa fin : de ces biens périssables qu'elle renferme, aucun ne m'appartient : qu'au moins je possède votre amour ! O vous, ma suprême espérance, exaucez-moi et je vous offrirai en sacrifice mon cœur avec mille louanges.

Xe MÉDITATION

DE L'UNITÉ DE DIEU

SOMMAIRE

L'unité de Dieu est un avantage pour Dieu — pour le monde — pour chaque homme en particulier.

I

Dieu est unique : c'est d'abord son suprême intérêt : il ne doit sa grandeur et son excellence qu'à ce privilège d'être unique, car sans lui il ne serait ni le premier des êtres, ni l'Etre souverain, indépendant, parfait, sous la puissance de qui tout fléchit. Supposons qu'il ait un collègue, un égal, un autre Dieu, possédant une nature distincte de la sienne. D'abord il ne serait pas le premier des Etres, car cet égal serait sur le même rang que lui et aurait le droit de lui contester l'honneur de la primauté. Il ne serait pas l'Etre souverain, car entre égaux la souveraineté n'a pas lieu. Il ne serait pas l'Etre indépendant, car il devrait dépendre de son rival : en effet, celui-ci étant Dieu, aurait ce privilège inséparable de la divinité, que tout autre que lui relèverait de son domaine. Il ne serait pas parfait : car il lui manquerait la perfection infinie que devrait posséder son rival pour se distinguer de lui. Enfin il ne serait pas le souverain maître de tous, puisque son égal ne tiendrait rien de lui et par conséquent

ne lui devrait aucune espèce de soumission. Donc pour que Dieu soit ce qu'il est, c'est-à-dire le premier Etre, l'Etre souverain, indépendant, parfait, l'Etre à qui tout est soumis, il est absolument nécessaire qu'il soit unique.

C'est grâce à ce privilège qu'il se distingue glorieusement de toutes les créatures, dont la nature se multiplie tous les jours dans des individualités nouvelles : nous savons qu'il existe, en effet, un grand nombres d'hommes et un grand nombre d'anges d'une même espèce. Et s'il est vrai qu'il n'y ait au monde qu'un seul soleil, Dieu peut en produire autant qu'il y a de petits passereaux et de moucherons, autant qu'il y a d'étoiles dans le ciel. C'est ainsi que les choses les plus rares du monde peuvent être multipliées par Dieu, tandis que lui, est nécessairement unique et n'admet point un seul égal, à moins de renoncer à son titre de maître absolu.

O Etre unique et Dieu incomparable ! je vous félicite de votre unité et je me réjouis à la pensée que vous êtes à une telle hauteur que personne ne peut en approcher et se dire votre égal, car « *qui est Dieu en dehors du Seigneur ? Qui est* « *Dieu hormis notre Dieu ?* » (Ps. 17.) Ah ! je souffrirais de voir qu'un autre fut Dieu comme vous, qu'un autre partageât votre gloire. O Roi du monde, régnez toujours dans votre souveraine unité, soyez toujours l'Unique, l'Incomparable.

II

Que Dieu soit unique, c'est aussi l'intérêt du monde. Les êtres demandent en effet à être bien

gouvernés, il leur faut la forme de gouvernement la plus parfaite. Or, telle est la monarchie ou le gouvernement d'un seul, quand il est sage. Donc il y va de l'intérêt du monde qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, qui soit le roi légitime de l'univers.

Quand il y a plusieurs rois à la tête d'un royaume, c'est la cause de séditions et de calamités qui font gémir les provinces ; et il est permis d'affirmer que si plusieurs dieux gouvernaient le monde, ce serait à son grand détriment : difficilement les hommes auraient la paix et la concorde, chacun d'eux combattant jusqu'à la mort pour le Dieu qu'il servirait.

Et les hommes n'en souffriraient pas seuls, mais aussi le monde entier : comme plusieurs dieux auraient le droit d'y exercer leur puissance, ce que voudrait l'un d'eux, un autre pourrait ne pas le vouloir et l'empêcher. Puisqu'ils jouiraient de la liberté, ils pourraient s'accorder comme aussi ne pas s'accorder, et combien seraient épouvantables pour le monde les conséquences d'un désaccord ? Quel désordre n'en résulterait-il pas dans tous les êtres de la création ? Donc le monde ne peut subsister que par l'unité de Dieu qui entraîne l'unité de plan et de direction.

J'ajoute qu'un seul Dieu suffit pour bien gouverner le monde : et c'est à ce point de vue que Dieu surpasse tous les monarques et tous les empereurs. Il est nécessaire qu'il y en ait un grand nombre ici-bas, parce qu'un seul serait incapable, à cause des bornes de l'esprit humain, de gouverner tous les peuples. De plus, même le plus puissant roi et le plus redoutable doit tou-

jours craindre que son autorité ne soit ébranlée ou renversée par un rival. Dieu au contraire dont l'intelligence est infinie est à la hauteur de cette grande tâche, il lui est même supérieur ; et puis son autorité est si solidement établie dans le monde qu'il n'y a personne de taille à lui résister. J'en conclus que rien n'est plus avantageux au monde que d'être gouverné par un seul Dieu.

O Roi des rois, que le monde entier se réjouisse à la pensée que vous êtes son seul maître et son souverain seigneur ! Et puisque personne ne peut vous résister, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de nous mettre en bons termes avec vous ? Si vous avez décrété de rendre mon âme bienheureuse, la menace qui voudra, l'attaque qui voudra, elle est sauvée ; nul ne sera assez fort pour la frustrer des effets de votre bienveillance. Mais d'autre part qu'avons-nous à redouter davantage que d'être en guerre avec vous ? Si une âme a mérité, hélas ! par ses fautes votre disgrâce, qui pourra la mettre à l'abri des coups de votre juste colère ? car, ô Seigneur, vous gouvernez tout seul cet univers, armé d'une puissance à laquelle personne ne résiste.

III

Enfin il est encore de l'intérêt de chaque homme en particulier, qu'il n'y ait qu'un seul Dieu. C'est un devoir pour nous de servir Dieu comme notre principe et de tendre vers lui comme vers notre fin. Mais s'il y avait plusieurs dieux, il nous serait impossible de nous acquitter de nos devoirs envers eux : car l'oracle de la vérité dit : « *Personne ne*

« *peut servir deux maîtres; car ou il aimera* « *l'un et détestera l'autre, ou bien il détestera* « *l'un et aimera l'autre.* » (Matt. 6.) Quelle direction prendrait une pierre qui subirait l'attraction de deux centres ? elle ne saurait où se porter. Et que ferait une âme, s'il y avait plusieurs dieux ? elle ne pourrait se donner à l'un, sans renoncer à l'autre, ni obtenir l'amour de l'un, sans encourir l'indignation de celui qui se sentirait méprisé. Se résoudra-t-elle à servir plusieurs dieux, à l'exemple des païens qui offraient des sacrifices à une multitude d'idoles ? elle ne plaira à aucun d'eux, parce que cet amour partagé qu'elle leur offrira, sera trop faible ; il ressemblera aux eaux d'un fleuve que l'on ferait dériver par une multitude de canaux et dont on détruirait ainsi la force et l'impétuosité. Et puis le cœur de l'homme n'est pas assez grand pour aimer deux dieux à la fois : c'est un lit trop étroit et un manteau trop court pour deux personnes.

Ajoutons que celui qui admet plusieurs dieux, leur attribue nécessairement à chacun une puissance moindre et leur accorde une moindre estime : il ne ressent en face d'eux qu'un sentiment de respect et de crainte diminué. Celui qui au contraire ne reconnaît qu'un seul Dieu, l'estime et l'honore davantage, en raison même de ce qu'il est unique, parce qu'il le considère comme celui en qui se rencontrent tout bien et toute perfection, comme l'être sans égal au point de vue de la bonté, de la grandeur et de la félicité. Cette pensée l'excite à lui rendre de plus grands devoirs de piété, à devenir lui-même plus saint et plus

religieux. Son devoir est simplifié et rendu plus facile par le fait qu'il se borne à servir un seul maître et à aspirer à la possession d'un seul Dieu. Aussi dès cette vie l'homme éprouve-t-il dans le service de ce Dieu des douceurs et une paix qui chassent ses inquiétudes et lui apportent comme un avant-goût du ciel.

Pourquoi donc, ô Dieu unique, tarder davantage à unir toutes mes forces pour vous servir ? Oui, vous êtes cet « *unique nécessaire* » (Luc, 10) et seul nécessaire. Pourquoi donc mes affections sont-elles partagées entre tant de créatures que je traite comme autant d'idoles ? Vous seul, Seigneur, me suffisez, vous seul m'êtes nécessaire, vous seul êtes mon principe et ma fin ; vous êtes mon seul bien, supérieur à tout bien. Qu'une seule et unique affection règne dans mon cœur ; que, grâce à vous, elle triomphe de toute autre affection, afin que vous, l'Etre unique au monde, vous soyez uniquement et exclusivement aimé par votre créature.

XI[e] MÉDITATION

DE LA PURETÉ, DE LA SAINTETÉ ET DE LA BEAUTÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est très pur — très saint — et très beau.

I

La pureté de Dieu est parfaite. Dieu est très pur, parce qu'il est absolument exempt de toute sorte de taches ou d'imperfections : nous aurions beau le scruter pendant toute l'éternité, nous ne découvririons jamais en lui le moindre défaut de rectitude, la plus légère imperfection. Les créatures ne sont pas pures, parce qu'elles sont mêlées avec des choses qui sont moins nobles qu'elles, qu'elles leur sont unies ou physiquement ou par un attachement du cœur. Ainsi un homme est souillé, quand il est couvert de boue ou quand il aime passionnément ce qui est bas ou indigne de son cœur. « *Car*, dit S. Thomas (1), « *une chose s'altère, par son mélange avec une autre qui lui est inférieure.* »

Or Dieu, par l'unité de son Etre, est infiniment éloigné de la bassesse des créatures et de toute leur corruption. S'il les aime, c'est uniquement en vue d'une fin très sainte, en vue de sa gloire,

1. 2, q. 81. art. 8.

c'est d'une manière si conforme à l'ordre, qu'il ne peut contracter par un tel amour aucune imperfection. Il est tellement à l'abri de tout péché, que dévier de la justice lui est impossible. Commettrait-il un péché de malice, lui qui est la bonté infinie ? un péché d'ignorance, lui qui est la sagesse infinie ? un péché de fragilité, lui, la force infinie ? Pécherait-il emporté par la passion, lui qui est l'inaltérable sérénité ? pécherait-il par surprise, lui qui veille toujours et sur toutes choses ? par excès de sévérité, lui qui est plein de miséricorde ? par défaut de justice, lui qui est la justice même? Résumons-nous : Dieu est pur en tout, dans ses actions, dans ses paroles, dans ses pensées ; pur dans son Essence, miroir sans tache, pur dans la production des Personnes de la Trinité, où il n'y a rien qui ressemble aux souillures des générations terrestres, pur dans la création, pur dans le gouvernement et dans le jugement de toutes les créatures : ce jugement n'a même d'autre but que de condamner l'impureté et de glorifier la pureté. O Dieu immaculé, « *aux yeux de qui les étoiles ont des taches.* » (Job, 15.) O Dieu très beau, « *qui avez les yeux* « *purs, afin de ne pas approuver le mal.* » (Hab. 1.) Je me réjouis de vous savoir infiniment pur et bien différent de nous, mortels misérables, qui nous souillons dans la plupart de nos actions. Comment avons-nous l'audace de murmurer contre vous, qui n'êtes sujet à aucune imperfection ? Je devrais plutôt dire . Comment pouvez-vous supporter nos vices et nos cœurs si impurs ? Quelle attitude prendra mon âme, quand elle pa-

raîtra en face de votre admirable pureté ? De mon propre fonds je n'ai que souillure ; vous, ô pureté infinie, purifiez-moi, « *lavez-moi de plus* « *en plus de mon iniquité et de mes souillu-* « *res*. (Ps. 50.)

II

La sainteté de Dieu consiste dans un assemblage de toutes sortes de vertus et de perfections morales. « *Le Seigneur est juste dans tous ses* « *desseins et saint dans toutes ses œuvres.* » (Ps. 114.) On confond quelquefois la pureté avec la sainteté et on les prend pour une même chose. Il y a lieu néanmoins, de distinguer dans la sainteté deux points de vue qui sont l'éloignement du mal et la pratique du bien. On voit par là, que la sainteté comprend en elle-même la pureté, en tant qu'elle prescrit l'éloigement du mal. On voit aussi qu'elle s'en distingue en tant qu'elle porte à la vertu et à la perfection des mœurs. Conformément à cette distinction, Dieu est pur, parce qu'il est sans péché et sans imperfection, puisqu'il possède les habitudes et les actes de toutes les vertus morales qui sont compatibles avec la suprême Majesté.

Et d'abord, l'Essence divine est la source de toute sainteté et chacun est d'autant plus saint qu'il est plus uni à cette sainteté substantielle : par conséquent Dieu est infiniment saint, lui qui est cette Essence même, cette source de sainteté, lui qui de plus est uni à cette Essence par le lien d'un amour éternel, immuable et infini, d'un amour supérieur au-delà de toute expression à

l'amour qu'ont pour cette même Essence, les créatures les plus éminentes en sainteté. C'est pourquoi leur sainteté mise en regard de la sienne ne compte pas, ou n'est qu'une ombre de la sienne.

De plus, la conduite de Dieu est toujours parfaite ; ses résolutions sont immuables, aucune inconstance ne le détourne de la pratique du bien. L'honnêteté lui plaît en tout temps et en tout lieu, comme le mal lui déplaît. Sa prudence paraît dans la prévision qu'il a de toutes choses et dans la connaissance qu'il en a avant même qu'elles existent ; sa sagesse pèse tous les résultats de ses œuvres et de ses entreprises, sa patience se manifeste quand il ne laisse pas, malgré les offenses qu'il reçoit des créatures, de leur offrir les biens temporels, et, si elles le désirent, les biens spirituels, quand il fait lever son soleil et qu'il fait pleuvoir sur les justes et sur les méchants ; sa droiture éclate dans ses œuvres ; il exerce sa miséricorde sans préjudice de sa justice et sa justice sans jamais offenser sa miséricorde. Sa libéralité envers sa créature est évidente, puisqu'il ne cesse de lui communiquer ses biens propres, autant qu'elle peut les recevoir. Son amour de la paix, rien ne le prouve mieux que cette disposition constante à pardonner à ses ennemis jurés. Sa modération paraît en ce qu'il n'exige de chacun qu'un effort proportionné à ses forces et aux grâces reçues. Sa véracité ne saurait être mise en doute : le ciel et la terre passeront plutôt qu'une seule syllabe de ses paroles. Il a horreur de toute acception de personne, car il

prend soin de toutes les créatures grandes ou petites, leur donne ou leur conserve l'être, leur fournit continuellement ce qui est nécessaire à leur vie. Sa paix est parfaite et imperturbable, rien ne peut altérer sa sérénité. Terminons en disant qu'il est juste et miséricordieux, équitable et bon, si parfait dans toutes ses actions qu'on ne saurait rien y trouver à reprendre et que tout y est digne d'être loué éternellement.

O Dieu! laissez-moi vous louer de votre sainteté. Laissez-moi m'écrier avec le bienheureux Séraphin : « *Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu* « *des armées.* » (Is. 6.) Que tous les esprits créés rendent hommage à votre sainteté adorable. O Dieu très admirable, vous qui ne voulez pas être imité par vos créatures dans votre puissance ni dans votre suprême majesté, mais qui voulez l'être dans votre sainteté, puisque vous leur avez dit : « *Soyez saints, parce que je suis saint* » (Lév. 11.) ; je vous demande au nom de votre bonté et de tous vos divins attributs, d'imprimer dans nos âmes créées à votre image, la sainteté de vos mœurs. Soyez l'exemplaire de ma vie et de toute la perfection à laquelle je pourrai atteindre.

III

Dieu est beau (1) ; comment pourrait-il ne pas l'être celui qui n'a aucune tache et qui est comblé de toutes les perfections? On appelle beau ce qui flatte la vue, ce qui est dans toute son intégrité

1. Alvarez, *Médit.* p. 3. dec. 2. contemp. 8. D. Basilius *In regulis.* 2.

et n'a pas de défaut, ce qui offre au regard de justes proportions et une parfaite harmonie entre ses parties, enfin ce qui brille d'un certain éclat et qui est orné des couleurs qui lui conviennent. Or, Dieu très pur esprit est très agréable à voir, sa vue cause même tant de délices et de joie que ni ennuis, ni douleurs, n'ont accès dans l'âme qui a le bonheur de le contempler. Son intégrité est parfaite, elle n'admet ni diminution ni mutilation d'aucune sorte. Tout en lui offre d'admirables proportions : chacune de ses perfections atteint l'infini et est en parfaite harmonie avec sa nature également infinie. Enfin, il est la lumière vivante, à laquelle ne sont point mêlées de ténèbres et que ne cesseraient d'admirer le soleil et les astres les plus brillants, s'ils la connaissaient, parce que leur lumière créée n'est que ténèbres en face de cette splendeur incréée.

Le divin saint Denys (1) nous dit : Dieu est beau sous tous les rapports : il est plus que beau ; il est beau sans changement, d'une beauté qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de déclin, qui ne peut ni croître ni décroître, qui brille non pas dans une partie de son être, mais dans son être tout entier, non pas pendant un temps limité, mais dans tous les temps, non pas dans un seul lieu, mais en tout lieu ; il est beau enfin, non pas d'une beauté qui plaît à quelques-uns seulement, mais d'une beauté qui ravit tous les êtres. Sa beauté est inaltérable et éternelle ; elle renferme en elle-même d'une manière éminente et comme dans leur source, toutes les beautés qui resplendissent dans

1. D. Dionys, *de div. nomin.*, c. 4.

les créatures. Ce grand contemplateur de la divinité veut nous dire par là que Dieu est beau par lui-même, sans rien emprunter aux autres êtres, d'une beauté accomplie, puisqu'elle n'a aucune tache, d'une beauté à l'abri de ces trois changements : première apparition, progrès et décadence ; d'une beauté inaltérable qui ne connaîtra jamais ni rides ni flétrissures ; d'une beauté primordiale, source de toutes les autres; d'une beauté suréminente, car en face de la sienne, toutes les beautés créées ne sont que laideur, comme en face de sa puissance leur force n'est que faiblesse et en face de sa sagesse leur science n'est qu'ignorance. Les plus beaux visages des créatures sont repoussants, si on les compare à la beauté divine, dont la vue suffirait à transformer en délices du paradis les tortures de l'enfer. La beauté spirituelle est en effet incomparablement plus ravissante que la beauté corporelle : s'il nous était donné de la contempler, nous serions saisis d'un violent amour pour elle. De même que la grâce et les vertus, vraie parure de l'âme, sont mille fois plus séduisantes que tous les ornements du corps, de même la beauté de l'âme dépasse celle du corps incomparablement, à peu près de toute la hauteur dont la beauté de l'ange dépasse la beauté des êtres de ce monde, et la beauté du séraphin celle de l'ange. Mais que dire alors de la beauté de Dieu, esprit infini ? A quelle inconcevable hauteur ne doit-elle pas briller ?

O mon âme, méprise désormais toute beauté mortelle, pour t'adonner à la contemplation des beautés infinies de Dieu, ton Créateur. O Essence

divine, ô face ravissante, qui épuisera sans cesse toute la puissance d'admiration des esprits créés ! O beauté au-dessus de toute beauté ! soyez toujours l'unique objet de mes pensées et de mes affections. « *O mon Seigneur ! vous êtes infiniment* « *digne d'admiration et votre face étincelle* « *d'incompréhensibles beautés.* » (Esther, 15.) Ah ! qu'il serait ravi celui qui vous verrait sans voiles ! Je supporterai avec joie toutes les peines de cette vie, pour avoir un jour ce bonheur. Je mépriserai toutes les joies terrestres pour mériter de vous contempler. O vous, l'admirable objet de ma félicité, ne permettez pas que je sois exclu de votre possession !

XIIE MÉDITATION

DE LA PAIX ET DU SILENCE DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu jouit d'une paix inaltérable — nous ne devons pas l'honorer par l'inaction — mais par la sérénité de l'âme au milieu des agitations de ce monde.

I

Dieu jouit en lui-même d'une profonde paix, que ne trouble aucune inquiétude. « *Quant* « *à vous, puissant dominateur*, dit le Sage,

« *vous jugez toutes choses avec sérénité.* » (Sag., 12.) Saint Paul nous souhaite « *que la paix* « *de Dieu, qui surpasse tout sentiment, con-* « *serve nos intelligences et nos cœurs.* » (Phil., 4.) Saint Anselme nous apprend que cette paix découle de la nature même de Dieu, à laquelle rien ne convient mieux que de jouir toujours d'une tranquillité absolue. Saint Denys (1) cite saint Juste, un de ses illustres contemporains, qui appelait cette paix le silence et l'immobilité. Un commentateur de saint Denys (2) nous apprend que cette paix résulte de la simplicité admirable de la nature de Dieu et du repos de sa volonté en elle-même comme en sa fin. En effet les trois Personnes divines n'ont qu'une volonté unique, ce qui exclut tout désacord à l'intérieur, et comme d'autre part nul trouble extérieur ne peut les atteindre, la paix divine est profonde et éternelle.

Remarquons qu'aucune des causes ordinaires de trouble n'a accès en Dieu. Une de ces causes est notre propre faiblesse, notre inquiétude et notre défiance naturelles, qui nous empêchent d'être jamais contents de nous-mêmes. Mais Dieu dont la nature est parfaite et infinie, est toujours totalement satisfait en lui-même et ne craint rien qui puisse l'affliger. Une autre cause de trouble, c'est l'anxiété dans laquelle nous tient l'entreprise d'une grande œuvre jusqu'au jour où nous en soyons venus à bout : Celle-là n'existe pas davantage pour Dieu, à qui tout est non seulement possible, mais très aisé et très facile. « *Vous*

1. *De divinis nominibus*, c. 2.

2. *Marsilius Ficinus*, ibidem.

« *pouvez tout ce que vous voulez,* » dit la Sagesse (22). D'autres perdent la paix en constatant qu'ils ne sont pas aimés. Mais Dieu ne se trouble pas de la froideur ou du mépris que lui témoignent certaines âmes ; s'il a voulu de toute éternité les créer, il l'a voulu, sachant très bien qu'elles ne l'aimeraient pas, qu'il les créait libres et qu'il ne convenait pas qu'il fit violence à leur liberté : dès lors ces égarements ne l'étonnent pas plus que ne nous étonne l'apparition de la nuit après le jour. D'autres perdent leur tranquillité quand leur devoir les oblige à infliger des châtiments. Mais Dieu ne cède jamais à la colère : toujours maître de lui-même, il exerce sa justice avec sagesse et modération, considérant simplement la peine comme une conséquence de la faute. Il y en a enfin qui perdent la tranquillité en apprenant que leurs ennemis s'arment pour les attaquer ou que quelque malheur va les frapper. Dieu est en paix de ce côté-là : ses ennemis ne peuvent rien contre lui et lui, peut en un instant et quand il le voudra, les anéantir : « *Le mal n'aura pas d'ac-* « *cès auprès de vous et les fléaux n'approche-* « *ront même pas de votre sanctuaire.* » (Ps. 90.)

Ainsi, ô Dieu immortel et qui toujours êtes le même, vous agissez sans aucune inquiétude avec une paix et une tranquillité inaltérables. La capacité de votre esprit est immense et votre puissance est infinie, à tel point qu'il vous est plus facile de gouverner l'univers qu'à moi d'ouvrir la bouche ou de fermer les yeux. Or, si l'action d'ouvrir la bouche ou de fermer les yeux ne me cause aucun trouble, le gouvernement du monde

risque moins encore d'altérer votre paix. O sérénité et repos admirable de Dieu « *qui surpasse* « *tout sentiment !* » Que mes facultés et mes sens sont loin de cette paix, eux dont l'inquiétude est l'état ordinaire, eux qui sont dans une agitation continuelle! Demandons que « *la paix de Dieu* « *qui surpasse tout sentiment, conserve nos* « *cœurs* » (Phil. 4.); que nous ayons la paix avec Dieu, en lui obéissant; la paix avec nous-mêmes, en évitant le péché ; la paix avec le prochain, en l'aimant. Daigne nous l'accorder celui qui est notre paix, notre Dieu et Seigneur, Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, en unité d'essence, de volonté et de majesté, dans tous les siècles des siècles.

II

Nous devons honorer la paix, le repos et le silence de Dieu ; mais non pas par l'oisiveté, par l'inaction intérieure et par la cessation de toutes les œuvres, comme certains l'enseignent. Qu'il faille d'abord honorer le repos de Dieu, c'est certain, puisque tout ce qui est en Dieu est adorable et également adorable ; le repos ou le silence de Dieu l'est au même titre que son activité. Cette raison, nous l'empruntons à des théologiens que nous serons heureux de prendre pour guides, tant qu'ils ne feront pas fausse route (1). Aussi comme

1. A quels théologiens fait allusion notre auteur dans ce passage? il est bien difficile de le savoir. Ce qui est incontestable c'est qu'il ne s'agit pas de ceux qui donnèrent au quiétisme sa forme définitive ; Molinos venait à peine de naître (1627) quand Bail achevait sa *Théologie* (en 1638) et il ne devait publier « *sa Guide spirituelle* » qui

il y a dans la semaine six jours consacrés à honorer par le travail les opérations de Dieu ; il y a aussi un jour destiné à honorer son repos. Dieu a voulu que son repos fut honoré par notre repos, comme ses œuvres doivent l'être par nos œuvres. Et d'ailleurs toutes les perfections de Dieu méritent les hommages des anges et des âmes douées de raison, parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit infinie et qui n'ait une souveraine excellence. C'est pourquoi sa paix, son repos et son incompréhensible silence méritent nos hommages et nos respects. Remarquons également que le repos et l'action sont unis en Dieu, au point de ne pouvoir être séparés ; si Dieu agit, c'est sans sortir de son repos ; s'il se repose, c'est sans interrompre son action. Il ne faut donc pas penser honorer ces deux perfections séparément ; il ne faut pas tantôt se livrer à l'action pour honorer les œuvres de Dieu et tantôt s'abstenir de toute action, pour honorer son repos. Ce serait honorer une chose imaginaire et qui ne fut jamais, puisque Dieu n'a jamais cessé d'agir en lui-même de toute éternité et hors de lui-même, même depuis la création, suivant les paroles de l'Evangile : « *Mon Père agit conti-* « *nuellement, et moi je ne cesse pas d'agir avec*

contient toutes ses erreurs, qu'en 1675. Madame de Guyon ne devait naître qu'en 1648. Ce qui nous paraît certain, c'est que Bail réfute « *les Illuminés* », secte qui dans la seconde moitié du XVI[e] siècle se propagea d'abord en Espagne. Elle enseignait déjà toutes les propositions essentielles du quiétisme qui suscita de si graves querelles au XVII[e] siècle ; notamment celle-ci, que l'oraison parfaite consiste dans la suspension et l'anéantissement de toutes les puissances de l'âme. Complètement écrasée en Espagne en 1623, elle se transplanta en France où elle fût également anéantie en 1635. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer cette page de notre auteur si pleine de bon sens, de vigueur et d'ironie.

« *lui* » (1). (Jean, 5.) Et puis de même que ce n'est pas honorer les œuvres de Dieu que d'agir avec trouble et anxiété, parce que Dieu fait toutes ses œuvres sans aucun trouble, au sein d'une paix constante et inaltérable ; ainsi, ce n'est pas honorer son repos que de se livrer à une oisiveté complète, parce que Dieu est toujours actif, même dans son repos.

Ajoutons que cette façon d'honorer le repos et le silence de Dieu, ne contribue à procurer ni sa gloire, ni le salut des âmes qui tendent à la perfection. A ces âmes on a essayé de persuader qu'elles font une oraison d'autant plus sublime qu'elles sont plus engourdies et comme abêties par la suppression volontaire de toute activité physique et intellectuelle. Est-ce donc là faire une excellente oraison ? est-ce faire même une oraison, que de ne rien considérer, ne rien désirer, ne rien demander ? c'est appeler oraison la négation formelle de l'oraison, c'est donner aux ténèbres le nom de lumière et qualifier l'aveuglement de claire vision : qu'ils fassent un pas de plus dans ce beau raisonnement et ils donneront le nom d'oraison mentale au sommeil. Ne serait-il pas plus simple d'avouer que certaines âmes sont incapables de faire l'oraison mentale : cette franchise aurait l'avantage d'ôter tout prétexte à leur orgueil, d'empêcher les simples colombes de s'égaler aux aigles et les esprits médiocres de se

1. Le repos dans lequel, d'après la Sainte-Ecriture, Dieu est entré le septième jour, n'est pas un repos absolu. Chaque jour encore, Dieu crée un grand nombre d'âmes pour les unir à des corps et rien ne s'oppose à ce qu'il fasse jaillir du néant par un nouvel acte de sa puissance créatrice des mondes nouveaux.

prendre pour des intelligences vigoureuses. Certes Jésus-Christ qu'ils prennent pour modèle dans leur inaction (eux, disent : dans leur sécheresse), Jésus-Christ ne fut jamais oisif, et il n'est pas plus exact de dire qu'il se croisa les bras, qu'il ne serait vrai d'affirmer en parlant sans figure qu'il les eût croisés, quand il était en croix. Pas même à cette heure de suprême abandon, il n'omet de produire des actes d'adoration en présence de son Père, à qui il s'offrait en sacrifice par un acte d'ardente charité pour les hommes, pour qui il mourait de grand cœur. Si l'exemple des courtisans était de nature à faire plus d'impression sur ces théologiens, je leur citerais celui des Séraphins d'Isaïe, qui sans jamais s'arrêter, agitent leurs ailes devant le trône de Dieu et se renvoient les uns aux autres ce cri : « *Saint,* « *saint, saint est le Seigneur, le Dieu des ar-* « *mées.* » (Is., 6.) Est-ce là de l'oisiveté ? Pourquoi dès lors vouloir entretenir les âmes dans cette inaction ? Pourquoi les flatter en leur faisant prendre leur langueur et leur misère pour une sublime oraison ? C'est tout au plus un acte de patience dont leur fournit l'occasion leur impuissance spirituelle, ou un acte de foi en la présence de Dieu, à peine ébauché.

Apprenez par ces considérations à ne pas croire à tout esprit et à ne pas accepter toute sorte de direction spirituelle, mais craignez les illusions. Ne vous imaginez pas avoir fait l'oraison de Jésus crucifié ou des bienheureux Séraphins, quand vous n'avez pas même eu la force de produire quelques considérations et quelques affections

pieuses. C'est plutôt le cas de s'humilier profondément et de confesser devant Dieu son impuissance. Puisque vous n'êtes pas propre à la vie contemplative adonnez-vous davantage à la vie active et suppléez soit par l'oraison vocale, soit par une lecture pieuse méditée, à la méditation proprement dite qui n'est pas à la portée de tous les esprits.

III

Voici la vraie méthode pour honorer la paix, le silence et le repos de Dieu : je l'emprunte à saint Thomas (1) qui nous la donne dans son traité intitulé : *de l'égalité d'âme*. Un autre trait de la vie de Dieu, dit-il, c'est qu'il ne se trouble jamais. Si l'Ecriture sainte parle de sa colère et de sa fureur, elle ne veut pas dire qu'il s'irrite et se trouble, mais qu'il châtie le péché ou qu'il punit l'âme par la soustraction des grâces. Mais il demeure impassible, parce qu'il n'a à lutter contre aucune résistance, parce que sa nature est d'une simplicité parfaite et qu'elle jouit d'une inaltérable félicité.

Notre devoir est aussi de nous préserver de tout trouble, autant que possible, parce qu'il n'y a que peu ou point de grâce divine dans une âme inquiète et agitée. Pour parvenir à cet état, il faut que notre esprit se fixe énergiquement en Dieu, qu'il l'aime d'un amour fort comme la mort : car il y a en effet un amour qui a la vertu de causer en nous une espèce de mort, qui nous rendra comme aveugles en présence de certaines œuvres du prochain et comme sourds à certaines de ses paroles

1. *Œquanimitas*. Opusc. 62.

méchantes et injurieuses. Votre cœur ne doit pas s'arrêter à de telles vilenies, mais imiter David qui disait : « *Et moi, semblable à un sourd, je* « *n'écoutais pas et j'étais comme un muet qui* « *n'ouvre pas la bouche.* » (Ps. 37.) Contentons-nous de nous appliquer au service de Dieu et abandonnons les autres à leur propre conscience, au jugement de leurs supérieurs et en dernier lieu à la vengeance de Celui qui a dit : « *A moi la ven-* « *geance, elle éclatera en son temps.* » (Heb., 10.)

On voit combien cette méthode de saint Thomas l'emporte sur celle que nous avons combattue ; elle a l'avantage d'être une vraie et sincère imitation de la paix ineffable de Dieu, d'humilier les âmes jusqu'à ces profondeurs où doit résider l'humilité, de les ennoblir glorieusement par le mérite, de les rendre supérieures enfin à ces agitations de la terre, à ces inquiétudes auxquelles sont en proie la plupart des âmes et qui à chaque instant leur ravissent leur paix intérieure.

Mon désir sera donc d'honorer et d'imiter le repos de Dieu, en travaillant fidèlement aux œuvres qui ont pour objet son service, sans m'inquiéter aucunement des obstacles qui me viendront de la part du monde. Seigneur Jésus qui, au milieu d'ennemis sans nombre, n'avez jamais perdu la sérénité de votre âme, ni la paix de votre cœur, vous qui nous avez dit : « *Appre-* « *nez de moi que je suis doux et humble de* « *cœur et vous aurez trouvé le repos de vos* « *âmes,* » (Matt. 11), pacifiez nos cœurs par le don de votre sainte grâce et de la vertu. O Roi pacifique qui « *à votre entrée dans le monde, avez*

« *annoncé la paix à ceux qui étaient près et à* « *ceux qui étaient loin*, (Ephes., 2), donnez-nous la paix avec votre Père, par une entière soumission à sa volonté ; la paix avec les bons par la conformité d'une vie sainte ; la paix avec les mauvais et les turbulents par la patience au milieu des injures et des afflictions. Donnez-nous la paix au-dedans de nous-mêmes, par l'exercice de toutes les actions vertueuses que notre état nous prescrit, afin que de cette paix toute spirituelle nous passions à la paix glorieuse de votre paradis.

XIIIE MÉDITATION

DE L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu ne peut être connu parfaitement — ni par la lumière de la raison — ni par la lumière de la foi — ni par la lumière de la gloire.

I

La lumière de la raison est capable de connaître Dieu, mais non de le comprendre, c'est-à-dire de l'embrasser entièrement et parfaitement. L'esprit qui n'est éclairé que de la lumière naturelle, effleure cet objet divin, mais ne le pénètre

pas ; elle ne l'aperçoit que de loin à travers des obscurités profondes et à travers le voile des créatures. Cette connaissance naturelle n'aboutit qu'à de fortes conjectures (1) sur l'existence de Dieu, sur son unité, sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté, l'infinité de ses perfections. Elle prend pour point de départ ce fait que Dieu est par la création l'auteur de ce monde si beau ; qu'il est sa providence et son soutien. Au delà de cette connaissance, l'esprit humain, s'il est privé de tout autre secours, est aux abois et à bout de forces ; il n'ignore pas qu'il y a bien d'autres vérités plus élevées à connaître sur Dieu, mais le souffle lui manque pour aller plus loin. De même que la fumée est un indice de la présence du feu, mais ne nous rèvèle pas sa nature, son pouvoir d'éclairer, de réchauffer, de purifier et de sécher ; de même encore que la vue d'un tableau suffit à faire connaître l'existence d'un peintre, mais ne nous révèle rien sur ses qualités naturelles, sur sa taille, sur sa couleur, ainsi les créatures nous révèlent l'existence de Dieu, mais sont muettes sur sa nature intime. C'est pour cela qu'après avoir étudié Dieu dans la créature, il nous reste à connaître la Trinité des personnes, ce que Dieu a décrété et accompli et une infinité de perfections

1. Rectifions sur ce point notre auteur : il semble méconnaître la vraie portée de la raison humaine. Le Concile du Vatican déclare la raison capable de « *démontrer les fondements de la foi* », (Const. dogm. sur la foi cath. ch. 4), et dans une définition dogmatique il revendique pour elle le droit d'établir avec certitude la vérite de l'existence de Dieu. « Si quelqu'un dit que la lumière naturelle de la « raison ne peut connaître avec certitude, d'après ce qui a été fait, « un seul et vrai Dieu, notre créateur et maître ; qu'il soit ana- « thème. (Ibid. de la révél. can. 1.)

qui seront toujours hors de la portée de notre raison, dût-elle se consumer en essais et en efforts pour y atteindre. Il est évident en effet, que plus les objets de notre connaissance sont élevées, plus notre esprit éprouve de difficulté à les comprendre? ainsi la nature des anges nous est moins connue que la nature des bêtes. Or, la grandeur de Dieu est au-dessus de tout. Il est donc évident que la raison est trop faible pour le comprendre.

Je m'humilierai en constatant la faible portée de mon esprit et son impuissance en face d'un objet si éminent. Et puisque la lumière naturelle n'est pas suffisante pour le bien connaître, je lui demanderai la lumière de la foi et de la sainte théologie, qui me donnera sur lui des notions plus étendues. Seigneur, j'avoue en votre présence mon ignorance, je veux faire des progrès dans votre connaissance, mais la lumière naturelle, au lieu d'éclairer ma marche, me conduit dans les ténèbres et m'engage dans un labyrinthe où mon esprit se perd. Vous, mon Dieu, vous, le soleil des âmes qui vous cherchent, vous qui illuminez tout homme venant en ce monde, « *faites rayonner* « *sur votre serviteur la lumière de votre visage*, (Ps. 30), faites-moi part dans une large mesure de votre science, accordez-moi d'y faire des progrès, afin d'être à même de vous louer plus hautement et de vous adorer plus profondément.

II

Dieu est connu par une autre lumière, par celle de la foi ; mais il demeure incompréhensible à l'esprit même éclairé de cette lumière, et ne se

laisse saisir même alors, ni entièrement, ni parfaitement. Comme la science d'un homme très instruit surpasse celle d'un enfant qui ne sait encore que bégayer; comme la clarté du soleil l'emporte sur celle de la lune, autant et plus la lumière de la foi dépasse celle de la raison. Elle nous découvre les beautés inénarrables d'un seul Dieu en trois Personnes, des propriétés et des subsistances de ces Personnes, de leurs relations et de leurs aspirations, ainsi que certains mystères concernant la prédestination et la réprobation ; autant de vérités que la raison n'a jamais pu découvrir.

Malgré cela, la lumière de la foi ne nous révèle pas tous les jugements et tous les décrets de la volonté divine. Saint Paul bien qu'éclairé de cette lumière ne laisse pas de s'écrier : « *O Dieu !* « *Que vos jugements sont incompréhensibles,* « *et que vos desseins sont impénétrables !* » (Rom., 11.) Remarquez aussi que tout ce que cette lumière nous découvre, ne nous est montré que dans une demi-clarté seulement, à travers un nuage et jamais dans le plein jour de l'évidence. Est-ce que Dieu craindrait, que, s'il exposait tous les jours son Essence à la vue de tous, le respect dû à sa Majesté eût à en souffrir ? Non certes. Cette appréhension se conçoit chez les rois de la terre, parce qu'ils ont des défauts et qu'ils doivent craindre de les laisser paraître, en se produisant trop souvent en public, et d'affaiblir par là le respect que leur doivent leurs sujets. Dieu n'a pas de semblables raisons pour habiter une lumière inaccessible et pour se rendre de difficile accès à notre esprit, car plus il sera connu, plus

il excitera l'admiration. Ce qu'il aurait plutôt à craindre, ce serait que l'homme ébloui par l'éclat d'une intelligence beaucoup trop parfaite pour lui, ne s'enflât de l'orgueil de la science, à l'exemple de Lucifer, qui s'abîma dans l'éclat de la beauté divine par l'orgueil qu'il en conçut (1). Peut-être aussi le dessein de ce Dieu très juste est-il de réserver la connaissance évidente de lui-même comme récompense pour les âmes vertueuses dans l'autre vie : c'est la raison pour laquelle il nous la refuse dans cette vie et ne se laisse voir qu'autant qu'il est nécessaire pour faire naître dans notre âme un amour capable de mériter la claire vue de son Essence. Dieu est donc incompréhensible même pour la foi.

Vois donc, ô mon âme, combien est sublime ton espérance ! Il n'en est pas de ce bien dont tu attends la satisfaction de tous tes désirs, comme des biens de ce monde : ceux-ci on les estime toujours au-delà de leur valeur réelle ; mais l'estime que nous pouvons concevoir des biens célestes sera toujours hors de toute proportion avec un tel objet et restera infiniment au-dessous de son mérite. « *L'œil* « *n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur* « *n'a jamais compris ce que Dieu prépare à* « *ceux qui l'aiment.* » (I. Cor., 2.) O fin qui n'aura pas de fin ! quand aurons-nous franchi tous les obstacles que nous opposent les créatures ? quand vous aurons-nous atteint ? quand, désormais en possession de votre grandeur infinie, cesserons-nous d'espérer ? la foi ne fait qu'irriter le désir que nous avons de vous connaître. Donnez-nous, Sei-

1. Grég. de Naz., *or.*, *34*.

gneur, une lumière plus grande encore, qui nous permette de vous contempler plus à notre souhait.

III

Dieu demeure incompréhensible même à la lumière de la gloire : cette lumière est celle qui permet au bienheureux de contempler l'Essence divine d'une manière directe et intuitive, en elle-même, sans intermédiaire, face à face, comme un homme en regarde un autre placé devant lui. Sans la vision du ciel, Dieu n'eût été connu que de lui-même ; les privilèges admirables de son Etre, sa beauté infinie eussent toujours été voilés par l'excès même de sa splendeur qui aveugle tous les esprits créés. Dieu ne l'a pas voulu : c'eût été priver d'un bien infini des millions de créatures : il a donc décrété de se montrer tel qu'il est à tous les anges et à toutes les âmes béatifiées et de leur proposer son Essence comme objet de leur contemplation éternelle, non toutefois sans les avoir préalablement mis par la lumière de la grâce à la hauteur d'un si beau spectacle.

Et cependant l'Etre divin est si sublime qu'il reste incompréhensible même à l'intelligence éclairée de la lumière de la gloire, la plus vive et la plus pénétrante de toutes les lumières. Il est vrai que les bienheureux sont appelés *compréhenseurs*, mais c'est improprement et uniquement pour faire entendre qu'ils ont atteint le but suprême de leur vie, qui est la vue claire de Dieu. Mais ils ne sont pas compréhenseurs selon la rigueur du terme *comprendre*, qui signifie con-

naître une chose aussi parfaitement qu'elle peut être connue. Dieu, en effet, se connaît lui-même plus parfaitement qu'il n'est connu des bienheureux : leur vision n'embrasse pas tout ce qui est en Dieu ou formellement ou éminemment, de telle sorte que rien n'échappe à la pénétration de leur esprit. Celui qui fixe son regard sur le soleil, voit-il par cela même tous les effets qui dépendent de l'influence de cet astre ? connaît-il tous les animaux et toutes les plantes qu'il peut faire croître, tous les minéraux qu'il peut former, toutes les régions qu'il peut éclairer ? Ces bienheureux eux aussi, bien qu'admis à contempler le soleil de la divinité, ne voient pourtant pas tout ce qui est du ressort de sa puissance. Ils sont à la source d'eau vive et là satisfont la soif de tous leurs désirs, mais sans jamais épuiser cette source même pendant une éternité ; toujours l'ardeur de leur soif est extrême et toujours ils trouvent à la satisfaire avec délices. Qu'arriverait-il s'il leur était donné d'épuiser cette source de la vérité par une connaissance totale ? sans doute leur joie serait immense, mais il semble qu'elle serait diminuée d'autre part ; car leur ardeur serait éteinte, il est vrai, et leur désir rassasié par la compréhension, mais comme celui qui a épuisé la source d'eau vive ne ressent plus le plaisir qu'il éprouvait en buvant de cette eau avec avidité et en étanchant sa soif ardente, la satiété serait, d'après quelques théologiens, le terme de leur bonheur.

Quoiqu'il en soit de cette opinion, je découvre ici, Seigneur, une preuve de votre inestimable grandeur, car quoique vous produisiez en nous

une lumière prodigieuse pour nous permettre de vous connaître, il arrive que ni la nature, ni la grâce, ni la gloire ne peuvent vous égaler ni vous comprendre. Je reconnais aussi que cette incompréhensibilité constitue pour moi le plus grand bien ; car, quelle plus grande joie que de penser que le sujet de sa joie est infini et inépuisable, que c'est un abîme de délices sans fond ni rives. Quel contentement ! Quel ravissement me prépare cette infinité ! Le feu de l'amour brûlera sans cesse et le désir de vous posséder trouvera toujours sa satisfaction d'autant plus délicieuse que votre Essence est moins compréhensible.

XIVe MÉDITATION

DE LA VISION DE DIEU

SOMMAIRE

Trois choses sont requises pour voir Dieu : l'œil de l'âme — la lumière de la gloire — la présence de Dieu.

I

La première chose requise pour voir Dieu, c'est l'intelligence : pour le voir, il faut une faculté de voir, un œil : ce ne peut pas être l'œil du corps qui est incapable de percevoir un objet spirituel tel que l'Essence divine. De même que

le bruit ne peut être perçu par les yeux, parce qu'il n'est pas l'objet propre de la vue, ainsi l'Essence divine ne peut être considérée des yeux du corps, parce qu'elle n'est pas l'objet propre de la vision corporelle. Donc la première chose requise pour voir Dieu, c'est l'œil spirituel, c'est-à-dire une intelligence angélique ou humaine ; l'intelligence est seule capable de voir l'Essence divine à découvert et face à face.

Je dis que l'intelligence est capable de voir Dieu : la première raison, c'est que, si l'œil (1) peut percevoir tout objet visible, l'intelligence pourra à plus forte raison, puisqu'elle est une faculté bien supérieure à la vue, percevoir tout objet intelligible. Or, l'objet le plus intelligible qui existe, c'est Dieu. Il remplit dans le monde intellectuel un rôle semblable à celui du soleil dans l'ordre matériel. Rien n'est visible à un plus haut degré que le soleil : ainsi rien n'est intelligible autant que Dieu, aucun objet n'offre à l'esprit autant de réalités à considérer, à la condition toutefois, qu'il se trouve des esprits assez purs et assez puissants pour cela.

Une autre raison, c'est que l'âme est capable d'une connaissance imparfaite de Dieu : elle connaît en effet plusieurs de ses attributs ; elle perçoit les créatures et par elles s'élève jusqu'au Créateur. Or, il ne répugne pas que l'imparfait se perfectionne, qu'il possède un jour ce qui lui manque pour le moment. D'où je conclus que, puisque nos facultés naturelles sont capables d'une certaine connaissance de Dieu, en établissant leur raisonnement sur les créatures, il n'y a rien d'impossible

1. Grég. Naz. *Or.* 40.

à ce que Dieu perfectionne par un acte de sa puissance nos facultés intellectuelles et les rende capables de le considérer directement et dans son Essence.

La troisième raison, c'est que l'homme porte en lui un désir naturel de voir Dieu. Tout ce qu'il connaît de Dieu, par les lumières de la nature et par celles de la foi, ne suffit pas à rassasier ce désir, mais a plutôt pour effet de l'irriter. Nous constatons, en effet, qu'il suffit d'avoir une connaissance imparfaite d'une chose, pour éprouver le désir de la mieux connaître. Mais un désir naturel ne saurait être vain : Dieu seul peut l'avoir mis dans notre âme, et comme sa sagesse ne fait rien sans but, il faut que ce désir soit un jour assouvi. Notre intelligence est donc capable de voir l'Essence divine.

Enfin nous remarquons que le soleil et le feu font rayonner leur lumière à une plus grande distance que leur chaleur (1) : ainsi Dieu, vrai feu et vrai soleil, ne pourra pas moins répandre sa lumière qui nous permet de le voir, qu'il ne répand sa chaleur pour enflammer notre amour. Or, dès cette vie il répand hors de lui sa chaleur pour embraser les âmes qui s'attachent au souverain bien. Pourquoi donc ne pourrait-il pas faire rayonner hors de lui-même sa lumière pour permettre à ces âmes de contempler sa souveraine beauté ? Pour toutes ces raisons l'homme peut parvenir à voir Dieu.

Je puiserai dans cette considération un motif d'espérance : ce n'est donc pas en vain, ô mon

1. Marsil. Fic, l. 18 de Theol. Platon.

Dieu, que je m'attends à voir votre face incomparablement belle. Je ne prétends donc pas à l'impossible, ce n'est donc pas après un bien imaginaire que je soupire. O Seigneur, « *j'irai et je verrai* « *cette grande vision.* » (Ex. 3.) O mon Dieu, que l'homme doit vous être reconnaissant pour lui avoir donné cet œil de l'intelligence qui peut être élevé jusqu'à la sublime vision de votre divinité. C'était déjà un grand bienfait d'avoir incrusté dans ma tête deux yeux, pour me permettre d'admirer les merveilles de la création : mais je dois estimer beaucoup plus cet œil unique de l'intelligence, que j'ai reçu de vous pour pouvoir vous contempler éternellement. Je vous en remercie donc et je me propose de le conserver dans une pureté parfaite, de ne plus l'occuper à tant de vains spectacles, puisqu'il est destiné à une si haute fonction.

II

La seconde chose requise pour voir Dieu, c'est la lumière de la gloire. L'œil du corps a besoin de lumière pour voir les objets : de même l'esprit créé a besoin, pour considérer l'Essence divine, de la plus belle de toutes les lumières du monde : la théologie l'appelle la lumière de la gloire. C'est pour lui un renfort sans lequel il lui serait aussi impossible de contempler l'Essence divine qu'il l'est au hibou et aux oiseaux nocturnes de fixer le soleil en plein midi : l'œil de ces oiseaux est trop faible pour soutenir de si vives clartés qui le forcent à se fermer ou l'aveuglent. Quelque chose de semblable se passe pour l'intelligence humaine : exposée sans secours aux splendeurs de l'Essence

divine, elle en est aveuglée et ne voit rien, parce que l'objet est trop au-dessus de ses forces et de sa capacité naturelle. Il est donc nécessaire qu'elle soit renforcée par une qualité surnaturelle, que nous appelons la lumière de la gloire. Cette lumière perfectionne l'intelligence et de l'union des deux résulte une puissance complète qui est capable de contempler face à face la divinité. Elle ennoblit à tel point le sujet qui la reçoit qu'il devient déiforme. Par le fait de l'irradiation de cette lumière dans les profondeurs de l'âme, l'intelligence est promue à un état nouveau. En elle s'accomplit une transformation semblable à celle qui d'un homme ferait un ange, si la chose était possible : ce serait un heureux changement de condition et une élévation à un degré d'être supérieur. L'intelligence ainsi ennoblie devient plus forte et capable, mais à cette condition seulement, de contempler l'Infini, et de porter sans faiblir le poids de tant de splendeurs. Enfin cette lumière ne reste pas un seul instant inactive, dès qu'elle brille dans l'esprit de l'homme, elle le ravit dans la contemplation de la divinité, de cette Essence qui est immense et présente en tout lieu, et forme en lui la vision de Dieu. C'est là la lumière que l'Eglise souhaite aux âmes des trépassés, quand elle demande à Dieu dans ses prières de faire resplendir sur eux l'éternelle lumière.

O très douce lumière ! qui pourra jamais vous estimer à votre prix ! qui vous désirera jamais autant que vous êtes désirable ! O lumière magnifique, je vous considère comme plus précieuse que tous les trésors de l'univers ! O bienheureuse

lumière qui réjouissez toute la cité céleste et comblez d'une joie ineffable les anges et les âmes des élus, quand donc, hélas ! jouirai-je de vous, sans qui ma vie n'est qu'une mort ! O mon âme, quand seras-tu revêtue de cette glorieuse et aimable splendeur ! Et à quoi tient-il donc, que, comme un beau cristal, tu reçoives cette lumière et t'en laisses pénétrer tout entière ? Serait-ce, ô mon Dieu, parce que « *nul homme vivant ne pourra jamais vous voir ?* (Ex. 33.) Ah ! Seigneur, qu'à cela ne tienne ! J'estime plus que ma vie, le moindre rayon de cette admirable lumière : et que m'importe de me séparer de ce corps grossier et ténébreux, si mon âme doit être inondée d'une telle clarté ! O mon Seigneur ! accordez-la moi et je vivrai désormais à l'abri de toute tristesse et de toute misère et mon âme sera heureuse de ne plus respirer qu'en vous seul.

III

La troisième condition pour voir Dieu, c'est la présence de l'objet, c'est-à-dire de l'Essence divine, dans l'intelligence éclairée de cette lumière. En effet pour voir les objets matériels, il ne suffit pas à l'homme d'avoir des yeux et de la lumière, il est nécessaire aussi que l'objet soit présent, c'est-à-dire, à portée des yeux : de même pour voir Dieu avec l'intelligence éclairée de la lumière de la gloire, la présence de l'Essence divine dans notre esprit est requise. Or remarquons que cette sublime Essence est nécessairement présente dans tous les êtres créés, et par conséquent dans l'esprit de l'homme. Elle concourt donc par sa présence

qui est continuelle, à cette vision à laquelle elle sert à la fois de but, d'objet et de ravissant spectacle.

Mais comment s'accomplit cette communication de Dieu à l'intelligence ? là-dessus, les théologiens ne sont pas d'accord. L'Essence divine imprime-t-elle ou même peut-elle imprimer dans l'esprit une espèce intelligible, qui serait une image d'elle-même au moyen de laquelle l'intelligence produirait l'acte de la vision, comme cela a lieu pour les yeux du corps qui ne perçoivent l'objet matériel qu'à l'aide d'une image venue de l'objet lui-même? Ou bien faudrait-il dire que l'Essence divine est vue sans le secours d'aucune espèce ni d'aucune image ? Dieu permet ces controverses, afin que les hommes occupent plus fréquemment et plus longuement leur esprit à l'étude de ces sujets si élevés. Seule l'expérience tranchera dans le ciel cette difficulté et nous fera connaître la vérité. Nous nous arrêterons cependant à l'opinion du Docteur angélique que nous considérons comme plus probable : il croit que l'Essence divine sera vue sans espèce intelligible et sans image. Qu'est en effet que la vision de Dieu, sinon une union très parfaite de l'intelligence et de Dieu ? Or, l'union parfaite n'admet pas d'intermédiaire; donc il est beaucoup plus vraisemblable de croire que l'Essence divine est vue sans image, et immédiatement, telle qu'elle est en elle-même. « *Maintenant*, dit saint Paul, *nous voyons comme* « *dans un miroir*, *mais alors nous verrons face* « *à face* ; *je n'ai maintenant qu'une connais-* « *sance partielle*, *mais alors je connaîtrai de*

« *la même manière que je suis connu.* » (I. Cor. 13.) Or, comment Dieu nous connaît-il ? en nous-même et non en tout autre chose. Donc nous connaîtrons Dieu en lui-même et non dans une image de lui-même.

O mon âme! essaye-toi à être dès maintenant ce que tu dois être un jour. Oh ! que de merveilles dans cet abîme qui est l'Essence divine ! Que de mystères t'apparaîtront alors dans la Trinité et dans l'unité divine ! Que de beautés uniques, que de sublimes perfections ! O la contemplation admirable ! O la spéculation ravissante, que nous permettra cette grande union ! O joie, ô tressaillement de mon cœur ! ô mon Dieu, que je n'aie plus l'âme occupée que de cette pensée : voir votre Essence ! O Dieu du paradis, que vous êtes beau à voir ! ô Jérusalem triomphante, plutôt oublier ma main droite que vos immortelles délices ! Hélas ! combien je suis malheureux de me trouver si éloigné de ce lieu où tant d'âmes généreuses sont arrivées avant moi, par le mépris des choses de la terre ! Combien de temps demeurerai-je privé de l'héritage des grandes âmes et des enfants de Dieu qui, là-haut, se rassasient d'un aliment infiniment délectable ! Oh ! combien je souhaiterais qu'à l'instant même où je pense à ces joies, fut déchiré le voile qui ravit à ma vue mon très aimable Créateur.

XVᴱ MÉDITATION

DU NOM DE DIEU

SOMMAIRE

On ne peut donner à Dieu un nom qui l'exprime parfaitement — mais nous pouvons lui donner des noms qui traduisent la connaissance très imparfaite que nous avons de sa nature — principaux noms que les saints et les théologiens lui ont donnés.

I

Dieu est innommé, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de nom assez significatif pour exprimer parfaitement ce qu'il est, précisément parce qu'il n'existe pas d'esprit assez puissant pour se le représenter dans ses conceptions, selon toute sa grandeur et toute sa perfection. Quand il s'agit des objets spirituels, l'âme s'en fait une idée plus exacte en se retirant dans son sanctuaire pour y réfléchir seule, qu'en interrogeant les sens ; mais Dieu, elle ne peut pas même le comprendre par ce moyen ; à plus forte raison ne peut-elle pas l'exprimer par les sens et par la parole. Par le fait même que nos conceptions sont trop étroites pour embrasser un sujet d'une telle étendue, nos paroles aussi sont trop bornées pour dire ce qu'il est. Le peintre le plus habile et le plus expérimenté ne représente jamais sur la toile ce qu'il ne connaît

pas ou ce dont il ne peut se faire une idée claire. Pour ce motif aussi l'homme est impuissant à traduire ce que Dieu est, non seulement dans un seul nom, mais même en employant une multitude comme infinie de noms et en les entassant les uns sur les autres. Supposons que toutes les sciences humaines eussent poursuivi depuis le commencement du monde ce but, que tous les philosophes, tous les poètes et tous les théologiens n'eussent fait que cela : parler de Dieu; et qu'ils continuent à le faire jusqu'à la fin des siècles, Dieu resterait bien au-dessus de leurs louanges et ils n'auraient rien dit au prix de ce qu'il est. Ceci est vrai de Dieu considéré selon son Etre total, mais c'est vrai encore si on ne veut considérer qu'une seule de ses perfections; il y a tant de merveilles et de grandeurs dans un seul de ses attributs, que si tous les anges et aussi toutes les âmes avaient entrepris d'écrire tout ce qu'on peut en dire, en supposant qu'elles puissent se servir en guise d'encre de toutes les eaux de la mer et comme parchemin de l'immense voûte des cieux, leur encre serait épuisée et leur parchemin rempli avant qu'ils eussent exprimé la cent millième partie d'un seul attribut. Que serait-ce donc s'ils s'agissait de mettre par écrit tout ce qu'on peut dire sur tous les attributs de Dieu ? Comptez tous les titres d'honneur et tous les éloges incomparables que lui ont décerné les esprits glorieux et qui nous raviraient si nous les entendions, ajoutez toutes les louanges et tous les noms admirables que continuent de lui donner et que lui donneront jusqu'à la fin des siècles, ces Esprits dont l'intelligence est éclairée de si vives

clartés et le cœur embrasé d'un si ardent amour dans la vision face à face ; eh bien ! tout cela, même à leur propre jugement, est bien au-dessous des grandeurs de Dieu ; ils estiment que toutes leurs paroles ne sauraient jamais égaler les perfections infinies de Dieu. Dieu seul, parce qu'il se comprend lui-même, est capable de se nommer et de s'exprimer parfaitement ; c'est ce qu'il fait par son Verbe infini, qui est la vivante image et l'expression totale de ses grandeurs.

O Dieu inexprimable et ineffable ! vous êtes infiniment grand et digne de louanges infinies. O roi immense ! les esprits et les langues défaillent à la pensée de ce que vous méritez : comment donc moi, misérable pécheur, ai-je entrepris de vous rendre visible, vous qui êtes invisible, et de vous faire connaître, vous dont la nature a des secrets pour les séraphins ? Pardonnez-moi, Seigneur, c'est le désir que j'ai de vous faire honorer qui m'a porté à cet acte de présomption, et votre extrême bonté qui permet à des aveugles de disserter sur la lumière, m'a encouragé à parler de vous, qni êtes la vraie lumière, mais que je ne vois pas encore. Je l'ai fait toutefois avec cette conviction qu'on ne peut rien dire de vous qui ait une proportion quelconque avec votre infinie grandeur. Daignez avec ma très humble prière agréer l'aveu de ma faiblesse comme une satisfaction offerte pour ma témérité : que l'étonnement dans lequel me jette votre infinité, uni aux plus profonds hommages de mon âme, supplée à toute la faiblesse de mes paroles.

II

Bien que Dieu soit ineffable, bien qu'aucun nom ne l'exprime totalement, nous devons néanmoins, dans la mesure du possible, nous efforcer de lui décerner des noms et des titres d'honneur. Dieu, en effet, s'il ne nous est pas connu parfaitement, l'est cependant jusqu'à un certain point, dit le Docteur séraphique (1), et par conséquent nous pouvons l'exprimer au moins d'une manière imparfaite et nommer quelques traits de son Essence et de ses perfections. Serait-il raisonnable de renoncer à une portion d'héritage, sous prétexte qu'on ne peut l'avoir tout entier ? Serait-ce le fait d'un homme sage, de vouloir être privé entièrement de la vue, parce qu'on n'aurait pas des yeux aussi pénétrants que ceux des lynx et des aigles ? Pareillement l'homme serait blâmable, s'il ne voulait donner aucun nom de louange à son Dieu, sous prétexte qu'il est ineffable et qu'on ne peut le qualifier d'un mot qui traduise toute sa grandeur. Ce serait un silence criminel, une omission impie : en refusant de rien révéler des richesses du Créateur, il y a au moins une chose qu'on révèlerait, à savoir, l'ingratitude d'une créature qui ne veut pas contribuer à la louange et à l'honneur de son Créateur. Dieu certes ne peut grandir en lui-même, mais il grandit dans notre esprit par l'idée que nous concevons de lui et nos idées se traduisent par des sons articulés, par la parole. Celui donc qui ne lui donne aucun nom, prouve par là, qu'il n'a aucune idée de lui et qu'il est l'ennemi de sa gloire.

1. 1 Sent. d. 2, art. 1, q. 1.

Enfin nous sommes trop obligés de procurer sa gloire, pour ne vouloir rien y mettre du nôtre : c'est pour sa gloire qu'il nous a créés et que nous irons en paradis, c'est donc à cette gloire que nous devons et notre création et nos espérances. Or, bien que la gloire de Dieu, en ce qui nous regarde, consiste premièrement dans la haute estime que nous concevons pour ses grandeurs, toutefois cette haute estime est cachée et sans éclat, aussi longtemps qu'elle est retenue dans l'intérieur de nous-mêmes et ne se manifeste pas par la parole. Cette gloire gagne à paraître au-dehors, à se manifester extérieurement, parée de noms et de titres magnifiques comme d'un manteau précieux. C'est donc notre devoir de nous employer à la manifester et à la faire éclater au-dehors. C'est ce que font nos louanges, et les noms glorieux que notre langue prononce et que notre plume écrit, lui forment comme un riche vêtement.

Efforçons-nous donc de donner à Dieu des noms glorieux ; célébrons ses grandeurs à perte d'haleine. « *Chantons notre Dieu, parce qu'il a fait éclater* « *sa grandeur et sa gloire.* » (Ex. 15). « *Louez le* « *Seigneur, que son nom soit béni, maintenant* « *et à jamais.* » (Ps. 112). « *Seigneur, vous* « *ouvrirez mes lèvres et ma bouche proclamera* « *vos louanges.* » (Ps. 50). Les orgueilleux se loueront eux-mêmes, s'ils veulent, les flatteurs essayeront de nous faire prendre pour des vertus les vices des rois de leur siècle, les Républiques honoreront leurs fondateurs ; je veux que ma bouche chante vos louanges, Seigneur, et non les miennes, ni celles de tout autre que vous : vous

serez l'unique objet de mes chants. « *Aussi long-*
« *temps que mon cœur battra, je chanterai les*
« *louanges de mon Dieu.* » (Ps. 145). Car qui êtes-vous, ô mon Dieu, sinon le Seigneur Dieu souverain, tout bon, tout puissant, tout juste, tout miséricordieux ? Et que signifie ce que nous disons de vous, ou ce que dit n'importe quel homme, qui veut parler de vous, ô mon Dieu, la sainte douceur de ma vie ? Si nous, qui parlons le plus de vous, nous sommes comme muets eu égard à vos perfections, malheur à ceux qui n'essayent même pas de bégayer quelque louange en votre honneur ! (1).

III

Considérez la diversité des noms de Dieu. De tous temps, les saints se sont occupés à l'envie à lui donner les plus beaux noms. Les théologiens hébreux lui en ont donné jusqu'à 72. Les théologiens chrétiens n'ont pas été moins prodigues, mais ils les rangent dans trois catégories, selon les trois voies par lesquelles nous arrivons à la connaissance de Dieu.

Nous le connaissons d'abord *par voie de causalité*, c'est-à-dire, comme principe de tous les êtres; et sous ce rapport, nous l'appelons le Créateur, la Cause des causes, l'Origine de toutes choses, l'Etre des êtres, le Prévoyant, le Juste, le Miséricordieux.

Secondement, nous connaissons Dieu *par voie de négation*, c'est-à-dire en niant, quand nous parlons de lui, toute imperfection. A ce point de vue, nous l'appelons l'Infini, l'Immense, l'Immortel, l'Incompréhensible, enfin l'Ineffable.

1. S. Aug. Conf. l. 1. c. 4.

En troisième lieu, nous connaissons Dieu *par voie d'éminence*, c'est-à-dire comme possédant à un degré éminent tout ce qu'a la créature, et sous ce rapport nous le nommons l'Essentiel, la Vie, le Parfait, l'Admirable par excellence. Toute cette diversité de noms s'est accrue dans le cours des siècles et dans les divers états de la nature humaine. Sous la Loi ancienne qui était sévère, où Dieu traitait les hommes comme des serviteurs, plutôt par la crainte que par l'amour, on donnait à Dieu des noms que la crainte seule inspirait. Le patriarche Jacob l'appelle « *la terreur* » (Gen. 35); Néhémias « *le Dieu du ciel, le Fort, le Grand,* « *le Terrible* » (II, Esd., I.) Dans la nouvelle Loi, pleine de la bénignité et de l'humanité de Jésus-Christ, les âmes se sont laissé entraîner par leur ardente dévotion, jusqu'à lui donner des noms d'amour : elles l'ont appelé leur Amour, leur Bien, leur Espoir, leur Douceur, leur Désir.

Le divin saint Denys (1) approuve particulièrement que Dieu soit appelé la Bonté. Le désir que nous avons, dit-il, d'exprimer par la parole quelque chose de cette ineffable nature, nous porte à lui consacrer ce nom qui est le plus auguste et le plus saint des noms. Ajoutons que les noms que nous devons prononcer le plus fréquemment sont ceux qui sont composés d'un mélange égal de crainte et d'amour et dans une si juste proportion qu'ils ne causent aucun préjudice ni au respect ni à l'amour (2). Tel est le nom de Père, tel celui de Seigneur, celui de Miséricorde, tel le nom si fré-

1. *De div. nom.* c. 13.
2. Gerson, *De Theol. myst.* p. 2. ind. 1.

quemment employé de Dieu : il signifie : celui *qui voit et qui aime*, car Dieu voit tout et aime ardemment ses créatures : on peut admirer dans ce nom un mélange harmonieux de crainte et d'amour.

Cette grande variété de noms glorieux attribués à Dieu me comble de joie. Ah ! si sur la terre, où on le connaît si peu, on lui donne tant de noms, que sera-ce, en paradis ? O Dieu, quel ravissement d'entendre pendant toute l'éternité les louanges et les bénédictions que les bienheureux vous adressent ! O Seigneur, j'aspire au ciel, pour y jouir du bonheur d'entendre Jésus et Marie vous y louer plus magnifiquement, j'y aspire pour le bonheur de respirer cet air qui retentit d'une si délicieuse mélodie et aussi de vos noms très bénis connus de vos élus seuls. Oh ! dès maintenant j'unis mon cœur à leur cœur, et mon amour vous donne tous les noms admirables qu'ils vous donnent et vous donneront dans les siècles des siècles.

XVIe MÉDITATION

DE LA SCIENCE DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu a une science infinie — qui comprend la science de simple intelligence, la science moyenne et la science de vision. — La science de Dieu est très avantageuse à Dieu et aux créatures.

I

Dieu possède une science très parfaite. En voici la raison : Dieu est une substance spirituelle, dégagée du corps et de la matière, la plus haute et la plus sublime de toutes les substances. De là nous concluons que Dieu doit être intelligent et savant au plus haut degré. En effet au dernier degré de l'échelle des êtres se trouvent les substances insensibles et incapables de toute science : les plus nobles des créatures sont celles qui jouissent de la sensation et de l'intelligence. Or Dieu est au plus haut degré de perfection parmi toutes les substances. Il faut donc qu'il ait une science en proportion de cette noblesse, c'est-à-dire la science la plus excellente qui se puisse imaginer.

De plus, la science est une perfection qui n'implique aucun défaut : c'est un des avantages les plus précieux qui soient au monde ; tous les

hommes bien nés qui ont goûté les joies qu'elle procure, la souhaitent avec une telle ardeur qu'ils ne se déclarent jamais rassasiés de science : chez eux le désir des lumières est plus insatiable que chez l'avare celui de l'or et de la richesse. Jamais leur regard ne se lasse de découvrir de nouvelles vérités, ni leurs oreilles de les entendre. Or, Dieu est absolument parfait, c'est-à-dire qu'il possède toutes les perfections qui n'impliquent rien d'indigne de lui. Il a donc une science parfaite.

De plus, Dieu est le Père des lumières, l'auteur des sciences, c'est lui qui les distribue largement, qui en a fait don à tous les anges et à un grand nombre d'hommes ; c'est lui qui a donné aux animaux les sens et cet instinct naturel qui leur tient lieu de science, lui qui les dirige dans la poursuite des biens qui conviennent à leur nature, d'une manière aussi sûre que s'ils jouissaient de la raison. Or, dit le roi David : « *Celui qui a planté* « *l'oreille, n'entendra-t-il pas ? et celui qui a* « *formé l'œil, sera-t-il aveugle ?* » (Ps. 93.) Comment « *le Seigneur des sciences* » en manquerait-il ?

Enfin le grand rôle que Dieu remplit en ce monde, dont il est le Créateur, le Roi, le Protecteur et le Juge souverain, suppose en lui une science de toutes choses éminente, une sagesse consommée et une prudence infaillible. Car quel ordre pourrait-il y avoir en ce monde, s'il était sous la conduite d'un aveugle et dans quel affreux précipice n'iraient pas s'engloutir toutes les créatures si une main habile ne les dirigeait ? Dieu a donc une science infinie et n'ignore rien.

Vous êtes très digne de gouverner ce monde, ô Dieu, dont la sagesse est si haute. Si autrefois on estimait heureuses les Républiques qui avaient des sages pour chefs et pour conducteurs (1), le monde entier doit se trouver heureux d'être sous la conduite d'une sagesse infinie comme la vôtre. Ils sont dignes de pitié ceux qui blâment le plan de votre gouvernement et en censurent les actes, quand ils ne sont pas à leur gré. Seigneur, quoi qu'il arrive au milieu des vicissitudes des temps et des événements, je dirai toujours : Gouvernez, Seigneur, gouvernez toutes choses : votre sagesse est infinie ; tandis que la raison humaine est ignorante, insolente, impie, quand elle ose vous reprendre et murmurer contre telles de vos dispositions qui paraissent léser leurs intérêts.

II

Considérez en second lieu l'étendue de la science de Dieu « *Sa sagesse est sans bornes* » (Ps. 146), dit le saint roi David. Par un seul acte de son intelligence infinie, il connaît tout ; semblable à celui qui se trouverait au sommet d'une montagne très élevée et qui verrait d'un seul regard tout ce qui se passe à ses pieds. Il a connu tous les objets des sciences en moins de temps qu'il n'en faut à un homme pour prononcer un mot de deux syllabes, une seule syllabe même.

Toutefois, de même qu'une science est divisée en traités pour plus de méthode, la science divine très une et très simple en elle-même, est divisée en trois espèces pour être plus aisément comprise.

1. Platon. l. 5. *de Republic.*

La première est appelée science naturelle ou de simple intelligence ; la seconde, science moyenne ou des conditionnels ; la troisième, science libre ou de vision.

Par la première de ces sciences qui est la science naturelle ou de simple intelligence, Dieu est le plus grand théologien du monde ; il a une science infinie de la nature divine : par elle il comprend son Essence, toutes les perfections et tous les êtres possibles dont le nombre est infini : il voit des millions de mondes, de cieux, de soleils, de mers et de créatures angéliques ou humaines qu'il lui est possible de créer.

La science moyenne ou des conditionnels vient logiquement après la première, dont elle est une dépendance ou un prolongement. Dieu, en effet, puisqu'il connaît toutes les créatures possibles, voit tout ce qu'elles seraient et tout ce qu'elles feraient, s'il les créait, et s'il les mettait dans tel état, dans telle condition, dans telles conjonctures. Par le moyen de cette science il voit si tel monde qu'il pourrait créer serait meilleur ou pire que le monde actuel ; il voit également que s'il eût accordé aux habitants de Tyr et de Sidon les grâces qu'il offrit aux juifs, « *ils auraient fait péni-* « *tence dans la cendre et dans le cilice.* » (Matt., 11.) En un mot il voit clairement ce que nous serions dans un autre temps et dans un autre état que celui où nous sommes. C'est à peu près comme un père qui connaît de longue main le naturel de ses enfants, il peut juger de ce qu'ils feraient dans tels ou tels emplois ; mais tandis que son jugement est simplement probable, Dieu con-

naît de science certaine les évènements sans nombre qui peuvent se produire concernant chaque créature en particulier et dans toutes les hypothèses possibles.

Enfin Dieu voyait tout les mondes possibles, et sachant d'avance comment marcherait le monde actuel, s'il le créait, comme de fait il l'a créé, et s'il faisait descendre tous les hommes d'Adam et d'Eve ; Dieu, dis-je, sachant tout cela, décréta dans ce même instant éternel, de le créer ainsi et pas autrement : dans ce même instant il vit dans son décret, par une science appelée libre ou de vision, toute la suite des évènements qui devaient se dérouler dans ce monde, tout ce qui est aujourd'hui son passé, ainsi que son présent et son avenir. Il connut toutes les créatures qui viendraient à la vie, les grandes et les petites, les esprits et les corps, les vivants et les morts, les pensées et les actions, l'intérieur et l'extérieur, la substance et les accidents, le nombre des hommes et les noms de tous, depuis le premier jusqu'au dernier, le nombre des vers qui sortiraient de leurs corps pour les ronger, le nombre des pierres elles-mêmes, spécialement de celles qui serviraient à bâtir leur tombeau au milieu des ombres de la mort. Il vit enfin toutes les pensées qu'auraient les anges et les hommes pendant toute l'éternité.

O profondeur de la sagesse divine !... « *Votre* « *science est étonnamment élevée au-dessus de* « *moi, et je n'y puis atteindre.* » (Ps. 138.) Avec bien plus de raison encore que la reine de Saba, admirant la sagesse de Salomon, je m'écrierai : « *Votre sagesse et vos œuvres dépassent même*

« *ce que la renommée nous en avait appris.* » (III, Rois, 10.) Si l'on doit respecter les savants, Vous, de quel respect ne doit-on pas vous honorer ? S'il est raisonnable de tenir compte de leurs conseils, qui refusera de se soumettre, pour ainsi dire, à chaque syllabe qui tombe de votre bouche et d'y ajouter foi avec un profond respect ? Seigneur, dans mes perplexités et dans mes angoisses, je me confierai en vous, convaincu que vous trouverez dans votre science mille moyens de m'en délivrer.

III

Considérez les avantages de cette connaissance, par rapport à Dieu et par rapport aux créatures.

D'abord c'est pour Dieu un ravissement perpétuel de se considérer toujours lui-même et toutes ses perfections, aux clartés de sa science admirable. S'il ignorait ses beautés et ses perfections, il n'éprouverait aucun plaisir à les posséder, pas plus que le soleil n'en éprouve à avoir une admirable lumière qu'il ne connaît pas, pas plus que n'en ressent la rose pour ses belles qualités qu'elle ignore.

Cette science est encore avantageuse aux créatures. Elles lui doivent tout le bien qu'elles possèdent, car la sagesse divine dirige toutes les actions et tous les attributs de Dieu qui regardent les créatures. Si la puissance de Dieu crée le ciel et la terre, c'est sa sagesse qui dispose tout, car « *il a* « *créé les cieux avec sagesse.* » (Ps. 135.) Si la miséricorde pardonne, c'est la sagesse qui lui en a donné le conseil. Si la justice juge les hommes,

c'est la science qui préside au jugement, pour rendre à chacun selon ses mérites. C'est pour cela que la science de Dieu paraît dans toutes ses œuvres : elles sont toutes réglées et ordonnées par elle qui en est comme l'artisan.

Quelques-uns se sont demandé si cette science ne nuisait pas d'une certaine façon à la liberté humaine : comme la science de Dieu est infaillible, il semble qu'il ne doit plus rester à la volonté humaine d'autre parti que de faire ce que Dieu a prévu. Cependant l'expérience prouve que la liberté de l'homme n'en est pas moins réelle, quoique Dieu connaisse la détermination à laquelle elle s'arrêtera. Cette science divine n'est que spéculative par rapport aux actions volontaires ; elle ne produit dans l'âme aucune impression de nature à offenser la liberté, pas plus que la connaissance d'un prophète n'influe sur l'esprit de ceux dont il prédit les œuvres. On ne saurait attribuer non plus à cette science les malheurs qui arrivent aux hommes. Car, dit Théodoret (1), si celui qui voit un cheval furieux prendre le mors aux dents, renverser son cavalier et courir vers un précipice, affirme qu'il va y tomber ; il ne vient à la pensée de personne de dire que s'il y tombe en effet, c'est celui qui l'a prévu qui en a été la cause. Ainsi se comporte Dieu à l'égard des damnés : il voit qu'ils prennent le chemin de l'enfer, en violant les lois divines, il les y voit tomber : sa science n'est pas la cause de ce malheur. Mais elle est la cause de l'effroi qui saisit une âme à la pensée que ses mauvaises actions sont vues clairement de Dieu :

1. *In cap. 8. Epist. ad Rom.*

elle est aussi un motif d'encouragement pour les âmes vertueuses qui savent qu'elles ont leur Roi pour témoin et pour spectateur de leurs bonnes actions. Ainsi la pensée de la science divine porte l'âme au bien et l'éloigne du mal : c'est là un des plus grands avantages qu'on puisse imaginer.

Très haut Seigneur, je me réjouis à la pensée que votre science vous procure une joie infinie. Créatures du monde entier, louez la sagesse de Dieu, qui vous a assigné à chacune votre place et votre rang dans l'univers. Et toi, ô mon âme, honore sans cesse cette admirable science, ne l'outrage pas par des actions coupables qui offenseraient sa vue, fais toutes les œuvres avec réflexion et sagesse. Sois courageuse, ô mon âme, comme le soldat qui combat sous le regard de son roi ; car toi aussi, ton Dieu te contemple et ne te perd jamais de vue. Mais ses regards sont innocents des crimes que tu peux commettre : ne lui impute jamais la cause de tes malheurs, rejette-la bien plutôt sur tes fautes.

XVIIe MÉDITATION

DES IDÉES DE DIEU

SOMMAIRE

Nous entendons par les idées de Dieu (I) *la forme exemplaire du monde ;* — (II) *la connaissance de tous les possibles. — Dieu n'a aucune idée du péché.*

I

La première manière d'entendre les idées de Dieu, c'est de concevoir l'Essence divine comme le modèle universel des perfections des créatures ; car, dit le docteur angélique (1), l'Essence de Dieu est la forme exemplaire de toutes choses : de sorte que en Dieu l'idée n'est autre chose que l'Essence de Dieu. Qu'est en effet que l'idée, sinon une forme ou un modèle qu'on considère pour le reproduire dans une œuvre. Or, quand Dieu veut produire des êtres, il ne considère aucun modèle hors de lui-même, comme ferait un peintre. Sur ce point Aristote (2) a réfuté Platon, son maître, qui admettait des idées subsistant par elles-mêmes, en dehors de Dieu : il s'en excusait en disant qu'un philosophe doit aimer davantage la vérité que ses amis. L'Essence divine suffit donc à Dieu ; il peut façonner et multiplier à l'infini les êtres en leur imprimant quelques-uns de ses propres traits. « *Nous croyons*,

1. Q. 15. art. 1.
2. L. 1. Eth. c. 4.

« dit saint Paul, *que les siècles ont été ordonnés*
« *par la parole de Dieu, de telle sorte que les cho-*
« *ses visibles fussent faites selon l'exemplaire*
« *invisible.* » (Hebr., 11.) Veut-il créer l'ange, être doué d'intelligence ? il voit dans son Essence, sa propre intelligence, comme un trait qui peut être reproduit dans l'ange à créer : l'idée de l'ange n'est dès lors rien autre chose que son Essence considérée comme imitable à ce point de vue. L'idée de l'homme, qu'est-elle aussi sinon cette même Essence considérée comme pouvant être imitée au point de vue de la faculté de concevoir et de vouloir librement ? Nous pouvons appliquer le même raisonnement à toutes les autres créatures et dire que l'Essence de Dieu est l'idée même de ces créatures, selon qu'elles reproduisent quelqu'une de ses perfections ; on peut même dire que toute leur excellence et leur noblesse provient de cette ressemblance qu'elles ont avec Dieu. Les créatures placées au plus bas degré de l'échelle de la création, celles qui n'ont simplement que l'être, imitent l'Essence divine dans son être ; celles qui à cette première qualité en ajoutent une seconde, celle de la vie, comme les plantes et les arbres, imitent Dieu dans sa vie ; les créatures douées de sensibilité, l'imitent dans sa connaissance ; les créatures intelligentes et libres, l'imitent dans son intelligence et dans sa liberté ; la terre l'imite dans sa stabilité ; l'eau, dans sa pureté ; l'air, dans sa diffusion ; le feu, dans son activité ; les cieux, dans son incorruptibilité ; en un mot, il n'y a pas une seule créature qui ne reproduise quelque ligne ou quelque trait de la face de son Créa-

teur, et qui n'en soit ou l'image ou l'empreinte.

J'admirerai cette Essence divine en qui sont réunies toutes les beautés imaginables. Certes, nous admirerions le peintre qui, prenant sa face pour unique modèle, saurait produire en l'imitant, des milliers de tableaux où se trouveraient toutes les plus grandes beautés de l'univers, et nous refuserions de vous admirer, ô mon Dieu, vous qui avec votre face comme seul modèle, avez pu former tant d'espèces de beautés si bien assorties que la vue de ce monde nous ravirait tous les jours d'étonnement, si l'habitude de le contempler dès notre enfance n'avait émoussé en nous ce sentiment ! Quelle joie il y aura à voir cette suprême Essence, ce type de tant de beautés actuelles ou possibles, que le monde malgré son immense étendue ne serait pas capable de contenir ! Oh ! comme nous serons dédommagés par ce spectacle des peines momentanées de cette vie ! Comme le rassasiement du cœur humain sera plein et parfait! En attendant ce bonheur, je vous offre, ô mon Dieu, tous mes hommages en votre qualité de cause exemplaire de mon être, comme de tout être créé.

II

Nous entendons en second lieu par idée de Dieu, la connaissance précise qu'a Dieu de toutes les choses possibles. Quiconque agit avec sagesse, commence, avant de produire un ouvrage, par en faire en lui-même le dessin et l'image : par exemple l'architecte qui veut bâtir un édifice, en conçoit tout d'abord le plan dans son esprit. A plus forte raison Dieu qui agit toujours sagement et qui ne

laisse rien au hasard, a-t-il conçu avant la création du monde, le modèle et le type de tout ce qui s'y trouve : sa connaissance lui en a donné une représentation exacte, une image intérieure et comme une peinture immatérielle : ce sont là proprement ses idées. *Il est l'Etre infiniment beau, portant dans son esprit un monde plein de beauté, qu'il réalise, en tout semblable à l'image qui est en lui, sans s'en écarter d'une ligne* (1). L'aigle des Evangélistes a pu dire que « *ce qui a été fait* « *était vie en lui* » (Jean. 1) parce que le modèle des créatures et l'idée qu'il en a, est en lui vivante, éternelle, immuable et divine ; c'est ainsi que ce qui a été fait, c'est-à-dire le type d'après lequel tout a été créé, était vie en lui de toute éternité. Et tandis qu'ordinairement les tableaux n'égalent pas la perfection de l'objet qu'ils représentent, car nous voyons que le portrait d'un homme n'est pas aussi excellent que l'homme lui-même, il en va tout autrement en Dieu ; les représentations des créatures y sont si nobles et les idées en sont si parfaites, que les êtres sont infiniment plus excellents en Dieu, où ils sont vie, qu'en eux-mêmes où on peut dire qu'en comparaison ils sont comme morts, tant ces copies sont pâles et tant la ressemblance est effacée.

Oh ! quelle surprenante union que celle qui existe entre Dieu et sa créature ! Ce grand Dieu ressemble à un amant passionné ; il porte les créatures gravées et en quelque sorte enchâssées dans son intelligence comme dans un très pur et très brillant diamant. « *Je t'ai écrit dans mes mains* »

1. Boëtius, *de Consolat.* l. 3. 9.

dit-il (Is. 49.) O mon âme, quel trait d'amour chez ce Dieu plein de bonté, que de garder en lui toute l'éternité une image de notre être et de nous avoir formés dans le temps selon cette divine image ! Ah ! que n'avons-nous toujours nous aussi, l'idée et le souvenir de Dieu présent dans notre esprit, pour nous exciter à l'aimer de tout notre cœur ? Si nous poussons la dureté de cœur jusqu'à détourner notre pensée de cet Etre aimable et jusqu'à ne vouloir aimer que nous-même, eh bien ! soit ; mais aimons-nous du moins à la manière de Narcisse ; non pas toutefois dans le cristal d'une eau froide où se refléteraient nos traits, mais dans le sein de cette pure Essence, où se trouve notre image increéée, toute belle, toute vivante, toute aimable. O mon âme, ne t'aime donc plus en toi-même, tu es trop imparfaite, trop difforme, aime-toi en ton Dieu, où tu es réellement divine et ravissante de beauté ; aime-toi dans ce grand miroir sans tache, afin qu'en t'aimant, ce soit ton Dieu que tu aimes, afin que, comme lui, tu deviennes pure et sans tache.

Aime aussi ton prochain et honore-le selon l'être admirable qu'il a en Dieu. Si à tes yeux de chair il paraît peu digne d'être aimé, considère-le avec les yeux de l'esprit dans cette réalité si sublime de l'Idée divine, où il est vivant et la vie même. O le pressant motif d'un saint amour !

III

Dieu n'a aucune idée du péché, bien qu'il ait de deux manières, comme nous venons de le voir, les idées de toutes les créatures du monde, des cieux,

des éléments, des anges et des hommes, des animaux, des arbres et de toutes les productions de la nature.

Car premièrement, s'il est vrai que son Essence renferme l'idée d'un être, quand on la considère comme le prototype et le modèle de cet être, selon quelques traits de sa perfection ; il est certain d'autre part que cette très noble Essence ne renferme rien qui puisse être le modèle du péché, mais bien plutôt tout ce qui est en elle, est directement et formellement opposé au péché, car l'être est opposé à la privation de l'être, la lumière aux ténèbres. En effet le péché n'est autre chose dans une âme que la privation de Dieu : c'est pour cela qu'il provoque la haine et le courroux de Dieu. Dieu donc ne voit jamais dans son Essence le modèle du péché, et ainsi il n'en a pas l'idée.

Secondement, bien qu'il ait une connaissance claire et précise du mal, qu'il ait toujours la vue de ce monstre épouvantable, tant qu'il existe dans les âmes, selon cette parole : « *il a mis mes iniquités devant ses yeux* » (Ps. 89), « *mes fautes ne lui sont pas cachées* » (Ps. 68) ; toutefois il ne connaît pas le péché comme une chose qu'il puisse faire : il n'est ni l'auteur ni l'artisan du mal ; mais il est au contraire son ennemi mortel, toujours occupé ou à le détruire ou à le punir. Or Dieu a seulement l'idée des choses qu'il se représente comme possibles ou réalisables. Donc lui qui a l'idée des bêtes les plus affreuses, des serpents les plus horribles, des monstres les plus hideux et les plus difformes, n'a en lui-même aucune idée du péché.

O Essence trois fois sainte, que j'apprenne aujourd'hui à n'avoir jamais à votre exemple aucune idée du péché ! si la pensée m'en vient, que ce soit pour le pleurer, pour l'abhorrer, mais jamais pour le commettre. Ah ! perfide imagination, que de fois tu m'as représenté ce monstre digne de toute abomination, sous des couleurs trompeuses ! Et vous, Seigneur, avec vos yeux très purs, vous avez vu mon âme souillée par cette infâme idée du péché ; vous l'avez vue dans cet état d'affreuse laideur. Ah ! mon Dieu ! combien j'en ai le regret maintenant ! « *Oh ! lavez-moi de plus en plus des* « *souillures de mes iniquités* (Ps. 50) ; imprimez de nouveau dans mon âme votre ressemblance ; mettez-vous vous-même comme un sceau sur mon cœur, afin que je n'aie plus d'autre pensée ni d'autre amour que vous.

XVIII[e] MÉDITATION

DE LA VÉRITÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu a la vérité (I) *de l'être* — (II) *celle qui consiste dans la conformité de l'esprit avec l'objet connu — il est en un sens le seul Etre.*

I

Dieu est vrai, c'est-à-dire qu'il a la vérité de l'être. Nous disons qu'un être est vrai, quand il est tel qu'il doit être, tel qu'il lui convient

d'être, selon l'idée que nous avons de sa nature. Or Dieu est vrai dans ce premier sens : il est tel qu'il doit être, il a en lui tout ce que nous pouvons concevoir comme convenant à sa divinité, comme lui étant propre. Il lui convient en effet d'être spirituel, indépendant, immortel, infiniment heureux, tout-puissant, infiniment savant, créateur, conservateur, gouverneur de tous les royaumes du ciel et de la terre, très bon, très juste, très patient, très miséricordieux et une infinité d'autres choses. Or Dieu est tout cela : c'est pourquoi il a la vérité de l'Etre divin, il est vrai Dieu.

Au contraire, l'idole qu'adorait le païen, n'était pas le vrai Dieu, parce qu'elle ne possédait pas les prérogatives divines, comme l'or que fabrique l'alchimie n'est pas un or vrai, mais une contrefaçon; car il est dépourvu des propriétés de l'or véritable. Toutes les qualités que Dieu comme tel doit nécessairement posséder, il les possède sans défaut; tout ce que l'esprit des hommes les plus éclairés et des anges les plus élevés peut imaginer comme digne de Dieu, Dieu le possède à un degré souverain de perfection ; mieux encore, il possède tout ce que son esprit infini peut concevoir et il le possède sans mesure et sans restriction d'aucune sorte. Il a donc la vérité de l'être : il est vrai Dieu.

O vrai et seul vrai Dieu, en dehors de qui il n'y a point d'autre Dieu, je voudrais, de même que vous avez la plénitude de l'Etre divin, avoir moi aussi la plénitude de mon être humain : je veux dire, être tel à vos yeux qu'il m'appartient d'être ; être une créature vraiment raisonnable, dirigée par la

raison dans toutes ses actions, puisque ma nature est d'être raisonnable. Je voudrais vous être soumis en toutes choses, puisque telle est la condition de toute créature ; je voudrais, oubliant les choses de ce monde, n'aspirer qu'à vous posséder, vous qui êtes la fin pour laquelle j'ai été mis au monde. Hélas ! que nous sommes dégradés ! nous avons des qualités opposées à celles que nous devrions avoir : nous n'avons pas la vérité de notre être. O Dieu de vérité ! convertissez-nous, afin que jamais nous n'unissions dans un même amour la vérité et le mensonge, mais que nous aimions la vérité seule, c'est-à-dire que nous soyons tels qu'il nous convient d'être.

II

Dieu est vrai d'une seconde manière : il a cette vérité qui consiste dans une parfaite conformité de la connaissance avec l'objet connu et puis aussi dans la conformité de la parole avec cette connaissance : ainsi connaître les choses telles qu'elles sont, et les exprimer telles qu'on les connaît, voilà la vérité. Or, il est hors de doute que Dieu connaît toutes choses sans aucune erreur : la lumière très brillante et très pénétrante de son intelligence infinie ne lui permet de rien ignorer, ni de se laisser séduire par quelque trompeuse apparence, au point de prendre une chose pour ce qu'elle n'est pas. Sa connaissance est infaillible ; de sorte que, comme sa connaissance constitue la vérité suprême et que sa connaissance et son Essence ne font qu'un ; ce n'est pas assez d'affirmer que la

vérité est en lui, il faut dire que la vérité souveraine et primordiale, c'est Lui-même.

D'autre part, les paroles qu'il prononce conformément à cette connaissance auront leur accomplissement ; cet accomplissement est tellement assuré que la terre et les cieux périront, plutôt qu'une seule syllabe, qu'une seule lettre, qu'un seul point de ces diverses paroles. Il ne parle jamais en vain. Avant l'Incarnation il parlait par la bouche de ses prophètes, annonçant que son Fils s'unirait dans le sein d'une Vierge à la nature humaine, qu'il rachèterait le monde par son sang, qu'il ressusciterait, qu'il monterait au ciel et qu'il enverrait le Saint-Esprit : autant de prophéties qui ont été ponctuellement accomplies. Il a affirmé encore par la voix des prophètes et aussi des évangélistes qu'il y aurait un jugement, que les morts sortiraient des tombeaux, que les justes méprisés sur la terre, seraient exaltés dans la gloire et que les méchants seraient précipités dans l'enfer : toutes ces paroles s'accompliront. L'expérience du passé doit nous être un sûr garant de l'avenir : elle doit nous convaincre que toutes les paroles de Dieu sont vérité, que rien ne pourra en empêcher la pleine réalisation. Aussi est-il appelé fidèle : » *Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paro-* « *les.* » (Ps 144.) Sur la liste de ses attributs il faut donc inscrire à la suite de la vérité, la fidélité, en raison de laquelle il lui appartient d'être toujours fidèle, sans jamais tromper personne.

Pourquoi donc balancer ? pourquoi ne pas adhérer d'une foi très ferme à toutes les paroles de Celui qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper ?

Pourquoi donc ne travaillons-nous pas courageusement, puisque c'est pour celui qui est fidèle à donner les récompenses qu'il promet, que nous travaillons ? Pourquoi pour la même raison ne redoutons-nous pas de l'offenser, pusqu'il est certain qu'il exécutera ses menaces ? Et aussi que n'aimons-nous comme lui, la vérité dans toutes nos connaissances et dans toutes nos paroles ? Hélas ! la vérité qui porte en elle le salut du monde, on l'a rendue odieuse ; on ne l'annonce pas librement, on ne la défend pas courageusement : on la dissimule, on la trahit, on la haît. « *O Dieu patient, Dieu miséricordieux et véri-* « *dique* » (Ps. 85), donnez-nous d'aimer la vérité en toutes choses, de n'énoncer que la vérité dans toutes nos affirmations, d'accomplir fidèlement tout ce que nous avons promis, notamment d'éviter le péché et de pratiquer la vertu ; donnez-nous enfin d'avoir une entière confiance en toutes vos paroles.

III

Dieu est encore appelé Vérité par les Saints, dans ce sens qu'il Est d'une manière si sublime que toutes les créatures, si on les compare à lui, s'évanouissent et sont comme un pur néant. Le saint roi David éprouvait ce sentiment, quand ravi en extase par la contemplation des grandeurs divines, il s'écriait : « *J'ai dit dans mon cœur : tout homme est mensonge.* » (Ps. 115.) Dans le même sens il dit ailleurs, que tous les hommes mis ensemble dans la même balance pèseraient moins que la vanité, tant il est vrai qu'en face de Dieu ils ne sont rien. « *Toutes les nations*, dit encore

« Isaïe, *sont devant lui, comme si elles n'étaient* « *pas : elles ne sont, comparées à Lui, que vide* « *et néant.* » (Is. 40.) Qu'est-ce, en effet, que ce qui est vain ? C'est ce qui, absorbé, ne nourrit pas ; pris comme appui, ne soutient pas ; cultivé, ne produit pas de fruits. Telles sont les créatures de ce monde ; elles ne nous rassasient pas, ne nous soutiennent pas, ne nous rapportent aucun fruit qui puisse nous satisfaire. C'est une écorce sans sève, une apparence sans réalité, de faux plaisirs et de passagères délices. Elles ne sont donc que vanité et Dieu seul est vérité.

Ce philosophe à qui ses hautes pensées sur Dieu ont mérité d'être appelé divin (1), disait : Supposez une vaste et profonde caverne, où les hommes seraient nés et demeureraient couchés, sans pouvoir lever la tête ; imaginez qu'il y a au milieu de cette caverne un grand flambeau, à la clarté duquel on verrait sur la paroi les ombres et les silhouettes des êtres qui existent dans le monde. Ces misérables mortels prendraient ces ombres pour des réalités, parce qu'ils n'auraient jamais rien vu de plus substantiel ni de plus réel. Mais si l'un d'entre eux sortait de ce lieu obscur et entrait dans ce monde, ravi à la vue du soleil, des astres, des éléments, de toutes les créatures, combien ne mépriserait-il pas tout ce qu'il aurait vu dans son antre ténébreux ! comme tout cela ne lui paraîtrait plus qu'illusion et vanité, en comparaison des véritables merveilles de la nature. Ainsi en est-il de ce monde terrestre que nous habitons : toutes les créatures qu'on y voit ne sont que de vaines apparences, des

1. Platon, l. 7, *de Republ.*

ombres fugitives, au prix du Bien intellectuel qui est élevé au-dessus de tous les sens, et qui est Dieu même, vraie source de toute lumière, cause universelle des êtres, rendez-vous de toutes les beautés réelles. Si les êtres de ce monde nous semblent cependant avoir quelque réalité, s'il nous est malaisé de nous représenter Dieu comme le seul Etre réel, c'est que nous ressemblons à ces hommes infortunés et dignes de pitié ; c'est que nous ne sommes pas encore sortis de la sombre caverne, c'est-à-dire de ce monde, et que nous ne contemplons pas la vérité du Bien souverainement intelligible, le seul et vrai Dieu en qui abonde toute félicité.

C'est assez, Seigneur, pour me convaincre : votre grâce m'a fait comprendre que vous êtes Vérité et que tout le reste n'est que vanité, c'est-à-dire n'est rien en comparaison de ce que vous êtes. Embrasserai-je le faux, au lieu d'embrasser le vrai bien que vous êtes ? Ah ! Seigneur, non, je me sens maintenant autrement inspiré. Si j'ai croupi longtemps dans l'amour des créatures, et dans le désir des délices vaines et trompeuses qu'elles procurent, je veux les abandonner, puisqu'il vous plaît de m'en donner la volonté. Je veux prévenir le monde, afin de lui ravir l'avantage de m'abandonner le premier : c'est moi qui le premier lui dirai adieu : aussi bien il faudra que je le quitte, quand j'y penserai le moins. Donc ô éternelle vérité ! que la vanité des créatures ne m'attire plus, mais bien votre vérité seule à laquelle j'aspire.

XIXe MÉDITATION

DE LA VIE DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu vit — d'une vie excellente, — bien différente de la vie humaine

I

DIEU est vivant : c'est une vérité qu'attestent les serments les plus solennels : on jure par la vie de Dieu comme par la réalité la plus constante et la plus certaine qui existe « *Vive Dieu* » (III Rois. 1), tel était le serment d'Elie : il signifiait : ceci est aussi vrai qu'il est vrai que Dieu est vivant. Un ange s'élevant au-dessus des mers et des continents « *jura par Celui qui vit* « *dans les siècles des siècles.* » (Apoc. 10), qu'après ce monde, le temps de faire pénitence serait passé. Dieu lui-même ne jure ordinairement que par sa propre vie. « *Je vis, moi, dit le Sei-* « *gneur*, » (Ezéch. 18) ce qui signifie que ce qu'il affirme est aussi vrai qu'il est vrai que Dieu est vivant. Il est donc indubitable que Dieu a la vie.

La prèuve est facile à donner : être vivant, c'est avoir en soi-même et avoir en quelque état que l'on soit un principe de mouvement ou d'action : une plante est vivante, parce qu'elle a en soi la faculté de se nourrir et de croître ; un animal est

vivant, parce qu'il possède intérieurement un principe qui lui permet de se mouvoir d'un lieu dans un autre et de faire plusieurs actions. L'ange et l'homme sont également vivants. Au contraire, une pierre n'est pas vivante, parce que lorsqu'elle est en repos, elle n'a pas en elle-même la puissance de se mouvoir, pas plus qu'un cadavre, car pour être vivant, il faut contenir en soi et indépendamment de tout état où l'on puisse se trouver, la puissance d'agir par soi-même. Ce principe intérieur d'action, Dieu l'a incontestablement, car il peut comprendre, connaître et aimer, puisque de toute éternité il connaît et aime en acte son Essence : bien mieux, cet acte de connaissance et d'amour c'est Lui-même. Dieu est donc non seulement vivant, mais la vie même ; lui-même s'est défini « *la voie, la vérité et la vie.* » (Jean, 14.)

A la suite de cette considération, je ferai des actes de complaisance dans cette pensée que Dieu est vivant. La science morale nous enseigne (1) que c'est le propre de l'amitié de souhaiter la vie à nos amis : on le voit bien chez les mères qui souhaitent tant de vivre à leurs enfants. Ainsi ceux qui aiment Dieu se réjouissent de savoir qu'il vit, comme ceux qui le haïssent, s'en affligent : « *Parce qu'ils ont*, dit saint Paul, *l'esprit obs-* « *curci de ténèbres et ennemi de la vie de Dieu.* » (Eph. 4.) Oui, mon Dieu, je me réjouis de tout cœur de vous savoir vivant. « *Mon cœur* « *et ma chair ont tressailli d'allégresse dans* « *le Dieu vivant.* » Qu'étaient les dieux des Gen-

1. Ethic., l. 9., c. 4.

tils ? des dieux morts, sans vie et sans action ; mais quant à notre Dieu, il vit au ciel et sur la terre, dans tous les siècles des siècles. O Dieu vivant ! soyez toujours en possession d'une immortelle vie !

II

Considérez l'excellence de cette vie divine. Aucune vie de saint ou de monarque ne l'égale en perfection. De même que l'homme vit d'une vie plus noble que l'animal, parce que la substance de l'homme est plus noble ; de même que l'ange vit d'une vie plus parfaite que l'homme pour la même raison ; ainsi Dieu vit d'une vie infiniment plus admirable que celle de n'importe quelle créature, en raison même de ce fait que sa substance est infiniment plus noble.

D'abord la vie de Dieu est toute spirituelle et contemplative : car il vit par sa connaissance intellectuelle et par son amour ; elle est toute sainte, parce qu'elle est la pureté même, éloignée plus que le ciel ne l'est de la terre, de toute malice et de toute iniquité ; elle est toujours heureuse et satisfaite, parce que tout le bonheur qu'il peut souhaiter abonde en lui, où jamais le malheur n'a accès. Sa vie est toujours dans la paix et dans la tranquillité, parce qu'il n'est pas susceptible de ces agitations qui bouleversent notre vie ; elle est indépendante, exempte de toute sujétion et de toute servitude, parce que ne la tenant de personne, il n'a dès lors besoin de personne pour la soutenir et la conserver. La vie est en lui comme en sa source ; de lui découlent la vie naturelle et

la vie de la grâce, la vie corporelle et la vie spirituelle, comme aussi la vie éternelle. Il est la vie souveraine de qui, par qui et en qui vivent souverainement toutes choses. En un mot, la vie est en Dieu comme la fin suprême de toutes les vies du monde : toutes les vies rendent hommage à la vie de Dieu et l'honorent dans la mesure de leur pouvoir.

O vie divine ! vie incomparable ! ô vie vraiment vitale, par laquelle je vis et sans laquelle je suis mort ! ô vie adorable ! je vous adore en union avec les adorations que nous offrent les bienheureux « *qui ont adoré celui qui vit dans tous les siè-* « *cles des siècles.* » (Apoc. 4). O vie divine très sainte et très digne d'être honorée ! je vous consacre jusqu'au dernier tous les moments et tous les soupirs de ma languissante vie. O vie divine qui êtes un parfait modèle ! que la vie qui est en moi, tant la vie naturelle que celle de la grâce, soit conforme à la vôtre, autant que cela se peut ! O vie très éminente ! si je ne puis vous imiter, du moins faites-moi la grâce de vous estimer et de vous aimer. O Dieu suprême ! que la jouissance d'une vie parfaite vous convient admirablement ! Oh ! vivez, vivez toujours ainsi ! Ayez toujours cette vie si belle et si parfaite !

III

Considérez combien la vie de l'homme est différente de celle de Dieu, dans son commencement, dans ses progrès et dans sa fin. « *L'homme*, dit « Job, *né de la femme*, *vit peu de jours*, *est ras-* « *sasié de misères* ; *comme la fleur il s'élève*, *et*

« *est foulé aux pieds. Comme l'ombre il fuit et* « *ne s'arrête pas.* » (Job. 14.) La vie de l'homme débute dans les douleurs et dans la pauvreté, dans le sang et dans les souillures, dans les plaintes et dans les larmes, dans la faiblesse et dans l'impuissance, et, pour comble de malheur, dans la corruption du péché originel, véritable source de tous les maux.

Elle grandit dans les labeurs et les travaux, dans la sollicitude et les angoisses, dans les tristesses et les douleurs, dans les combats et les tentations, dans les craintes et les revers de fortune, dans les vices et dans les offenses de Dieu. En somme ce progrès dans la vie est si déplorable et si calamiteux, que ceux que Dieu éclaire et à qui il révèle le Bien véritable, supportent cette vie en désirant la mort qui, fut-elle des plus affreuses, leur apparaît comme le seul remède à leurs maux présents.

La vie enfin s'achève dans les délaissements et dans les langueurs, dans les anxiétés et les appréhensions du jugement, dans les oppressions et les douleurs extrêmes, dans une défaillance finale, dont on ne revient plus, et après laquelle on va à la pourriture et à la cendre. « *Qu'est-ce donc que* « *notre vie*, dit saint Jacques, *sinon une vapeur* « *qui paraît un instant et s'évanouit.* » (Jac. c. 4.) C'est une plante qui se dessèche promptement, une herbe qui se flétrit, un verre fragile qui se brise, de la glace qui se fond, un navire qui coule à pic, un nuage qui se dissipe. Vie toujours incertaine et toujours vacillante que les ennuis consument, que les soins inquiètent, que l'air em-

poisonne, que les infirmités abattent, qu'un peu de prospérité rend insolente, que la pauvreté décourage, que la vieillesse terrasse, que la mort ensevelit dans le tombeau : de sorte que « *l'homme* « *est semblable à la vanité et que ses jours* « *passent comme l'ombre.* » (Ps. 143.) Qui donc voudra attacher son cœur à une semblable vie ? Qui voudra borner là son espérance ? Vous aviez bien raison de le dire, grand Apôtre : « *Si nous* « *espérons seulement en cette vie, nous sommes* « *les plus misérables des hommes.* » (I Cor. 15.) Hélas ! quand finira cette vie mourante ? Quand arrivera-t-elle au bout de sa carrière et nous déposera-t-elle à l'entrée de cette vie plus heureuse à laquelle, animés par vos promesses nous aspirons, ô mon Dieu, du fond de cette vallée de larmes, et où nous ne vivrons plus qu'en vous et en présence de vos clartés ? « *La vie éternelle consiste* « *à vous connaître.* » (Jean. 17.) « *En vous est la* « *source de la vie et c'est dans votre lumière* « *que nous verrons la lumière.* » (Ps. 35.) « *Ah!* « *Seigneur, que votre pitié s'étende jusqu'à moi* « *et je vivrai; car je fais ma méditation de* « *votre loi.* » (Ps. 118.)

XX[e] MÉDITATION

DE LA VOLONTÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Il y a en Dieu une volonté, c'est-à-dire — (I) *la puissance de vouloir ;* — (II) *l'acte de vouloir appelé volonté de bon plaisir* — *signes extérieurs qui nous manifestent cette volonté.*

I

Il appartient à l'homme sage qui s'est donné au service d'un maître, de s'efforcer de connaître sa volonté, afin de mieux le servir, de lui plaire en le servant, de mériter par là une plus grande récompense. Or nous sommes tous au service de Dieu et par conséquent nous sommes intéressés à bien connaître sa volonté.

D'abord il y a en Dieu une volonté, en prenant ce terme dans le sens de faculté de vouloir ou de ne vouloir pas une chose. En voici la raison : Dieu jouit d'une intelligence et d'une science très excellentes. Or la volonté est la compagne inséparable du sujet qui est doué d'intelligence et de science (1).

Nous ne concluons pas à l'existence d'une volonté en Dieu, uniquement de ce fait que Dieu est doué d'intelligence et de science ; mais encore de

1. D. Bonavent. in 1. dis. 45, art. 1. q. 1.

ce qu'il jouit de plusieurs autres perfections qui ont une connexion nécessaire avec la volonté, et qui sont sa puissance, sa félicité, sa justice et sa libéralité infinie. Le sujet nécessaire de ces perfections, c'est la volonté : elles la supposent donc et l'exigent. Et comme ces perfections sont beaucoup plus nobles en Dieu que dans les créatures, nous devons affirmer que la volonté de Dieu sera aussi beaucoup plus excellente que celle des créatures.

En effet la volonté créée, celle de l'homme ou celle de l'ange est de soi-même indéterminée au bien ou au mal : la volonté divine est irrévocablement fixée dans le bien, sans pouvoir jamais adhérer au mal. La volonté créée est influencée et dominée par l'action qu'exercent sur elle les objets extérieurs : la volonté divine gouverne toutes les choses extérieures, les modifie et les transforme à son gré, sans jamais subir de leur part aucune modification ou transformation. Enfin la volonté créée est fragile et impuissante, tandis que la volonté divine est forte et invincible : elle donne à chaque chose son commencement, son accroissement et sa perfection : par elle, Dieu est le monarque absolu du monde entier, car dit saint Paul : « *Qui résiste à sa volonté* ? » (Rom. 9).

O volonté suprême ! volonté adorable ! devant qui tout fléchit, à qui tout obéit ! puisque ma raison vous connaît, il faut que ma volonté vous reconnaisse : je vous en fais hommage et je vous la soumets pour qu'elle soit sous votre perpétuelle dépendance. O volonté divine ! régnez et com-

mandez toujours, que ma volonté soit votre servante, votre esclave dans les siècles des siècles.

II

Dieu a aussi une volonté, dans ce sens qu'il y a en lui un acte intérieur de volition, par lequel il veut quelque chose : et cet acte intérieur s'appelle la volonté de bon plaisir. J'avoue qu'il serait plus aisé et plus sûr, d'adorer sans la scruter cette volonté cachée dans l'Essence de Dieu ; on éviterait par là des diffficultés. Toutefois suivant l'avis de saint Paul : « *N'agissons pas*, dit-il, *imprudemment, et tâchons de connaître et de comprendre quelle est la volonté de Dieu.* » (Eph. 5.). Mieux vaut certainement en cette vie connaître sa volonté que son Essence, car si nous obéissons ici-bas à sa volonté, dans le siècle à venir nous contemplerons son Essence sans voiles.

On ferait sans nul doute grand cas d'un docteur qui nous apprendrait une science au moyen de laquelle on pourrait sans péché et facilement acquérir un royaume. Eh bien ! à ce compte, la science de Dieu doit être pour nous l'objet de l'étude la plus attentive, parce que cette science nous fait connaître le moyen d'arriver au royaume éternel, qui fut promis aux âmes soumises à cette volonté. Donc comprenons, autant que possible, ce qu'est cette volonté de bon plaisir.

Son premier objet, c'est l'Essence divine, qu'elle aime infiniment et autant qu'elle le mérite. De l'Essence divine, cette volonté se répand et s'étend sur les créatures qu'elle considère sous deux aspects différents. Elle les considère d'abord au

point de vue de leur possibilité, indépendamment de l'existence à laquelle elles ne seront jamais appelées. Sous ce point de vue, Dieu se complaît en elles, car c'est une satisfaction pour lui de se voir si riche et si puissant, que l'existence des milliers de mondes qui seraient peuplés de créatures très parfaites, dépend de lui et qu'il peut s'il le veut, les appeler à la vie. Un peintre se plaît à se représenter intérieurement de beaux visages, des paysages variés, qu'il ne dépend que de lui de jeter sur la toile, grâce à son talent. Un habile architecte goûte du plaisir à dessiner dans sa pensée de magnifiques palais qu'il ne tiendrait qu'à lui de réaliser. Ainsi Dieu se sent heureux d'être assez puissant pour faire jaillir du néant des millions de mondes qui sont possibles. Mais puisqu'il ne lui plaît pas de les créer, sa volonté considérée comme se complaisant dans leur simple possibilité, est inefficace.

La volonté de Dieu considère en second lieu, les créatures au point de vue de leur existence réelle à tel moment de la durée ; et à ce point de vue elle les veut, elle décrète de les créer et de les conserver en leur temps et selon leur nature. Une telle volonté est efficace et donne l'existence aux êtres qu'elle regarde, elle les rend tous redevables à son égard, de ses libéralités et de ses profusions, les fait subsister en vertu de son désir et de son décret et elle aime tout ce qui a en soi quelque bien, c'est-à-dire tous les êtres. Il n'y a que le péché où cette volonté n'est pour rien ; quand malgré les ordres de Dieu et des grâces suffisantes pour l'en préserver, elle le commet, Dieu le pré-

voit simplement, mais sa volonté s'arrête là : elle ne dit ni : je veux, ni : je ne veux pas ; rien, dit le Docteur angélique (1) ne l'oblige à se déterminer dans un sens ou dans l'autre.

C'est, ô mon Dieu, votre volonté de bon plaisir qui a créé ce monde et moi-même dans ce monde avec ce corps mortel et cette âme immortelle. Je suis donc l'obligé de votre volonté sans laquelle je n'existerais pas. Elle m'aime, car elle se porte vers ce qui est un bien pour moi et elle s'arrête devant le péché, pour ne pas en être la cause. Il me suffit d'avoir découvert cette volonté parmi vos perfections infinies et d'avoir distingué celle à laquelle je suis principalement redevable. Celle-là c'est votre volonté de bon plaisir sans laquelle toutes vos autres perfections ne m'eussent en rien servi, pas plus qu'elles n'ont servi à ces mondes possibles, qu'il ne vous plaît pas d'appeler du néant à la vie. O Seigneur, cette perfection à laquelle je dois de jouir des bienfaits de toutes les autres, je veux l'aimer, je veux m'unir à elle par une affection que ni la mort ni l'enfer même ne puissent briser ; car, que votre bon plaisir ait voulu m'appeler à la vie de préférence à des millions d'anges et à des millions d'hommes qui, parce que vous ne l'avez pas voulu n'existeront jamais, voilà ce qui m'oblige à vous aimer d'un amour bien supérieur à celui que mon esprit peut concevoir et que ma volonté peut produire.

III

On entend souvent aussi, quand il est question de la volonté de Dieu, la manifestation extérieure

1. *In 1 Sentent.* q. 46. a. 4.

de cette volonté de bon plaisir. Elle est en effet cachée et invisible aux hommes comme l'Essence divine : mais certains signes extérieurs nous la manifestent, qui pour ce motif prennent le nom de la volonté ; de même qu'on appelle un testament, la dernière volonté de l'homme, parce qu'il en est la déclaration ; de même que le tableau d'un saint prend le nom même de ce saint, parce qu'il en est l'image et la représentation. Ces manifestations de la volonté de Dieu s'adressent spécialement à l'homme, seul capable de comprendre les intentions de Dieu et de recevoir ses ordres.

Or l'homme à qui cinq sens ont été donnés pour connaître les créatures corporelles, est en possession d'un nombre égal de signes, auxquels il doit reconnaître la volonté de Dieu : à savoir : la permission, la défense, l'action, le commandement et le conseil. Deux de ces signes l'instruisent de la volonté de Dieu, touchant le mal, et les trois autres, touchant le bien. La permission et la défense du mal sont les deux premiers signes : si l'homme pèche actuellement, Dieu le laisse faire, il ne l'empêche ni par la soustraction de son concours ni de toute autre manière, afin de montrer qu'il entend que l'homme ne soit pas contraint et qu'il jouisse de sa liberté. Quant au mal futur, il le défend sous de très graves peines et sa défense accompagnée de menaces témoigne qu'il veut que l'homme demeure obligé à ne point faire le mal. Pour ce qui concerne le bien, l'homme est instruit des volontés de Dieu par l'action, le commandement et le conseil de Dieu. S'agit-il du bien présent ? C'est Dieu qui en est l'auteur, lui-même le

fait et son opération est la preuve qu'il le veut. S'agit-il du bien à faire dans l'avenir ? ou bien il est nécessaire au salut, et dans ce cas, Dieu le commande ; nous prouvant par là qu'il veut que l'homme soit obligé à faire ce bien ; ou bien il n'est pas nécessaire au salut, mais de surérogation : dans ce cas Dieu le conseille et il nous révèle par là sa volonté de récompenser plus largement ceux qui, après avoir fait le bien commandé, auront par surcroît accompli le bien simplement conseillé.

Si ce que nous venons de dire a été saisi, il sera facile de juger que la volonté intérieure ou de bon plaisir est toujours accomplie et que rien n'est capable de l'entraver, ainsi qu'il convient à la toute-puissance de Dieu. Si en effet l'homme transgresse la défense ou le commandement, il demeure pourtant obligé à les observer sous des peines très graves, qui sont l'affirmation de la volonté de bon plaisir à l'égard des transgresseurs. S'il abuse de la permission de Dieu, en péchant, ce qui est toujours possible, puisqu'il garde sa liberté, la volonté divine n'est pas frustrée pour celà. Néglige-t-il ses conseils ? Elle n'est pas frustrée davantage, car en les donnant elle n'a eu qu'un but : témoigner un plus grand amour, et favoriser de plus grandes caresses celui qu'elle prévoyait devoir les observer.

Ainsi, ô mon Dieu, celui qui considère votre volonté extérieure non d'une manière superficielle et selon les apparences, mais solidement et selon la vérité, connaît aussi les intentions de votre volonté intérieure, il la voit toujours invincible et toujours

accomplie. O mon Seigneur ! que vous me paraissez admirable ! que j'approuve votre volonté « *bonne, bienveillante et parfaite* ». (Rom. 1.) « *Les œuvres de Dieu sont grandes, elles sont* « *conformes à toutes ses volontés.* » (Ps. 110.) Vous êtes donc toujours heureux, toujours maître ; quand vos chétives créatures pèchent, ce ne sont que les signes extérieurs de votre volonté qu'elles détruisent, mais nullement votre volonté intérieure. Les désirs de celle-ci sont toujours satisfaits et en tout événement, puisque, quand les créatures violent vos saints commandements, elles demeurent libres, parce que vous voulez bien les laisser faire, et en même temps liées par vos lois. Cessez donc, esprits qui ne respirez que haine contre Dieu, cessez de provoquer les hommes à l'offenser, vous n'aboutirez à rien contre lui : vous manquez le but, vos efforts ne peuvent ni l'atteindre, ni le blesser intérieurement. Car, ô Dieu très fort, vous demeurez au dedans de vous-même dans une paix que rien ne trouble. Oh ! vivez ainsi toujours pleinement satisfait.

XXIe MÉDITATION

DE LA VOLONTÉ DE DIEU ANTÉCÉDENTE ET CONSÉQUENTE

SOMMAIRE

Deux volontés en Dieu, l'une antécédente et l'autre conséquente; — la volonté antécédente a pour effet le don fait à tous des grâces suffisantes pour se sauver; — les hommes ne se perdent que par leur faute.

I

Nous distinguons en Dieu deux volontés : l'une antécédente et l'autre conséquente ; l'une antérieure et l'autre postérieure : l'une appelée par le patriarche de la Chartreuse, saint Bruno, la volonté de bonté et de clémence ; l'autre appelée la volonté de justice, car c'est par elle que Dieu réprouve les méchants et met les bons au nombre de ses élus. L'une et l'autre sont des volontés intérieures et de bon plaisir, également adorables. Elles méritent d'être considérées avec attention et bien comprises.

Tous les Théologiens sont d'accord pour admettre ces deux volontés, mais ils diffèrent sur la manière de les entendre. Plusieurs disent que la volonté antécédente est celle par laquelle Dieu veut une chose sans en avoir considéré toutes les

conséquences et que la volonté conséquente est celle par laquelle Dieu veut une chose après avoir considéré tout ce qui s'y rattache. Ainsi d'après eux, par la première de ces volontés, Dieu n'ayant pas encore considéré les péchés et les démérites de certains hommes, veut le bonheur et le salut de tous : par la seconde, après avoir vu leurs bonnes œuvres et leur sainte mort, il ne veut le salut que de ceux qui seront sauvés, et il ne veut la damnation de ceux qui seront réprouvés, qu'après avoir vu leurs démérites et leur mort dans le péché. Ce que ces théologiens disent de la volonté conséquente est exact, mais non pas l'explication qu'ils donnent de la volonté antécédente ; ce qu'ils en disent est injurieux à Dieu, parce qu'ils supposent que Dieu peut vouloir quelque chose d'une manière inconsidérée, sans avoir songé ni à ses effets ni à ses conséquences. Ce qu'un homme sage et prudent se garderait bien de faire, ils en croient Dieu capable, Dieu dont nous sommes obligés, sous peine de nous tromper et de le déshonorer, d'avoir l'idée la plus parfaite, et à qui nous ne pouvons attribuer aucun défaut, notamment celui qui consistait à vouloir, sans avoir préalablement réfléchi à tout. Admettons plutôt que Dieu voit d'abord et veut ensuite : c'est l'ordre de la sagesse et Dieu ne peut que l'observer.

Nous devons donc nous faire une autre idée de la volonté antécédente de Dieu et la définir ainsi : celle par laquelle Dieu veut que tous les hommes reçoivent les premiers secours et les moyens nécessaires pour faire des progrès dans l'œuvre de leur

salut ; c'est l'avis des plus profonds théologiens. C'est aussi la raison pour laquelle cette volonté est appelée antécédente, car par elle Dieu veut donner aux hommes les moyens qui doivent précéder leur salut, c'est-à-dire tous les secours qui peuvent leur être utiles pour se sauver ; comme d'autre part, par sa volonté conséquente, Dieu veut la fin qui ne vient qu'après les moyens.

Admirez et adorez en Dieu ces deux volontés sur lesquelles porte toute la question de la vocation des hommes au salut et celle de leur prédestination ou de leur réprobation. Remerciez Dieu de la lumière qu'il vous donne maintenant, pour bien discerner ces deux volontés si importantes et imprimez cette distinction dans votre esprit pour parvenir à une connaissance plus certaine et plus haute des grandes questions touchant le salut ou la damnation des hommes. C'est pour n'avoir pas bien fait cette distinction que plusieurs sont dans les ténèbres et n'en sortiront plus; ayons pitié d'eux et déplorons leur malheur.

II

L'effet réel de la volonté antécédente de Dieu chez tous les hommes ayant l'usage de la raison (la question du salut des enfants mérite d'être traitée à part), cet effet, dis-je, est la collation des grâces ou des moyens suffisants de salut, à tous les hommes qui ont été, qui sont ou qui seront.

« *Dieu veut*, dit saint Paul, *que tous les hom-*
« *mes soient sauvés et qu'ils parviennent à la*
« *connaissance de la vérité ; car il y a un Dieu*
« *et un médiateur entre Dieu et les hommes.* »

(I Tim. 2). Il n'est pas le médiateur pour quelques hommes, mais entre Dieu et tous les hommes. Et ce médiateur c'est, dit saint Thomas (1), Jésus-Christ, qui s'est livré pour racheter tous les hommes. Dieu veut le salut de tous les hommes par un acte de cette volonté antécédente, quand il veut que tous aient à leur disposition les moyens dont l'usage doit précéder le salut et y conduire. C'est l'enseignement formel du docteur subtil (2), de l'ordre de saint François, dont tout le monde admire l'intelligence si pénétrante. Dieu veut, pour ce qui le regarde, le salut de tous les hommes et il le veut par sa volonté antécédente : c'est ce qu'il prouve bien en leur donnant les biens naturels, les lois et les secours suffisants pour se sauver. Dieu en vertu de cette même volonté a voulu que Jésus-Christ fut livré à la mort pour délivrer tous les hommes de l'impossibilité de se sauver, à laquelle le péché d'Adam les avait réduits, et toujours en vertu de cette volonté, il veut que tous les hommes reçoivent des moyens de salut tels, qu'il leur devienne possible de prier, de croire, de craindre, d'espérer, d'aimer et de faire les œuvres qui conduisent à la vie éternelle : et cela successivement et graduellement. Car Dieu de son côté, augmente ses grâces et ses secours surnaturels, à mesure que l'homme en fait bon usage ; il accorde comme récompense du bon usage qu'on a fait d'une grâce, une grâce supérieure, afin que l'homme accentue son progrès dans le bien. Dieu n'eût-il donné à tous les

1 In hunc locum, lectio 1.

2 Scot, 1 sent. quœst. 46.

hommes que la seule grâce de recourir à lui et de le prier, que déjà ils auraient tous les secours suffisants, puisque lui-même est tout-puissant et prêt à exaucer ceux qui ont recours à lui. Celui qui au milieu des opérations de guerre, a la faculté de demander des renforts avec la certitude qu'ils lui seront envoyés, a entre les mains tous les moyens nécessaires pour combattre, se défendre et vaincre. Tel est aussi le cas du malade qui peut faire venir un médecin toujours prêt à accourir au premier appel et à le guérir. Si donc l'homme fait ce qu'il peut, c'est à-dire s'il fait un bon usage des premiers dons surnaturels de Dieu, s'il s'en sert pour faire un pas de plus vers Dieu, il recevra de nouveaux dons pour aller du bien au mieux et de vertu en vertu. C'est la salutaire doctrine de Jésus-Christ qui enseigne aux hommes à prier et à demander ; c'est celle de saint Augustin (1) qui dit : Dieu se sert de plusieurs moyens pour convertir les hommes et « *nul n'est privé des moyens de* « *chercher utilement ce qu'il n'y a aucun avan-* « *tage à ignorer. Dieu ne commande rien* « *d'impossible, mais quand il nous donne un* « *précepte, il nous avertit de faire ce que nous* « *pouvons et de lui demander ce que nous ne* « *pouvons pas faire.* » Dieu ne s'arrête pas encore là, il donne à la plupart des hommes bien d'autres secours et sa volonté antécédente prévient d'une infinité d'autres grâces et faveurs les âmes perdues par le péché d'Adam. Mais réservons ce sujet pour plus tard.

1. *De lib. arbit.* l. 2. c. 19 — *de nat. et grat.* c. 14

Dès maintenant estimons l'oraison et la grâce de recourir à Dieu par la prière : louons Dieu pour cette volonté très libérale qui répand ses bienfaits sur toute créature humaine et relève leur extrême faiblesse par une force surnaturelle. C'est à cette volonté que nous sommes redevables d'abord de notre rédemption, par laquelle nous avons été arrachés aux ennemis de nos âmes. Oh ! Dieu plein de bonté ! puissent tous les hommes participer aux effets de cette gracieuse volonté ! Et puisque l'amour ne peut se mieux payer que par l'amour, puissions-nous vous aimer sans cesse en reconnaissance de l'amour que vous portez à tous les hommes par votre volonté antécédente.

III

Considérez qu'il est au pouvoir des hommes de se sauver. Si plusieurs périssent misérablement, il faut l'attribuer uniquement à leur mauvaise volonté qui résiste à la volonté et aux attraits de Dieu. En effet, la volonté antécédente a préparé et donné à chacun les secours de la grâce et c'est la volonté conséquente qui, après avoir constaté l'abus ou le bon usage de la grâce, décide en dernier ressort de notre salut. Donc, personne n'a sujet de se plaindre, s'il est damné, que de lui-même et de sa résistance coupable aux grâces, à ces grâces que lui avaient conférées la volonté antécédente de Dieu. Saint Augustin (1) insiste beaucoup sur cette considération : « *que personne* « *ne prétende*, dit-il, *qu'il ne peut pratiquer la* « *pureté, car Dieu est fidèle, et il ne permet pas*

1. *Sermo 249 de tempore.*

« *que nous soyons tentés au-dessus de nos for-* « *ces ; mais il nous donnera son secours dans* « *la tentation. L'un est tenté par les désirs de* « *la chair, l'autre par l'ambition ou par toute* « *autre passion ; mais il demeure en son pou-* « *voir de choisir entre l'honneur d'en triom-* « *pher ou la honte d'y succomber.* » Ainsi parle cette grande lumière de l'Eglise.

Dieu fait miséricorde à chacun par sa volonté antécédente et il fait justice à chacun selon ses œuvres par sa volonté conséquente, qui décide de notre éternité heureuse ou malheureuse. Un père n'engendre pas un fils avec l'intention de le priver de son héritage ; mais si ce fils dénaturé se révolte contre son père, c'est justice que celui-ci le déshérite ; il ne manque en cela à aucun de ses devoirs de père. Le législateur fait de bonnes lois, dont le but est de procurer à tous les citoyens la paix et la félicité temporelle ; et néanmoins il condamne à mort les transgresseurs des lois et les perturbateurs de la cité. L'agriculteur plante dans son champ toutes sortes de bons arbres avec l'espoir qu'ils fructifieront, mais il n'hésite pas à arracher ceux qu'il voit stériles et qui occupent inutilement la terre. Dieu n'agit pas autrement : en père très bon, en juge très sage, en agriculteur très expert, il donne à tous les hommes la vie et les premiers secours de sa grâce dans le but de les faire participer un jour à son héritage, à la paix de la cité éternelle, dans le dessein de les faire porter de bons fruits ici-bas, et de les transplanter plus tard dans son paradis. Mais, s'ils se révoltent contre ses ordres, trangressent ses lois et ne produisent

aucun fruit de sainteté, c'est justement qu'ils sont privés de son héritage céleste, qu'ils sont rigoureusement châtiés et que, comme des arbres qui ne portent pas de bons fruits, ils sont coupés et jetés au feu. C'est ce que dit saint Prosper d'Aquitaine (1) : « *Ceux qui auront méprisé la volonté* « *de Dieu qui les appelait, en éprouveront les* « *rigueurs.* »

Retenons de cette considération que l'affaire de notre salut est abandonnée à notre liberté prévenue et aidée des grâces qu'elle reçoit de Dieu. Oh ! que les hommes sont donc coupables ! ô dureté du cœur humain ! ô négligence des pécheurs endurcis ! ô révolte de l'esprit qui refuse d'obéir à son Dieu ! Ame infidèle, demande du secours à Dieu ; reconnais que c'est toi qui es la seule coupable, si tu persistes dans la voie de la damnation. O pécheur, si tu soupires après le ciel, ouvre ton cœur à Dieu et ne méprise pas sa voix, quand il t'appelle. Est-ce la faute du soleil, si quelqu'un n'est pas éclairé de ses rayons qu'il répand en tout lieu ? Est-ce la faute de la fontaine dont les eaux limpides débordent, si le passant souffre de la soif, ne voulant pas se donner la peine d'y puiser ? O Dieu suprême, plein de miséricorde et de justice ! ordonnez que je vous loue éternellement pour votre volonté et votre providence irréprochables.

1. *In resp. ad object. Vincent.*

XXIIe MÉDITATION

DE LA CONFORMITÉ DE LA VOLONTÉ HUMAINE AVEC LA VOLONTÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Cette conformité est la perfection souveraine; — quatre sortes de conformité à la volonté de Dieu; — la conformité parfaite n'est pas absolument nécessaire.

I

Rien n'est plus excellent que cette conformité, c'est la souveraine perfection de l'âme : car la volonté de Dieu étant la justice et la sainteté même, plus la volonté a de ressemblance et de conformité avec elle, plus elle devient sainte et juste. Nous savons, en effet, qu'une chose est d'autant plus parfaite qu'elle approche davantage du modèle de la perfection.

Cette conformité est un holocauste parfait de l'âme s'offrant à Dieu comme une victime qui lui est consacrée, s'abandonnant à lui entièrement, et s'anéantissant pour honorer ses ordres et les dispositions de sa providence.

C'est l'exercice des plus belles vertus : c'est d'abord, un acte de prudence; car quoi de plus sage que de suivre une règle juste et infaillible,

telle que la volonté de Dieu ? C'est un acte de justice : qu'y a-t-il de plus raisonnable et qui soit dû à meilleur titre que la soumission d'une volonté créée et par conséquent dépendante par nature à une volonté supérieure et indépendante ? C'est un acte parfait d'obéissance, car c'est une soumission entière aux lois de la Providence et du gouvernement divin. C'est l'exercice de la vertu de tempérance, car c'est mortifier d'un seul coup la fureur et toute la violence de ses passions. C'est l'exercice de la vertu de force, car cet acte de conformité équivaut à combattre et à vaincre toutes sortes de vices et de péchés à la fois.

C'est la joie de l'âme, le paradis sur la terre, le bannissement de toute tristesse, le comble de l'allégresse, car dans la bonne comme dans la mauvaise fortune l'âme est satisfaite, puisqu'elle reçoit tout de bonne part comme de la main de Dieu son bien-aimé.

C'est mieux encore : c'est une alliance et une parenté contractée avec ce Dieu qui met au rang de ses frères, de ses sœurs et de ses plus proches parents, ceux qui ont avec lui cette conformité de volonté ; parenté infiniment plus noble que celle que forment les liens du sang entre les rois de la terre. « *Celui qui fait*, dit Jésus-Christ, *la vo-* « *lonté de mon Père qui est dans les cieux*, « *celui-là est mon frère, et ma sœur et ma* « *mère*. » (Matt. 12.) Frère et sœur de Jésus-Christ ! voilà le titre dont il est honoré, parce qu'il sera le cohéritier de Jésus-Christ et jouira dans le ciel du même héritage. Il reçoit aussi le titre de mère de Jésus-Christ, parce qu'il le con-

cevra dans son âme, comme la Vierge l'a conçu dans ses chastes entrailles. Que dire encore ? une sainte apprit un jour par révélation que celui qui prendrait la ferme résolution de se soumettre au bon plaisir de Dieu pour tout ce qui regarde les événements heureux ou malheureux de sa vie, celui-là rendrait à Dieu un aussi grand honneur, qu'en rendrait à un homme celui qui mettrait la couronne impériale sur sa tête (1). En un mot il y a tant de grandeur dans cette conformité à la volonté de Dieu, que quelques-uns ont hésité à croire qu'elle put convenir à la nature humaine, parce que Dieu est plus élevé au-dessus d'elle que le ciel au-dessus de la terre, et ils s'étonnaient qu'une créature finie put avoir de la conformité avec un Etre infini.

Ah ! mon Dieu ! que cette conformité est noble ! qu'elle est excellente et que ses perfections sont rares et singulières ! Accordez-la moi, Seigneur, en m'enseignant à faire votre volonté de telle sorte que je sois, que je pense, que j'aime, que je dise, que je fasse ce que vous voudrez et jamais autre chose. Tout me sera bon et précieux, si votre sainte volonté s'y trouve. Quoi donc ! on fait grand cas d'une bague de matière peu précieuse, si un diamant d'un grand prix y brille enchâssé ; et quel plus riche diamant que votre volonté ? Si donc elle est enchâssée dans les événements qui surviennent en ce monde, comment ces événements ne nous sembleraient-ils pas précieux et agréables ? O mon Dieu ! que ma volonté soit conforme à la vôtre dans tout ce qui peut

1. Ste Gertrude, l. 4. *Des insinuat.* c. 30.

m'arriver ! Que je vous serve dans tel état et dans telle condition qui vous plaira, sans recherche de moi-même, sans tenir compte de mes désirs, s'ils sont contraires aux vôtres.

II

La volonté créée peut se conformer à la volonté de Dieu de quatre manières que je comparerais volontiers aux quatre roues du char de feu de l'amour, destiné à emporter comme Elie les âmes au ciel. Il y a d'abord la conformité par l'obéissance aux commandements et aux prohibitions de Dieu : celle-là est absolument requise pour le salut. Elle consiste à vouloir ce que Dieu nous commande de vouloir et à ne point vouloir ce qu'il nous défend. En second lieu il y a la conformité d'habitude : elle a lieu quand deux volontés se portent vers leurs objets par une semblable habitude de vertu, c'est-à-dire, quand une habitude de vertu semblable les porte à désirer quelque chose. C'est d'autant plus facile quand il s'agit de Dieu, que « *toutes ses voies sont miséricorde et vérité.* » (Ps. 24.) Or la volonté créée lui est conforme de cette seconde manière quand elle se porte vers le prochain sans contrainte et sans intérêt, par un motif de bonté et d'amour ou par un motif de justice et de raison. Nous ne sommes tenus à ce second mode de conformité que dans tel moment ou à telle occasion, car ce n'est qu'un précepte affirmatif.

Il en est de même de la troisième manière qui est la conformité de fin, et en vertu de laquelle deux volontés tendent dans leurs actes vers un même

but. Elle est d'autant plus raisonnable que Dieu veut toutes choses avec des intentions très saintes et très parfaites ; il les veut notamment pour procurer sa gloire, faire partager par les hommes l'amour qu'il se porte à lui-même et les déterminer à accomplir sa volonté. C'est une excellente manière pour la volonté humaine de se conformer à la volonté de Dieu, que de s'unir dans ses œuvres aux intentions de Dieu, de vouloir agir pour les mêmes fins que lui et jamais pour d'autres fins.

La quatrième manière est la conformité de l'objet : elle se réalise quand deux volontés sont si bien accordées et harmonisées ensemble que tout ce que veut l'une sans exception est voulu également par l'autre. Cette conformité ne sera parfaite que dans le ciel seulement où l'union que crée l'amour inspire à toutes les volontés les mêmes vouloirs et les mêmes non-vouloirs que Dieu, en toutes choses, sans exception.

Je m'examinerai moi-même ainsi que les dispositions de ma volonté, relativement à ces quatre sortes de conformité. Je reconnaîtrai combien en toutes choses ma volonté est différente de la volonté de Dieu et j'aurai honte de ces laideurs affreuses et de ces difformités. Hélas ! Seigneur, m'avez-vous donné une volonté pour vous résister et refuser de s'accommoder autant que possible, à la vôtre, qui est très sainte et qui doit être la règle de toute volonté bien ordonnée ? Il me déplaît, Seigneur d'avoir une volonté désordonnée. Inspirez-moi donc, o mon Dieu, les inclinations qui vous sont agréables, enseignez-moi tous les jours quel est votre bon plaisir et quels sont vos

désirs, ce que vous ordonnez ou défendez, ce que vous conseillez ou permettez, ce que vous exécutez, afin que mon cœur n'ait ni d'autres motifs, ni d'autres fins, ni d'autre objet.

III

La conformité d'objet qui consiste pour la volonté créée à vouloir tout ce que Dieu veut et à ne pas vouloir tout ce que Dieu ne veut pas, n'est pas absolument obligatoire, mais elle constitue une grande perfection. Quoique la volonté divine soit droite et qu'elle soit juste dans tout ce qu'elle veut, il nous est cependant permis de désirer quelque chose de différent de ce quelle désire et cela sans l'offenser. C'est elle-même qui nous donne cette latitude, ne voulant pas en quelque sorte nous traîner après elle vers toutes les choses où elle se porte. Il nous est permis de faire des vœux pour la paix, quand cette volonté ordonne la guerre, et de souhaiter la santé, quand elle veut la maladie. Un fils n'est pas coupable, quand il désire la vie de son père que Dieu cependant veut condamner à cause de ses crimes, et, comme le dit saint Augustin (1), il arrive souvent que l'homme veut légitimement ce que Dieu ne veut pas : ce qui serait vrai aussi dans le cas où l'homme connaîtrait toujours la volonté de Dieu. Ainsi un serviteur dont le maître a dans le cœur diverses affections, n'est pas tenu d'épouser toutes ces affections et de vouloir tout ce que veut son maître : il sera dans l'ordre, s'il veut ce que son maître lui commande de vouloir. Il en est de même de l'homme à

1. *In Enchir*, c. 101.

l'égard de Dieu. C'est pourquoi alors même qu'il n'aimera pas un grand nombre d'accidents qui lui arrivent contre son gré, il ne péchera pas, pourvu qu'il ne se laisse pas aller à l'impatience et au murmure contre Dieu, dont nous ne devons jamais blâmer la Providence. Voyez un homme réputé courageux : pour être tel, il n'est pas tenu de s'exposer de gaieté de cœur à tous les dangers de mort : c'est assez qu'il ne les redoute pas.

Il n'en est pas moins vrai que cette conformité d'objet renferme une perfection inexprimable et que pour cela même elle mérite que nous nous efforcions d'y parvenir, bien qu'elle ne soit pas pour nous un devoir strict. Elle fait abandon de tout notre être, de tous ses intérêts, de toutes ses satisfactions entre les mains de Dieu : y a-t-il une action plus sainte ? Aussi quand les saints considèrent les choses de ce monde en elles-mêmes, c'est-à-dire au point de vue des jouissances qu'elles peuvent nous faire éprouver ou des peines qu'elles peuvent nous causer, indépendamment de la volonté de Dieu, ils n'y goûtent pas plus de plaisir que notre palais ne trouve de saveur à des viandes insipides ; ils sont indifférents à toutes sortes d'états ou de fonctions, aussi longtemps que cette volonté ne leur apparaît pas. Si au contraire ils considèrent toutes ces choses comme voulues de Dieu, c'est avec joie et affection qu'ils s'y portent. Quelle que soit la tempête qui éclate sur leurs têtes, ils la reçoivent sans murmurer, quel que soit le calice amer qui leur soit présenté, ils le boivent avec délices, quelque délaissement intérieur qu'ils éprouvent, ils l'acceptent sans décourage-

ment. La mort avec la volonté de Dieu leur est aussi agréable que la vie, l'orage que le calme et le mauvais temps que le bon; à tel point qu'ils ne reculeraient pas devant les flammes de l'enfer, s'il était possible qu'ils y fussent envoyés, sans avoir péché et par un décret de la volonté de Dieu. C'est elle seule qui les occupe, comme s'il n'existait rien au monde en dehors d'elle : c'est en elle que sont absorbées toutes leurs pensées, en vertu de cette suréminente conformité qui les rend bienheureux.

J'aspirerai donc de toutes mes forces à cette divine conformité : ce sera mon perpétuel désir. Vous, ô mon Dieu, tout ce que vous voudrez et plus rien ! Oui, ô mon Dieu, quoi qu'il m'arrive, un bien spirituel ou un bien temporel, un grand ou un petit avantage, par telle voie ou par telle autre, je le répète : ma devise sera : vous, mon Dieu, tout ce que vous voudrez et plus rien ! Mon Dieu, unissez-moi toujours ainsi à votre volonté, attachez-moi toujours ainsi par d'indissolubles liens à votre sainte direction ; que j'approuve vos actions, que je n'abuse point de votre permission, que j'observe vos commandements et vos défenses, que je respecte vos conseils.

XXIIIᴱ MÉDITATION

DE LA LIBERTÉ DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est libre — notamment dans les décrets qui ont pour objet les créatures — dans l'exécution de ces décrets.

I

Dieu est libre par nature, par la souveraineté et l'indépendance de son Etre : il jouit d'une liberté si grande qu'elle ne saurait être égalée par celle des monarques qui sont à la tête des royaumes de ce monde. Il semble au premier abord qu'il n'y ait de liberté que pour ces têtes couronnées, car ces potentats paraissent ne dépendre d'aucune manière des hommes à qui ils dictent leurs volontés et qui relèvent de leur autorité. Toutefois la liberté dont ils jouissent est mêlée de servitude : d'abord ils ne sont pas plus exempts des devoirs envers Dieu que le plus humble des mortels ; aussi voyons-nous de nos jours ce Roi (1), ce représentant de la plus ancienne monarchie du monde, ajouter à ses titres de Roi des Rois, de Monarque des Monarques, celui d'esclave de Dieu, pour nous apprendre par là qu'aux yeux de Dieu, les plus grands de ce monde n'ont que la servi-

1. D'après une note de l'édition de Paris, 1659, il s'agit dans ce passage, du roi de Perse.

tude et pas de liberté. D'ailleurs leur nature étant la même que celle des autres hommes, ils ne peuvent se passer d'une multitude de choses qui leur sont indispensables pour se maintenir dans la vie et dans leur état ; et voilà déjà quelque chose d'incompatible avec une entière et parfaite liberté, telle que nous pouvons le concevoir même dans un homme. Et de plus, leur puissance est bornée par les frontières de leur royaume, par le nombre des années, des mois, des jours déjà écoulés de leur règne et par le nombre limité des ehoses qu'ils peuvent commander ou défendre.

Dieu est affranchi de toutes ces limites, car il n'a personne qui lui soit supérieur, il n'a aucun besoin des choses de ce monde, étant infini en lui-même, en toute sorte de grandeur et de félicité ; il possède des biens d'une si large et si ample étendue qu'il n'est resserré ou limité d'aucune manière et qu'il n'est ni soumis ni lié à qui ou à quoi que ce soit. Or tous ces avantages constituent un état de liberté parfaite. L'espace n'a pas pour lui d'horizon, car les cieux des cieux ne peuvent le contenir ; il s'élève et s'étend bien au-delà. Le temps ne le limite pas, car des milliers de siècles ne suffiraient pas à mesurer sa durée et ne pourraient jamais en marquer le terme. Toutes les vertus relèvent de son universelle juridiction ; il n'a ni le plus léger souci, ni la moindre attache à tous les biens temporels, soit de ce monde, soit de mille autres mondes qu'il pourrait créer : qu'en ferait-il, puisque sa seule Essence infinie renferme tous les objets de la félicité la plus parfaite? Aussi se suffit-il à lui-même.

Les déterminations qu'il a prises de toute éternité au sujet de ses créatures, ne lient même pas sa liberté ; car bien qu'elles soient irrévocables et qu'une fois prises, elles soient nécessaires pour l'ordre de l'univers, toutefois comme la liberté n'est incompatible qu'avec les choses absolument nécessaires, c'est librement qu'il persévère dans ses déterminations auxquelles il s'est arrêté lui-même en toute liberté.

O Souverain Seigneur ! O Dieu des dieux ! je me réjouis en apprenant que vous jouissez d'une si parfaite et si éminente liberté. Oh ! que bénie soit l'infinité de vos grandeurs d'où découle cette haute perfection qui n'appartient qu'à vous seul ! Oh ! que je voudrais voir tous les grands de la terre mettre leur sceptre et leur couronne à vos pieds, pour protester par des actes qu'ils ne sont que vos esclaves et qu'un misérable néant en face de vous ! Seigneur, vous êtes indépendant, vous vous suffisez à vous-même et vous tirez de votre propre fond la liberté et l'autorité suprêmes. Je m'humilie devant vous en considérant cette suprême liberté : dans cette pensée, je vous adore avec tout le respect et toute la soumission dont je suis capable et je confesse « *que vous êtes mon* « *Dieu, car vous n'avez que faire de mes biens.* » (Ps. 15.)

II

Dieu est libre dans les déterminations qu'il prend au sujet des créatures. Tout ce qu'il a voulu et décrété éternellement à leur endroit, il l'a

voulu et l'a décrété librement, car il avait la faculté de le décréter ou de ne pas le décréter indifféremment. Comme il ne résulte des relations de la volonté de Dieu avec les êtres créés, aucun accroissement de perfection pour cette volonté, la décision que Dieu prend à leur sujet, quelle qu'elle soit, ne change en rien sa volonté ; tandis que chez nous le changement est la conséquence de la liberté.

Pour bien éclaircir ce point difficile, considérez que la volonté divine se porte vers trois objets. Premièrement elle se porte vers le souverain bien qui n'est autre chose que Dieu même ou son Essence infinie. Dieu l'aime d'un amour de complaisance absolument nécessaire, parce qu'il lui est impossible en se voyant si beau, si riche, si parfait et en possession de tout bien, de ne pas s'aimer. Secondement sa volonté se porte vers les créatures possibles, en tant qu'elles sont seulement possibles : Dieu les considère comme douées de cette bonté qu'elles peuvent avoir et en éprouve une joie indicible. Semblable à un roi qui, songeant aux victoires qu'il pourrait remporter et aux provinces qu'il pourrait conquérir, s'il mobilisait ses troupes, se complaît dans ces objets qui n'ont d'existence que dans sa pensée ; Dieu considérant les milliers de mondes qu'il pourrait créer, se complaît dans leur possibilité : et quoique cette complaisance soit inefficace, cependant elle est encore nécessaire, parce que les choses possibles ont de la bonté d'une certaine manière et que cette bonté est nécessaire : pour ce motif la volonté de Dieu qui est droite ne peut avoir de

l'aversion pour les êtres possibles et se complaît en eux nécessairement.

Troisièmement la volonté de Dieu se porte vers les créatures qui existent dans n'importe quel temps ; mais elle s'y porte d'un amour libre, de telle sorte que tout ce que Dieu décrète touchant ce monde et les créatures qu'il renferme, touchant la création des hommes, leur justification, leur glorification, il le décrète librement et avec la faculté d'en décider autrement, car rien ne l'obligeait à se déterminer à créer ce monde plutôt qu'un autre. Une créature qui a un peu de générosité et un certain degré de sainteté peut mépriser ce monde, ses richesses et ses honneurs pour aimer un bien supérieur : à combien plus forte raison Dieu aurait pu, quand ce monde s'offrit à sa pensée de toute éternité, le dédaigner comme il a dédaigné tous les autres mondes qui sont possibles. Si donc considérant éternellement le monde actuel avec tout ce qui devait en résulter, il l'a fait sortir du néant de préférence à tant d'autres, c'est un effet de sa libre volonté.

Je veux vous admirer, Seigneur, et vous aimer, parce que librement et de votre plein gré, vous avez voulu ce monde dont je fais partie. Même en supposant que vous eussiez le désir de voir une terre se mouvoir autour du soleil, être éclairée par cet astre et se couvrir d'une riche végétation, il vous était facile de créer un autre soleil, d'autres cieux et une autre terre que celle que nous voyons. Si vous aviez le désir de voir des âmes raisonnables animer des corps mortels, combien d'autres âmes que les nôtres, ne pouviez-

vous pas créer, chez qui vous auriez trouvé plus de zèle et de fidélité à vous servir ? néanmoins vous les avez laissées dans le néant et vous en avez tiré mon âme et mon corps. Ah ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous choisi au milieu de cette infinité d'êtres possibles, moi qui ne vous avais jamais servi ? je l'ignore. Qu'importe après tout la raison de votre choix : toujours est-il que je me sens tellement obligé envers vous que la pensée et la parole me font défaut pour exprimer ma reconnaissance. C'est pour cela que je vous aime plus que mon cœur et ma vie. Je suis prêt, dans le cas où ce serait utile à votre gloire, à perdre des millions de fois tout ce que je possède, pour vous prouver combien je me sens obligé envers vous. Ce grand Dieu a préféré mon âme à une multitude d'autres qui lui paraissaient devoir être meilleures : en retour je le préfèrerai lui-même à tout. « *Vive mon Seigneur, mon* « *Dieu; béni, exalté soit le Dieu de mon salut* ». (Ps. 17).

III

Dieu est encore libre dans l'exécution de ses décrets et de ses déterminations ; il est libre de tout obstacle et de tout empêchement ; car il n'y a personne qui puisse s'opposer à ses desseins, et en arrêter l'exécution, personne qui puisse lui demander raison de ses œuvres et lui dire : pourquoi agissez-vous ainsi ? D'un mot il a bâti cet univers aussi facilement qu'un homme remue le bout de sa langue ou retourne la main. D'un souffle il fit pénétrer l'âme, cette substance si noble, dans

le corps d'Adam. Tous les jours il envoie ses premiers attraits et ses grâces excitantes dans les âmes pour les attirer à lui et les convier à l'observation de ses lois : c'est une première faveur spirituelle que nul ne peut empêcher. Si l'âme s'endurcit et résiste, ce n'est qu'à la manifestation extérieure de la volonté divine qu'elle résiste, jamais à la volonté intérieure et de bon plaisir qui arrive toujours au but qu'elle s'est proposée. Pour n'avoir jamais des désirs qui ne se réaliseraient pas par le fait de la malice humaine, Dieu n'a pas voulu d'une volonté absolue telle chose qu'il prévoyait ne devoir jamais être : néanmoins il se vengera par les flammes de l'enfer, dont personne ne pourra la délivrer, de l'opposition qu'une âme aura osé faire à sa volonté extérieure qui commandait ou défendait. « *Le Seigneur des* « *vengeances, le Dieu des vengeances a agi* « *librement.* » (Ps. 93.). Mais d'autre part, si une âme se rend docile à ses lumières et obéissante à ses lois pendant toute la vie, il la justifiera et la glorifiera éternellement et nul sur la terre ni dans l'enfer ne pourra l'en empêcher, car il est le maître. « *Il a fait tout ce qu'il a voulu au ciel* « *et sur la terre, sur la mer et dans les abîmes.* » (Ps. 134.)

Au reste si Dieu ne peut ni vouloir ni accomplir le mal, ce n'est pas un défaut de sa liberté, mais c'est la perfection même de cette liberté. De même que si une colonne ne peut pas être abattue, c'est une preuve de sa grande solidité, si un soldat ne peut jamais être vaincu, c'est la preuve suprême de son grand courage ; ainsi la liberté

divine est d'autant plus parfaite qu'elle ne peut vouloir le mal, qu'elle demeure invulnérable à ses traits. Saint Anselme (1) l'avait déjà reconnu, quand il écrivait que le pouvoir de mal faire n'est ni la liberté, ni une partie de la liberté; Saint Thomas (2) l'a expliqué admirablement, quand il a dit que cela est vrai en général de toutes sortes de natures et d'états. Si en effet la faculté de pécher fait partie de la liberté dans l'état de la vie présente, il n'en est pas de même dans l'état de gloire des anges ni des hommes, ni dans la nature de Dieu. Sans doute la liberté a plus ou moins d'étendue, s'étend à un plus ou moins grand nombre d'objets, selon les sujets qui en sont doués et dont les perfections sont inégales : mais elle ne subsiste pas moins dans la nature parfaite de Dieu, à côté d'une sainteté inviolable, et aussi chez les anges et les hommes béatifiés et dès lors incapables de pécher. Dieu est donc libre dans l'exécution de ses œuvres.

Apprends par là, ô mon âme, à craindre Dieu dans tes dérèglements. Si tu tombes entre les mains de sa justice, personne ne pourra te protéger contre ses traits. Mais apprends à espérer, si tu te voues à l'aimer sincèrement; car quand bien même toutes les puissances de la terre se ligueraient contre toi, leurs vains efforts n'empêcheraient pas ta glorification. Apprends aussi, ô mon âme, à être puissante, quand il s'agit de faire des actes de vertu et à être impuissante pour le vice : car « *pourquoi te glorifies-tu de ta malice, toi*

1. *De lib. arb.* c. 1.
2. *Sentent. dist.* 26, art. 4.

« *qui est puissant pour le mal ?* » (Ps. 51.). Apprends enfin à servir ton Dieu librement, sans contrainte et sans tristesse, puisque, lui, te fait du bien de son plein gré, sans y être forcé. Donc, « *mon Dieu, je vous offrirai des sacrifices du* « *fond de mon cœur et j'exalterai votre nom* » (Ps. 53.) par de magnifiques louanges.

XXIVe MÉDITATION

DE L'AMOUR DE DIEU ENVERS LES CRÉATURES

SOMMAIRE

Dieu les aime toutes — d'un amour éternel, constant, gratuit, singulier — et fécond.

I

Considérez la réalité de l'amour de Dieu envers ses créatures ; il les aime toutes d'un amour naturel ou d'un amour surnaturel. En voici la raison : Dieu a une volonté dont le premier mouvement et le premier acte est d'aimer, c'est-à-dire de s'incliner vers ce qui est bon et d'y tendre comme vers son objet propre. Le premier bien qui s'offre à la volonté de Dieu étant son Essence infinie, celle-ci est la première aimée. Les créatures viennent ensuite, parce qu'elles sont

les images et les effets de cette Essence, C'est pourquoi l'amour que Dieu se porte à lui-même, le provoque et le pousse à aimer les créatures, de même que l'amour que l'on a pour le père incline à aimer les enfants. L'amour de Dieu pour les créatures n'est donc que comme un rejeton, ou une extension de l'amour qu'il a pour son Essence, c'est-à-dire pour lui-même.

La preuve évidente de cet amour résulte encore de ce fait qu'aimer n'est autre chose que vouloir du bien à quelqu'un. Or, il n'y a pas une seule créature à qui Dieu ne veuille du bien à cause de son infinie bonté. De son plein gré, à toutes il fait du bien, il les crée, leur conserve l'être. Or, agirait-il ainsi, s'il ne les aimait pas ?

Mais comme les biens dont il gratifie ses créatures sont de deux sortes, les uns naturels et les autres surnaturels, de là résulte une différence dans le degré d'amour qu'il leur témoigne. Les unes sont aimées de lui d'un amour simplement naturel, parce qu'elles n'ont part qu'aux biens de la première espèce, dont l'effet n'est pas d'élever la nature au-dessus d'elle-même, telles sont toutes les créatures de ce monde, les éléments, les hommes, même les pécheurs réprouvés et les démons ; pour ces derniers, Dieu conserve un amour naturel qui se manifeste en ce que, malgré leur malice et leur ingratitude, il les fait subsister et ne les anéantit pas.

D'autres créatures sont plus chèrement aimées, à savoir, d'un amour surnaturel ; ce sont celles à qui il accorde ses grâces dans le but de les promouvoir à la gloire. Par l'affection singulière que

Dieu leur porte, il les élève au-dessus de leur condition naturelle et les fait grandir au milieu de toutes les autres créatures, comme un roi élève ceux de ses sujets qui ont le bonheur d'être ses favoris. Dieu, dit saint Augustin (1), aime tout ce qu'il a fait, mais spécialement les créatures raisonnables et parmi celles-ci plus spécialement celles qui sont les membres de son Fils unique : il a un amour encore plus grand pour son Fils unique lui-même.

J'admirerai cet amour de Dieu et je m'en réjouirai : car quelle nouvelle plus étonnante et plus heureuse peut apprendre une vile et méprisable créature, sinon celle-ci, qu'elle est aimée de son Créateur ? « *Car, ô Seigneur, vous aimez* « *tout ce qui a l'être, et vous ne haïssez rien de* « *tout ce que vous avez fait* » (Sag. 11) ; mais « *qu'est-ce que l'homme,* » ô mon Dieu, « *pour* « *que vous l'honoriez au point de lui donner* « *votre cœur ?* » (Tob. 7.) « *Qu'est-ce que* « *l'homme, pour que vous vous souveniez de* « *lui ?* » (Ps. 8.) Hélas ! notre indignité est si grande, nos fautes si énormes, nos vices si monstrueux et notre vie si déplorable ! Et cependant vous avez de l'amour pour nous ; vous si grand, pour des créatures si chétives, vous si auguste et si plein de majesté, pour des vermisseaux qui rampent sur la terre et la souillent continuellement. Vous êtes l'Infini : nous sommes donc à une distance infinie de vous ; mais vous franchissez cette distance pour vous unir à nous par l'amour. Oh ! qu'il soit à jamais béni cet amour !

1. Tract, 101 *in Joan.*

Je vous remercie, ô mon Dieu, en mon nom et au nom de toutes les créatures de l'univers.

II

Voici les qualités de l'amour de Dieu : il est éternel, constant, gratuit et singulier.

Son amour est éternel : il n'a jamais été nouveau, car c'est de toute éternité que Dieu a porté le décret de faire un jour du bien à toutes ses créatures. « *Il nous a aimés avant la création du « monde*, » dit saint Paul. (Eph. 1.)

Son amour est constant : car sans jamais varier, ce grand et excellent Maître a persisté dans la résolution irrévocable de nous communiquer ses dons, et son cœur enflammé d'un admirable amour a persévéré dans une sorte de sollicitude inquiète et de préoccupation bienveillante envers nous, qui n'a pas connu un seul moment de trêve ou de repos. « *Je t'ai aimé d'un amour éternel.* » Jer., 31.)

Son amour est gratuit : car Dieu n'a en vue aucun intérêt, il ne compte sur aucun retour d'affection : l'unique motif de son amour c'est la surabondance de sa bonté ; parce qu'il en est rempli, il désire la communiquer comme une fontaine où l'eau arrive à grands flots ne demande qu'à se répandre. Ce ne sont pas les puissants attraits des créatures qui provoquent son amour : l'attrait auquel il cède ne vient pas du dehors : c'est dans sa bonté naturelle et en lui-même qu'il le trouve, comme si toute son Essence n'avait d'autre fin que l'amour de ses créatures. « *Je les aimerai*, dit-il, *de mon plein gré.* » (Osée, 14.)

Enfin son amour est singulier, car il aime chaque créature en particulier autant que, si ayant oublié le ciel, la terre, tout en un mot, il n'avait qu'elle seule à aimer. Celle qui a le bonheur d'être nouvellement admise dans son amitié, n'éprouve aucun préjudice résultant de la société des autres amis, de même que ceux-ci ne subissent aucun dommage de l'admission des nouveaux. Sans doute son amour est leur bien commun, mais parce qu'il est infini, il comble chaque créature de biens aussi grands, que si elle était seule à les recevoir. Son amour est donc à la fois le bien de tous et de chacun en particulier. Remarquez qu'il dit à l'âme qu'il chérit comme son épouse : « *ma colombe* « *est unique.* » (Cant. 4.) Et si l'abbé Rupert a été bien inspiré d'appliquer à Jésus-Christ les paroles de David au sujet de Jonathas, Dieu à son tour peut adresser à l'homme ces mêmes paroles ravissantes de tendresse : « *Comme la mère aime* « *son fils unique, ainsi je t'aimais.* » (II. Rois. 1.)

Je m'exciterai moi-même par la considération d'un si parfait amour : il semble en effet impossible qu'un cœur se refuse à celui de qui il est si noblement aimé. Le Sage nous donne cet avis : « *n'abandonnez pas un ancien ami, car le nou-* « *veau ne le vaudra pas.* » (Eccl. 9.) Ce vieil ami qui ne saurait être remplacé, c'est vous, ô mon Dieu ; car qui donc aime comme vous de toute éternité, si constamment, si gratuitement, si singulièrement que vous ? Pourquoi donc moi, suis-je de glace ? Pourquoi ne suis-je pas tout flamme et tout amour ? Ah ! rien n'allume mieux le feu que le feu lui-même. Or votre amour est un feu, ô

mon Dieu, un feu plus capable, tant il est grand, d'enflammer un cœur de votre amour, que le monde entier, s'il est en feu, ne serait capable d'enflammer un seul corps. D'où vient donc cette glace dans mon âme ? Faites-la fondre, Seigneur, qu'elle se liquéfie et qu'elle se transforme en un amour ardent, afin que je vous aime uniquement comme mon seul bien, purement, c'est-à-dire pour vous-même, constamment enfin et éternellement.

III

Considérez encore l'utilité de cet amour et le bien qui en découle. Ce qui distingue l'amour divin de l'amour créé, c'est que celui-ci est ordinairement stérile et ne produit que peu ou point d'effets. L'amour divin au contraire est actif et fécond en bienfaits, il confère des avantages à ceux qui en sont l'objet, les enrichit de dons et les élève à des hauteurs inouïes, jusqu'à les béatifier et les faire participer dans le ciel aux grandeurs que Dieu lui-même possède par nature. C'est d'autant plus vrai que notre volonté, dit le Docteur angélique (1), n'est pas la cause de la bonté des êtres, mais que plutôt elle est mue par la bonté des êtres comme par son objet. Par suite notre amour, dont le trait distinctif est de vouloir du bien à notre ami, n'est pas la cause de sa bonté, mais au contraire c'est sa bonté ou réelle ou apparente qui provoque notre amour et lui donne naissance ; et puis, un des effets de cet amour consiste à souhaiter à celui que nous aimons la conservation et l'augmentation du bien

1. Quæst. 20. art. 2.

qu'il possède et à nous employer à cette fin. Quant à l'amour divin, il crée et met lui-même la bonté dans les êtres. Saint Thomas veut dire par là que l'amour humain ne donne pas la bonté et les qualités dignes d'être aimées, à ceux qui en sont l'objet, mais qu'il les suppose en eux, tandis que l'amour divin ne les suppose pas, mais les apporte avec lui et produit dans les créatures toute la bonté et toutes les perfections qu'elles ont : c'est lui qui en est la source. Ainsi Dieu a fait à l'homme un double don : celui de son amour de bienveillance d'abord, et puis celui de toute la bonté que possède l'homme. Ce second don n'est jamais accordé que comme conséquence du premier: si Dieu ne commençait pas à accorder à l'homme son amour, celui-ci n'aurait pas un seul degré de bonté. D'un autre côté, si Dieu lui retire un instant sa bienveillance et avec elle son amour naturel et son amour surnaturel, l'homme se verra immédiatement dépouillé de tout : plus de paradis, plus d'espérance, le soleil ne luira plus pour lui, la terre ne le soutiendra plus, l'air ne se laissera plus respirer par lui, ses membres tomberont et toute sa substance retournera dans le néant. C'est ainsi que l'amour divin est la cause de tous les biens.

O mon Seigneur, « *que votre esprit est bon* » (Sag. 12) et combien est suave l'inclination de votre amour à se répandre sur toutes les choses créées ! Qu'ai-je donc à faire de l'amour du monde et des bonnes grâces des grands de la terre ? En fin de compte, quel avantage en revient-il à ceux qui les cultivent et les mendient au mépris des

vôtres ? Oh ! il me suffit d'être en possession de votre amour et de votre grâce ; après cela, que le monde me rejette, je suis satisfait, puisque vous m'aimez, vous, dont l'amour est la source de tout bien.

XXVE MÉDITATION

DE LA HAINE DE DIEU CONTRE LES PÉCHÉS ET CONTRE LES PÉCHEURS

SOMMAIRE

Dieu hait le péché et les pécheurs — qualité de cette haine dans cette vie — dans la vie future.

I

Considérez la réalité de la haine que Dieu a vouée au péché et aux pécheurs, selon la parole du Sage : « *l'impie et son impiété sont* « *également haïs de Dieu.* » (Sag. 14.) Il est vrai qu'il aime tout ce qu'il a fait, mais il n'aime pas le péché dont il n'est pas l'auteur, ni le pécheur comme tel, parce qu'il ne l'a point fait comme pécheur, mais comme homme. Et tant s'en faut que son amour puisse faire obstacle à sa haine, qu'au contraire c'est son amour qui semble l'exci-

ter, là où elle a un juste sujet d'éclater. Car puisque Dieu a de l'amour pour le bien, il s'ensuit nécessairement qu'il hait le mal. Aimerait-il sincèrement le bien s'il ne haïssait le contraire du bien, le mal ?

Et de plus, Dieu est juste, il est saint, il est la pureté et la sainteté même ; il est donc inadmissible que l'injustice puisse lui plaire, car il n'appartient qu'à un être dépravé de ne pas s'indigner à la vue du mal. Aussi dès que le péché est commis, Dieu ne suspend plus l'action de sa volonté ; en qualité de juge souverain, il le condamne intérieurement et il le hait partout où il l'aperçoit.

Le péché mérite bien sa haine et son courroux ; il ruine l'homme qui est sa vive image et son chef-d'œuvre sur la terre ; aussi Dieu s'indigne-t-il contre le péché comme l'artiste s'indigne contre celui qui détériore son œuvre. Alors la haine de Dieu s'appelle haine d'abomination ; elle lui fait considérer le péché comme un mal plus horrible et plus exécrable à ses yeux que ne le sont aux yeux des hommes la peste, la foudre et les serpents.

Mais son indignation et sa haine ne s'arrêtent pas au péché : elles atteignent aussi le pécheur qui le commet volontairement. Dieu le hait comme pécheur, c'est-à-dire parce qu'il s'est infecté lui-même du venin du péché, qu'il s'est souillé, s'est défiguré et s'est révolté contre son souverain, en faisant de l'ennemi de Dieu, son hôte et en violant les lois divines. Pour ces raisons Dieu lui porte une haine qui va jusqu'à l'hostilité ; qui ne se

borne pas à le regarder avec déplaisir, mais qui va jusqu'à lui vouloir un mal qui consiste dans une punition infligée dès ici-bas ou après la mort. C'est une vérité certaine : nous devons l'affirmer constamment et hardiment, dit Lactance (1), car c'est la base souverainement rationnelle et le ferme pivot de toute religion et de toute piété. Seraient-ils, en effet, nombreux les serviteurs de Dieu, si Dieu aimait ceux qui le méprisent et ne lui rendent pas le culte qui lui est dû ?

Enfin un chef d'armée s'irrite à bon droit, quand il voit des soldats se battre mollement ou jeter bas les armes. L'agriculteur se fâche à la vue de ses terres ravagées et de ses troupeaux abandonnés à la cruauté des loups. Dieu a bien autant de raison de s'indigner contre les pécheurs et de ne pas les épargner : il lui appartient de les retenir dans leur devoir par la crainte de sa haine et de sa colère comme par un frein qui sert à les remettre dans le droit chemin, dit le grand saint Cyrille (2).

Je ferai donc un acte de foi en cette vérité et je frémirai en songeant que je puis encourir la haine, l'indignation et la vengeance de mon Dieu. Et puisque c'est le péché qui allume cette haine, je scruterai tous les replis de mon âme pour voir si je l'y découvre et je l'en chasserai aussitôt par toutes sortes de moyens. Je veux rechercher tous mes péchés, jusqu'aux plus véniels. Ah ! perfide iniquité, tu ne réussiras pas à me faire encourir plus longtemps la haine de mon Dieu. « *Je repas-*

1. Lib. de *ira Dei*, cap. 6.

2. S. Cyr. Alex., l. 5, *cont. Julian.*

« *serai toutes les années de ma vie dans l'amer-* « *tume de mon âme* » (Is. 38), jusqu'à ce que j'aie pu apaiser le courroux de Dieu et me réconcilier avec lui.

II

Considérez les qualités de cette haine dont Dieu poursuit le péché et les pécheurs dans cette vie.

Premièrement elle est sereine, sans émotion et sans trouble ; elle n'altère pas sa paix. Dieu n'éprouve pas cette agitation, ces bouillonnements du sang, ce saisissement du cœur, ces changements de couleur, ce tremblement et tous violents effets de la colère qui secouent les faibles mortels en proie à cette passion.

C'est pour cela qu'en second lieu, la haine en Dieu est toujours juste et raisonnable ; en effet toujours en possession de lui-même, il ne poursuit de sa haine que ceux qui méritent d'être frappés et comme il agit sans précipitation, jamais la peine infligée n'est hors de proportion avec la faute. Aussi les justes ne doivent-ils pas redouter d'être enveloppés dans une même haine avec les pécheurs et les pécheurs à leur tour n'ont pas à appréhender d'être châtiés avec excès et sans proportion avec ce qu'ont mérité leurs crimes à l'égard d'une Majesté infinie. Dieu laisse aux hommes les fureurs injustes, alors que la haine trouble leurs sens et que leurs passions les emportent à se venger sans mesure.

Troisièmement la haine chez Dieu est toujours tempérée de quelque amour, elle n'est jamais extrême. Il se souvient de sa miséricorde et ne

fait pas aux pécheurs tout le mal qu'il serait en droit de leur faire. Malgré cette haine, en effet, il les conserve jusqu'à ce que les causes naturelles amènent leur mort, et pendant ce délai, il ne cesse de leur offrir la paix ainsi que son amitié, de les exciter au bien, de les solliciter par sa grâce et par les attraits de sa gloire, qu'il leur permet encore d'espérer, s'ils cèdent au repentir et se convertissent.

De là vient qu'en quatrième lieu, cette haine a chez Dieu cette noble propriété de s'apaiser et de s'éteindre, quand vient à faire défaut l'aliment qui l'entretenait, c'est-à-dire le péché : ce que Dieu hait, en effet, chez les hommes ce n'est pas leur nature, mais le mal. Ainsi quand ils cessent d'être pécheurs, il cesse d'être courroucé et si sa haine persévère, c'est que l'homme dénaturé persévère dans ses offenses, dans ses ingratitudes, dans le mépris des choses saintes et dans sa dureté, car quiconque a renoncé au péché, a éteint la haine de Dieu.

Ces considérations m'inspireront une grande confiance de pouvoir apaiser la colère de Dieu. Seigneur, mes péchés sont innombrables, j'ai méprisé vos commandements et ceux de votre Eglise, j'ai résisté aux inspirations du Saint-Esprit et négligé ses conseils ; je me suis laissé aller à toutes sortes de fautes, graves ou légères ; j'ai entassé péché sur péché ; je n'ai jamais fait de sincère pénitence ; je suis revenu à mes mauvaises habitudes, comme le chien à son vomissement, comme le pourceau à sa fange : pour toutes ces fautes, Seigneur, j'ai encouru justement votre dis-

grâce et je suis devenu l'objet de votre haine. Mais puisqu'aujourd'hui vous me faites la grâce d'étudier les qualités de votre haine et d'apprendre que vous n'êtes pas inexorable, mais que vous êtes propice aux pécheurs repentants, je déclare que tant qu'il me restera un souffle de vie, je garderai l'espoir de rentrer en grâce avec vous et d'apaiser votre colère. C'est dans ces sentiments-là que je vous servirai, Seigneur, et ma consolation sera de penser souvent à ces paroles du Psalmiste : « *O Dieu, vous ne rejetterez pas un* « *cœur contrit et humilié.* » (Ps. 50.)

III

Considérez encore les qualités de cette haine, telle qu'elle s'exercera dans la vie future contre les âmes que la mort aura frappées en état de péché mortel.

D'abord, cette haine sera manifeste et ces malheureuses âmes la connaîtront d'une manière évidente. Elles-mêmes se verront en état de péché, souillées, corrompues et étrangement défigurées. A cette vue, elles s'estimeront dignes d'être abhorrées de tout le monde et surtout de Dieu qui est la pureté absolue et à qui elles comprendront qu'elles doivent singulièrement déplaire.

Cette haine sera subite. Elle ne différera plus le châtiment, elle n'ira plus à la vengeance d'un pas lent. Semblable à une rivière qui, longtemps contenue par des rochers, des digues et d'autres obstacles, coule avec impétuosité dès que ces obstacles ont disparu, inonde tout et emporte dans la mer ce qui s'oppose à sa violence ; semblable à

la foudre qui longtemps retenue dans la nue, éclate enfin avec fureur, tombe sur la terre, ravageant et détruisant tout ce qu'elle atteint : ainsi la haine de Dieu que ne retiendra plus la miséricorde et la patience, éclatera subitement sur ces âmes, à l'instant même où elles sortiront du corps et exercera contre elles d'immortelles vengeances.[1]

C'est ainsi que cette haine sera encore implacable : pendant toute l'éternité elle ne s'adoucira jamais; les âmes demeureront éternellement souillées de leurs péchés désormais irrémissibles et c'est la raison pour laquelle elles seront éternellement odieuses à Dieu et abhorrées de lui : d'où naîtra en elles le désespoir.

Enfin cette haine est la plus redoutable et la plus horrible de toutes les haines imaginables. Qu'est-ce auprès d'elle que la colère des rois, qui cependant est comparée au rugissement du lion ? Qu'est-ce que la détresse d'un favori disgrâcié et dépouillé de tous ses biens, comparée aux angoisses d'une âme haïe de Dieu ? un jeu tout au plus et un amusement. La haine de Dieu est chose si épouvantable qu'il serait préferable d'être mille fois frappé de la foudre que de voir la face de Dieu se détourner de nous et son regard ne pouvoir supporter notre vue.

A quoi pensons-nous donc, ô mon âme, à quoi pensent tous les pécheurs de la terre, qui, pendant que cette effroyable épée est suspendue sur leur tête, vivent, les insensés ! dans la même joie et la même sécurité que si leurs affaires prospéraient merveilleusement. Hélas ! qui a jeté sur leurs

yeux une boue si épaisse, qu'ils n'entrevoient rien des peines qui leur sont préparées ? Ah ! faites, Seigneur, que je préfère les afflictions de la vie présente aux maux à venir. « *Seigneur, ne me « châtiez pas dans votre fureur* » (Ps. 37) au sortir de ce monde. Que mon âme voie alors en vous, plutôt un père plein d'amour qu'un juge sévère. Aussi je souffrirai volontiers toutes les difficultés et tous les malheurs du temps, pour me racheter des feux, des sanglots, des grincements de dents, des ténèbres, des désespoirs et de tous les tourments qui fondront sur vos ennemis. « *Brûlez donc ici, Seigneur, coupez, mais « épargnez-moi dans l'éternité.* » (1)

XXVI[e] MÉDITATION

DE LA MISÉRICORDE DE DIEU

SOMMAIRE

La miséricorde de Dieu en elle-même — à l'égard des pécheurs — à l'égard des justes.

I

La miséricorde de Dieu s'exerce sur toutes les créatures du monde. Mais pour en parler avec exactitude, il est nécessaire de savoir ce qui la constitue essentiellement. Disons donc que

1. S. Bernard.

c'est une vertu qui nous porte à faire du bien à quelqu'un qui est malheureux. C'est bien là ce que Dieu fait : il comble de biens ses créatures dans le but de les délivrer de leurs défauts et de les retirer de leurs misères d'où sans son secours, elles ne pourraient sortir. Faire du bien aux créatures, dit le Docteur angélique (1), leur donner des perfections peut convenir, il est vrai, à la bonté de Dieu, à sa justice, à sa libéralité, comme aussi à sa miséricorde, mais c'est à des points de vue différents. Quand Dieu fait du bien aux créatures, uniquement pour leur faire du bien, sans autre considération, cela s'appelle de la bonté. Quand il fait ce même bien aux créatures et leur communique des perfections, dans certaines proportions et selon les exigences de leur nature, c'est de la justice. Si Dieu leur fait du bien par le seul motif de sa bonté, qui le porte à se communiquer sans en attendre aucun profit, aucun intérêt pour sa gloire, c'est de la libéralité. Mais si Dieu fait du bien aux créatures et leur accorde des perfections dans le but de faire disparaître leurs défauts ou de soulager leur misère, c'est alors l'action propre de la miséricorde. C'est pourquoi en raison même de l'intention qu'a Dieu en faisant du bien à ses créatures, de les délivrer de leurs misères, il mérite le nom de miséricordieux et il possède réellement la vertu de miséricorde, bien qu'il ne ressente en lui-même aucune misère, par une vraie et réelle compassion. Il fit du bien à ses œuvres quand il créa l'univers et il fit œuvre de miséricorde à l'égard de toutes les créatures,

1. Quœst. 21. art. 3.

quand il leur donna l'être avec des propriétés et des facultés naturelles, pour le conserver aussi longtemps que leur condition le permet: par cette action en effet, il les retira de l'abîme du néant, les sépara de la masse des choses possibles et aussi les délivra par là de la première misère que nous pouvons imaginer, qui est de ne pas exister.

Mais cet acte de miséricorde ne lui parut pas suffisant. Il vit que l'état de nature pure était moins noble et moins parfait que l'état surnaturel, soit de la grâce, soit de la gloire, en comparaison desquels on peut l'appeler une profonde misère. En conséquence il accorda aux anges et aux hommes le bienfait de les créer dans l'état de grâce d'où ils pourraient s'élever par degrés jusqu'à la gloire qui est l'affranchissement de toutes les misères.

Enfin mettant le comble à ses bontés, à l'égard de sa créature, qui, si sa puissance ne la conservait, retournerait d'elle-même à son néant et perdrait tout ce qu'elle possède et tout ce qu'elle est, il conserva par son concours direct son être, dans la mesure où la nature de cet être le demande. Il le fit, dit saint Denys (1), par sa bonté conservatrice dont l'effet est de préserver les créatures de la perte de tous leurs biens : c'est ce que les théologiens appellent une rédemption, en ce sens que Dieu empêche les êtres de retomber dans le néant.

J'inviterai toutes les créatures qui existent, à louer cette miséricorde, me jugeant incapable de le faire moi-même dignement. Anges et hommes,

1. *De div. nomin.* c. 8.

cieux et terre, louez Dieu, bénissez-le, exaltez-le dans tous les siècles, parce que tous les êtres ont éprouvé les effets de sa miséricorde. O Dieu très bon, nul ne peut étendre sa miséricorde aussi loin que vous. Le soleil ne peut affranchir les hommes que des ténèbres : il n'éclaire à la même heure qu'à peine un tiers du monde et sa lumière ne luit que pour des créatures mortelles. Que tout cela est peu, Seigneur, au prix des innombrables bienfaits de votre miséricorde qui est universelle ! Jamais aucun astre n'exerça tant ni de si douces influences ; jamais terre ne fructifia si abondamment ; jamais source n'épancha plus largement ses eaux. Seigneur, éclairez mon esprit, afin que je contemple plus longtemps ces merveilles, enflammez mon cœur, afin qu'après avoir constaté la richesse de votre miséricorde à l'égard de tous les êtres, je vous remercie au nom de tous, et que je me consacre ou plutôt me consume à votre service, par reconnaissance pour vos miséricordes.

II

Considérez la miséricorde de Dieu s'exerçant sur les pécheurs : car pas même à eux cette miséricorde ne fait défaut, pas plus que la lumière ne manque au soleil, ou l'eau à la mer. Cette miséricorde appliquée aux pécheurs s'appelle de la mansuétude, de la patience, de la clémence.

Premièrement c'est de la mansuétude. Dès que l'homme a commis son offense, et a fait acte d'ingratitude, Dieu ne se trouble pas, ne se dépite pas ; son visage n'est pas à l'instant même altéré par le déplaisir et le chagrin.

Secondement, c'est de la patience. Le plus souvent, en effet, Dieu attend longuement le repentir du pécheur. Il ne le punit pas sur le champ, comme s'il n'était occupé qu'à épier les fautes des hommes, pour les surprendre dans leur péché et les condamner sans délai. Je péchais, dit saint Bernard (1), et vous, Seigneur, vous faisiez semblant de ne pas voir mes offenses. Je ne m'abstenais pas de vous offenser, et vous, vous vous absteniez de me punir ; je prolongeais longuement mon iniquité, et vous, Seigneur, vous prolongiez votre pitié.

Troisièmement, cette miséricorde est appelée de la bénignité. Elle est toujours disposée, en effet, à recevoir le pécheur, s'il fait pénitence et consent à embrasser une meilleure vie. Quand bien même ses péchés seraient plus rouges que l'écarlate, plus nombreux que les cheveux de la tête, quand bien même ils consisteraient en impiétés, sacrilèges et abominations telles que l'enfer n'en connaît pas de plus épouvantables et qu'il mériterait d'être rompu et brûlé vif, il est reçu avec les douceurs et les caresses de la grâce qui lui est conférée sans retard et remis au nombre des fils de Dieu que le paradis attend.

Quatrièmement, cette miséricorde s'appelle de la clémence. Le pécheur qui refuse de s'amender et qui comme Pharaon meurt dans son endurcissement, Dieu le punit avec moins de rigueur et de sévérité que ne l'exigerait sa justice. Il aurait le droit d'augmenter les peines des damnés, mais par clémence, il laisse, dans l'exécution de ses

1. *Serm. 3, Domin. 6, post Pentec.*

arrêts les plus rigoureux, s'épancher de son cœur quelques gouttes de miséricorde, qui calment l'ardeur des flammes éternelles. Aussi les pécheurs l'appelleront-ils au jour du jugement un agneau, parce qu'il les traitera avec plus de douceur qu'ils ne l'auront mérité.

J'admirerai cette miséricorde : car qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que cet abominable pécheur, qu'est-ce que cet homme rebelle à vos volontés, pour que vous daigniez lui accorder tant de faveurs ? Quel roi pousse la clémence jusqu'à pardonner trois fois des crimes de lèse-majesté ? Et vous, Seigneur, c'est en tout temps que vous tendez vos bras au pécheur, au moment même où il vous résiste et où il aggrave son péché en abusant de votre infinie miséricorde. Quelles ténèbres dans son esprit ! quel venin dans son cœur ! Quelle malice dans ses yeux ! quelle brutalité dans son âme ! Je suis rempli de honte et de confusion pour mes semblables, quand je les vois vous traiter avec un tel mépris. Mais ma honte est à son comble, quand je songe que moi-même aussi j'ai eu de pareilles audaces. Votre miséricorde, Seigneur, n'en est pas moins un grand bien pour nous ; après les désordres de notre vie, elle sera notre refuge et nous jouirons des avantages qu'elle ne cesse de nous offrir.

III

Considérez encore la miséricorde de Dieu s'exerçant sur les justes et sur les Saints que saint Paul appelle « *des vases de miséricorde.* » (Rom. 9.) Si à l'égard des pécheurs elle est si

grande et équivaut à en un si grand nombre de vertus, à l'égard des justes elle est plus grande encore, car il est raisonnable que ceux qui aiment Dieu et qui l'honorent, participent au trésor de ses miséricordes plus largement que ceux qui tous les jours l'offensent. S'il nous a témoigné de l'amour, alors que nous étions ses ennemis, que ne fera-t-il pas, quand nous nous serons réconciliés avec lui ? S'il donne un baiser à un traître, à Judas, de quelle douceur et de quelles caresses n'accablera-t-il pas un cœur loyal qui ne respire que son amour et qui n'a qu'un désir, lui complaire ? Aussi pour exprimer cette miséricorde à l'égard des justes, il ne faut pas avoir recours à un moins grand nombre de noms et évoquer un moins grand nombre d'attributs divins, que lorsqu'il s'agit de la miséricorde divine à l'égard des pécheurs.

Nous dirons donc que cette miséricorde consiste dans l'adoption des justes en vue du céleste héritage, qu'elle leur confère le pouvoir de devenir les enfants de Dieu et le droit aux biens éternels. Elle consiste aussi dans une protection spéciale qui veille sur les justes, leur donne les grâces nécessaires pour résister aux puissances de l'enfer et les préserve du péché dans l'avenir. Elle consiste encore dans cette affabilité dont il use dans ses entretiens avec eux, selon cette parole : « *mes délices sont d'être avec les enfants des* « *hommes.* » (Prov. 8.) Il leur parle intérieurement par les illuminations de l'intelligence et les inspirations de la volonté et il leur permet de lui répondre dans des colloques et des entretiens

spirituels, pleins de familiarité et d'amour, qu'il leur suggère lui-même dans l'oraison. Cette miséricorde se traduit par une suavité qui lui fait punir dès cette vie de peines légères et temporelles leurs fautes vénielles, dans le but de les affranchir des châtiments plus rigoureux de l'autre vie. Elle se traduit par une douceur d'où découlent pour eux des consolations intérieures, une paix de la conscience et un avant-goût du ciel, supérieurs à tous les plaisirs que peuvent procurer les joies de la terre. Enfin elle se traduit par une munificence qui leur communique largement ses biens et ses bénédictions jusqu'à les couronner dans l'abondance de sa gloire, selon la parole du prophète royal : « *C'est lui qui te couronne de miséricorde et* « *d'amour et qui rassasie tes désirs de bon-* « *heur.* » (Ps. 102.)

O Seigneur ! qu'ils sont heureux vos saints et tous ceux qui vous servent ! Que c'est à bon droit que votre miséricorde est qualifiée de plus élevée que les cieux, car elle se répand avec une abondance infinie sur les saints qui sont des cieux mystiques et sur les saints du paradis que vous délivrez pour toujours de toutes les misères et de toutes les douleurs de ce monde ! O mon âme, n'es-tu pas ravie de l'amour de ton Dieu si clément et si miséricordieux ? A la vue de tant de miséricorde ne concevras-tu pas de nouveaux désirs de l'aimer plus ardemment ? Oui, Seigneur très miséricordieux, je vous le demande de tout mon cœur : mais que votre miséricorde fortifie ma faiblesse, que j'aie le bonheur, moi si fragile, d'être reçu dans votre sein immense ; car « *votre*

« *miséricorde est préférable à toutes les vies de* « *ce monde.* » (Ps. 62.) Oh ! jamais je ne l'oublierai, « *je chanterai éternellement les miséricor-* « *des du Seigneur* ». (Ps. 88.)

XXVIIe MÉDITATION

DE LA JUSTICE DE DIEU

SOMMAIRE

Il y a en Dieu — une justice distributive, — une justice vindicative, — une justice rémunérative.

I

Il y a en Dieu une justice distributive : il l'exerce à l'égard de toutes les créatures du monde à qui il a donné et donne chaque jour ce qu'il leur appartient d'avoir, ce qui convient à leur nature et à leur condition. On l'appelle distributive, parce que de même que dans une grande maison un sage économe fait à chacun la distribution de ce qu'il lui faut, de ce qui convient eu égard au bon ordre de la maison ; ainsi Dieu fait acte de cette sorte de justice quand, ayant créé le monde, et le gouvernant en vue d'une fin, il donne à chaque créature les parties, les propriétés et les qualités assorties à sa nature et nécessaires pour atteindre la fin à laquelle sa sagesse et sa volonté l'ont destinée. C'est ainsi que l'âme ayant été

créée pour voir Dieu et l'aimer, Dieu lui a donné une intelligence et une volonté ; le corps ayant été fait pour travailler ici-bas, a reçu des mains et des bras. Puisque le soleil a été créé pour éclairer ce monde, il l'a doté d'une puissance d'éclairer qui ne s'éteint jamais ; aux animaux qui doivent servir l'homme, il a donné la force ; à ceux qui doivent le nourrir, une chair plus tendre et plus délicate ; à chaque arbre, à chaque plante, en un mot à tout ce qui existe dans le monde, il a conféré les énergies ou les facultés nécessaires pour atteindre leur fin. L'Ecriture donne à Dieu dans le récit de la création un nom qui en hébreu signifie juge (1), pour nous faire entendre qu'il faisait alors un acte de justice en distribuant à chaque créature ce qui lui convenait. Elle ajoute que passant comme en revue tout cet univers, Dieu « *vit que* « *tout ce qu'il avait fait, était excellent* » (Gen. I), car toutes les créatures étaient munies de tout ce qu'il leur convenait d'avoir, eu égard à la fin pour laquelle elles avaient été créées. Le divin saint Denys (2) reconnaît en Dieu cette justice distributive et dit que Dieu mérite d'être loué parce qu'il a donné à chacun selon sa dignité, parce qu'il a donné à chaque créature dans une très équitable

1. Quel est le vrai sens étymologique du nom « *Elohim* » que la Bible donne à Dieu ? D'après certains ce mot viendrait de « *alah* » qui signifie en arabe *étonnement, stupeur* : c'est en effet le sentiment qu'éprouve l'homme quand il songe à la grandeur incompréhensible de Dieu. (Voir Staudemmayer : *Dogm.* II. 169. apud Goschler, art. *Dieu.*) Mais cette étymologie est peu probable : voici celle qui est généralement admise : « *Elohim* » vient de la racine « *ala* « qui signifie « *être fort* ». Cette racine a donné le nom « *El* » qui veut dire « *fort, héros, force, Dieu.* » Cette étymologie est donnée par Gesenius, Fürst, Billmann.

2. *De div. nom.* c. 8.

mesure, la manière d'être, la beauté, l'ordre, ainsi que toutes les inégalités nécessaires à l'harmonie hiérarchique des êtres. Il conclut que ceux-là n'ont pas conscience de leur injustice qui osent reprendre la justice de Dieu.

Cette considération m'apprendra à admirer les œuvres de Dieu, à les approuver au lieu de les censurer. Je dirai comme les Juifs. « *Il a bien fait* « *toutes choses* » (Marc 7.) Seigneur, vos œuvres sont magnifiques. C'est un grand plaisir pour moi de considérer la création et l'admirable symétrie qui y resplendit. Non, le monde ne pouvait être ni mieux fait, ni plus sagement ; les cieux et les éléments ne pouvaient être mieux disposés, ni chaque créature ne pouvait être mieux équilibrée : tout y est mesuré, tout y est balancé avec justice et équité. Elle est donc bien vaine la présomption de ceux qui critiquent vos œuvres et murmurent contre vous. Oui, Dieu très juste, vous avez bien fait toutes choses. Que toutes mes œuvres soient faites aussi dans l'équité et que rien ne leur manque de ce qu'elles doivent avoir.

II

Il y a en Dieu une seconde justice, appelée justice vindicative : elle s'exerce à l'égard des pécheurs, quand Dieu leur inflige les peines qu'ils ont méritées. Le pécheur fait une véritable injure à Dieu en vivant dans l'opposition à sa volonté, en désobéissant à ses ordres et en consentant à ce que lui défend son prince et son maître souverain ; il mérite dès lors d'être extrêmement abaissé, d'endurer des déplaisirs et des peines contre sa

volonté et selon la volonté de Dieu. En effet quelqu'un qui a été offensé n'a obtenu réparation pour l'injure et satisfaction pour le tort qui lui a été fait, que lorsque la personne coupable de l'offense a été à son tour extrêmement humiliée ; lorsque pour expier le plaisir injustement goûté, elle a subi par contrainte des déplaisirs et des peines, enfin, lorsqu'elle est soumise de force aux lois et à la volonté contre lesquelles elle s'est rebellée. C'est donc justice que le méchant soit profondément humilié et qu'il soit condamné à brûler éternellement selon la volonté de Dieu. C'est ce que fait la justice vindicative de Dieu : elle commence dès cette vie, elle s'achève au moment de la mort et au grand jour du jugement.

Et en cela nul n'a le droit de blâmer Dieu, ni de l'accuser, car, dit Lactance (1), si la loi qui frappe le criminel de la peine qu'il mérite est juste, si le juge ne cesse point, parce qu'il punit le crime, d'être juste et intègre, car punir les méchants, c'est conserver les bons ; Dieu pareillement est bon, quoiqu'il inflige des peines aux pervers dans le but de les empêcher de nuire plus gravement aux gens de bien. Supposez une grande et noble famille, où l'on verrait un serviteur voler le bien de son maître, le mépriser, lui refuser l'obéissance qu'il lui doit ; allons encore plus loin, où ce serviteur massacrerait domestiques et enfants, frapperait la femme de son maître et lui ferait violence, et finalement mettrait le feu à la maison ; sans doute, si le maître de la

1. *De ira Dei*. c. 17.

maison ne se fâchait pas contre un tel serviteur, s'il ne le punissait pas, une telle conduite ne serait pas de la patience, mais une stupide insensibilité ; ce maître ferait preuve non pas de clémence et de miséricorde, mais bien plutôt de cruauté et de barbarie. De même ce ne serait pas en Dieu une vertu de voir dans sa propre maison qui est le monde entier, ses serviteurs mépriser ses lois, blasphémer son nom, se mettre en opposition continuelle avec sa volonté, commettre toutes sortes d'excès et malgré cela de ne pas s'émouvoir à cette vue et de ne pas les punir. Je conclus donc qu'il y a en Dieu une vertu redoutable aux impies, c'est la justice vindicative.

Ayons peur de cette justice, si les attraits du bien ne suffisent pas pour nous conquérir à la vertu. Hélas ! « *Est-elle connue cette justice, sur* « *cette terre d'oubli ?* » (Ps. 87). C'est elle qui remplit le monde d'horreur, qui arme toutes les créatures et les envoie punir les méchants, c'est elle qui a bâti des prisons de soufre et de feu dans le sein de la terre. O folie des pécheurs, ô audace effrénée qui ose provoquer cette justice contre eux-mêmes ! Hélas ! ô mon âme, que feras-tu, si tu vois un jour cette justice vindicative s'en prendre à toi pour tant de péchés que tu as commis et que tu multiplies tous les jours ? Dieu très juste, je veux changer de vie, quoi qu'il me faille sacricrifier, quoi qu'il faille souffrir. Mais si je ne le faisais pas, vous feriez régner sur moi votre justice à laquelle je me soumets d'avance. Usez de votre droit, il n'est pas raisonnable que vous ne l'exerciez pas sur moi.

II

Dieu exerce à l'égard des bons sa justice : c'est la justice rémunérative : elle consiste à récompenser par de très grands biens ceux qui durant cette vie l'aiment et le servent fidèlement. Il est vrai de dire que Dieu en principe ne doit rien à personne, que la créature lui appartient tout entière avec tous ses droits, et mille fois plus qu'un esclave n'appartient à son maître ; que la créature ne s'appartient nullement à elle-même, de telle sorte qu'elle ne peut rien offrir à Dieu qui ne soit déjà strictement à lui et qu'il n'ait le droit d'exiger au titre de créateur, de conservateur et à bien d'autres titres. Dieu donc ne doit en rigueur de justice aucune récompense à sa créature pour ses services qui ne sont que l'acquittement d'une dette. Mais Dieu a fait une promesse, il a donné sa parole que les bonnes œuvres faites pour l'honorer et le glorifier seraient récompensées par une éternité de bonheur. Il est donc devenu notre débiteur, dit saint Augustin (1), non en recevant quelque chose de nous, mais par ses promesses : on ne doit pas lui dire : rendez ce que vous avez reçu, mais donnez ce que vous avez promis. Et qu'est-ce qui l'a déterminé à faire de semblables promesses ? sa bonté naturelle d'abord, et puis il était digne de sa justice d'autoriser les âmes vertueuses à attendre de lui des joies et des biens, puisqu'elles se sont efforcées de lui plaire, de répondre à ses désirs, de procurer sa gloire et qu'elles auraient même, si c'eût été possible, accru ses biens et ses perfections. Jamais ce Dieu

1. In Ps. 83.

très bon ne se laisse dépasser en bonne volonté et en amour. Il dit fréquemment : « *Je serai ta* « *récompense infinie.* » (Gen. 15.) et : « *Qui-* « *conque m'aura glorifié, je le glorifierai.* » (I Rois, 2.) Ainsi donc il s'est engagé à donner à titre de récompense, des honneurs, des biens et des joies éternelles, aux âmes qui l'auront honoré, servi et contenté par leurs bonnes et généreuses actions. C'est en cela que consiste la justice rémunérative.

Oh ! que cette vérité me ravit d'admiration ! les créatures ne peuvent faire du bien à Dieu que par le désir : car puisqu'il possède la plénitude de tout bien, il ne saurait rien recevoir de personne. Mais lui peut leur faire à elles du bien en réalité. De nos bonnes œuvres, il ne retire aucun profit, aucune utilité, et cependant il les met à un si haut prix, il les estime tant qu'il leur attribue comme récompense son paradis; les créatures qui en servant Dieu témoignent de l'estime qu'elles ont pour lui, ne lui procurent qu'une gloire extérieure ; Lui au contraire les glorifie intérieurement jusque dans l'intime de leurs âmes qu'il comblera de lumières, de délices et de gloire. Et ces grandes choses il veut les accomplir non par un don purement gratuit, par une pure faveur laissée à sa discrétion, mais en vertu d'un engagement et à titre de justice, afin que les bons espèrent leur félicité avec une plus ferme confiance et qu'ils parviennent à sa possession par une voie plus noble. O mon Dieu, c'est ainsi que vous semblez oublier vos intérêts pour vous lier envers ceux qui vous doivent tout. Quel trait de

bonté dans votre justice même. A mon tour, mon Dieu ! je veux me lier à votre service : « *Vous* « *êtes mon partage, Seigneur; je l'ai juré,* « *j'observerai votre loi.* » (Ps. 118.)

XXVIIIe MÉDITATION

DE LA PROVIDENCE DE DIEU SUR TOUTES LES CHOSES CRÉÉES

SOMMAIRE

Existence — suavité — infaillibilité de la Providence divine.

I

La Providence de Dieu embrasse tous les êtres créés. Si par la providence divine il faut entendre la pensée et la volonté de donner à chaque chose ce qu'il convient qu'elle ait pour arriver à sa fin, on peut dire que Dieu a toujours eu cette pensée et cette volonté à l'égard de toutes ses créatures. Sa sagesse infinie lui permet de connaître jusqu'aux êtres les plus petits et les plus vils de l'univers, ainsi que les moyens nécessaires ou utiles pour atteindre telle fin particulière : son amour, sa miséricorde et sa justice l'inclinent d'autre part à faire du bien aux créatures. Nous devons donc conclure de l'étude des attributs

divins que Dieu prend soin de ses créatures par sa providence.

Nous pouvons arriver à la même conclusion d'une manière plus certaine encore, en considérant ce monde qui depuis 5600 et tant d'années dure et se maintient dans le même état. Les planètes et les étoiles reviennent après une longue course à leur point de départ; les éléments n'usent pas leur énergie dans la lutte perpétuelle qui est la conséquence de leurs qualités opposées; les quatre saisons de l'année semblent danser en rond et reparaissent à leur tour sans jamais faire défaut; les espèces minérales, végétales et animales restent invariables malgré la variété infinie des individus qui se succèdent les uns aux autres. Un tel ordre comment pourrait-il durer si longtemps, si personne ne tenait en main la direction générale? Une grande armée, qui cependant est composée de créatures raisonnables se débande, si un chef grave et prudent n'en a pas le commandement. Comment dès lors ce monde, qui est composé en majorité de créatures dépourvues de raison et de sentiment, ne se désorganiserait-il pas, si Dieu n'y pourvoyait par sa providence?

Il est raisonnable enfin que l'auteur des créatures en prenne soin. Le rôle de Créateur et celui d'Administrateur, dit saint Jean Damascène (1), appartiennent à la même personne. Ce serait une preuve d'impuissance, si Dieu après avoir créé le monde, laissait à un autre le soin de le gouverner et de l'administrer. Quel est l'ouvrier qui néglige son ouvrage? Il n'y avait pas d'injustice à ne pas

1. L. 2 *de fide orthod.* c. 29.

appeler un être à la vie, mais ne pas en avoir soin, après qu'on l'y a appelé, c'est de la barbarie pure. Nous voyons les pères et les mères pourvoir à l'instruction et à l'éducation de leurs enfants, les poules rassembler soigneusement leurs poussins sous leurs ailes, s'épuiser en soins et en tendresse pour pourvoir à tous leurs besoins : nous voyons même les animaux les plus sauvages poussés par un instinct naturel nourrir leurs petits, les lamies elles-mêmes, monstres marins affreux, donner leur sein à têter à de petits monstres qu'elles ont engendré. Ce sont autant de faits destinés à être des images de la providence plus excellente du Créateur sur toutes ses créatures, particulièrement sur l'homme, providence dont le but est de fournir à l'homme les moyens suffisants pour atteindre sa fin particulière, qui est la béatitude. Comment imaginer que Dieu ne s'occupe en aucune manière d'une infinité d'hommes créés à son image, et qu'il ait résolu de les abandonner sans secours dans leur état de nature déchue ?

Ce serait lui faire injure que de le supposer. Dieu, dit le Docteur angélique (1), est prêt de son côté, à donner à tous la grâce, « *car son désir est* « *que tous les hommes soient sauvés et qu'ils* « *parviennent à la connaissance de la vérité.* » (I Tim. 2.) Ceux-là seuls sont privés de la grâce qui y mettent un empêchement volontaire. Ainsi à l'heure où le soleil éclaire le monde, s'il arrive à quelqu'un à qui il plaît de fermer les yeux, un grave accident, faute d'y voir, ce sera bien à lui qu'il faudra en attribuer la responsabilité, bien

1. *Lib.3 cont. Gentes.* c. 159.

qu'il soit vrai que pour y voir, il a besoin d'être prévenu par la lumière.

Je le crois donc Seigneur, je le crois fermement, votre Providence veille sur toutes choses et sur tous les hommes, sur ceux-là même qui vous oublient et qui ne se mettent pas en peine de vous servir. Ah ! que je regrette qu'une vérité si évidente soit niée dans ce monde par des esprits misérables qui se privent de la pensée la plus douce et la plus consolante. Quelle pensée est de nature à consoler davantage les mortels, au milieu de tant d'évènements contraires, que de considérer tout ce qui arrive non comme un effet du hasard aveugle ou de ce qu'on nomme la fortune ou enfin d'un tyrannique destin, mais bien comme un effet de votre paternelle sollicitude ? Oh ! Seigneur ! qu'il m'est doux de songer que vous avez soin de moi ! Si le voyageur se console au milieu des incertitudes et des dangers de la route, en voyant son guide auprès de lui, comment ne me consolerai-je pas, moi, au milieu des sentiers tortueux de cette terre étrangère, quand je sais que votre Providence s'est constituée mon guide ? Oh ! que mon âme est heureuse ! « *Le Seigneur me conduit,* « *rien ne me manquera*. (Ps. 22.)

II

Cette Providence est suave, car Dieu s'accommode à la nature des divers agents de ce monde. Pour que ce monde fut aussi parfait que possible après Dieu, il fallait qu'il renfermât toutes sortes de degrés de bonté bien assortis. De là vient qu'on y voit trois sortes d'agents ou de causes : les unes

nécessaires et dont l'action toujours semblable à elle-même ne saurait être empêchée, tel le soleil qui chaque jour se lève et éclaire le monde ; les autres contingentes, celles-ci agissent aussi par nécessité, mais leur action peut être empêchée par un accident quelconque ; par exemple, un arbre peut ne pas porter de fruit, par suite de la gelée ou de la grêle. Les troisièmes causes sont les causes libres, elles peuvent agir ou ne pas agir à leur gré.

La perfection du monde exige encore qu'il y ait diversité de conditions parmi les créatures, sans cela le monde ne pourrait même pas subsister. Les unes sont dépendantes et inférieures, les autres sont supérieures et dominantes. Celles-ci sont faibles, celles-là sont fortes et puissantes. Les unes durent peu, les autres longtemps ; celles-ci jouissent de l'abondance, celles-là n'ont que la pauvreté ; certaines sont au repos, d'autres en activité. Le monde, pour être parfait, exigeait cette diversité d'agents et de conditions ; supprimez cette inégalité des créatures, vous lui ravissez sa beauté. Ainsi manquerait de beauté un tableau où les couleurs ne seraient pas variées et un chant musical où il n'y aurait de diversité ni dans les voix ni dans les tons.

Or, s'il appartenait à la Providence de mettre cette variété dans le monde, il lui appartient au même titre de l'y conserver. Le rôle propre de la Providence, dit saint Denys (1), c'est de respecter la nature de chaque être ; dans ce but elle laisse agir toutes les causes selon leur nature et leur puissance ; elle laisse les causes nécessaires

1. Cap. 4. *De divinis nomin.*

tendre nécessairement à leurs fins, les causes libres y tendre librement. Elle concourt aux actions de toutes les créatures selon la portée et l'étendue de leurs forces, excepté dans quelques cas fort rares, où elle suspend leur activité pour opérer un miracle. En dehors de ces cas, les créatures supérieures tiennent les autres sous leur dépendance, les plus fortes commandent aux plus faibles et toutes disparaissent, quand les lois naturelles amènent leur mort. Ainsi Dieu « *atteint d'une* « *extrémité à l'autre avec force et dispose tout* « *avec suavité.* » (Sag. 8.)

Apprenez à ne pas murmurer contre tant d'inégalités qui se trouvent dans le monde et à ne pas vous poser en réformateur d'un ordre si sagement établi. Le monde est un concert où chacun fait sa partie, un tableau aux couleurs harmonieuses. Pourquoi donc, dit Théodoret (1), vous affligez-vous de ne pas être des Crésus, des Midas ou des Darius ? La nature est essentiellement défectueuse, parce qu'elle est mortelle. Elle a besoin de labourage, d'architecture, de navigation, de couture, de cordonnerie, des arts et des conditions les plus humbles qui sont aussi les plus nécessaires. Il faut dans le monde des ouvriers et des pauvres d'une part et de l'autre des gens riches pour rémunérer leur travail et les faire vivre. Il y aurait injustice à exiger que les créatures dont la nature est d'être libres, fussent contraintes à agir, que les créatures faibles fussent parfaites, que les inférieures commandent aux supérieures et que les plaisirs bornés soient im-

1. L. 6. *de curandis græcorum affect.*

mortels. Il appartient à la Providence de conserver chaque chose conformément à ce qu'exige son degré de force. Si la lune a naturellement moins de clarté que le soleil, la happelourde moins de prix que l'escarboucle, si le pauvre a moins de crédit que le riche, si le loup, plus fort que la brebis, la dévore, si le voyageur est incommodé par la pluie, le nautonnier par la tempête, si le mondain est sevré de ses plaisirs par quelque accident; est-ce une raison, parce que tel particulier aurait intérêt à ce que les lois naturelles n'eussent pas leur effet, pour que Dieu en suspende tous les jours le cours? Ce ne serait rien moins que détruire la beauté de ce monde et en bouleverser l'ordre. Donc, quoiqu'il m'arrive, ô mon Dieu, quand bien même je me trouverais être le plus chétif et le plus misérable des mortels, je n'abandonnerais pas votre étendard, je bénirais toujours votre sainte Providence. Non, il ne serait pas raisonnable, puisque vous-même, vous vous accommodez si suavement à tant de natures différentes, que mon esprit refusât de s'accommoder à son tour à l'ordre établi par votre volonté.

III

La Providence divine est infaillible, c'est-à-dire, qu'elle fait atteindre à toutes les créatures leur fin générale. Chaque créature a en effet deux fins. La première est la fin particulière; c'est celle qui est propre à chaque espèce. Toutes les créatures ont pour fin l'homme : elles servent ou à le nourrir, ou à le vêtir, ou à l'exercice de son corps ou au

contentement de sa vie ou à quelque autre utilité. L'homme à son tour a pour fin la louange, l'honneur et le service de Dieu. Or quoique Dieu, en sage économe, ait donné aux créatures tout ce qui est nécessaire pour atteindre leur fin particulière, il arrive cependant que souvent elles ne l'atteignent pas, ou par le fait d'un accident, par exemple quand à l'entrée même du printemps un arbre dont la fin est de réjouir les yeux de l'homme, a ses branches brisées, ses feuilles et ses fleurs emportées par un orage, ou par le fait de la liberté humaine qui se détermine de son plein gré à offenser Dieu au lieu de l'honorer.

La seconde fin des créatures est leur fin générale, qui n'est autre chose que la gloire de Dieu et la manifestation de ses attributs, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice et des autres. Cette fin est toujours obtenue ; quoi qu'il arrive dans ce monde, les perfections de Dieu s'y manifestent toujours ; sa sagesse et sa puissance éclatent autant dans les créatures les plus grandes que dans les plus petites. Sont-elles florissantes ? elles révèlent sa magnificence ; sont-elles dans un mauvais état et puis finalement périssent-elles ? en disparaissant elles témoignent qu'il n'appartient qu'à lui seul d'être immuable et immortel. Il en est de même de l'homme : si, abusant de sa liberté et méprisant les moyens que Dieu lui donne, il manque sa fin particulière qui est le paradis, il ne manquera pas sa fin générale, qui consiste à contribuer à la manifestation des attributs de Dieu. Ses souffrances dans l'enfer manifesteront la justice divine : lui-même et les autres hommes

apprendront que Dieu est juste, lui qui punit le péché par de tels tourments. C'est ainsi que la Providence est infaillible : elle ne manque jamais le but qu'elle vise, elle fait servir à procurer sa gloire toutes les créatures, dans n'importe quel état elles se trouvent. Elle peut être comparée à un grand cercle dans lequel l'homme est enfermé : il semble quelquefois qu'il s'éloigne du centre, mais en réalité il y est toujours ramené. S'il ne travaille pas à la gloire de Dieu par une vie sainte et toute à l'honneur de Dieu, il procurera malgré lui cette gloire par les châtiments qu'il subira. Par là éclatera la justice et la puissance de Dieu : on verra combien Dieu méritait d'être respecté et aimé par dessus tout, puisque cette âme n'a pu lui refuser ce respect et cet amour, sans se rendre horriblement criminelle et malheureuse.

Ce sera pour moi un sujet de joie de penser que toutes les créatures conspirent finalement à la gloire de Dieu comme à leur fin générale : par là, en effet, Dieu trouve son compte dans tous les événements et sa Providence arrive toujours à ses fins. Puis faisant un retour sur moi-même je me dirai : puisqu'il faut, bon gré, mal gré, que je manifeste les perfections divines, je prends le parti de les manifester plutôt dans le paradis gagné par une sainte vie, que dans les supplices éternels mérités par une vie coupable. O vous donc, ô mon Dieu, dont la Providence ne se trompe jamais dans ses vues, faites que j'emploie si utilement tous les moyens que vous me fournissez pour parvenir à ma fin particulière, c'est-à-dire au paradis, que j'atteigne en même temps ma fin géné-

rale, qui consistera à vous glorifier volontairement dans les siècles des siècles.

XXIXe MÉDITATION

DE LA PROVIDENCE DE DIEU EN FACE DE CERTAINS DÉSORDRES DE LA NATURE, EN FACE DES PÉCHÉS DES HOMMES ET DES AFFLICTIONS DES JUSTES

SOMMAIRE

Tout ce qui dans la nature nous paraît défectueux ou fâcheux s'explique et a son utilité ; — le péché est la conséquence inévitable de cette prérogative accordée par Dieu à l'homme, la liberté ; d'ailleurs la sagesse divine sait tirer le bien du mal ; — les afflictions sont pour les justes une source de mérites.

I

Il y a des esprits audacieux qui blâment la Providence divine, au sujet des monstres, des serpents et de certains animaux très vils qui leur semblent mauvais et nuisibles dans le monde et auxquels la Providence semble ne pas s'étendre, disent-ils. Nous devons au contraire affirmer que

la Providence s'étend même sur ces êtres, car il n'est pas indigne de Dieu de prendre soin de ces êtres qu'il n'a pas dédaigné de créer. C'est même la preuve de la grandeur et de la puissance infinie de son esprit, que de pouvoir veiller avec une égale sollicitude sur ce qu'il y a de plus petit et de plus vil dans la nature, comme sur ce qu'il y a de plus grand et de plus honorable. La lumière du soleil paraît plus vive et plus éclatante quand elle éclaire en même temps que les hauts sommets des montagnes la profondeur des vallées et qu'elle enveloppe au même instant de sa splendeur les cèdres les plus élevés et les herbes qui semblent ramper sur la terre.

Pour ce qui est des monstres, il est évident, que si une cause entravée dans son action par un accident quelconque produit un effet défectueux, Dieu n'est nullement tenu en sa qualité d'administrateur universel, d'empêcher un semblable effet. De plus ce monstre n'est pas absolument inutile : par le contraste de sa laideur il fait merveilleusement ressortir la beauté des créatures de son espèce. S'il s'agit des créatures douées de raison, il leur donne sujet de remercier leur Créateur de ne pas être affligées de la même laideur ou de la même difformité.

Pour ce qui concerne les plus vils animaux et les bêtes que leurs dents, leurs griffes ou leur venin rendent dangereuses, je dis qu'elles sont bonnes chacune dans leur genre. Dans la hiérarchie des êtres elles occupent un rang et remplissent une place dont le vide romprait les proportions et la magnifique harmonie de ce monde. Par exemple,

dit saint Isidore (1), celui qui raserait les sourcils de l'homme, lui enlèverait bien peu de chose en réalité et cependant il aurait détruit la beauté de l'homme. Ainsi celui qui soutient que le plus petit vermisseau n'est pas bon en lui-même, fait injure à toute la nature. Remarquons aussi que les dents, les griffes et le venin sont nécessaires à ces bêtes pour se défendre. Si elles blessent l'homme quelquefois, n'est-ce pas la Providence divine qui s'en sert comme d'instruments de sa justice, pour punir le péché? l'homme innocent n'en serait jamais blessé. Enfin ces bêtes ont plusieurs autres utilités que les sages savent bien reconnaître.

Cette considération m'apprendra à ne jamais blâmer les œuvres de Dieu, et à ne jamais murmurer contre lui, si les créatures me font quelque mal. Au contraire, je m'édifierai moi-même et j'admirerai la Providence divine en chaque chose. En les considérant je dirai comme une âme sainte : Eh ! n'êtes-vous pas aussi les créatures de mon Dieu? Je les provoquerai à louer Dieu à leur manière, à l'exemple des trois enfants de Babylone : « *Glaces et frimas, bénissez le Seigneur* ; *animaux domestiques et animaux sauvages*, « *bénissez le Seigneur ; enfants des hommes*, « *bénissez le Seigneur* ». (Dan. 3.)

II

D'autres attaquent la Providence de Dieu, en lui reprochant de ne pas empêcher efficacement, comme elle le pourrait, tant de péchés qui se commettent tous les jours et peuplent de plus en

1. *De summo bono*, lib. 1, cap. 2.

plus l'enfer. Or réfléchissez bien qu'il convient à la Providence de Dieu, lorsqu'elle a défendu le péché et fourni aux hommes les grâces suffisantes pour l'éviter, de les laisser agir selon leur volonté, tant que dure cette vie. Et en voici la raison : Dieu ne doit ni changer, ni détruire la nature des êtres. Or il a créé l'homme libre, pour qu'il fut en son pouvoir de choisir entre le feu et l'eau, le mal ou le bien, sans subir aucune contrainte. Dieu doit donc lui laisser les coudées franches et ne pas lui faire violence dans ses actes dont il a voulu qu'il fut le maître. Sans cela l'homme pourrait se plaindre, il pourrait dire qu'on lui met aux mains des fers et des chaînes, pour le gouverner comme un forçat ou comme un esclave, qu'on viole les droits de sa noblesse native et de sa liberté.

D'autre part Dieu donne à tous les hommes, même à ceux qui l'offensent, des secours et des moyens pour ne pas l'offenser, s'ils le voulaient : car s'il leur était impossible d'éviter le péché, en le commettant, ils ne pécheraient pas plus qu'ils ne pèchent en mourant, par la raison qu'il leur est impossible d'éviter la mort. Dieu, dit saint Augustin (1), ne nous ferait pas un commandement qu'il jugerait être au-dessus de nos forces ; si donc dans ta faiblesse tu es sur le point de succomber en face du précepte, que l'exemple du Fils de Dieu te fortifie. Il est là présent celui qui t'a donné l'exemple, pour t'encourager. La Providence de Dieu se manifeste donc dans la permission du péché.

Mais où elle se manifeste d'une manière bien plus éclatante, c'est quand du péché qui est un si

1. *In Psal.* 56. q, 22. 2. 2.

grand mal, elle fait sortir quelque bien. Si Dieu, dit le même saint Docteur, empêchait toutes les violations de sa loi, de grands biens manqueraient aussitôt à l'univers. Le lion ne vit qu'à la condition de dévorer d'autres bêtes sauvages plus petites que lui : la patience des martyrs eût été impossible sans la cruauté des persécuteurs. Du péché d'Adam Dieu a fait sortir l'Incarnation et tous les mystères de la vie, de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Les péchés de leur vie passée toujours présente à la mémoire de certains Saints, leur ont donné sujet de s'humilier, de se défier de leurs forces, de se tenir à l'avenir sur leurs gardes et de mettre au service de Dieu une volonté d'autant plus ardente qu'elle avait pour but de réparer un grand mal par un bien plus grand encore. On dit que les chevaux mordus par les loups sont plus courageux que les autres : ce qui est indéniable c'est que certaines âmes que Dieu a arrachées à la gueule du lion rugissant sont désormais plus vigilantes et plus courageuses dans la résistance aux tentations : c'est ainsi que pour elles le péché est devenu une occasion de mérite. Tel fut entre autres saint Augustin : et c'est lui-même qui déclare que Dieu qui est tout-puissant ne permettrait jamais le mal, s'il n'était assez fort pour en tirer le bien.

Je bénirai donc la Providence de Dieu qui laisse commettre le péché. O, Seigneur ! vous mettez de la prévoyance dans notre précipitation, de la prudence dans nos témérités, de la sagesse dans nos folies, de la bonté dans notre malice. Vous faites éclore des roses au milieu de nos

épines, vous nous sauvez par nos ennemis, vous moissonnez le bien là où nous n'avons semé que le mal. « *Cueille-t-on des figues sur les chardons,* « *et des raisins sur les ronces ?* » (Matt. 7.) Oui, mais c'est le secret de votre admirable Providence. Ah ! puissé-je moi aussi, vouloir tirer le bien de mes fautes passées, en devenir plus humble, plus vigilant sur moi-même et plus ardent à vous servir.

III

La troisième plainte qu'on adresse à la Providence a pour prétexte les peines qui arrivent à des gens de bien : c'est la plainte la plus ordinaire. Elle prouve d'abord que les hommes ont le jugement faux : sans cela ils auraient une si grande estime pour la vertu, même lorsqu'elle a à lutter contre l'oppression, la pauvreté, l'ignominie et les tourments, que pour elle ils mépriseraient tous les biens du monde : car à quoi servent-ils le plus souvent si ce n'est à damner les hommes et à leur faire perdre le paradis ? tandis que les afflictions sont pour les gens vraiment vertueux une occasion de triompher et de mériter une place plus glorieuse dans le ciel. « *Il en tombera*, dit le prophète, *mille à votre gauche, et dix mille à votre* « *droite*, » ce qui signifie qu'il y en a dix fois plus qui se damnent dans la prospérité indiquée par la main droite que dans l'adversité que représente la main gauche. En effet rappelons ce que nous avons dit plus haut : la Providence peut se définir la pensée et la volonté qu'a Dieu de fournir aux créatures les moyens de parvenir à leur fin : dès lors

nous devons être convaincus que Dieu veille avec plus de soin sur les justes qu'il accable de malheurs et qu'il éprouve dans de rudes combats. Il faut distinguer en Dieu deux Providences : l'une naturelle, qui n'a pour objet que les biens présents ; et l'autre surnaturelle, qui a pour objet les biens éternels. Or les afflictions des justes sont des effets de la Providence surnaturelle de Dieu, car Dieu les leur envoie comme un moyen très puissant de salut. Aussi bien qu'ont-ils à souhaiter dans ce monde, si ce n'est de le quitter au plus tôt, pour aller jouir de Dieu, l'unique objet de leurs désirs ? Pourquoi méritent-ils d'être appelés gens de bien, sinon parce qu'ils ne mettent pas, à l'exemple des méchants, leur joie et leur bonheur dans cette vie ? Entendez les paroles de saint Denys (1) : Tu appelles saints ceux qui aiment les biens de la terre, comme les mondains, mais de tels saints n'ont pas même une étincelle de l'amour divin et ce sont d'étranges saints que ceux qui font cette injure aux biens à venir les seuls dignes d'être aimés, je veux dire, aux biens divins, de leur préférer les biens de la terre, biens indignes de notre amour. Si au contraire ils aiment les biens célestes, ils doivent dans ce cas se réjouir des peines et de la mort même qui les met en possession de ces biens. C'est imiter les anges que de renoncer à la terre, pour ne vouloir posséder que ce qui est divin. En somme il ne faut pas exiger de la justice de Dieu qu'elle travaille au relâchement et à la corruption des âmes vertueuses, en leur accordant des biens

1. C. 8. *de div. nom.*

funestes et en les traitant avec trop de douceur. Aussi saint Jérôme (1) dit-il, que pas un seul Saint n'a obtenu la couronne sans avoir combattu. Fais des recherches, dit-il, et tu constateras que tous ont été éprouvés par des malheurs. Salomon seul vécut dans les délices, et c'est peut-être aussi ce qui l'a perdu.

De cette considération et des célestes paroles de deux saints Docteurs, il faut conclure que c'est se tromper grandement que de s'insurger contre la Providence de Dieu, à l'occasion des calamités de cette vie. Nous devons les envisager comme des moyens qui dans les vues de la Providence divine doivent servir à nous humilier, à expier nos fautes et à nous aiguillonner dans la voie de la sainteté. Hélas ! de quelle singulière dévotion ne font pas profession ceux qui portent envie aux autres, ceux qui s'estiment malheureux et rejetés de Dieu, si la moindre bise leur resserre un peu la peau ! Quel orgueil de ne vouloir pas se soumettre aux dispositions de Dieu et de se révolter contre elles témérairement, sans vouloir comprendre que l'affliction, la pauvreté, les maladies, les persécutions et même la mort, sont des sentiers choisis par la Providence pour nous acheminer vers Dieu ! Oh ! qu'une telle Providence soit toujours bénie, louée, adorée ! oui, je me soumets et m'abandonne à sa conduite et j'accepte tous les moyens qu'il lui plaira de m'imposer pour parvenir à ma fin bienheureuse.

1. T. 1. *epist.* 10.

XXX[e] MÉDITATION

DE LA PRÉDESTINATION A LA GLOIRE

SOMMAIRE

Ce qu'est la prédestination à la gloire — ses causes — principales différences des prédestinés.

I

La prédestination à la gloire est un décret éternel en vertu duquel Dieu donne le paradis à ceux qu'il prévoit devoir, avec le secours des grâces de Jésus-Christ, finir leur vie dans l'amour de Dieu. Telle est la pensée du Docteur angélique (1). Quelques-uns de ses disciples l'ont mal comprise, et cela, faute de n'avoir pas distingué ce qu'il dit dans ses écrits de la prédestination à la gloire seulement, laquelle prédestination il déclare avoir été faite d'après la prévision des mérites acquis avec le secours de la grâce, et ce qu'il dit de la prédestination à la grâce et à la gloire à la fois, que Dieu a faite indépendamment des mérites. Or, pour comprendre ce décret, un des plus importants de ceux qui intéressent l'homme, car il y va de son éternité, il faut deman-

1. Q. 23. art. 5. et 3 p. q. 1. art. 3 ad 4.

der à Dieu de nouvelles lumières et savoir se contenter d'une science imparfaite.

Représentez-vous donc un roi au sommet d'une haute tour, d'où il découvre la campagne qui s'étend à ses pieds. Il a averti les hommes qui s'y trouvent, qu'ils ont en face d'eux deux chemins, l'un bon, l'autre mauvais; il en voit qui, malgré cet avertissement, prennent le mauvais chemin, où une fin misérable les attend, à la suite de divers accidents. Il en voit d'autres s'engager dans le bon chemin, dans lequel ils avancent heureusement. Voilà l'image de Dieu en ce qui concerne la prédestination. Il découvre de loin, du haut de sa science infinie et de toute éternité, qu'un petit nombre d'hommes suivra le chemin de la vertu et que le plus grand nombre se précipiteront dans le chemin du vice qui aboutit à la perdition, quoique, après les avoir tous créés avec la liberté de choisir entre la voie du vice et celle de la vertu, il leur ait prodigué et ses avertissements et les moyens de choisir le bon chemin. Dans cette prévision qu'a Dieu de toute éternité, il prédestine ceux qui doivent suivre le chemin de la vertu et réprouve les autres qui doivent s'engager dans la voie du vice. Ainsi, dit saint Hilaire (1), l'élection dont certains sont l'objet, n'est pas le fait d'un jugement arbitraire, mais c'est un acte de discernement en faveur du mérite. Il a, dit saint Fulgence (2), prédestiné au supplice ceux qu'il a prévus devoir s'éloigner de lui par la malice de leur volonté, et il a prédestiné à régner avec lui ceux qu'il

1. *In Psalm.* 64.

2. L. 1. *ad Monim.* c. 24.

a prévus devoir revenir à lui avec le secours de sa miséricorde justifiante. Il faut donc admettre que la prédestination a été faite d'après la prévision des bonnes œuvres, que les âmes doivent accomplir non pas avec leur liberté seule, (ce qui serait admettre la science moyenne des anciens marseillais que l'Eglise a condamnés) mais avec le secours de la grâce de Jésus-Christ, c'est-à-dire avec leur liberté aidée et fortifiée par cette grâce ; sans la grâce, en effet, la liberté ne peut ni commencer, ni achever l'œuvre du salut. C'est un point qu'il importe de bien noter, pour ne pas tomber dans l'erreur des Pélagiens, comme le dit saint Augustin (1).

Quand Dieu décida d'accorder à tous les hommes des grâces suffisantes, à tous ceux du moins qui avaient l'usage de la raison et de la liberté, et de leur ouvrir par là le chemin du ciel, son désir ardent était de voir tous les hommes s'engager dans ce chemin. S'il eût prévu de toute éternité que tous durant leur vie s'y engageraient en effet, il les eût tous prédestinés à la gloire. La prévision qui est un acte de son intelligence est antérieure au décret de sa volonté : il convient en effet à quiconque est sage de ne pas vouloir d'une manière aveugle, selon cet enseignement du Sage : « *que* « *tes yeux précèdent tes pas* ». (Prov. 41.) Dieu considéra donc par sa science moyenne ce que ferait chaque homme, si après la chute d'Adam et en vertu des mérites de Jésus-Christ, il lui donnait des grâces et des moyens de salut suffisants. Il vit alors que quelques-uns en feraient un bon

1. *De Prædestin. sanctorum.* 102.

usage et il décréta leur bonheur, c'est-à-dire qu'ils seraient semblables dans la gloire à Jésus-Christ, à qui ils devaient ressembler dans leur vie, selon cette parole de saint Paul : « *Ceux que Dieu a* « *prévus devoir vivre et mourir saintement*, *il* « *les a prédestinés pour être conformes dans* « *la gloire à son Fils incarné et glorifié.* » (Rom. 8.)

« *Que dire après cela ? Si Dieu est pour nous*, « et porte en notre faveur un décret éternel, *qui* « *sera contre nous ?* » (Rom. 8.) Admirons en Dieu ces pensées et ces décrets éternels, qui ont pour objet les créatures. « *Qui a pénétré dans* « *les desseins de Dieu ou qui a été son conseil-* « *ler* » (Rom. 8), quand il a pris ces résolutions dont dépend toute l'éternité et qui intéressent à un si haut point tant de peuples ? Il n'eût pas besoin de temps pour délibérer : en un instant et à la lumière de sa science admirable, il eût irrévocablement décrété de créer tous les Saints dont il voyait distinctement les œuvres et les qualités, dont il connaissait les noms et les prénoms. Adorons en silence ces desseins si profonds, louons la puissance de son esprit qui a prévu tant de choses et les décrets portés par sa volonté sainte sur la plus grave affaire qu'on puisse imaginer, avec une sagesse et une prudence infinies. « *O Seigneur*, « *vous m'avez éprouvé, vous m'avez connu, vous* « *avez connu mon repos et mon lever*, *vous* « *avez de loin pénétré mes pensées.* » (Ps. 138.)

II

Considérez maintenant plus particulièrement les causes de ce décret et les raisons pour lesquelles Dieu prédestina les Saints à la gloire. La première, dit le Docteur subtil (1), est l'amour que Dieu se porte à lui-même et à son Essence admirable. Car il aime son Essence avant toutes choses, comme étant un objet souverainement aimable : et parce qu'il s'aime lui-même conformément à l'ordre et sans jalousie, il veut aussi être aimé par d'autres. Or, prédestiner quelqu'un n'est pas autre chose que lui souhaiter d'aimer Dieu pendant toute l'éternité.

Aussi après l'amour que Dieu se porte à lui-même, l'amour qu'il porte aux hommes est la seconde cause de la prédestination : car elle est l'effet de sa miséricorde et de son extrême bonté pour les hommes. S'il prévoit que les hommes doivent être dans un bon état au sortir de cette vie, il sait que cet état n'est possible qu'avec l'aide de la grâce dont il les a prévenus ; il sait aussi que s'il les a prévenus de ses grâces, ce n'est que par un effet de sa Providence surnaturelle qui l'a déterminé à se faire leur guide et leur bienfaiteur miséricordieux. L'origine de la prédestination à la gloire est donc l'amour éternel de Dieu : c'est le plus grand de tous les bienfaits, la plus signalée de toutes les faveurs, celle par laquelle l'homme est destiné à la fin la plus glorieuse qui existe.

La troisième raison de ce décret, ce sont les mérites, les satisfactions surabondantes de Jésus-

1. *Scotus, in 3. Sent. dist. 32.*

Christ, Fils de Dieu incarné, dont Dieu fait part à Adam et à sa postérité, afin de les retirer de la masse de perdition et de les remettre sur le chemin du paradis. Ainsi Jésus-Christ est le chef des prédestinés, puisque les autres prédestinés ne le sont qu'à cause de lui.

De même que la miséricorde de Dieu étant la raison de notre prédestination, Jésus-Christ ne laisse pas de l'être aussi et que les mérites de Jésus-Christ, ne font pas tort à la miséricorde de Dieu ; ainsi Jésus-Christ, troisième raison de notre prédestination, n'empêche pas que nous assignions comme quatrième raison les actes de vertu et le bon état des âmes au moment de la mort, commencé et maintenu avec le secours de ses grâces. Cette dernière raison ne dépréciera ni les grâces ni les mérites du Sauveur dont ces actes de vertu sont le fruit excellent : un tel fruit ne saurait déprécier l'arbre qui l'a produit. Dieu au jour du jugement donnera la gloire comme récompense des œuvres de miséricorde et de toutes les autres bonnes actions. Or ce que Dieu fait dans le temps pour quelque raison, il a eu de toute éternité l'intention de le faire pour la même raison. Dieu donc qui exécute toujours les choses telles qu'il les a conçues, a voulu de toute éternité sauver les âmes à cause de leur vie sainte. De même qu'il a réprouvé éternellement certaines âmes après avoir prévu leurs mauvaises actions, ainsi il en a prédestiné d'autres après avoir prévu leurs bonnes œuvres. C'est ce qu'on peut conclure des termes mêmes de l'arrêt suprême : « *Venez, les bénis de* « *mon Père, posséder le royaume qui vous a été*

« *préparé dès le commencement du monde; car* « *j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.* » Jésus-Christ dira aux méchants : « *Retirez-vous* « *loin de moi, maudits, car j'ai eu faim et vous* « *ne m'avez pas donné à manger.* » (Matt. 25.) Cet arrêt revêt une forme douce et suave, car il ne permet pas aux réprouvés qui n'auront fait aucun bien, d'accuser Dieu de favoritisme à l'égard des prédestinés, puisqu'il ne récompense ceux-ci que pour leurs services et leur coopération à la grâce à laquelle eux ont résisté.

On objectera peut-être que la fin est la première chose que l'esprit considère et que Dieu par conséquent a du décréter le salut des prédestinés avant d'avoir considéré leurs œuvres qui ne sont que les moyens d'y parvenir. Mais cet axiome n'est vrai que dans le cas où il s'agit de sa propre fin. Or la gloire des Saints n'est pas la fin de Dieu mais un moyen pour la procurer ; l'objection ne doit donc pas nous arrêter.

« *Que dirons nous donc après cela ? Si Dieu* « *est pour nous, qui sera contre nous ?* » (Rom. 8.) O Dieu éternel, aimez-vous toujours vous-même ! Oh ! qu'il doit m'être cher et précieux l'amour que vous portez à votre Essence infinie ! Oh ! qu'elle soit à jamais bénie votre miséricorde qui est pour moi la source de tout bien ! Et vous, très-noble Jésus, je vous révère et vous adore comme le chef des prédestinés. Je tâcherai aussi de pratiquer le conseil que nous donne saint Pierre par ces paroles : « *Efforcez-vous* « *d'affermir votre vocation et votre élection* « *par vos bonnes œuvres.* » (II Pet. 1).

Oui, je m'efforcerai, autant que je pourrai de résister au vice, de m'adonner aux saintes œuvres. de bien vivre pour bien mourir, dans l'espoir d'être inscrit à cette condition sur le livre des enfants de Dieu : c'est en effet une grande consolation d'être convaincu qu'il n'est pas plus difficile d'être prédestiné que de vivre et de mourir saintement. Courage donc, âmes immortelles, consolez vos ennuis, modérez vos craintes, votre bonheur éternel dépend de Dieu et de vous, et nullement d'un destin fatal et aveugle. Louez donc à jamais la conduite de Dieu dans la prédestination.

III

Considérez les différences qu'il y a entre les prédestinés : nous en distinguons trois principales en ce qui concerne les hommes.

Premièrement, il y en a qui sont prédestinés uniquement par la miséricorde de Dieu et par les mérites de Jésus-Christ, sans aucune coopération de leur part à la grâce : tels sont les enfants qui ont reçu le sacrement qui efface le péché originel et qui sont morts aussitôt après. Ils avaient été souillés et perdus par la faute d'un autre, par le péché d'Adam : ils recouvrent la grâce par les mérites d'un autre, de Jésus-Christ, qui est le nouvel Adam, et au nom de qui, ils sont prédestinés.

Secondement, il y en a d'autres qui, arrivés à l'âge de raison, aidés par la miséricorde de Dieu, et par les mérites de Jésus-Christ, travaillent à leur salut, correspondent aux inspirations divines, croissent en grâce et en vertu. Mais leur sanctification s'accomplit par les voies communes, il n'y

a rien de particulier ni de remarquable dans leur conversion ou dans leur genre de sainteté. Ceux-là sont du commun des prédestinés et constituent la seconde différence.

Voici la troisième : c'est celle des prédestinés insignes que Dieu a favorisés de grâces spéciales excellentes et rares, dans le but de les convertir infailliblement : tels furent Marie-Madeleine, le bon larron, saint Matthieu, saint Paul, ceux aussi qu'on vit sur les théâtres imiter par moquerie les cérémonies chrétiennes et qui, tout d'un coup, embrassaient le christianisme qu'ils avaient eu l'intention de ridiculiser ; de ce nombre furent saint Genès, Dioscore, Ardéléon, Théophile. Cette troisième classe de prédestinés comprend en un mot, tous ceux qui, contrairement à toutes les apparences et à toute prévision humaine, ont été touchés par un miracle de la grâce et amenés ainsi à la piété. Quelquefois ces grâces leur sont données dans le but de les élever à une vie parfaite et d'une très rare vertu, comme celle de tant de Saints et de Saintes qui ont paru dans le monde.

« *Que dire après cela ? Si Dieu est pour « nous, qui sera contre nous ? O mystérieuses « richesses de la sagesse et de la science de « Dieu !* » (Rom. 8, 11.) Admirez cette variété : comme une étoile diffère d'une autre par sa clarté, comme un diamant diffère d'un autre au point de vue de la valeur, ainsi en est-il de la prédestination éternelle. Grâce à elle, les petits enfants ravissent le ciel, ceux qui n'ont qu'une sainteté commune y vont en grand nombre, afin, ô mon Dieu, qu'aucun de ceux qui croient et espèrent en vous, ne se

décourage à la vue de ses imperfections et ne désespère d'être du nombre de vos enfants. Enfin ceux-là même qui ont été plus rebelles à vos attraits y parviennent entraînés par des grâces plus puissantes et quelquefois deviennent d'insignes prédestinés et d'illustres Saints. O Dieu très bon, qu'on vous loue et qu'on vous bénisse éternellement, pour ces âmes bienheureuses ! Que tous les bons aient confiance en vous, que personne ne désespère, s'il a la volonté de vous plaire, puisque vos amis sont si nombreux.

XXXI[e] MÉDITATION

DE LA RÉPROBATION DES PÉCHEURS OBSTINÉS

SOMMAIRE

Ce qu'est la réprobation. — Dieu ne réprouve pas pour le seul péché originel, mais à cause de l'endurcissement dans le péché. — Pourquoi Dieu a-t-il créé les réprouvés ?

I

La réprobation est un décret éternel en vertu duquel Dieu exclut de la gloire du paradis ceux qu'il prévoit devoir mourir en état de péché et dépouillés de la grâce. Pour comprendre cet

horrible et épouvantable décret, il ne faut point s'imaginer que Dieu l'ait porté arbitrairement et sans autre raison que le désir de voir des âmes et des corps torturés par le feu. Parler de la sorte, c'est blasphémer la bonté de Dieu : ce n'est pas exalter sa volonté, mais plutôt l'abaisser et la déshonorer souverainement, car c'est la faire tyrannique, injuste et déraisonnable. Dieu donc ne porta cet arrêt que d'après les prévisions de sa science, comme d'ailleurs pour la prédestination.

Par la science moyenne qui est un des privilèges de son intelligence infinie, il sut que, s'il créait le monde, tel qu'il l'a créé en réalité, que si, exerçant sur les hommes après la chûte d'Adam une providence surnaturelle, il leur fournissait les secours et les grâces suffisantes pour sortir du péché et s'acheminer vers le ciel, un certain nombre profiterait heureusement de ces grâces et aussi que d'autres en abuseraient outrageusement et mourraient finalement dans leur péché, sans en avoir fait pénitence. Cette science lui fournit les considérants pour rédiger de toute éternité la minute d'un arrêt de mort éternelle et de condamnation aux supplices de l'enfer, qui frapperait les réprouvés dans le cas où il les appellerait à la vie. En effet, au même instant (car nous sommes bien forcés d'employer notre langage humain si inexact quand on l'applique à Dieu) ; au même instant où cette science moyenne lui faisait connaître leur malice dans le cas où il les créerait, il décrétait de les créer en effet et voyait par sa science de vision leur malice comme un fait réel. En conséquence de cette vue, il décrétait de leur infliger une mort

éternelle, après qu'ils auraient vécu dans le péché, conformément à ses prévisions. La réprobation des méchants n'est autre chose que cet arrêt de mort porté contre eux à la suite de cette prévision.

Et en vérité, puisque Dieu avait éternellement devant les yeux ce spectacle de la bonté des uns et de la malice des autres, tous cependant également dirigés et chéris par sa Providence surnaturelle, où eût été sa sagesse, sa prudence et sa justice, s'il eût choisi des traîtres, des hommes pervers et obstinés dans la révolte jusqu'à la mort, pour les couronner de sa gloire, dont il les voyait absolument indignes ? Celui qui peut choisir ne prend-il pas ce qu'il y a de meilleur et ne rejette-t-il pas ce qui est infect et gâté ? Dieu rejeta donc par un acte de sa volonté ceux qu'il prévoyait devoir être à la mort dans l'infection et la pourriture du péché et devoir repousser le remède qu'il leur offrait. Voilà ce qu'est la réprobation. Dieu, dit saint Prosper (1), ne les a pas prédestinés, parce qu'il a prévu qu'ils devaient pécher : mais il les aurait prédestinés, s'ils eussent du revenir à la vérité et à la sainteté et y persévérer.

Qui donc ne vous craindra, o Roi des siècles ! o roi de justice, qui ne vous redoutera ? Mais aussi qui ne vous admirera ? Vous qui n'êtes que douceur et miséricorde, vous dont la nature est d'être bon, après avoir prévu le péché des millions de siècles à l'avance, vous décrétez la damnation des âmes qui en seront souillées au moment de leur mort. Oh ! que le péché est horrible, puisque de Père il vous change en Juge inexorable !

1. *In Resp. ad object.* Vincent. 12.

Hélas ! o mon vrai Dieu, qu'en sera-t-il de moi qui veux soupirer après vous et obéir à votre volonté ? Dieu tout suave et tout amour, vous êtes-vous déterminé à m'éloigner de vous ? Ah ! Seigneur, ne le faites pas et ne me traitez pas comme votre ennemi ! Je me soumettrai à vos lois, je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir pendant cette courte vie et aussi durant toute l'éternité.

II

Dieu voyant après le péché d'Adam tous les hommes compris dans une même masse de perdition ne se détermina pas même alors uniquement d'après son bon plaisir et indépendamment de la prévision des œuvres, à béatifier les uns et à réprouver les autres, comme il aurait eu le droit de le faire, de l'avis de saint Paul : « *D'une* « *même masse d'argile, le potier ne peut-il pas* « *faire un vase d'honneur ou un vase d'igno-* « *minie ?* » (Rom 9). Même après le péché d'Adam, Dieu considéra la fin de leur vie et réprouva ceux qu'il prévoyait devoir être en mauvais état à cet instant suprême. Saint Paul dit qu'il « *a supporté les vases de colère avec une grande* « *patience,* » (Rom 9), qu'il a eu égard à la fin de leur vie pour décréter leur mort éternelle. La raison, c'est que Dieu se comporte dans la question de la réprobation, comme un juge plein de justice : il ne porte son arrêt qu'après s'être en quelque sorte informé sur la vie tout entière du pécheur. Un juge serait blâmable, si, ayant à juger un criminel sur qui pèseraient plusieurs accusations, il le condamnait pour quelques fautes de

son enfance et non pour les plus grands crimes de sa vie. Or le péché originel est le péché le plus excusable chez les hommes qui ne l'ont pas contracté par leur propre malice. Il serait donc absurde de croire que Dieu aurait basé là-dessus sa sentence de réprobation contre certaines âmes qu'il voyait souillées d'autres crimes, ceux-là énormes.

De plus s'il n'eût considéré que la masse de perdition, comme toutes les âmes s'y trouvaient également comprises, et comme il est tout aussi glorieux pour Dieu de manifester sa miséricorde que sa justice, Dieu aurait dû faire un plus grand nombre de prédestinés que de réprouvés : l'Ecriture loue sa miséricorde parce qu'elle dépasse toutes les autres œuvres divines. Cependant il est certain que Dieu en a réprouvé un plus grand nombre. Il l'a donc fait pour une raison autre que le péché originel.

Ajoutons encore ceci (1) : Est-il admissible que les hommes qui ne tiennent d'Adam que le corps et qui ont reçu leur âme directement de Dieu, soient plutôt réprouvés à cause de ce qui leur vient de l'homme, que prédestinés en considération de ce qu'ils ont reçu de Dieu ? Combien n'est-il pas plus raisonnable que l'œuvre de Dieu ne périsse pas à cause de l'œuvre de l'homme, c'est-à-dire que l'âme ne périsse pas à cause du corps et que l'œuvre de l'homme soit rachetée à cause de l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire, que le corps soit sauvé en faveur de l'âme.

Disons aussi que Dieu n'a pas pu réprouver les

1. *Catharinus, in c. 9, Epist. ad Rom.*

âmes pour un péché qui leur a été pardonné et il n'a pas pu les abandonner dans la masse de perdition, après les en avoir retirées. Or, plusieurs âmes qui sont réprouvées ont obtenu la rémission du péché originel par le baptême.

Voilà ce qu'il importait de bien établir à cause des conséquences très dangereuses qu'entraîne la doctrine de la réprobation absolue et à cause des troubles qu'elle a suscités dans certaines églises. Nous en avons vu s'abandonner au vice, en prétendant que Dieu les a ou prédestinés ou réprouvés, sans avoir égard à la vie qu'ils mèneraient et que par conséquent la question de leur bonheur ou de leur malheur éternel est décidée sans eux et quoi qu'ils fassent.

Il vaut mieux méditer avec le Docteur séraphique sur trois choses importantes concernant la réprobation : ce sont la haine éternelle de Dieu contre les réprouvés, leur endurcissement dans le temps et leur damnation éternelle. La haine éternelle de Dieu est la réprobation intérieure de Dieu, qui par un acte de sa volonté rejette les méchants ; la damnation éternelle est la réprobation qu'il en fera extérieurement au jugement particulier et au jugement général. Alors il les rejettera loin de sa présence et de l'assemblée des élus, dont il les séparera. Ce sera la conséquence de la réprobation qu'il avait prononcée en lui-même de toute éternité.

Si la haine éternelle de Dieu et la damnation éternelle sont si graves, l'endurcissement du pécheur ne l'est pas moins, car il est la raison de ces deux choses : Dieu, en effet, n'a haï de toute

éternité les réprouvés que parce qu'il a prévu leur endurcissement et c'est pour ce même motif encore qu'il les damne éternellement. Ainsi la dureté du cœur humain et son obstination dans l'impénitence donne lieu à une double réprobation, l'une intérieure et dans l'intention, l'autre extérieure et dans l'exécution. Des milliers de crimes, des milliers de profanations des choses saintes, si tout cela n'est pas accompagné de l'obstination et de l'impénitence, a plus forte raison le péché originel déjà remis ne sont pas aux yeux de Dieu des motifs suffisants pour réprouver une âme. Mais un seul péché mortel sans amendement et sans pénitence donne à Dieu le droit de haïr une âme et de la damner éternellement. En fin de compte, Dieu ne traitera sévèrement que le cœur endurci et impénitent, qui se moque des plus sages remontrances, qui étouffe les inspirations intérieures de la grâce et qui tient bon dans le mal, soit quand la mort le saisit inopinément, soit quand il l'a attendue, inébranlable dans son obstination. De là vient que parmi les réprouvés il s'en trouve qui ont commis durant leur vie moins de crimes que certains prédestinés : toute la différence est venue de ce que ceux-ci n'ont pas repoussé les remèdes et se sont laissé gagner par les attraits de la pénitence, qui a effacé leurs péchés avant la mort, tandis que les réprouvés, bien que souillés de péchés moins nombreux, se sont endurcis dans ces fautes jusqu'à la mort. Aussi feront-ils l'expérience de cette vérité qu'exprime le Sage : « *Le cœur endurci sera traité* « *durement à la fin.* » (Eccl. 3.)

Aussi nous n'admettrons pas cette opinion qui

scandalise les âmes et les jette dans tous les désordres ; je parle de l'opinion qui soutient que Dieu aurait réprouvé des hommes ayant l'usage de la raison, uniquement à cause du péché originel, même après qu'il l'a pardonné à un grand nombre par le baptême ou par tout autre moyen. Imprimons au contraire dans notre esprit cette vérité, que Dieu a réprouvé des âmes ayant l'usage de la raison, à cause de leur obstination dans le mal, laquelle avait été prévue de toute éternité aussi clairement qu'elle était présente à l'intelligence divine dans le temps.

Maudissons donc, o mon âme, la dureté de cœur, l'opiniâtreté et l'impénitence. O cruelle dureté ! je t'abhorre plus que tous les monstres les plus effroyables de la terre. Irréligieuse impénitence, je te déteste plus que tous les démons de l'enfer. Opiniâtreté coupable, mère maudite de toute réprobation, sois à jamais en horreur, en exécration, en abomination à tous les esprits du monde ! Maudits soient les imitateurs de Pharaon et de tous les cœurs humains impénitents et durs jusqu'à la mort ! Ah ! mon Dieu, mon Seigneur, amollissez donc mon cœur, qu'il fonde, qu'il se liquéfie sous les chauds effluves de votre amour et qu'une telle malédiction ne tombe pas sur moi ! Et aussi, Seigneur, ayez pitié de certaines âmes qui vivent d'une manière misérable, sans pénitence et dans l'état de résistance continuelle aux appels de votre grâce ! ayez pitié notamment d'un cœur en faveur duquel je vous prie actuellement !

III

Considérez pourquoi Dieu a mis au monde des réprouvés. Cette difficulté scandalise plusieurs hommes spirituels qui ne peuvent admettre que Dieu ait fait naître des créatures raisonnables, alors qu'il savait bien qu'elles s'obstineraient dans le péché et brûleraient éternellement. Pourquoi ne se dispensait-il pas de faire sortir du néant des créatures qui devaient être de tout point malheureuses ?

Chose étrange ! on trouve mauvais que Dieu donne la vie à des ennemis, pour avoir l'occasion de faire en leur faveur des actes d'ineffable miséricorde, dont il ne tiendrait qu'à eux de profiter, et on trouve beau que dans un duel le plus fort fasse grâce de la vie au plus faible, quoiqu'il soit son ennemi mortel. Certes c'est un acte de bonté admirable que Dieu ait daigné appeler à la vie les réprouvés qui sont ses ennemis et leur conférer comme aux prédestinés, les grâces suffisantes, Loin de l'accuser, on devrait le louer pour une telle bonté.

Ajoutez à cela que les réprouvés ont quelque utilité dans ce monde, soit parce qu'ils éprouvent les justes, soit parce qu'ils consacrent leur activité aux choses terrestres et augmentent par divers travaux la richesse du monde.

N'oubliez pas aussi que très-probablement il vaut mieux pour les réprouvés exister, même dans les tourments, que de ne pas exister du tout. Quel motif auront-ils alors de se plaindre de Dieu, s'ils sont en enfer par leur propre faute ? Ils doivent plutôt dire : « *Si nous ne sommes pas consumés*

« et anéantis, *c'est à la miséricorde de Dieu* « *que nous le devons.* (Thren. 3). Telle est l'opinion d'illustres Docteurs, notamment de saint Augustin (1) dont voici le raisonnement : celui qui existe, quoique en proie aux tourments de l'enfer, est plus près de Dieu que celui qui n'a pas l'être, parce que la chose la plus éloignée de Dieu qu'il nous soit possible de concevoir, c'est le néant. Sans doute la Vérité a dit de Judas : « *il eût* « *mieux valu qu'il ne fut jamais né.* » (Matt. 26). Mais elle s'est simplement exprimée conformément à ce que croyait Judas et un grand nombre de damnés qui souhaitent le néant, comme étant préférable à une telle vie : les forçats eux aussi souhaitent parfois la mort qui est cependant un plus grand mal que leurs chaînes et leurs galères.

Au reste, si les réprouvés sont déchus de la fin particulière qui est le paradis, fin pour laquelle Dieu les avait créés et les avait munis de forces suffisantes, ils ne sont pas déchus de la fin générale de toutes les créatures qui consiste dans la gloire de Dieu et dans la manifestation de ses perfections. A leur occasion, Dieu a d'abord montré sa patience ; il manifeste maintenant sa justice contre eux. Par l'opposition de leur misère, il fait resplendir davantage la gloire de ses élus : ainsi la beauté brille davantage à côté de la douleur, et le contraire par l'opposition de son contraire. Dieu est même indirectement glorifié par ce seul fait que des millions de créatures sont en proie à la rage et au désespoir pour ne pas l'avoir servi et pour avoir été exclues de la

1. *De lib. ar.* l. 1. cap. 7.

jouissance de ses beautés si grandes que leur mépris mérite un enfer éternel.

Enfin aucune des actions de Dieu concernant les réprouvés, ne saurait être blâmée. C'est d'abord par un effet de son inconcevable miséricorde qu'il les a tirés du néant et appelés à la vie, et c'est un acte de bonté plus inconcevable encore d'avoir envoyé son Fils au monde, pour dépenser son sang et sa vie entière à leur procurer des grâces et des moyens de salut. Si finalement, il les a damnés, après qu'ils ont eu abusé de ses dons et se sont montrés réfractaires à sa volonté, il n'a fait en cela qu'accomplir le devoir d'un juge équitable à qui incombe la charge de punir les malfaiteurs : ceux-ci ont grandement raison de s'accuser eux-mêmes et non le juge qui est moins la cause de leur supplice, que leur malice personnelle. Mais si chaque action de Dieu à l'égard des réprouvés prise et examinée séparément ne mérite aucun blâme, pourquoi prises dans leur ensemble, seraient-elles blâmables ? Les biens augmentent par leur union et il ne peut résulter de cette union qu'un surcroît de bonté.

Enfin il en est de Dieu, dit saint Cyrille (1), comme d'un agriculteur très-expert dans son art, qui sème dans son jardin des plantes de bonne espèce et met un soin jaloux à les bien faire venir; peut-on le blâmer si quelqu'une vient à périr ? Dieu ressemble encore, dit André de Césarée (2) à un roi qui ne laisse pas d'ouvrir le tournoi à tout le monde. soit pour la lutte, soit pour la

1. *In Gen.* l. 1.

2. *In. Apoc.* c. 50.

course ou pour tout autre sorte de combat, bien qu'il sache d'avance qu'un seul doit remporter le prix. Or, ce qu'est l'ouverture d'un tournoi aux lutteurs et aux combattants, l'entrée de la vie l'est aux hommes ; en effet, il n'est pas en notre pouvoir de naître ou de ne pas naître, mais ce qui est en notre pouvoir, c'est de combattre généreusement, de vaincre les démons et de remporter, comme prix de la victoire, les biens éternels. D'autre part, il est impossible que ceux qui auront succombé sous les efforts du démon, ne soient pas assaillis d'une grande tristesse et d'une grande désolation. Il ne faut donc pas accuser Dieu d'avoir donné la vie aux prédestinés et aux réprouvés, puisque nul n'a le droit de blâmer ce roi qui admet tant de personnes dans la lice, bien qu'il n'y ait qu'un seul vainqueur de couronné.

Vous donnez donc, o mon Dieu, une grande preuve de bonté dans la création des réprouvés et une grande preuve de justice dans l'exécution de votre décret. Bénie soit votre miséricorde pour toutes les grâces, toutes les exhortations et toutes les célestes influences que vous avez versées dans leurs âmes afin de les attirer à leur devoir. Louée soit aussi votre justice qui sait bien venger votre bonté et exiger les satisfactions dues à votre grandeur pour les outrages qu'elle a reçus. « *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit.* » (Ps. 118.) Ce sont donc des misérables ceux qui ont l'audace de murmurer contre vous. « *Eh quoi!* « *le pot de terre dit-il au potier : Pourquoi* « *m'as-tu ainsi fabriqué ?* » (Rom. 9.) Combien moins le pécheur a-t-il le droit de vous parler

ainsi, lui que vous avez attendu et supporté avec beaucoup de patience, alors que dès son premier péché vous pouviez le perdre sans ressource ! En conséquence tout ce que vous avez décrété à mon sujet est juste et je ne vous en blâmerai jamais durant toute l'éternité. Et si vous savez, Seigneur, que je doive être à la fin du monde au nombre de vos ennemis, bien que je garde une tout autre espérance, si dès maintenant vous prévoyez que je serai de ceux qui blasphémeront votre Providence, hélas ! ô mon très bon Créateur, je déclare d'ores et déjà à la face du ciel et de la terre, que je désavoue de tels blasphèmes et cette fureur maudite et insensée. Ne l'imputez donc pas à une pauvre créature qui, dans la plénitude de sa volonté, se prosterne et se soumet à toutes vos dispositions, et confesse qu'elles sont très justes et très adorables dans tout événement et pour toute l'éternité.

XXXIIe MÉDITATION

DU LIVRE DE VIE ET DU LIVRE DE MORT

SOMMAIRE

Le livre de vie est la connaissance qu'a Dieu des prédestinés. — Le livre de mort est la connaissance qu'a Dieu des réprouvés. — Cette connaissance infaillible ne doit cependant décourager personne.

I

De même que les princes les plus sages, amis de l'ordre, ont un livre secret, où s'écrit tout ce qui se passe de plus important dans leur royaume, comme l'histoire le rapporte d'Auguste et de bien d'autres, ainsi Dieu dont la sagesse dépasse celle de tous les grands politiques et de tous les chefs de république, tient un livre secret, un livre d'Etat, appelé par l'Ecriture sainte livre de vie ou livre des vivants. Sur ce livre se trouvent les noms des prédestinés, qui jouissent ou doivent jouir de la gloire du paradis : car dit saint Jean, « *nul n'y entrera, s'il n'est inscrit* « *dans le livre de vie de l'Agneau* ». (Apoc. 21.) Ce livre est écrit à l'intérieur et à l'extérieur et n'est autre chose que la science et la mémoire de Dieu, où sont gravés les noms de ceux qui sont

prédestinés. Car de même que lorsqu'on met une chose par écrit, c'est un signe qu'on a l'intention de la faire, ainsi la connaissance qu'a Dieu des élus est pour lui comme le signe infaillible qu'ils arriveront à la vie éternelle.

Quel ordre admirable dans ce livre ! Combien nombreux ceux qui y sont inscrits ! A l'intérieur du livre, à la première page et au frontispice on lit le nom de Jésus-Christ, le chef des prédestinés, le premier par rang de dignité, Celui par qui tous les autres ont été inscrits dans ce livre, selon leur mérite et leur qualité. Après ce nom vient celui d'une Vierge incomparable au point de vue de la grandeur et des mérites. Après elle viennent les principaux Séraphins, les plus grands Saints et les plus grandes Saintes, qui pour avoir coopéré plus énergiquement à de plus grandes grâces, sont qualifiés d'insignes prédestinés. Après eux se déroule une série interminable de noms d'anges, d'hommes et de femmes de toute nation inscrits chacun à sa place, selon la parole de David ; « *ses* « *yeux ont vu mes défauts, et tous seront écrits* « *dans votre livre* » (Ps. 138). A la fin se trouve le catalogue des petits enfants qui ont été délivrés du péché originel par le baptême ou par quelqu'autre moyen e. qui prédestinés uniquement en vertu des mérites de Jésus-Christ, n'ont pas souillé leur robe d'innocence au milieu de ce monde corrompu, d'ou la mort les retira avant que la malice eût dépravé leur âme (1).

Ce livre n'est pas écrit seulement intérieurement, extérieurement on y lit les noms de plusieurs

1. Sixt. Sen. *Bibloth. sanct.* l. 2, lit. m. et v.

réprouvés qui durant cette vie sont quelquefois dans un bon état de conscience, font pénitence et mènent une vie sainte. Pour le moment ils sont donc dans la voie droite qui mène à la vie glorieuse, mais comme la persévérance leur fait défaut, qu'ils retombent dans leurs péchés et y meurent, ils sont définitivement effacés de ce livre mystérieux, selon la parole de David : « *Qu'ils soient* « *effacés du livre des vivants et que leur nom* « *ne soit pas inscrit à côté de celui des justes.* » (Ps. 68).

« *O Dieu ! vos amis ont été honorés jusqu'à* « *l'excès, et vous avez établi puissamment leur* « *domination.* » (Ps. 148). J'admirerai ce livre de vie plus que tous les livres du monde et j'estimerai mille et mille fois heureux ceux qui sont inscrits intérieurement. O heureux prédestinés ! « *réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits* « *dans les cieux !* » (Luc 10). Ah ! si l'on vous connaissait d'une manière certaine, tout vils que vous paraissiez quelquefois ici-bas, vous mériteriez qu'on baise la terre qui a eu l'honneur d'être foulée par vos pieds. Elle n'est rien la dignité des enfants de ce siècle, qui se croient cependant si grands : ce n'est que poussière et néant en face des enfants de bénédiction. Vous donc, enfants de bénédiction, louez Jésus et rendez-lui grâces, de vous avoir accordé ce bonheur. O glorieuse armée à la tête de laquelle nous voyons un chef si noble et si triomphant ! Oh! que je voudrais que mon nom fut inséré dans cette liste ! Il est vrai que je suis pécheur, ma vie est souillée à vos yeux, je n'ai plus de confiance que dans votre parole : « *Vous ne*

« *méprisereʒ pas un cœur contrit et humilié.* » (Ps. 50). Je pleurerai amèrement mes fautes et avant de mourir je verserai des larmes si abondantes qu'elles effaceront mes péchés. J'ai des efforts à faire, car mon cœur est de pierre. O mon Créateur, n'exaucez de moi que cette prière : accordez moi de fondre en regrets et en larmes et puis faites de moi tout ce que vous voudrez.

II

Comme il y a un livre de vie, qui n'est autre chose que la connaissance qu'a Dieu des prédestinés, il y a aussi un livre de mort, qui n'est autre que la connaissance qu'a Dieu des réprouvés. Saint Basile (1) et saint Grégoire (2) de Nazianze nous l'affirment : ils disent que nous pouvons appeler livre de mort, la connaissance qu'a Dieu des réprouvés, de la même manière que nous appelons livre de vie, la connaissance qu'il a des prédestinés, parce que Dieu connaît le nombre des réprouvés aussi bien que celui des grains de sable de la mer. C'est un livre de mort, parce que ceux qui sont inscrits dans l'intérieur de ce livre, iront à la mort éternelle. C'est un livre de répudiation, parce que ceux qui y seront inscrits, seront répudiés par l'Epoux céleste et ne trouveront leur place qu'au milieu des flammes et des horreurs de l'enfer.

Le premier dont le nom se lit dans ce livre, est Lucifer, le chef des réprouvés. Après lui, vient l'Antechrist, l'homme le plus impie et le plus

1. *In Cap.* 4 Isaiæ.

2. *Oratio* 9.

abominable de la terre. Après eux vient la liste des plus exécrables réprouvés, soit parmi les anges, soit parmi les hommes ; on y voit Caïn, Pharaon, Juda, Pilate, les hérésiarques, les détestables blasphémateurs du nom de Dieu, les apostats, les hommes coupables des plus grands crimes et dont le nombre est très grand. Mais elle est bien plus grande encore la masse de ceux qui subissent une réprobation ordinaire, méritée par cinq ou six péchés mortels, par trois, par deux et même par un seul. A la fin du livre on lit les noms des petits enfants morts dans le sein de leur mère ou qui, ayant vu le jour, sont morts avant d'avoir reçu le remède du péché originel. Eux aussi sont réprouvés, c'est-à-dire qu'ils sont privés de la vue de Dieu à cause du péché d'Adam, le premier homme. Voilà tous ceux qui sont inscrits dans l'intérieur de ce livre et qui n'en seront jamais effacés.

Mais ce livre mystérieux porte à l'extérieur d'autres noms qui sont effacés tous les jours : ce sont ceux des prédestinés qui ont été pendant quelque temps en état de péché mortel et dans la voie de la damnation; mais comme ils ont reconnu leur mauvais état et fait pénitence et finalement sont morts dans l'amour de Dieu, ils sont effacés de ce livre : tels furent saint Paul, sainte Marie-Madeleine, saint Augustin et tant d'autres qui sont revenus à Dieu et qui ont fait pénitence.

Je demeurerai frappé en ouvrant ce livre d'y lire les noms d'un aussi grand nombre d'hommes appartenant à tous les états et à toutes les conditions et qui sont damnés. Mon cœur sera-t-il

insensible au point de ne pas être ému à la vue de tant de personnes qui paraissent sur la terre si aimables et si polies ? O créatures infortunées, à quelles affreuses suggestions vous avez prêté l'oreille, quand vous vous êtes livrées au péché ! Quelle soit maudite votre impureté, votre ambition, votre avarice ! maudite votre iniquité qui a fait transcrire votre nom dans ce livre de mort ! Mais c'est surtout l'intérieur du livre qui me fait trembler : « *Voyez, mon Dieu, si je suis dans la* « *voie de l'iniquité et conduisez-moi dans la* « *voie de votre éternité.* » (Ps. 138.)

III

L'existence de ces deux livres ne doit scandaliser personne, c'est-à-dire ne doit décourager personne de bien faire, bien que Dieu ait définitivement arrêté le nombre des prédestinés avec leur degré de gloire comme aussi celui des réprouvés avec les degrés de leurs peines. Dieu est semblable à un homme placé au sommet d'une tour : à ses pieds il voit ceux qui s'engagent dans le mauvais chemin, où il sait d'une manière certaine qu'ils périront, mais en les voyant il ne leur ôte en rien la liberté d'en sortir et de se mettre dans le bon chemin : au contraire il les excite à le faire.

Voici ce que disent ceux qui se scandalisent au sujet de ce livre de mort : ou bien je suis inscrit dans le livre de vie, et dès lors, quoique je fasse, je serai sauvé ; ou bien dans le livre de mort, et dans ce cas j'ai beau faire, je serai damné : la question est tranchée, quelle que soit la vie que je mène.

Ceux qui parlent ainsi doivent considérer pre-

mièrement que Dieu doit être servi parce qu'il y a droit à cause de sa grandeur et de sa bonté infinie et non pas seulement à cause du paradis que nous espérons et de l'enfer que nous redoutons. Dieu étant toujours le même, soit qu'il nous ait prédestinés, soit qu'il nous ait réprouvés, nous ne devons pas laisser de bien vivre et de le servir avec tout le respect qui est dû à un être infiniment adorable et infiniment bon.

Ils doivent considérer en second lieu qu'ils font une supposition fausse, en disant que, quoi qu'ils fassent, de quelque manière qu'ils vivent, Dieu sait ce qu'il fera d'eux et que rien ne sera changé : c'est là une erreur inspirée par Satan, le père du mensonge, et dans laquelle ils cherchent mal à propos un prétexte pour se scandaliser. Car nous avons vu que Dieu n'a prédestiné que ceux qui devaient persévérer dans sa grâce en vivant et en mourant bien, et qu'il n'a réprouvé que ceux qui doivent s'opiniâtrer dans la résistance à ses grâces en vivant et en mourant dans un mauvais état ; il n'est donc pas vrai de dire : quoique je fasse, je serai sauvé ou damné. S'ils sont prédestinés, c'est qu'ils travailleront à leur salut et ne croupiront pas dans une vie infâme ; s'ils sont réprouvés au contraire, c'est qu'ils persévéreront dans le mal. Ils n'ont donc pas raison de dire : quoique je fasse, rien ne sera changé et ils ne peuvent trouver là un motif légitime de découragement, parce que celui qui se décidera à bien vivre, et tout le monde en est capable, doit espérer qu'il sera prédestiné. Ne blâmerait-on pas un malade qui refuserait toute sorte de remèdes en disant : quoique je fasse,

Dieu sait bien si je guérirai ? et que dirait-on d'un voyageur qui ne bougerait pas de place, en disant : Dieu sait bien si j'arriverai au but de mon de mon voyage ? et d'un laboureur qui se croiserait les bras et refuserait d'ensemencer ses terres sous prétexte que, quoi qu'il fasse, Dieu sait bien s'il récoltera la moisson ? Celui-là raisonne de la même manière qui néglige de bien vivre en disant : quoique je fasse, Dieu sait bien si je serai sauvé. Or toutes ces suppositions sont fausses, car le malade se guérit en prenant des remèdes, le voyageur arrive au terme en cheminant, le laboureur moissonne à la condition d'avoir cultivé ses champs et l'homme se sauve en vivant bien, et pas autrement. Donc raisonner ainsi, ce serait se conformer, pour ce qui regarde son âme, à un principe dont on n'oserait pas faire l'application aux choses qui regardent le corps.

Enfin admettons que ceux qui raisonnent ainsi sont réprouvés en réalité ; eh bien ! qu'ils servent Dieu quand même, afin qu'ils aient l'avantage de le servir au moins dans cette vie et l'espérance d'adoucir par là leur enfer. S'ils sont au contraire prédestinés, pourquoi seraient-ils ingrats envers la bonté divine qui leur accorde un aussi grand bienfait que celui de les mettre au nombre de ses enfants.

Cette tentation je la repousse donc, car quoi qu'il doive en être de moi, et c'est votre secret, ô mon Dieu, je vous servirai pour votre bonté infinie. Je dirai, ô mon Dieu, avec l'un de vos plus ardents serviteurs (1) : quoi qu'il doive en être

1. D. Bonar., *Stimul*, p. 3, c. 13.

de moi, il est certain que toi, Satan, tu es damné; pour moi, si j'étais assez malheureux pour être réprouvé et pour être privé de mon Dieu après cette vie, je tâcherais de le posséder au moins dans la vie présente, afin de ne pas en être privé dans l'une et l'autre vie. Aussi je veux me donner à lui sans perdre un instant. N'est-ce pas déjà suffisant, Satan, que je doive être misérable et t'appartenir après cette vie, sans que je sois à toi dès maintenant. Par conséquent s'il m'était démontré que je suis réprouvé, je voudrais jouir jusqu'à la mort de mon souverain bien, d'autant plus ardemment que le temps de le posséder me serait plus mesuré. Mais d'autre part si je suis prédestiné et si je dois vivre éternellement d'une vie angélique, pourquoi dès maintenant ne vivrai-je pas comme un ange ? pourquoi ne serai-je pas tout à mon Dieu qui un jour se donnera tout à moi ? Je conclus, ô mon Dieu, que mon sort est entre vos mains, mon sort éternel, heureux ou malheureux. Quoi qu'il en soit, je veux vous adorer et obéir à vos commandements jusqu'au dernier soupir. Ah ! Seigneur, j'ai au cœur une espérance trop ferme pour qu'elle soit vaine : non, vous ne haïrez pas éternellement une âme qui vous aura aimé et qui jusqu'à la mort aura soupiré vers vous.

XXXIIIE MÉDITATION

DU DISCERNEMENT DES PRÉDESTINÉS ET DES RÉPROUVÉS

SOMMAIRE

Avantages qu'il y a pour nous à ne pas savoir si nous sommes du nombre des prédestinés ou des réprouvés — cependant on peut connaître à certains signes, d'une manière probable, si l'on est prédestiné — si tous ces signes ou seulement quelques-uns faisaient défaut, il ne faudrait pas néanmoins se désespérer, mais continuer à faire de bonnes œuvres.

I

PERSONNE ne sait d'une manière certaine s'il est prédestiné ou réprouvé (1). « *L'homme* dit « le Sage, *ignore s'il est digne d'amour ou de* « *haine*, *c'est un secret réservé pour l'avenir*, « *car tout ici-bas arrive de la même manière*

1. C'est l'enseignement formel du Concile de Trente : nous lisons (sess. 6. chap. 12.) « Que persoune tant qu'il est dans cette vie « mortelle, ne fonde sur le mystère caché de la prédestination, une « confiance assez présomptueuse pour se croire entièrement assuré « d'être du nombre des prédestinés, supposant vrai que l'homme « justifié ne peut plus pécher, ou du moins qu'il est assuré de se « convertir un jour, s'il venait à pécher ; car, sans une révélation « spéciale, on ne peut savoir ceux que Dieu s'est choisi. » Cf. sess. 6, can. 15 et 16.

« *à l'homme de bien et au méchant.* » (Eccl. 9). Le Sage entend parler ici de l'amour que Dieu porte aux prédestinés et de la haine qu'il a pour les réprouvés : ce sont choses secrètes pour ceux qui vivent ici-bas et nul ne peut les connaître avec certitude sans une révélation particulière (1).

Ce secret est d'abord un trait de la bonté toute providentielle de Dieu. Cette ignorance est en effet un aiguillon qui nous excite à la vertu, car plusieurs s'abstiendraient d'accomplir certaines bonnes œuvres, s'ils avaient la certitude de ne pas être au nombre des réprouvés (2). Déjà combien en voyons-nous, qui malgré ce doute sur leur prédestination, vivent dans une grande inertie ; que serait-ce si tout doute était levé sur ce point en leur faveur ?

Cette ignorance favorise aussi l'humilité des plus grands saints, car quelle que soit la sainteté de leur vie, il leur reste toujours un grand motif de s'humilier, qui est l'ignorance dans laquelle ils se trouvent au sujet de leur sort éternel. C'est aussi pour eux une raison de ne mépriser personne, car celui qui serait l'objet de ce mépris jouira peut-être de la gloire éternelle, tandis qu'eux mêmes en seront peut-être exclus.

Cette ignorance augmente aussi le mérite des bonnes œuvres ; il est plus méritoire en effet de travailler sans être certain de la récompense, que dans l'espoir d'une récompense assurée : car dans ce dernier cas que ne devrait-on pas faire ? Cette ignorance n'est pas moins avantageuse pour les

1. S. Bern., *Serm. 6, de omnibus sanctis.* — D. Tho., c. 8, Rom.
2. Aloysius Novarin, *del div. amor.* c. 116 et 117.

réprouvés ; supposez en effet qu'ils connaissent avec certitude leur réprobation, les voilà aussitôt saisis par le désespoir et désormais l'espoir ne les retenant plus comme un frein, ils se livreront avec fureur à toutes sortes de péchés. Ils n'aimeront plus Dieu de qui ils se sentiront haïs de toute éternité et pour toute l'éternité. Ils refuseront de rien faire, de témoigner à Dieu le respect qui lui est dû, d'honorer ses mystères, de révérer ses ministres, de célébrer ses fêtes, de mortifier leurs passions, d'observer ses lois, de se conformer à ses volontés. Ils s'efforceront plutôt de se faire un paradis sur cette terre, puisqu'ils doivent être exclus de celui du ciel et ils multiplieront sans mesure leurs péchés et leurs misères.

Il faut donc à ce sujet révérer et adorer la volonté de la divine Providence, qui sait cacher aux hommes ce qu'il leur est le plus expédient d'ignorer ; il faut rendre grâces à sa bonté qui n'a pas voulu manifester aux hommes ce qui, une fois connu, les détournerait de la vertu et les inclinerait au vice et au péché. Je me conformerai donc à la volonté de Dieu au sujet de cette ignorance qui m'est salutaire et je demeurerai en paix dans cette incertitude. Je m'humilierai profondément à la pensée que je marche entre le paradis et l'enfer sans savoir auquel des deux je parviendrai. O Dieu adorable ! qu'est-ce que l'homme et qu'en sera-t-il de lui ?

II

Néanmoins il existe certains signes qui permettent dès ici-bas de distinguer d'une manière pro-

bable les prédestinés des réprouvés. Ces signes sont de deux sortes : les uns sont intérieurs et nous pouvons les constater en nous-mêmes : les autres sont extérieurs et peuvent être vus de tous.

Parmi les signes intérieurs, les plus notables sont le remords que la conscience éprouve ordinairement après toute sorte de fautes, graves ou légères ; la grande estime de Dieu et de tout ce qui touche à Dieu ; enfin l'humilité intérieure. En voici la raison : celui qui a le sentiment du péché, s'en corrige aussitôt et marche désormais plus droit pour arriver à la vie : ceux au contraire qui sont ordinairement insensibles à leurs péchés, s'y fixent opiniâtrément et deviennent incorrigibles.

C'est le fait d'une bonne âme de sentir sa blessure. Ceux qui n'éprouvent aucune douleur n'ont pas conscience de la gravité de leur plaie et c'est là l'indice d'une maladie incurable. Là où est le sentiment de la douleur, est aussi le sentiment de la vie : car sentir est l'acte propre de la vie. C'est ainsi que celui qui ne connaît pas son erreur, manque de sagesse et se trouve dans un état voisin de la folie, tandis que celui qui s'en rend compte, revient à soi et s'amende. De là vient que le remords ressenti par la conscience après le péché est salutaire, car c'est un acte de la même vertu qui fait haïr le péché et aimer le bien.

Une seconde marque de prédestination c'est la grande estime que l'on fait de Dieu. D'après saint Augustin (1), ce qui distingue les prédestinés des réprouvés, ce sont les deux amours, dont l'un est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-

1. *De Civ. Dei.* l. 14. c. 21.

même, et l'autre est l'amour de soi exagéré jusqu'au mépris de Dieu : le premier édifie la cité de Dieu et le second édifie la Babylone terrestre et la cité du démon. Celui qui estime Dieu le désire par dessus toutes choses et méprise les biens périssables de la vie : une seule chose l'étonne, c'est que tant de créatures humaines faites pour l'éternité, y soient si fortement attachées. Aussi soupire-t-il après la vue de Dieu, sans le moindre souci de cette séparation du monde et de la chair, qui lui permettra de se reposer en Dieu seul. Or, s'il y a quelqu'un de qui il faille bien augurer, c'est de celui qui ressent en lui-même un tel amour.

Une autre marque de prédestination, c'est l'humilité de cœur qui porte l'homme à s'estimer peu soi-même et à se soumettre de bon gré et suavement à ses supérieurs, au pape et à l'Eglise, en matière de doctrine, aux autres supérieurs en ce qui concerne l'emploi de la vie. Pour comprendre combien cette marque est sérieuse, il suffit de citer la parole de la Mère des prédestinés qui est aussi la Mère de l'humilité : « *Il a humilié les* « *puissants et exalté les humbles* ». (Luc. I.) Ainsi l'orgueil est un signe évident de réprobation et l'humilité un signe non moins évident d'élection.

Quant aux signes extérieurs de prédestination et de réprobation, ils sont très nombreux.

Le premier est une vie austère par amour pour Dieu. Il est tout à fait vraisemblable que celui qui se prive volontairement des douceurs de la vie si éperdument recherchées par les ennemis de Dieu, aura un royaume avec toutes sortes de biens dans le ciel, puisqu'il n'en a pas eu sur la terre.

Autre indice de prédestination : l'amour sincère du prochain qui comprend l'amour des ennemis et qui porte la volonté à leur faire du bien. Un tel amour suppose en effet une très grande charité et une telle charité a plus de chances de se conserver. Aussi Jésus-Christ dit-il : « *Aimez vos ennemis,* « *faites du bien à ceux qui vous haïssent* » (Luc 6), « *priez pour vos persécuteurs afin que* « *vous soyez les enfants de votre Père qui est* « *dans les cieux* » (Matt. 5).

C'est une autre marque de prédestination qu'une grande patience et une grande douceur au milieu des malheurs, des persécutions, de la pauvreté et des misères de la vie : car qui n'est pas ébranlé par de telles secousses témoigne qu'il a l'âme forte et vraiment vertueuse, telle que doit être une âme qui aspire au ciel. Dès cette vie, elle se conforme à Jésus-Christ souffrant et mérite par là de ressembler dans l'autre à Jésus-Christ glorifié.

Ne nous bornons pas à considérer ces indices d'une manière générale ; tâchons surtout de les observer en nous-mêmes pour jouir de la consolation que peut procurer la confiance d'être tous du nombre des enfants de Dieu. Heureux si nous ressentons en nous la délicatesse de conscience, une grande estime pour les choses de Dieu et une humilité de cœur qui nous rende vils à nos yeux et soumis à toute puissance supérieure ! Heureux si nous fuyons les délicatesses de la vie, si nous pardonnons à nos ennemis, si nous sommes pleins de douceur et de patience au milieu des tribulations de cette vie ! O Dieu dont la bonté est infinie, imprimez en nous ces marques de prédestination.

O mon âme, que tu serais heureuse, si tu découvrais en toi ces six marques de prédestination! Humilie-toi si jusqu'à ce jour elles t'ont manqué et efforce-toi de si bien ordonner ta vie à l'avenir, qu'il soit évident que tu possèdes ces caractères sacrés de la bienheureuse prédestination, par lesquels les enfants de Dieu sont distingués des fils de Satan.

III

Dans le cas où ces marques ou une partie de ces marques nous feraient défaut, nous ne devrions néanmoins pas perdre l'espérance du paradis ni la confiance d'être du nombre des prédestinés, mais bien continuer à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres dans le but de plaire à Dieu de tout notre pouvoir. Car d'un côté, Dieu nous a commandé d'espérer en sa bonté et nous a défendu le désespoir comme un des péchés qui l'irritent le plus, et d'un autre côté, quelque soit notre état actuel, la grâce divine peut nous transformer en peu de temps. Dieu est assez puissant pour faire naître des pierres des enfants d'Abraham et changer les hommes les plus endurcis dans le péché en hommes vertueux. Et quand bien même quelqu'un serait assuré de son sort malheureux et de sa réprobation, ce devrait être pour lui une raison de plus de se donner tout à Dieu et de l'aimer ardemment dans cette vie, puisqu'il saurait qu'après cette vie il devrait être éternellement privé du bonheur de lui appartenir et de l'aimer. C'est ainsi qu'agissait une vierge (1) ; le démon la tentait en essayant de lui persuader que pour elle

1. Aloysius Nov. *delic. div. amor.*, c. 117.

c'était perdre son temps que de servir Dieu, parce que, quoi qu'elle fit, elle était vouée aux supplices éternels. Voici ce qu'elle lui répondit : Eh bien ! puisque dans l'autre vie je ne pourrai pas aimer mon Dieu, ni le servir, je m'efforcerai avec d'autant plus d'ardeur de l'aimer et de le servir dans cette vie.

Après tout s'il est certain que seuls les prédestinés seront sauvés, il n'est pas moins certain, bien que je ne voie pas comment ces vérités s'accordent, que nous avons le libre arbitre, qu'il est aidé de la grâce, qu'en faisant notre possible avec le libre arbitre ainsi secouru, nous nous sauverons : il est également certain que les adultes sont sauvés par leurs mérites et par leurs bonnes œuvres comme aussi ils sont damnés par leurs démérites et leurs œuvres mauvaises. Maintenant suis-je prédestiné ou non, je ne sais rien de certain là-dessus, bien que je puisse former quelques conjectures. Mais supposons que je sois à ce sujet dans une ignorance complète et que je ne connaîtrai ce secret qu'après cette vie, que dois-je faire ? Je dois, dit un grand théologien (1), m'arrêter à ce que je sais avec certitude, c'est-à-dire faire un bon usage de ma liberté et des grâces de Dieu pour mériter par une sainte vie la vie éternelle et puis attendre avec patience que ce mystère de la prédestination qui m'est inconnu comme les autres mystères, me soit dévoilé. Mon esprit doit demeurer en repos, bien qu'il ignore comment se fait l'accord de la prédestination et de la liberté humaine.

1. Cajetanus, *in c. 2, Epist. ad Rom.*

Enfin il est plus avantageux à l'homme pécheur de se croire prédestiné que de croire qu'il ne l'est pas, de croire que Dieu malgré la multitude et l'énormité de ses péchés, le touchera de manière à l'amener à la pénitence et par là à la rémission des péchés. Si l'homme désespère du pardon et s'il a la conviction d'être damné, il met le comble à ses péchés. S'obstinant en effet dans cette conviction, il raisonne ainsi : Puisque je suis perdu et que des tourments éternels m'attendent au sortir de cette vie, quel avantage y a-t-il pour moi à me priver des biens présents : et le désespoir d'être jamais pardonné le rend pire. Au contraire celui qui espère et qui se confie dans la miséricorde de Dieu, se corrige plus tôt et redoutant le jour incertain de la mort, il s'efforce de recouvrer avant ce jour, la grâce qu'il a perdue. Aussi Dieu nous console par ces paroles : « *Je ne* « *veux pas la mort de l'impie, mais qu'il se* « *convertisse et qu'il vive.* » (Ez. 33), paroles qui ont opéré tant de conversions admirables que nous serions tous ravis d'admiration, si nous en connaissions le nombre. C'est encore Dieu qui apaise le trouble des âmes, quand il dit : « *Y a-t-il au* « *monde quelque chose de difficile pour moi* « *ou bien suis-je semblable à celui qui promet* « *et ne fait rien ? Où est ta foi ? sois homme de* « *patience et de courage et la consolation vien-* « *dra en son temps. Attends-moi, je viendrai et* « *je te guérirai. C'est une tentation qui te tour-* « *mente et une vaine crainte qui t'épouvante.* « *Quel avantage t'apporte l'inquiétude au* « *sujet des futurs contingents et des évène-*

« *ments à venir qui dépendent de la liberté*, *si* « *ce n'est de te causer tristesse sur tris-* « *tesse ?* » (1) « *A chaque jour suffit son mal.* » (Matt. 6.) Il est inutile de se tourmenter à cause de certaines choses qui peut-être n'arriveront jamais. Mais c'est le propre de l'infirmité humaine d'être le jouet de telles imaginations et l'ennemi ne s'inquiète guère par quelle voie il arrivera à nous tromper, si ce sera par la vérité ou par le mensonge, ni de quelle manière il renversera une âme ; peu lui importe que ce soit par l'amour des biens présents ou par la crainte des choses à venir. Donc que ton cœur ne se trouble pas : aie confiance en ma miséricorde et crois en moi. Quelquefois il arrive que tu me crois loin de toi et j'en suis tout près : quand tu crois que tout est perdu, c'est souvent le moment de faire un gain considérable et d'acquérir de grands mérites.

Je tâcherai de me consoler en espérant dans la miséricorde divine. Je me déterminerai énergiquement à tendre vers le souverain bien, vers la béatitude. Oh ! que ce bienfait est grand et signalé entre tous vos bienfaits ! de toute éternité vous vous êtes aimé vous-même, et désirant être aimé des créatures, vous avez créé le monde ; vous avez permis la chute d'Adam et en Adam celle de tous les hommes et parmi les hommes déchus, il y en a que vous avez prédestinés à vous aimer durant toute l'éternité. J'ai confiance, ô mon Dieu, que je suis de ce nombre et que, malgré mes péchés qui sont cependant bien grands, vous ne m'avez

1. *De Imitat. Christi*, l. 3, c. 30.

pas rejeté pour toujours. O Seigneur, vous m'avez connu et choisi avant la création du monde, pour faire de moi un vase de miséricorde et un vase destiné à votre gloire, pour vous posséder toujours et vous aimer dans les siècles des siècles. Vous avez fixé ma place et mon rang dans le séjour de votre gloire, vous avez même déterminé le degré de gloire que vous me destinez. Quand je considère toutes ces choses et que je me persuade que je puis arriver à un si grand bien, combien ne serai-je pas coupable et digne d'un grand supplice, si je ne méprisais pas tout pour un tel bien et si je ne vous aimais pas en reconnaissance d'un si grand bienfait ? Même si je n'étais pas prédestiné, je devrais encore vous aimer et vous servir pendant que j'en ai le temps, et ne pas devancer l'époque malheureuse où je ne le pourrai plus (1).

1. Alvarez de Paz. *Médit. sacr. part. 3 dec. 10. contempl. 1.*

XXXIVe MÉDITATION

DE LA PUISSANCE DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est puissant — infiniment puissant — il exerce sa puissance surtout par des actes de miséricorde.

I

Dieu étant parfait dans son Essence, doit être puissant pour agir ; il serait absurde qu'un Etre si parfait fut inactif, sans force et sans puissance pour accomplir n'importe quelle œuvre. Aussi, de même que Dieu a une intelligence pour connaître tout ce qui peut être connu, une volonté pour désirer tout ce qui est aimable, il a également une puissance capable d'agir et d'exécuter tout ce qui est possible. Supposez qu'il en fut autrement, sa nature serait plus imparfaite que celle des créatures qui sont toutes douées d'une certaine puissance.

La puissance convient à Dieu plus qu'à n'importe quel être, car, puisqu'il est doué de toutes les qualités imaginables, qu'il est saint, juste, bon, miséricordieux, libéral, magnifique et qu'il a toutes les qualités les plus excellentes que nous pouvons imaginer, la puissance unie à ces nobles qualités ne produira que du bien et de très bons effets ; il n'en usera que pour faire

des action saintes, raisonnables, glorieuses et irréprochables. Une grande puissance est très funeste quand elle se trouve dans une personne vicieuse et dégradée. Un avare, s'il est puissant, dépouille tout le monde de ses biens ; un voluptueux qui jouit d'un grand pouvoir, profane et souille tout ce qu'il y a de plus pur sur la terre ; un roi impie qui a en main un pouvoir illimité, n'épargne personne et fait gémir les peuples sous sa tyrannie. Aussi les méchants sont-ils indignes d'avoir aucune puissance. Au contraire, s'agit-il de ceux qui sont vertueux et qui ont l'amour du bien, nulle part la puissance ne saurait être mieux placée que chez eux et ils ne sauraient jamais en avoir trop. Par elle ils maintiennent tout dans l'ordre, ils délivrent les opprimés, enrichissent les indigents, apaisent les troubles ; grâce à elle, en un mot, tout fleurit et la joie abonde. Donc, puisque Dieu a toutes les qualités qu'on puisse souhaiter, il lui appartient d'être tout-puissant.

O mon Dieu ! puisque vous êtes tout-puissant, fortifiez ma faiblesse, afin que je vous serve. Dieu des vertus, je me réjouis à la pensée que vous possédez une souveraine puissance, car vous en êtes digne et il vous convient de commander partout. O Dieu tout-puissant, vivez toujours ainsi ! que tout vous soit assujetti, jouissez de tous vos droits, faites fleurir votre sceptre, faites-vous craindre partout et que votre magnificence s'élève au-dessus de tous les cieux.

II

La puissance de Dieu est parfaite. La puissance découle en effet de l'essence de chaque être : plus une essence est parfaite, plus aussi l'est sa puissance. Or comme il n'y a pas d'Essence plus parfaite que celle de Dieu, il n'y a pas non plus de puissance plus parfaite que la sienne. Une puissance est parfaite quand elle ne s'exerce jamais aux dépens de la loi morale, quand elle n'est jamais vaincue par la souffrance, quand elle n'a besoin d'aucun secours étranger. La puissance de Dieu a toutes ces conditions.

Premièrement, elle ne s'exerce pas d'une manière coupable. Le Tout-Puissant ne peut pécher : « *il ne peut se nier lui-même,* » dit saint Paul (2, Tim. 2) ; il ne peut donc ni mentir ni rien faire de mauvais, et parce qu'il ne peut pécher, il est tout-puissant d'une manière parfaite.

Secondement, sa puissance ne peut être vaincue par la douleur : rien ne peut ni fatiguer, ni lasser Dieu, ni lui causer aucune souffrance. Tout ce qu'il fait, c'est sans peine et sans effort qu'il le fait, avec facilité et avec joie. A ce second titre, sa toute-puissance est encore parfaite.

Troisièmement, la puissance de Dieu n'a nul besoin d'aide ni de secours. Dieu peut tout faire par lui-même. C'est de rien qu'il produit les créatures : il n'a besoin ni de matériaux ni d'ouvriers pour bâtir l'immense palais qu'est ce monde ; il l'a fait sortir du néant et sans l'aide de personne. Si en réalité il agit de concert avec les créatures et se sert d'elles pour produire certains effets, ce n'est

pas par nécessité, puisqu'il peut s'en passer, si cela lui plaît, mais par bonté et grande bonté envers elles : il veut en effet les faire participer dans une mesure à sa puissance et à l'honneur d'agir. Donc encore à ce titre, Dieu est doué d'une puissance parfaite.

Il n'en est pas ainsi des puissances terrestres : elles tombent souvent dans des fautes, parce qu'elles sont unies à la malice, à l'ignorance et à la faiblesse. Elles succombent à la peine, car elles ne s'exercent qu'avec douleur, lassitude, effort et inquiétude ; elles gémissent souvent en proie aux malheurs de cette vie, absolument comme les plus faibles. Enfin, pour si grandes que soient ces puissances, mille et mille choses leur font défaut. Pour faire la guerre un roi a besoin d'un matériel immense : on peut même dire que plus quelqu'un est puissant, plus il a besoin de compter sur le secours d'autrui, et même on ne l'appelle grand qu'à cause et en proportion de la multitude de choses dont il se sert.

Qui donc, ô mon Dieu, vous égale en puissance ? « *Seigneur, qui parmi les forts est semblable à* « *vous dont la sainteté est admirable, à vous qui* « *êtes terrible, digne de toute louange et qui* « *accomplissez des merveilles ?* » (Ex. 15.) Qui refusera de se soumettre de bon gré à une puissance aussi parfaite ? qui ne voudra rendre mille et mille fois plus d'hommages à une puissance aussi glorieuse, qu'à la puissance bornée et caduque des monarques ? Qui n'aura infiniment plus de confiance dans la puissance de son Dieu que dans celle des rois et des empereurs ? O Seigneur,

je fais hommage à votre puissance de tout ce que je suis, je l'adore à cause de son infinie perfection, je mets toute ma confiance en elle. Quand bien même le monde m'attaquerait, quand même toutes les créatures se ligueraient contre moi, quand je serais assailli de toutes les douleurs et de toutes les misères possibles, votre puissance serait toujours mon partage, mon refuge, mon espérance et mon bien.

III

Cette puissance si parfaite se signale surtout en faisant le bien. Il est vrai qu'elle se manifeste dans la création de l'univers, par laquelle Dieu a fait de rien toutes choses, dans sa conservation par laquelle il le maintient depuis déjà 5,600 et tant d'années et dans les changements qu'il fait subir à certaines créatures, comme par exemple, quand il accomplit des miracles, qu'il arrête le soleil, quand il le voile, quand il ressuscite des morts et accomplit tels autres prodiges qu'il lui plaît. Et cependant sa puissance n'éclate jamais plus que lorsqu'il pardonne les péchés et fait miséricorde; c'est pour cela que l'Eglise lui dit : « *O Dieu, qui* « *manifestez votre puissance avec le plus d'é-* « *clat quand vous pardonnez et faites miséri-* « *corde.* »

Pesez les belles raisons qu'en donne le Docteur angélique (1). D'abord, dit-il, celui qui a un supérieur de qui il dépend, ne peut pas pardonner à son gré toutes sortes d'offenses. Dieu donc en pardonnant les péchés selon sa volonté, prouve par là

1. Quæst. 15. art. 50.

même qu'il n'est assujetti à aucune puissance supérieure, et qu'ainsi il est tout-puissant.

Secondement, Dieu en pardonnant et en faisant miséricorde n'a qu'un but, qui est de faire arriver les hommes à la participation d'un bien infini et à la jouissance de la béatitude éternelle. Or la participation des hommes à cette béatitude est le dernier et le plus grand effet de la toute-puissance de Dieu.

Voici la troisième raison : la miséricorde de Dieu est le fondement et le principe de tout le bien que Dieu fait à la créature, car quelles que soient les choses que Dieu fasse en nous, il commence toujours par les voies de la douceur et de la miséricorde. Or c'est à la puissance qu'il appartient de produire toutes sortes de biens. Donc Dieu en réalisant et en fondant toutes sortes de biens par sa miséricorde, fait par elle aussi éclater sa puissance.

O Seigneur, y eut-il jamais puissance meilleure, plus aimable et plus admirable que la vôtre ? Les princes font paraître la leur surtout en gagnant des batailles, en prenant des villes, en semant partout la terreur, le sang et les ruines. Les hommes qui sont pécheurs ne savent manifester leur pouvoir et leur crédit qu'en exerçant des vengeances, au préjudice de leur salut éternel, tandis que vous, o Dieu d'une infinie bonté, vous la faites paraître en faisant du bien à vos créatures rebelles et en les traitant miséricordieusement. O grand Dieu ! ne cessez jamais de faire briller votre puissance par les rayons ardents de votre miséricorde sur nos âmes. O Seigneur, qu'elle brille sur mon

âme par la rémission de mes fautes. « *Dites à* « *mon âme, je suis ton salut.* » (Ps. 34).

XXXVe MÉDITATION

DE LA BÉATITUDE DE DIEU

SOMMAIRE

Dieu est heureux — parfaitement heureux — son bonheur consiste dans la connaissance et dans l'amour qu'il a de lui-même.

I

Dieu est bienheureux : il est, dit saint Paul, « *heureux et seul puissant* ». (I Tim. 6.) Etre bienheureux, c'est posséder toutes sortes de biens : car la béatitude est un état qui résulte du concours de toutes sortes de biens. Or Dieu est parfait, il renferme en lui toutes les perfections imaginables ; donc il est doué de toutes les facultés d'intelligence et d'action qui conviennent à une grandeur infinie : il est le suprême bien. Donc il est heureux.

Etre heureux, c'est ne manquer de rien. Or tel est Dieu : il se suffit à lui-même, il possède toutes sortes de perfections, il ne peut recevoir des êtres qu'il a créés aucun accroissement ou agrandissement si minime qu'on le suppose. Il est donc heureux, puisqu'il ne manque de rien.

Etre heureux, c'est jouir de la satisfaction de tous ses désirs ou mieux n'avoir plus aucun désir : car le propre de la béatitude c'est de calmer tous nos désirs, puisqu'elle est le souverain bien, après lequel il ne reste plus rien à souhaiter. Or en fait de bien, Dieu possède tout ce qu'il pourrait souhaiter et en fait de mal il ne peut en souhaiter aucun. Quel bien pourrait en effet souhaiter celui qui dans sa simplicité embrasse une infinité de biens ? Et comment une bonté infinie pourrait-elle souhaiter quelque mal ? Dieu est donc infiniment heureux.

Et de fait puisqu'il constitue lui-même la béatitude de tous les êtres, qu'il est la source, le principe et l'objet total de la félicité de tous les esprits bienheureux, qu'il comble des millions d'anges et d'âmes des joies du paradis, supposer que lui-même soit privé du souverain bien, qu'étant le Dieu du paradis et le Roi de la béatitude, il soit néanmoins privé de la béatitude, serait une chose absurde.

O Dieu bienheureux ! je me réjouis du plus profond de mon âme de ce que vous jouissez de la béatitude. Oh ! quelle joie intime j'éprouve en songeant que vous n'êtes pas comme nous sur cette terre, dans la misère et l'indigence. O Dieu du paradis, ô divin objet de notre béatitude, je suis très heureux que vous soyez toujours en possession de la joie parfaite et de votre paradis. « *Œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur.* « *louez-le et exaltez-le dans les siècles des siè-* « *cles.* » (Dan. 3.) Oh ! vivez toujours ainsi, soyez toujours heureux !

II

La béatitude de Dieu consiste dans les plus nobles opérations de son intelligence et de sa volonté, c'est-à-dire dans l'acte de connaissance et d'amour qui a pour objet son Essence infinie. Il est heureux par la connaissance si parfaite qu'il a de lui-même et aussi par l'amour de complaisance qu'il a pour lui-même et qui le fait se réjouir en lui-même. Il ne suffit pas, en effet, pour être heureux, d'avoir de grandes et excellentes perfections, il faut aussi les connaître et les aimer. Ainsi le soleil n'est pas heureux par le seul fait qu'il est beau et lumineux : il n'en ressent aucune joie ni aucun plaisir, parce qu'il n'a aucune connaissance ni aucun amour de sa beauté. Il en est de même d'une rose à la corolle vermeille et odorante : il ne lui en revient aucun bien ni aucune félicité, parce qu'elle ne se connaît pas elle-même, parce qu'elle ne respire pas elle-même son suave parfum. Et il en serait de même de Dieu, s'il était sans se connaître et sans s'aimer : il n'éprouverait aucun sentiment de joie ni de vraie béatitude. Donc il est bienheureux, parce qu'il se contemple lui-même et se complaît en lui-même.

Quel esprit créé pourrait jamais concevoir l'immensité de la joie de ce grand Dieu quand il fixe, sans s'en détourner un seul instant, le regard de son intelligence infinie sur lui-même, sur sa beauté ineffable, sur sa majesté, sur ses richesses infinies, et quand en même temps il s'aime lui-même infiniment! Ce sont des torrents d'une volupté sans bornes, qui inondent sa divinité et la font jouir dans cette contemplation d'une béati-

tude si grande qu'elle égale l'infinité des son Essence, de cette Essence qui est à la fois et l'objet de cette béatitude et le sujet qui en jouit dans d'inénarrables transports. Dieu ne trouve donc pas sa félicité dans la possession et le gouvernement de tout cet univers qui lui appartient, ni dans le fait de dominer toutes les créatures et de leur commander : seules la contemplation et l'amour de son Essence divine le rendent heureux et sont capables de lui faire goûter tout un paradis de joie.

O mon âme, ne t'abuse donc pas à chercher et à discerner ici-bas ce qui pourrait faire l'objet de ta félicité. Ne t'imagine pas que tu serais bienheureuse, si tu possédais le monde entier : tu ne le seras qu'en contemplant et en aimant l'Essence de ton Dieu. Mais, oh ! quel bonheur. oh ! quelle inexprimable félicité n'y puiserons-nous pas ? Si la vue et l'amour de cette Essence comblent la capacité immense et infinie de l'intelligence et de la volonté divine, à combien plus forte raison cette vue et cet amour rempliront-ils et excéderont-ils nos puissances finies et bornées ? Ce qui est suffisant pour remplir ce qu'il y a de plus grand, doit bien davantage remplir et au-delà, ce qui a une capacité moindre. Dès maintenant donc, ô mon âme, contemple l'admirable divinité, aime-la de toutes tes forces, afin que tu sois heureuse par la possession du seul objet qui peut remplir parfaitement tous tes désirs.

III

La béatitude de Dieu est très-excellente, elle surpasse toutes les autres béatitudes, celle de tous les anges et de tous les saints du paradis. En effet dans leur béatitude il n'y a d'infini que l'objet, tandis que dans la béatitude de Dieu, le principe lui aussi, c'est-à-dire, l'intelligence et la volonté, est infini ; et de plus la connaissance est compréhensive et l'amour infini. Voilà pourquoi Dieu est infiniment plus heureux que tous les habitants du ciel.

Sa béatitude surpasse la béatitude contemplative de tous les saints qui sont sur la terre, pour les mêmes raisons, et de plus parce que, dans cette vie, la contemplation est sujette aux fatigues, aux lassitudes, aux distractions, aux doutes, aux erreurs, et à plusieurs autres inconvénients dont la béatitude divine est absolument affranchie. Elle surpasse la béatitude active de tous ceux que l'on estime heureux sur la terre, parce que Dieu n'a pas le gouvernement d'une seule maison, d'une seule cité ou d'un seul royaume, mais de tout l'univers : aussi la fausse félicité de ce monde n'est-elle que l'ombre de sa félicité très-parfaite.

En réalité, la félicité n'est pleine et accomplie que par le concours de cinq biens qui la rendent parfaite ; ce sont la joie, la richesse, la puissance, la dignité et la bonne renommée. Or Dieu goûte une grande délectation en lui-même et une joie universelle qui a pour principe la possession de tous les biens sans aucun mélange de mal. Comme richesse il a l'abondance de toute sorte de biens ;

comme puissance une vertu infinie; comme dignité la principauté et le gouvernement de tous les êtres sur lesquels il exerce sa domination; et par domination, dit saint Denys (1) il ne faut pas entendre seulement une supériorité quelconque, mais une possession parfaite et inaliénable de tout ce qui est beau et bon. Enfin sa renommée consiste à être glorifié, loué et admiré par tout esprit qui a de lui quelque connaissance. A cause de cela Dieu est appelé un royaume : « *Venez les bénis de mon* « *père, posséder le royaume qui vous est pré-* « *paré;* (Matt, 25.) car de même qu'un royaume renferme toutes sortes de biens terrestres et que tous ces biens sont à la disposition du maître du royaume, ainsi Dieu surabonde de biens, de trésors, de grandeurs et de joies, qu'il communique à la créature quand elle a le bonheur d'être dans sa grâce et dans son amitié (2).

A vous donc, mon Dieu, qui êtes infiniment heureux, soient rendus honneur et gloire dans les siècles des siècles. Que tous les Saints se prosternent devant vous et déposent leurs couronnes à vos pieds pour rendre hommage à votre béatitude! qu'auprès de vous, Seigneur, nul ne s'estime heureux sur cette terre, car votre béatitude est incomparable! Que tous les cœurs soupirent d'amour pour vous, parce que vous êtes heureux et digne d'être désiré! Qu'en vous, Seigneur, se confient toutes nos âmes, parce que vous êtes la félicité souveraine, parce que tout le bien que vous renfermez est promis à ma jouissance, autant du

1 D. Dyon. *de div. nom.* c. 12.

2. Alvarez, *medit.* p. 3 dec.

moins que je serai capable d'en jouir. Que tous les êtres soient ravis de vous ! qu'à votre pensée ils tressaillent d'allégresse, parce que vous êtes l'incompréhensible joie ! O Roi très heureux, régnez toujours, prospérez et triomphez dans la gloire. O vous, l'objet de ma félicité suprême, ayez toujours autant de joie que votre infinie capacité en peut avoir. Ah ! jouissez, jouissez, Seigneur, dans tous les siècles de tout le bonheur que mérite votre nature infinie. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME TRAITÉ

De la Très Sainte-Trinité

Ire MÉDITATION

DES TROIS EXCELLENCES DU MYSTÈRE DE L'ADORABLE TRINITÉ

SOMMAIRE

La Trinité est le plus impénétrable des mystères ; — le plus ancien ; — la cause de tous les autres mystères

I

Le mystère de la Sainte Trinité l'emporte sur les autres mystères, parce qu'étant le plus élevé, il dépasse davantage la portée des intelligences créées : elles ne sauraient en effet rien imaginer de plus haut, ni trouver un plus sublime objet de leur contemplation. C'est le soleil de tous les mystères, il éblouit et confond tous ceux qui le considèrent, à moins qu'ils ne soient fortifiés par la lumière de la grâce pour le croire, ou

par la lumière de la gloire pour le voir. C'est un océan sans fond et sans rivage : la raison est aussi impuissante à le comprendre qu'une coque de noix est incapable de recevoir toutes les eaux de la mer. S'il y a mille secrets dans la nature, que l'esprit de l'homme ne saurait pénétrer, s'il se pose sur les propriétés de son âme et sur les différents organes de son corps mille questions qu'il ne peut résoudre, combien moins peut-il comprendre les secrets de l'Etre incréé et les merveilles de l'auteur de la nature? Comment l'homme connaissant si peu de chose sur lui-même, aurait-il une science parfaite de l'Incompréhensible, de l'unité de l'Essence divine et de la Trinité de ses Personnes ? Il faut bien avouer que cet objet éternel et infini ne peut être compris que par un esprit éternel et infini. Les anges eux-mêmes qui sont de purs esprits et de pures intelligences, dès leurs premiers regards jetés sur les splendeurs de ce mystère, seraient éblouis; ces aigles célestes seraient contraints de fermer les yeux et se sentiraient plongés dans les ténèbres, si Dieu ne les éclairait surnaturellement. A combien plus forte raison les âmes languissantes et appesanties par la lourde masse du corps terrestre, seraient-elles confondues par la hauteur et les splendeurs inaccessibles de ce mystère !

Cette considération m'apprendra à ne m'approcher de la sainte Trinité qu'avec une grande humilité et une grande docilité tout à la fois, afin d'une part de pas présumer des forces de mon esprit dans la connaissance que je dois acquérir de ce mystère, et afin d'autre part de bien recevoir les

enseignements de la foi et ceux des Docteurs qui ont pénétré plus avant dans la science de la divine Théologie. Car de quoi servirait de discourir d'une manière très savante sur la Trinité et de manquer de l'humilité sans laquelle on ne saurait lui plaire ? (1) Je dirai donc avec saint Augustin, l'aigle des Docteurs : Il ne m'en coûtera pas, si j'hésite, de chercher, et si je me trompe, je ne rougirai pas d'être instruit. Celui qui lira ce traité, s'il est d'accord avec moi, qu'il me suive ; s'il reconnaît son erreur, qu'il revienne avec moi ; si c'est moi qui me suis trompé, qu'il me ramène à lui. Animés de tels sentiments entrons dans la voie de la charité et avançons-nous vers celui dont il est écrit : « *Cherchez toujours sa face.* » (Ps. 104). (2).

II

La seconde excellence de ce mystère, c'est sa durée et son antiquité : il a précédé tous les temps et tous les siècles, il n'a jamais commencé et ne finira jamais. Le Père est éternel, dit saint Athanase, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel. Et comme le Père est éternel, il produit éternellement son Fils. Il lui dit et lui dira toujours cette parole qu'il prononça un jour par la bouche du prophète selon son cœur : « *Tu es mon Fils, je* « *t'ai engendré aujourd'hui.* » (Ps. 2) ; car il continue éternellement la merveille de cette génération. Pareillement le Père et le Fils produisent éternellement leur amour qui est le Saint-Esprit et

1. Imit., l. 10, c. 10.

2. *De Trinit,* l. c. 2 et 3.

lui communiquent toute leur Essence. C'est ainsi que les trois Personnes de la sainte Trinité subsistent éternellement sans commencement ni fin.

Il n'en est pas de même des autres mystères qui se sont accomplis hors de l'Etre suprême et souverain et qui se sont réalisés depuis la création. On peut dire en quel siècle, en quelle année, en quel mois et même quel jour ils ont commencé d'exister ; remontons en effet, à 1620 années environ et nous voici à l'époque de la Rédemption du genre humain par la croix, c'est le temps où se sont accomplis les mystères de la mort, de la résurrection et de l'ascension triomphante de Jésus-Christ, ainsi que de la mission si fructueuse et si désirée du Saint-Esprit.

Remontons trente-quatre années plus haut, et nous voici à l'époque du mystère de l'Incarnation du Verbe, de sa nativité et de toutes les merveilles de son enfance. Remontons enfin de quatre mille ans et nous sommes à l'heure de la création du monde et de la glorification des bons anges. Ainsi tous les mystères qui sont hors de Dieu, ont été accomplis à une époque déterminée ; seul, le très auguste mystère de la Trinité fait exception, il n'a jamais commencé, c'est le premier et le plus ancien des mystères, il est éternel.

Je songerai donc que ce mystère est éternel, et à cause de cela je l'honorerai et je le respecterai, car l'antiquité rend tout ce qui porte son empreinte, vénérable. Il semble bien que ce soit le contraire qui arrive pour les créatures : c'est qu'en vieillissant elles ont perdu quelque chose, notamment l'éclat de leur jeunesse et leur nouveauté ; les

années en passant sur elles, les ont altérées. Mais vous, ô Dieu éternel, au milieu des changements qu'amène le temps, vous restez immuable, votre beauté est toujours ancienne et toujours nouvelle : ancienne, parce qu'elle n'a pas commencé, nouvelle, parce qu'elle est toujours florissante, toujours dans sa première vigueur et dans son premier éclat. Oh ! combien elles sont peu dignes de notre estime, les qualités terrestres qui disparaissent peu de temps après s'être montrées, et qui, quand elles durent un certain temps, se fanent en proportion de leur durée ! Elles n'existent qu'un moment, et vous, très sainte Trinité, vous vivez éternellement.

III

Une troisième excellence de ce mystère, c'est que la sainte Trinité est la cause de tous les autres mystères et de tout ce que renferme le monde.

Elle est d'abord la cause efficiente de tous les mystères ; c'est en effet la Sainte-Trinité qui les a tous accomplis, ce sont les trois Personnes divines qui, en unité de principe et par une action identique, ont formé cet univers, justifié les anges, glorifié ceux qui furent trouvés fidèles et obéissants. Ce sont les trois Personnes ensemble qui ont décrété l'Incarnation d'une volonté commune, et bien que la Personne seule du Fils ait revêtu la nature humaine, c'est par les trois Personnes qu'elle en a été revêtue, ce sont elles qui ont accompli les œuvres miraculeuses de la vie du Sauveur, en se servant de l'humanité de Jésus-Christ comme d'un instrument ; elles ont ressus-

cité cette humanité et après la résurrection, l'ont élevée triomphalement à la droite du Père. Ce sont encore les trois Personnes divines qui remettent les péchés dans le baptême et dans la pénitence, et qui accomplissent tant de merveilles dans les âmes. Ainsi donc, la Trinité est la cause efficiente de tous les mystères.

Elle en est aussi la cause finale : ils n'ont été en effet accomplis que dans le but de la glorifier. Le monde, si grand soit-il, n'est créé que pour porter sa ressemblance, pour servir de demeure à des créatures douées d'intelligence, capables de la connaître, de l'étudier, de l'adorer, de l'aimer de la voir face à face et de la louer éternellement. Le Fils ne s'est fait homme, que pour prêcher d'une bouche humaine les merveilles de la Trinité suprême ; il n'a opéré tant de prodiges inouïs que pour donner du crédit à ses enseignements par le témoignage des miracles. S'il a subi la mort, ce fut pour offrir à la Sainte-Trinité un sacrifice d'adoration, d'action de grâces et de propitiation d'une valeur assez grande pour réparer l'honneur de la Trinité et pour lui acquérir sur la terre des sujets occupés à lui rendre le culte et l'obéissance qui lui sont dûs. C'est ainsi que tout procède de la Trinité, considérée comme cause efficiente, et que, comme dans un cercle mystérieux, tout retourne à la Trinité, considérée comme cause finale. Elle est véritablement l'alpha et l'omega, le principe et la fin de toutes choses.

Enfin c'est elle qui est l'unique et le souverain bien, le bien qui se suffit à lui-même et dont tous les autres êtres ont un besoin absolu, car ce bien

suprême et la source de leur bonheur n'est autre que le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

O Trinité sainte ! mon seul bien, mon bien plus que suffisant, je vous rends de perpétuelles actions de grâces, je vous loue et vous bénis de tout mon cœur comme la source bienheureuse de tout bien. Puisque vous êtes la fin dernière de toutes choses, je m'élance vers vous de toutes mes forces, je dirige toutes mes actions vers ce but, votre gloire; j'aspire à vous servir, à vous faire adorer et aimer par autant d'âmes que je pourrai en remplir de votre connaissance et de votre amour. Enfin je soupirerai après vous, qui êtes l'objet de ma félicité. En attendant, je vous consacre mes labeurs et tout ce que je puis faire dans ce monde d'agréable à Votre Majesté. Je n'aurai point de repos que vous ne soyez aimée, étudiée, admirée et glorifiée dans tous les siècles des siècles.

IIe MÉDITATION

DE LA CONNAISSANCE ET DE L'AMOUR DE LA SANTE-TRINITÉ

SOMMAIRE

Nous pouvons avoir une certaine connaissance de la Sainte-Trinité dès cette vie ; — nous devons l'avoir ; — mais notre amour de la Sainte-Trinité peut et doit dépasser de beaucoup la connaissance que nous en avons.

I

Notre âme peut, même dès cette vie, avoir quelque connaissance de la Sainte-Trinité : car toute âme est créée pour la connaître et pour la glorifier à la suite de cette connaissance. Or Dieu ne fixe pas un but à sa créature, sans lui fournir les moyens de l'atteindre. Donc l'âme peut parvenir à la connaissance de la Trinité pour la glorification de laquelle elle a été placée dans ce monde. L'homme a divers états et diverses sortes de vies ; une vie mortelle ici-bas et une vie immortelle dans l'autre monde : aussi sa fin est la connaissance de la Trinité, une connaissance obscure et non évidente ici-bas, une connaissance claire et sans voiles dans le ciel. En conséquence, l'homme

peut connaître la Trinité d'une manière obscure et par la foi, dans ce monde ; d'une manière évidente et par la claire vision, dans l'autre. C'est dans ce but que l'âme a été créée à l'image et à la ressemblance de la Sainte-Trinité : elle devenait ainsi plus capable de connaître celle dont elle porte en elle-même quelques traits.

Cette ressemblance n'est pas même le privilège exclusif de l'âme, mais toute créature porte comme imprimé sur son front quelque marque ou quelque caractère de la Sainte-Trinité. Les créatures considérées en général, se divisent en trois catégories : les créatures spirituelles, les créatures corporelles et les créatures mixtes, comme sont les hommes. Les créatures spirituelles se divisent à leur tour en trois hiérarchies et chaque hiérarchie comprend trois chœurs. Quant aux créatures corporelles elles sont aussi de trois sortes, les corps célestes, les corps simples et les corps composés. L'homme est doué d'une âme unique, mais qui comprend dans son unité trois vies : la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle. Et tout cela n'est pas l'effet du hasard, mais le résultat d'un dessein de la sagesse divine, qui a voulu que la Trinité des personnes fut représentée par la distinction des créatures, et l'unité de leur Essence par l'étroite union des créatures entre elles, afin que l'homme se servant des créatures comme d'autant de degrés, s'élevât plus facilement jusqu'à la connaissance de la Trinité.

Toutefois ces traits n'étaient pas assez frappants pour fixer par eux-mêmes l'attention de l'homme

et pour imprimer dans son esprit les premiers éléments de cette connaissance. Dans sa bonté Dieu a voulu lui fournir d'autres images de ce mystère plus claires et plus expressives. Il s'est alors dépeint lui-même dans les Saintes Ecritures : il a voulu se montrer plus à découvert dans les révélations de la foi, et il a ordonné de publier cette foi dans tout l'univers, l'offrant à tous, afin que nul ne fut bienvenu à alléguer comme excuse son ignorance de la divinité, unique dans son Essence et trine (1) dans ses Personnes.

Faites grand cas de cette capacité que Dieu a mise dans nos âmes et que les anges seuls partagent avec nous : par elle nos âmes sont élevées au-dessus de toutes les autres créatures. Qu'y a-t-il, dit Origène (2), de plus parfait que de connaître le Père, le Fils et le Saint-Esprit ? Quelle grâce Dieu m'a donc faite, en me rendant capable de connaître cet auguste mystère ! Je reçois, o mon Dieu, cette faveur signalée de votre bonté et je l'estime mille fois plus que d'être capable de connaître tous les mouvements des cieux et toutes les merveilles de la nature. Quoique la science que nous avons de vous ici-bas soit bien imparfaite, néanmoins il y a beaucoup plus de plaisir à connaître, même dans une mesure très restreinte, les choses supérieures et divines, qu'à posséder

1. Nous sommes obligé d'employer un mot qui a vieilli depuis que Racine en faisait usage. Il est fort regrettable que l'Académie ne lui ait pas conservé le sens que nous lui donnons ici. Mais bien au-dessus de ses décisions, il y a celles de l'Eglise qui nous défend d'appeler Dieu *triple*. « Hæc est Sanctæ Trinitatis relata narratio : « quæ non triplex, sed Trinitas et dici et credi debet » dit le symbole de foi du XI[e] Concile de Tolède.

2. *Hom. 10, in Num.*

complètement la science de toutes les choses inférieures et humaines. Pour ce motif j'accepte la foi comme la lumière de ma vie, je lui assujettis ma raison et toutes mes pensées, je désavoue formellement tout ce qui se présenterait à mon esprit de contraire à ses enseignements. O Dieu incomparable, j'en fais maintenant le serment que je suis prêt à signer de mon sang et à sceller au prix de ma vie. Je sais et je crois que vous êtes un seul Dieu en trois Personnes adorables, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

III

Non-seulement l'homme est capable de connaître d'une certaine manière le mystère de la Sainte-Trinité, mais il y est tenu : c'est une chose nécessaire, obligatoire, sous peine de ne pas se sauver. Les paroles de Jésus-Christ en sont la preuve : « *Quiconque croira et sera baptisé, sera sauvé* ; « *mais quiconque ne croira pas, sera con-* « *damné.* » (Marc, 16). Or la foi n'est pas possible sans la connaissance au moins des principaux mystères qu'elle propose, et le premier de tous les mystères est bien celui de la royale et bienheureuse Trinité. Aussi le grand saint Cyrille (1) dit formellement que nul ne peut être instruit de sa foi, s'il ignore la Sainte-Trinité. En effet la voie par laquelle nous allons à Dieu, c'est Jésus, qui a dit de lui-même : « *Je suis la voie, la vérité et la* « *vie* » (Jean, 14). Or d'où est sorti Jésus, si ce n'est de la Trinité, comme d'une très ancienne et très illustre maison ?

1. Lib. I. *Thes. Assertio.* 1ª.

N'est-ce pas le sein du Père éternel, qu'il a quitté pour venir vivre parmi les mortels ? veut-on dès lors le connaître, sans avoir aucune notion de la Sainte-Trinité ? Mais il est absolument nécessaire de connaître Jésus-Christ, le Verbe incarné. Donc il est nécessaire aussi de connaître la Trinité.

De plus, la Trinité est la fin dernière des âmes or il convient à des êtres que la raison dirige, de connaître la fin vers laquelle ils tendent. Quelle honte, si des créatures douées d'intelligence ignoraient le but vers lequel elles s'acheminent, s'il fallait les y mener comme des bêtes à qui tout discernement fait défaut, ou s'il fallait les y porter comme des pierres ! Pour que nos âmes tiennent dignement le rang d'honneur que leur assigne leur qualité de créatures intelligentes, il faut donc qu'elles aient quelque connaissance de la Trinité, terme de toutes leurs espérances.

Enfin la connaissance de la Trinité est la science caractéristique des chrétiens, celle par laquelle ils se distinguent des Juifs, des Turcs et des autres infidèles. Ceux-ci ont bien la notion de l'unité de Dieu, mais il y a une vérité qu'ils ignorent totalement, c'est la Trinité. C'est pour cela que ceux qui ne savent rien de ce mystère, méritent à peine le nom de chrétien.

Je reconnaîtrai combien le devoir de connaître ce mystère est fondé en raison et j'en déplorerai l'infraction. Hélas ! que de personnes ignorent ce mystère je ne dis pas parmi les nations barbares, mais même dans le sein de la chrétienté et malgré tant de pasteurs et de Docteurs que compte l'E-

glise ! Combien aussi le connaissent mal et ne le voient qu'à travers un enseignement faux et hérétique ! Il faut cependant, o Trinité sainte, que vous soyez connue ou dans les clartés célestes, ou à la lueur des flammes de l'enfer. Pourquoi donc avilir plus longtemps notre pensée dans l'étude des choses périssables ? Pourquoi ne pas commencer dès maintenant à étudier cette vérité divinement révélée qui doit faire l'objet de notre éternelle contemplation dans le ciel ? O Trinité, mon Dieu, ayez pitié de l'ignorance du monde, éclairez mon esprit afin que je vous connaisse et inspirez à vos serviteurs un grand zèle pour vous annoncer et pour vous faire connaître sur la terre.

III

La Trinité doit être beaucoup plus aimée par nous que connue, beaucoup plus révérée que scrutée. Car quand Dieu a donné aux hommes le grand commandement de l'aimer, il a voulu que l'homme se vouât tout entier à son amour, qu'il aimât Dieu «*de toute son âme, de tout son es-* « *prit, de toutes ses forces.* » (Matt. 22). Mais quand il commande qu'on le connaisse, Dieu ne dit rien de pareil. C'est pour cela que la connaissance de Dieu est limitée à un certain degré, que la faiblesse humaine ne peut dépasser. Si les esprits les plus pénétrants cèdent à une téméraire curiosité, et veulent approcher Dieu de trop près, ils se sentent accablés par la splendeur qui jaillit de sa face et par une trop vive lumière qui les aveugle plutôt qu'elle ne les éclaire.

Mais il n'importe : une connaissance médiocre

de ce mystère suffit pour exciter dans l'âme un grand amour, de même qu'une étincelle peut quelque fois causer un grand incendie. Il arrive chez certains que l'ardeur de l'amour est hors de proportion avec le degré de lumière qu'a l'esprit, et que, suivant l'expression d'Hugues de Saint-Victor (1), déjà l'affection est entrée au-dedans et même a pénétré bien avant, tandis que la science est encore dehors, arrêtée à la porte, sans pouvoir avancer. En voici peut-être la raison : c'est que le propre de la connaissance est d'attirer à nous l'objet, de le faire pénétrer en quelque sorte en nous par les espèces et images que nous en formons, tandis que le caractère propre de l'amour est de nous faire sortir en quelque sorte de nous-mêmes et de nous porter vers l'objet aimé. D'où il résulte que connaître Dieu, c'est l'attirer à nous dans une certaine mesure, tandis que l'aimer, c'est être attiré vers lui. Or celui qui est grand est plus capable de recevoir en soi quelqu'un de plus petit, que le petit ne l'est d'embrasser plus grand que lui. Dieu donc ne peut être aussi bien attiré et comme enfermé en nous par notre science, que nous, nous pouvons être attirés et enfermés en lui par notre amour.

Je me réjouirai donc à la pensée que si je n'ai pas l'esprit assez puissant pour pénétrer profondément en Dieu par la science, ma volonté du moins est capable de beaucoup aimer et de compenser par l'amour ce qui me manque du côté de la science. Accordez-moi donc, o adorable Trinité, que je ne veux connaître qu'afin de mieux vous

1. *In cap. 7 cœl. hier.*

aimer, accordez-moi la grâce d'être enflammé de votre amour, en vous étudiant, et de me dégoûter de tout ce qui n'est pas vous. Oh ! combien alors sera beau le fruit de mes travaux ! quelle brillante couronne, me sera réservée au terme de ma course !

IIIe MÉDITATION

DES MOTIFS ET DES MOYENS D'HONORER LA SAINTE-TRINITÉ

SOMMAIRE

Quatre motifs : sa souveraine grandeur ; sa bonté à notre égard; notre utilité ; l'exemple des saints ; — six moyens : nous corriger de tous nos péchés mortels et de tous nos péchés véniels; retrancher toutes nos occupations superflues ; l'invoquer souvent au commencement de nos actions ; nous humilier profondément ; la féliciter pour toutes ses perfections ; amener les autres hommes à l'aimer. — Effets précieux de la méditation de ce mystère.

I

Voici les motifs qui doivent nous exciter à aimer et à respecter profondément la Sainte-Trinité.

Le premier est sa souveraine grandeur et excellence ; on doit honorer en effet ce qu'il y a de plus grand, et rien n'est plus majestueux ni plus auguste que la Sainte-Trinité, dont chaque perfection est infinie. « *Grand est le Seigneur*, dit David, *il est* « *au-dessus de toutes nos louanges et sa gran-* « *deur n'a pas de bornes.* » (Ps. 144.)

Le second motif qui équivaut à plusieurs, c'est sa bonté et sa libéralité à notre égard. Quoi de plus naturel que de reconnaître par des témoignages de respect et d'honneur, tout au moins les biens qu'on a reçus ? Or, c'est à la Sainte-Trinité que nous devons tous les biens que nous possédons : elle fut gracieuse et libérale à notre endroit plus qu'on ne saurait le dire. Le Père est Charité, le Fils est Grâce, le saint Esprit est Don. C'est la Trinité qui de toute éternité nous a prédestinés à la grâce et aussi, c'est du moins notre espérance, au paradis. C'est elle qui nous a créés, nous tirant du néant en vertu d'un amour spécial, et nous imprimant sa ressemblance : c'est elle qui nous conserve : car l'homme ne ressemble pas à une horloge qui, une fois montée, marche environ vingt-quatre heures, sans avoir besoin du secours de nos mains : il nous serait impossible de subsister une seule minute, si Dieu n'avait toujours la main sur nous, pour nous soutenir et nous conserver. C'est elle qui nous a donné un Rédempteur, afin qu'il s'immolât pour nous et qu'il nous acquît par son sang tous les moyens de salut. C'est d'elle enfin que découlent toutes les bénédictions spirituelles et temporelles, que nous possédons ou que nous espérons. Ce sont là autant de raisons

qui prouvent que nous ne pourrions jamais la remercier suffisamment, quand bien même ce serait l'unique occupation de toute notre vie.

Le troisième motif c'est l'utilité qu'il y a pour nous à l'invoquer, à la louer et à l'honorer. Si, en effet, elle nous a fait du bien, avant que nous fussions en état de l'invoquer et de l'honorer, combien plus ne nous en fera-t-elle pas, quand elle nous verra prosternés devant elle, adorant ses grandeurs et entièrement dévoués à son service ! Il n'y a pas d'exercice de piété plus profitable.

L'exemple des plus grands Saints est enfin un quatrième motif pour nous de l'adorer. Jésus-Christ, le Saint des Saints, avait dans son âme toute céleste cette ardente dévotion : il passe en son honneur trois heures en oraison à Gethsémani, trois heures en agonie sur la croix et trois jours dans le tombeau. L'unique occupation des séraphins au ciel est de s'écrier sans cesse, dans le ravissement qu'ils éprouvent en sa présence. « *Saint*, *saint*, *saint*. » (Is. 6.) Les plus grands Docteurs de l'Eglise n'ont eu rien de plus à cœur que d'honorer la Trinité dans leurs sermons, leurs écrits et leurs œuvres. Enfin une infinité de martyrs de tout âge et de tout sexe, ont honoré la Trinité en la confessant courageusement au milieu des plus cruels supplices et cet amour a adouci leur douleur les plus aiguës. Ils ont scellé de leur sang leur foi en la Sainte-Trinité, aimant mieux perdre la vie dans les plus horribles tourments, notamment à l'époque de l'hérésie arienne, qui battait en brêche ce mystère, que de faillir au devoir de l'honorer par une généreuse profession

de leur foi, de leur espérance et de leur amour pour elle.

Voilà des raisons assez fortes pour me persuader et pour m'inspirer un ardent désir de révérer la Trinité par un culte spécial. O très majestueuse et très libérale Trinité, je regrette d'avoir jusqu'à présent tenu si peu de compte de mes devoirs envers vous ; je veux de tout mon cœur réparer cette faute et compenser par des hommages qui dureront toute ma vie, ceux que je ne vous ai point offerts depuis que j'ai reçu de vous cette vie même. O Sainte-Trinité, qui êtes un seul Dieu ! faites-moi miséricorde, donnez-moi d'offrir à votre infinie Majesté un culte de latrie, une piété constante, inébranlable et perpétuelle. Donnez-moi un très parfait amour de votre Majesté, tel que l'ont eu vos généreux martyrs, c'est-à-dire assez fort pour qu'aucune tribulation ou angoisse, aucun péril et aucune persécution ne puisse me séparer de vous. Si je ne puis vous honorer autant que le mérite votre grandeur et votre perfection, que du moins je vous honore autant qu'il me sera possible avec le secours de votre grâce : je vous la demande humblement dans ce but.

III

Voici les divers moyens d'honorer et de révérer la Trinité :

Le premier consiste à nous corriger de tous nos péchés mortels, car ils détruisent l'amour que nous lui devons ; il faut aussi nous corriger, autant que possible, de nos péchés véniels, car ils outragent son honneur et diminuent la gloire à

laquelle elle a droit, gloire qui consiste à être obéie par ses créatures jusque dans les moindres choses.

Le second moyen sera de supprimer toutes les occupations superflues et tous les entretiens inutiles, où se perd un temps que l'on pourrait employer à la louer et à la servir.

Le troisième moyen consistera à l'invoquer souvent, au commencement de nos actions, notamment à les lui offrir et à les lui consacrer en même temps que notre cœur et notre volonté. Ce sera lui offrir et les fruits et l'arbre qui les produit tout ensemble ; nous dirigerons le tout vers sa gloire, nous n'aurons en vue dans tout ce qui nous concerne, que son honneur exclusivement et nous ferons retourner à la Trinité tout ce que nous avons reçu d'elle.

Le quatrième moyen sera de nous humilier profondément en sa présence, à la pensée que nous sommes extrêmement petits et vils en face de sa Majesté sans bornes. Nous devrons rougir de lui être si peu soumis par une parfaite conformité de volonté dans tous les événements, et de l'avoir si peu servie, si peu glorifiée en comparaison de l'honneur et des services que nous lui devions. Nous imiterons ainsi les séraphins qui, en présence de la Trinité se voilent la face de leurs ailes, pour indiquer qu'ils sont indignes de paraître devant sa Majesté.

Le cinquième moyen sera de nous réjouir intérieurement en pensant à toutes les perfections que la Sainte-Trinité possède à un degré souverain, à sa puissance, à sa sagesse, à sa beauté, à sa

justice, à sa miséricorde, à son éternité et aux autres, ce qui sera un moyen excellent de la féliciter.

Le sixième moyen consistera à faire tous nos efforts et à employer tout notre pouvoir à la faire connaître, louer, honorer et aimer par tous les hommes ; nous les y exciterons par nos paroles, nos exemples et par tous les moyens qui seront à notre portée. J'imiterai saint Grégoire le Théologien (1) qui, brûlant d'un zèle semblable, appelait la Trinité sainte, adorable et patiente, et lui parlait en ces termes: Je voudrais qu'ils devinssent vos adorateurs tous ceux qui vous méprisent ou vous outragent, que pas un seul d'entre eux ne fut perdu, fut-ce le plus petit. Je le voudrais quand bien même il serait nécessaire pour cela de perdre quelque degré de grâce. Ainsi parlait ce grand homme ; et puisque le plus grand honneur qu'on puisse rendre à la Sainte-Trinité, c'est le saint sacrifice de la Messe qui est son tribut propre, exclusivement dû à sa grandeur suprême, offrons-le lui fréquemment, si nous en avons reçu le pouvoir dans le sacrement de l'Ordre, sinon faisons en sorte que le saint sacrifice lui soit offert avec révérence ; enfin assistons-y tout au moins avec des sentiments de grand respect et dans une profonde adoration.

Je graverai dans ma mémoire ces six moyens de servir la Sainte-Trinité et je les considèrerai comme les six ailes avec lesquelles les Séraphins se présentent devant elle. Je m'efforcerai sur l'heure à en produire les actes, pour ne plus diffé-

1. *Greg. de Naz.* Or. 18, sub finem.

rer de lui rendre gloire et honneur. O admirable Trinité ! j'ai mes fautes en horreur, parce qu'elles attaquent votre grandeur : « *Je bénirai le Sei-* « *gneur en tout temps, sa louange retentira* « *toujours sur mes lèvres.* » (Ps. 3.) O Seigneur, tout est à vous, tout sera fait pour votre plus grande gloire. O Majesté suprême, je ne suis rien devant vous, la confusion couvre mon visage à la pensée que je ne vous ai pas servi. O Trinité sainte ! Possédez toujours vos grandeurs infinies : mon âme ne cessera jamais de s'en réjouir. Oh ! quelle profonde joie j'éprouverais, si toutes les créatures vous honoraient ! O vous tous « *louez le* « *Seigneur avec moi, exaltons ensemble son* « *saint nom. Venez, adorons et prosternons-* « *nous devant Dieu.* » (Ps. 94.) Offrons des sacrifices en son honneur. O Trinité adorable, accordez-moi cette grâce, que tous ceux qui liront ces lignes dirigent toutes leurs actions vers votre gloire, qu'ils soient entraînés avec moi à vous aimer et à vous servir et qu'ils soient enflammés d'une inextinguible ardeur pour vous louer sur la terre comme au ciel, vous le Père, vous le Fils et vous le Saint-Esprit, notre souverain bien. Car à vous, ô suréminente Trinité, appartiennent dans les siècles des siècles toute louange, tout honneur, toute gloire et toute souveraineté.

III

La meilleure préparation pour employer ces moyens par lesquels la Trinité est honorée, c'est de méditer ce grand mystère et les merveilles qu'il renferme. En effet la plus haute et la plus sublime

de toutes les méditations, est celle par laquelle l'homme s'élève non seulement au-dessus de la sphère de toutes les créatures sans raison, mais encore au-dessus de lui-même et de sa nature. Or telle est la méditation sur la Sainte-Trinité ; elle est si excellente et produit de si nobles effets qu'il ne reste plus rien à souhaiter à notre vie spirituelle, si ce n'est de jouir de la vue de la Trinité dans les clartés des cieux. C'est le champ de dévotion des âmes les plus éminentes en sainteté et l'âme qui élève sa connaissance et ses affections jusqu'à ce sublime et ravissant objet, se trouve unie au principe de tout bien, et se voit transportée à la source même des douceurs et des consolations spirituelles. D'une part, l'esprit qui s'adonne à ce genre de méditation fait les plus grands progrès dans la connaissance des excellences de Dieu, découvre de plus en plus tout ce qu'il renferme de beautés, tout ce qu'il mérite d'amour, de respect et de gloire ; de l'autre, la volonté à son tour se trouve plus puissamment engagée à former les résolutions les plus généreuses et les plus magnanimes, à s'obliger à un respect plus profond, à un amour plus ardent, à des actes plus héroïques. En un mot, après une sérieuse méditation sur ce mystère des mystères, l'âme comprendra que, quand même elle renoncerait à tout, quand même elle ferait et souffrirait tout pour l'amour de Dieu, tout cela équivaudrait à peu près à rien et ne constituerait pas même une partie notable de ce qu'elle doit à la Sainte-Trinité. Il lui devient alors facile de se repentir de ses péchés, de renoncer aux occupations inutiles qui dévorent un temps si précieux.

Il lui semble que c'est la plus grande extravagance du monde de ne pas tout rapporter à la gloire de cette Majesté suprême et de ne pas s'humilier devant elle. Finalement l'étroite alliance qu'elle contracte avec les Personnes divines, la porte naturellement à se réjouir de leur félicité et à exciter les autres à prendre leur part d'un avantage qui n'est pas moins grand pour chacun, par le fait que plusieurs en jouissent.

Je m'adonnerai donc avec tout le sérieux dont mon esprit sera capable, à la méditation de ce mystère. La Trinité sera mon grand objet, ma souveraine occupation. Je m'écrierai à l'exemple d'un grand saint (1) : « *O Trinité! ma gloire, ma* « *beauté, l'objet de mes méditations* ». Avec l'Eglise (2), je l'invoquerai par ces paroles : « *Le* « *soleil disparaît déjà à l'horizon ; mais vous,* « *ô Dieu unique, vous, Trinité bienheureuse,* « *vous demeurez la lumière éternelle. Oh!* « *inspirez votre amour à nos cœurs! Que nous* « *vous chantions un hymne le matin, que le* « *soir nous vous adorions encore! daignez* « *nous admettre, nous vous en supplions, au* « *milieu de vos élus pour vous louer avec* « *eux.* »

1. Greg. de Naz. *Or. 32.*

2. *Hymne du Brév. Fête de la Trin. à Vêpres.*

IVᵉ MÉDITATION

DES PRODUCTIONS DIVINES ET DE LA TRINITÉ DES PERSONNES

SOMMAIRE

Il y a en Dieu plusieurs Personnes, dont les unes produisent et les autres sont produites. — Dieu produit le Verbe par son intelligence et le Saint-Esprit par sa volonté. — Il n'y a en Dieu que trois Personnes.

I

Il y a en Dieu plusieurs Personnes dont les unes produisent et les autres sont produites. Les Ecritures attestent cette grande vérité, quand elles disent qu'une des trois Personnes, le Fils, est engendré par une autre Personne qui est le Père et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (Ps. 2, Jean, 15.)

Et certes nous devons attribuer à Dieu tout ce que nous imaginons de plus grand et de plus excellent, tout ce qui contribue le plus à sa gloire. S'il nous a donné une intelligence, c'est pour l'honorer en concevant de lui l'idée la plus haute : agir autrement, serait abuser de notre intelligence. Or c'est une grande perfection qu'il y ait en Dieu des productions, c'est-à-dire des Personnes qui produisent et d'autres qui sont produites. En effet

l'Etre infini qui produit un autre infini, l'Etre éternel qui produit un autre Etre éternel, l'Etre parfait qui produit un autre Etre parfait, est meilleur que, s'il ne produisait rien en lui-même. L'acte est toujours plus parfait que la simple puissancé ou la privation de l'acte. Donc puisque Dieu est l'Etre le meilleur, qu'il est souverainement bon et parfait, il doit produire un autre Etre qui soit aussi souverainement bon et parfait. Et ainsi nous concluons qu'il y a en Dieu des productions, c'est-à-dire qu'il y a des Personnes qui sont principe de production et des Personnes qui sont produites.

De plus, la caractéristique du bien est une tendance à se communiquer et à se communiquer en raison directe de sa grandeur. Le bien fini se communique d'une manière finie. Mais l'Essence divine qui est infiniment bonne, doit se communiquer proportionnellement à sa bonté, c'est-à-dire infiniment. D'où il résulte qu'il y aura en Dieu plusieurs Personnes qui participeront à son Essence et qui ne seront qu'un seul Dieu.

Nous pouvons ajouter que plus les substances sont nobles et supérieures aux autres, plus elles sont actives et plus elles donnent abondamment. Le soleil envoie au monde entier ses rayons, les meilleurs fruits nous viennent des meilleures espèces d'arbres, ce sont les meilleurs esprits qui conçoivent les plus sublîmes pensées et ce sont les grandes flammes qui projettent les clartés les plus éclatantes. Aussi les philosophes qui ont ignoré le Fils et le Saint-Esprit, qui ont seulement su que le monde tenait son existence d'un

Dieu, n'ont rien connu de la magnificence infinie de ce Dieu : de même que celui qui aurait appris que le roi a donné trois oboles, mais qui ignorerait qu'il a distribué d'immenses trésors, ne connaîtrait pas la grandeur de sa magnificence. Dieu doit avoir une action infinie et il lui appartient de donner infiniment, par conséquent beaucoup plus qu'il n'a donné au monde en le créant, puisque ce n'est qu'un être fini qu'il lui a donné. Or pour donner infiniment, il faut que Dieu produise une personne infinie et qu'il lui communique sa divinité même. A cette condition Dieu aura agi glorieusement, il aura produit quelque chose digne de sa grandeur et tel que toute intelligence qui raisonne l'attend de lui (1).

Je croirai donc qu'en réalité il l'a fait, soit parce que l'Ecriture me l'enseigne, soit parce qu'une telle croyance est glorieuse pour Dieu, j'inclinerai toujours à lui attribuer tout ce qu'il y a de plus noble et de plus magnifique, je me réjouirai quand je verrai les autres homme m'imiter sur ce point, je détesterai tout ce qu'on pourra dire de contraire à cette doctrine ; je sais en effet, o mon Dieu, que vous êtes au-dessus de toutes les louanges et au-

1. Les raisons qu'apporte ici l'auteur n'ont d'autre valeur que de rendre probable l'existence de ce grand mystère : il est tout au moins certain que la raison humaine ne peut démontrer d'une manière positive la réalité de ce mystère, pas même lorsqu'elle le connaît déjà par la révélation. On peut le conclure de la définition du Concile du Vatican (Const. Dei Filius, IV, can. 1) qui prononce l'anathème contre quiconque « *dit que la révélation divine ne contient pas de vrais* « *mystères, des mystères proprement dits, mais que tous les dogmes de* « *la foi peuvent, à l'aide d'une raison exercée, être compris et démontrés* « *par les principes naturels.* » Or, l'unanimité des SS. Pères et des Théologiens considère le mystère de la Sainte-Trinité comme le premier des mystères et le plus impénétrable de tous. L'erreur que nous signalons ici a été renouvelée de nos jours par Antoine Günther.

dessus de toutes les grandeurs qu'on peut vous attribuer. Que les créatures communiquent à d'autres les biens plutôt petits que grands, c'est à la portée de leur puissance finie. Mais vous, ô mon Dieu, qui êtes l'infinité même, que vous produisiez des choses plus grandes que petites, qu'il y ait en vous des communications infinies, rien n'est plus conforme à la grandeur de votre Etre infini, rien ne peut le faire paraître plus glorieux et plus admirable. Je veux donc admettre cette croyance, car je ne désire rien tant que votre gloire pour laquelle vous m'avez mis au monde.

II

Ces Personnes sont soit principe de production, soit produites de deux manières, à savoir, par l'acte de l'intelligence, qui est la connaissance, et par l'acte de la volonté, qui est l'amour. Une substance spirituelle en effet n'a que deux puissances qui lui sont propres, qui produisent des actes immanents, et par lesquels elle peut se communiquer conformément à sa nature : ces deux puissances sont l'intelligence et la volonté car la mémoire n'est qu'une extension de l'intelligence et la volonté n'est qu'une prérogative de la liberté. Chez les puissances spirituelles créées, c'est-à-dire chez les anges et les âmes raisonnables, l'intelligence qui est finie, produit conformément à sa capacité une sagesse finie et la volonté produit également un amour proportionné à elle-même, c'est-à-dire fini. Serait-il raisonnable de moins attribuer à l'esprit et à la volonté de Dieu, qu'à l'esprit et à la volonté des anges et des hommes ? Donc puis-

que Dieu est la première substance spirituelle et douée d'une intelligence infinie, par cette intelligence il devra produire une connaissance ou une sagesse infinie, qui s'appellera le Verbe ou le Fils : d'autre part, puisqu'il possède une volonté infinie, par cette volonté il devra produire un amour infini, qui s'appellera le Saint-Esprit. Comment admettre en effet que les facultés spirituelles soient douées d'activité et de fécondité chez les créatures, dont la substance est finie et qu'en Dieu, elles soient stériles et infécondes ? Donc les Personnes divines sont, soit principes de production, soit produites ou par la connaissance, qui est l'acte propre de l'intelligence, ou par l'amour qui est l'acte propre de la volonté.

J'adorerai la puissanee de ces deux facultés divines, l'intelligence et la volonté, j'adorerai ces facultés comme étant les principes des Personnes infinies du Fils et du Saint-Esprit. Faites, ô mon Dieu, qu'à l'exemple de votre intelligence, qui produit une sagesse proportionnée à sa vigueur infinie, mon esprit conçoive une science de vos mystères aussi vaste que sa capacité le lui permet ; faites aussi qu'à l'exemple de votre volonté, qui produit un amour infini, ma volonté produise tous les actes d'amour envers vous, dont elle est capable. O Dieu très admirable, que je vous aime de toute mon âme, de toute mes forces, de tout mon pouvoir.

III

Ces Personnes, soit celles qui sont principe de production, soit celles qui sont produites par l'in-

telligence ou par la volonté, sont au nombre de trois exactement, selon ce que la foi nous enseigne. Puisqu'il y a en Dieu deux sortes de production, il doit y avoir deux Personnes produites ; l'une par voie d'intelligence, ce sera le Fils, l'autre par voie de volonté, ce sera le Saint-Eprit : car deux productions ne sont pas nécessaires à une seule Personne, qui ne peut être produite qu'une fois. De plus il faut que la Personne qui produit, soit distincte des deux Personnes qui sont produites. Une chose ne saurait en effet se produire elle-même : ce serait une contradiction manifeste. Ces Personnes qui sont produites ne peuvent l'être l'une par l'autre, car la Personne qui produit ne peut recevoir son être de la Personne même qu'elle aurait produite : il y aurait encore contradiction flagrante. D'où il résulte qu'il y a trois Personnes en Dieu, deux Personnes produites, et une Personne qui produit, qui est le Père. Il n'est pas possible d'en imaginer un plus grand nombre : car dans ce cas, on devrait admettre que ces trois Personnes sont produites par une quatrième. Or, c'est impossible : en effet qu'est-ce qui empêcherait de dire alors que cette quatrième à son tour aurait été produite par un cinquième, celle-ci par un sixième et ainsi de suite jusqu'à l'infini : ce qui répugne à la raison et à la nature de Dieu. Il est donc nécessaire d'admettre qu'une de ces trois Personnes est principe de production, sans avoir été produite elle-même. Ou bien pour qu'il y eût plus de trois Personnes en Dieu, il faudrait admettre en lui des productions par d'autres voies que celle de l'intelligence

et celle de la volonté : ce qui est inadmissible, parce qu'une nature intelligente ne peut se communiquer autrement que par ces deux puissances. Ou bien, dernière hypothèse, il faudrait qu'il y eût plusieurs productions par voie d'intelligence ou par voie de volonté. Or, c'est encore impossible, parce que le Fils ou le Verbe est un terme de production infini, puisqu'il correspond à toute l'infinité de l'intelligence divine, et l'intelligence divine en étant comme épuisée, ne peut dès lors produire un second Verbe. Le Saint-Esprit est également un terme de production parfait : il épuise en quelque sorte toute la fécondité de la volonté divine : donc il ne peut y avoir en Dieu un autre amour, un autre Saint-Esprit. Concluons de tout ceci qu'il y a trois Personnes divines, pas une de plus, pas une de moins.

O grandeur de Dieu ! si ses jugements sont incompréhensibles, combien plus le sera son Etre ! O Dieu ! combien vous êtes différent des créatures : aussi devons-nous vous concevoir d'une façon plus élevée, vous mettre absolument hors de pair, de telle sorte que votre Essence unique en trois Personnes, se distingue glorieusement, par sa grandeur, de toutes les créatures. Un seul Père suffit, un seul Verbe suffit à l'intelligence infinie du Père, un seul Saint-Esprit suffit à sa volonté. O Père ! ô Fils ! ô Saint-Esprit ! ô Personnes adorables ! soyez mon seul bien ! qu'un tel bien me suffise et que je n'en cherche pas d'autre. Je me consacre à vous ; que je vous appartienne, possédez-moi et que je vous possède !

V[e] MÉDITATION

DES RELATIONS DES TROIS PERSONNES DIVINES

SOMMAIRE

Les relations d'origine distinguent entre elles les Personnes divines — les unissent étroitement — les constituent.

I

Les trois Personnes divines sont relatives, c'est-à-dire, qu'elles se rapportent l'une à l'autre et ont entre elles des relations mutuelles d'origine. Le Père est en rapport avec le Fils par une relation de paternité, et le Fils est en rapport avec le Père par une relation de filiation ; le Père et le Fils sont en rapport avec le Saint-Esprit par une relation de spiration active, et le Saint-Esprit est en raport avec le Père et le Fils par une relation de spiration passive.

La sublimité et l'excellence des Personnes divines semblent exiger ces merveilleux rapports. C'est en effet le propre et le privilège de l'Etre divin, d'être le centre et le but vers lequel tous les êtres tendent et où ils se fixent. Aussi nous ne trouverons pas une seule créature dans le monde qui n'ait une tendance vers Dieu et une relation avec Dieu. Cette relation est appelée par les philo-

sophes, transcendantale ; c'est celle qu'a tout effet avec sa cause, toutes les créatures étant les effets de Dieu. Aussi les yeux de tous sont fixés sur Dieu : les anges et les hommes, les bêtes et les plantes se rapportent à lui et sont dirigés vers lui, saint Isidore, (1) cite un ancien auteur qui déclare qu'il n'y a pas de créature, si stupide soit-elle, qui n'éprouve un tressaillement pour Dieu, de même qu'il n'y a pas de caillou d'où on ne puisse faire jaillir des étincelles ; tant il est vrai que c'est le propre de Dieu d'être le centre vers lequel tout être se sent attiré. Or si les Personnes divines étaient absolues et non relatives, tout ne se rapporterait pas à elles : une Personne divine ne se terminerait pas à l'autre, et n'aurait point de rapport avec elle. Le Père ne se terminerait pas au Fils, ni le Fils au Père, ni le Saint-Esprit au Père et au Fils : on les priverait ainsi d'une grande perfection. Mais si elles sont relatives, elles ont toutes cette grandeur et cette gloire de se servir comme de centre et de but l'une à l'autre.

O mon Dieu ! puisque c'est votre gloire que tout se rapporte à vous, je désire être sans cesse en rapport avec vous par votre grâce. Oui, je rapporte et consacre à votre gloire tous mes pas, toutes mes pensées, toutes mes paroles, toutes mes œuvres, vous serez ma fin dernière et le centre immuable de toutes mes intentions et de toutes mes inclinations volontaires : car je considère, o mon Dieu, qu'autant les relations sont faibles dans la sphère de la nature, autant dans la sphère de l'esprit et de la grâce, elles sont étroites et importantes. Le

1. *De sum. bo.* l. 1, cap. 1.

monde de la grâce en effet repose tout entier sur des relations avec vous. Que je sois donc toujours en rapport avec vous, en relation avec vous, sous votre dépendance, et que je n'aspire qu'à m'élever vers vous. Je voudrais que tout mon être ne fut qu'une tendance et qu'un rapport continuel avec vous : je voudrais semblable à la flèche qui tend à son but, n'avoir jamais d'autre direction et d'autre impulsion que vers vous, comme vers la fin suprême de toutes mes affections.

II

Les Personnes divines, parce qu'elles sont relatives, ont entre elles une union réciproque plus étroite. Suivons le raisonnement d'un grand théologien (1). La raison ne saurait démontrer, dit-il, que les Personnes divines sont relatives, mais elle le persuade néanmoins : car là ou l'unité est parfaite, il ne faut admettre que la moindre de toutes les oppositions. Or les trois Personnes divines jouissent de l'unité la plus parfaite qui existe. Il faut donc qu'elles ne se distinguent entre elles, que par l'opposition la moins tranchée de toutes : telle est l'opposition de relation. Celle-là est moins radicale que les autres : car tous les opposés ou s'excluent et se détruisent naturellement, ce qui arrive pour les contraires, tels que le blanc et le noir, le chaud et le froid : ou bien sont absolument incompatibles, comme les contradictoires qui désignent des qualités dont la réunion et la coexistence dans un même sujet est impossible, telles sont la lumière et les ténèbres, la vue et la

1. *Palatius* in 1 Dist. 26.

cécité, l'être et le non-être. Mais les opposés relatifs, loin de s'exclure, se soutiennent, s'affermissent et se conservent mutuellement : ils n'ont aucun avantage l'un sur l'autre. Donc puisqu'une distinction était nécessaire entre les Personnes divines, cette distinction ne pouvait avoir lieu d'une manière qui convint mieux à la nature divine qu'au moyen de relations. Ces relations en effet n'altèrent en rien l'unité des Personnes et ne produisent entre elles aucune division ou séparation : elles ont au contraire pour effet de lier les Personnes ensemble et d'établir entre elles une correspondance réciproque. Par le fait des relations chaque Personne est en rapport avec les deux autres et les deux autres le sont avec elle : le Père est en rapport avec le Fils et le Saint-Esprit; et le Fils et le Saint-Esprit sont en rapport avec le Père : il en est ainsi du Fils à l'égard du Père et du Saint-Esprit à l'égard du Père et du Fils. C'est comme un triangle où chaque angle communique avec les deux autres. Il en résulte entre les Personnes une société, une alliance et une harmonie, à laquelle rien au monde n'est comparable, qui les comble elles-mêmes d'une ineffable joie et qui est la source de grands biens pour le monde : ainsi la bonne intelligence et l'union des princes de la terre les remplit de félicité eux et tous leurs sujets.

Je me réjouirai de ces rapports et de cette admirable union qui existent entre les Personnes divines. Au nom de cette union, je leur demanderai la paix entre les chrétiens et la cessation de leurs divisions et de leurs guerres. O très-

noble Jésus ! vous avez demandé à votre Père, que, comme vous étiez un avec lui, nous fussions tous un ensemble. Comme Dieu, vous pouvez accomplir ce que vous demandiez comme homme. Oh ! mon Dieu, mettez fin à tant de divisions qui désolent les âmes en particulier et le royaume universel de l'Eglise. La paix ! mon Dieu, la paix ! pour ceux qui sont près comme pour ceux qui sont loin.

III

Ces relations sont sublimes en Dieu : en lui en effet rien n'est petit et ce qui dans la créature est de peu d'importance, est chez lui grand, admirable et adorable. Qu'est-ce que la relation dans la créature ? C'est l'être le plus frêle et le plus mince, c'est un simple rapport d'une chose à une autre, rapport qui a si peu de réalité que plusieurs l'appellent un diminutif de l'être, une chose qui n'est pas un véritable être, qui n'a aucune vertu ni aucune action, en un mot le dernier degré de la réalité. Il y en a même qui prétendent qu'elle n'est qu'un être de raison.

Mais en Dieu la relation est chose si grande et si sublime, qu'on peut dire que c'est sur quatre relations que roule tout le grand mystère de la Trinité (1). En effet, trois de ces relations constituent les Personnes divines, puisque l'Essence divine avec une de ces relations est une Personne divine. Ainsi l'Essence divine avec la paternité, c'est la Personne du Père ; avec la filiation, c'est la Personne du Fils ; avec la spiration passive,

1. Tho. q. 3. art. 2.

c'est la Personne du Saint-Esprit. Aussi ces trois relations sont-elles appelées propriétés personnelles, parce qu'elles sont propres à une seule Personne et non communes à plusieurs. De là, vient encore que ces trois relations sont les vraies subsistances des Personnes divines, car on appelle subsistance ce qui parfait une nature intellectuelle et la rend incommunicable. Or, comme ces trois relations sont les propriétés qui constituent les Personnes divines d'une manière admirable, elles leur donnent aussi leur achèvement et font que l'Essence divine, en tant qu'elle est terminée par elles, est incommunicable. Car bien que l'Essence soit unique et commune aux trois Personnes, elle n'est pas commune, en tant que terminée par la paternité (1) : mais ainsi elle ne convient qu'au Père. De même elle ne convient qu'au Fils, en tant que terminée par la filiation ; et qu'au Saint-Esprit, en tant que terminée par la spiration passive.

Enfin ces quatre relations sont les origines et les productions actives et passives des trois Personnes divines ; elles constituent encore les quatre notions affirmatives qui permettent de distinguer les Personnes l'une de l'autre. A ces notions est jointe la notion négative de l'innascibilité : Dieu, en effet, a cela de propre, à cause de sa grandeur, d'être connu par voie de négation, c'est-à-dire par ce qu'il n'est pas, à cause de l'impuissance dans laquelle nous sommes de dire ce qu'il est.

Ainsi en Dieu les relations constituent les Personnes divines : que voulez-vous de plus

1. Boëtius : *de Trin*, c. II.

grand ? Elles sont l'origine des Personnes divines : quoi de plus efficace ? Il n'y a de subsistance en la divinité que par les relations : quoi de plus important ? (2)

Eh bien ! mon âme, que penseras-tu de tous les mystères renfermés dans ces relations et ces propriétés adorables ? Oui, mon Dieu, ce qui en ce monde n'est rien, en vous est grand ; ce qui chez les créatures semble méprisable, est glorieux et sublime en vous. Mourir en Dieu, est une gloire ; que sera-ce donc de vivre en vous, ô mon Dieu ? Que sera-ce d'entrer en vous ? Donc, ô mon Dieu, que je sois en vous, que je vive et que je meure en vous ! Et puisque la relation qui n'est à peu près rien dans le monde de la nature, est si importante dans le monde de la grâce, qui consiste tout entier dans des relations avec Dieu ; pourquoi mon être ne se rapporte-t-il à vous, ô mon Dieu ! Que ne suis-je tout entier une pure relation à votre gloire !

2. Card. de Bérulle : *Œuvres de piété*, 118.

VIe MÉDITATION

DES ATTRIBUTS COMMUNS ATTRIBUÉS A CHAQUE PERSONNE DE LA TRINITÉ

SOMMAIRE

La puissance, la sagesse et la bonté conviennent également à chaque Personne divine. — Cependant par appropriation, la puissance est attribuée au Père ; la sagesse au Fils ; et la bonté au Saint-Esprit. — Il est permis d'adorer, d'aimer et de servir chaque Personne divine séparément.

I

Les trois plus nobles qualités, la puissance, la sagesse et la bonté conviennent également à chaque Personne divine. En voici la raison : dans les productions et dans la pluralité des Personnes divines, l'Essence garde son unité inviolable, qui est le fondement de toutes ses grandeurs. Et de même que, dans le mystère de l'Incarnation, la fécondité n'altère pas la virginité d'une Mère très pure ; ainsi dans la Sainte-Trinité, qui selon l'expression du Théologien (1), est la première vierge, la fécondité ni la pluralité des Personnes ne divisent pas l'unité de l'Essence. Et par là même

1. *Carmen in laud. Virg.*

que nous concevons ces trois perfections comme l'apanage de l'Essence, elles sont égales et identiques dans les trois Personnes. Donc les trois Personnes ont la même puissance, la même sagesse, la même bonté à un degré souverain.

Et comme tout ce qu'on peut attribuer à la divinité de grand et d'excellent est compris dans ces trois perfections ; puisque si vous dites que Dieu est fort, incorruptible, immuable, invincible, tout cela appartient à la puissance (1) ; si vous dites qu'il voit tout, que sa providence s'étend à tout, qu'il comprend tout et qu'il pénètre les secrets les plus cachés, tout cela appartient à la sagesse ; et si vous dites qu'il est compatissant, doux, miséricordieux, patient, tout cela est de la bonté ; il suit de là que chaque Personne de la Trinité est tellement parfaite qu'aucune nouvelle perfection ne peut lui être ajoutée. En effet ces trois sublimes perfections ennoblissent et enrichissent à un degré souverain le sujet en qui elles se trouvent réunies. Aussi les créatures ne les possèdent-elles jamais à la fois et parfaitement : car si elles ont la puissance, elles sont dépourvues de sagesse ; si elles ont la sagesse, c'est la puissance et la bonté qui leur font défaut ; enfin ont-elles la bonté ? c'est sans la puissance. Jouir de tant de biens à la fois, ce serait pour elles une trop grande noblesse, étant donné la condition de leur nature essentiellement défectueuse. Il n'appartient qu'à chacune des Personnes divines d'avoir une puissance infinie, unie à une sagesse suréminente et à une ineffable bonté.

1. Hugo de Saint-Vict. l. 1. *de sacr.* p. 3. c. 9.

Qui pourrait donc estimer et révérer assez chaque Personne de la Sainte-Trinité ? Si en effet les créatures douées d'une seule de ces qualités à un degré éminent, méritent le respect des autres, comme nous le devons à un roi pour sa puissance, à un docteur de l'Eglise pour sa science, à un saint pour sa bonté, quel respect ne devons-nous pas témoigner aux trois Personnes incréées ? quel amour appréciatif, c'est-à-dire tel que nous les mettions dans notre estime au-dessus de tout, ne devons-nous pas avoir pour elles ? O divines Personnes ! à cause de votre admirable puissance, de de votre sagesse et de votre bonté, régnez et prospérez dans les siècles des siècles ! Que la vie et l'éternité appartiennent toujours au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! Que toute félicité soit toujours leur partage !

II

Quoique ces trois perfections soient communes aux trois Personnes divines, qui les possèdent par indivis, et sans inégalité ; cependant par appropriation, la puissance et tout ce qui en dépend le plus, est attribué au Père qui est spécialement appelé Tout-Puissant, et Créateur du Ciel et de la terre ; la sagesse et tout ce qui est de son ressort, comme le gouvernement et le jugement du monde, est attribué au Fils, qui est appelé la Sagesse ; la bonté avec tous les effets de l'amour de Dieu, tels que les inspirations et les grâces sanctifiantes, est attribuée au Saint-Esprit. Le Père est honoré du titre de Tout-Puissant, sans porter atteinte au Fils et au Saint-Esprit, comme aussi le Fils est

honoré du nom de Sagesse, sans rien ôter au Père ni au Saint-Esprit ; le Saint-Esprit est loué comme étant tout Bonté et tout Amour, sans diminuer en rien ce qui appartient au Père et au Fils. Ce qui a donné lieu à ces approbations, ce sont les rapports de ces perfections avec les propriétés de chacune des Personnes divines. Au Père, en effet, il convient d'être nommé Tout-Puissant, parce qu'il est le premier principe et qu'il n'a lui-même aucun principe ; au Fils il convient d'être qualifié du nom de Sagesse, parce qu'il est produit par l'intelligence et qu'il est le terme d'un acte de connaissance infinie ; au Saint-Esprit il convient d'être appelé l'Amour et la Bonté, parce qu'il est produit par l'amour et qu'il est le terme d'un acte de bonté.

Et puis, ces appropriations nous servent à juger et estimer les Personnes divines tout autrement que les Personnes humaines. Chez les hommes le nom de père évoque naturellement l'idée de la faiblesse, qui est l'effet de la vieillesse ; le nom de fils réveille l'idée d'un certain défaut de sagesse, qui semble être l'apanage de la jenesse inexpérimentée ; et le mot esprit offre de prime abord l'idée de quelque chose de froid et d'aride. Pour exclure donc l'idée de faiblesse, quand nous nommons le Père, nous lui attribuons la Puissance ; pour exclure l'idée du défaut de prudence, quand nous nommons le Fils, nous lui attribuons la Sagesse ; pour corriger ce que le nom de Saint-Esprit aurait de trop austère et trop froid, nous lui attribuons la Bonté et la Suavité.

Félicitez les trois Personnes divines pour ces

attributs. O Père très saint ! personne ne peut résister à votre puissance, ni empêcher l'exécution de ce qui vous plaît. O très noble Fils ! par votre sagesse vous êtes à l'abri de toute déception et vous pouvez dissiper toutes les ténèbres de mon ignorance. O Saint-Esprit plein de douceur ! votre bonté vous rend incapable de nuire à personné et vous permet de rendre bons les esprits les plus dépravés. Gloire et amour à jamais au Père pour sa puissance, au Fils pour sa sagesse, au Saint-Esprit pour sa bonté. O Père éternel ! fortifiez-moi par votre bras tout-puissant ! O Fils plein d'une incomparable sagesse, illuminez mon esprit, remplissez-moi d'une science et d'une sagesse divine ! O Esprit très bon, communiquez-moi une sainteté céleste et que la flamme de votre ardente charité me purifie de mes souillures et allume votre amour dans mon cœur.

III

Les Personnes divines peuvent être adorées, aimées et servies séparément. En effet, rien ne s'oppose à ce qu'on les honore séparément (1), le Père à cause de sa puissance, le Fils à cause de sa sagesse et le Saint-Esprit à cause de sa bonté, quoique ces trois perfections leur conviennent sans différence ; dès lors elles pourront être adorées et servies séparément, tantôt le Père seul, tantôt le Fils seul, tantôt le Saint-Esprit seul, bien qu'elles méritent toutes les trois un culte égal et les mêmes hommages.

1. Scot. *in. 1. Sent. dist.* 2. q. 1.

Aussi dans le cours des siècles ont-elles été adorées séparément. Le Père a été le premier connu comme Personne non produite et sans principe, et c'est à lui que s'adressèrent plus directement les adorations et les hommages des hommes. Après le Père, le Fils fut adoré et servi ; il ne fut connu comme Personne distincte du Père, que lorsqu'il se fit homme et qu'il prouva au monde sa divinité par ses paroles et par ses œuvres. Son premier soin fut de parler aux hommes de la Personne de son Père et de leur en donner une connaissance plus parfaite que celle qu'ils en avaient eue jusqu'à ce jour ; plus tard, il leur parla de lui-même et de sa propre Personne. Quand ils eurent acquis une connaissance suffisante du Père et du Fils, alors le Saint-Esprit se manifesta peu à peu : il s'insinua dans l'esprit des hommes et dans leur cœur. Les trois Personnes divines voyant que l'homme était trop faible et trop misérable pour les connaître toutes à la fois, ont agi comme toujours avec suavité, et par condescendance pour nous, ne se sont fait connaître que l'une après l'autre ; de la sorte elles se sont fait adorer et servir séparément. Il est donc permis aujourd'hui comme jadis, de contempler et d'aimer tantôt l'une des Personnes divines, tantôt l'autre. Aussi le Symbôle des Apôtres nous apprend à faire des actes de foi sur chaque Personne séparément et nous propose des actes de foi distincts sur chacune d'elles. L'Eglise à son tour, ne se contente pas d'honorer en commun les trois Personnes divines, mais elle a pour les prier, des oraisons particulières et souvent même elle leur

rend des honneurs et un culte distincts. La plupart de ses oraisons s'adressent à la Personne du Père, dont elle invoque la toute-puissance ; quelquefois elle a recours au Fils considéré comme Rédempteur du monde et elle met sa confiance en lui à cause de ses mérites infinis. Le magnifique temple de sainte Sophie à Constantinople, était dédié à la Sagesse du Verbe éternel : on y voyait une statue représentant Salomon dans l'attitude d'un homme frappé de stupeur à la vue de cette merveille d'architecture à laquelle le fameux temple qu'il bâtit lui-même, n'était pas comparable. L'Eglise enfin célèbre des fêtes en l'honneur du Saint-Esprit, lui consacre des temples et animée d'une ardente dévotion pour lui, met dans ses invocations la plus affectueuse tendresse.

Dieu lui-même autorise cette distinction dans le culte qui lui est rendu, quand il inspire aux âmes adonnées à l'oraison, des sentiments particuliers de la présence tantôt du Père, tantôt du Fils et tantôt du Saint-Esprit seulement ; il produit par cet attrait des actes d'amour et de respect différents, ainsi que des communications et des familiarités intérieures à l'égard de chaque Personne, bien que les trois ne soient ensemble qu'un seul Dieu.

De plus comme l'Etre divin peut être honoré dans l'un de ses attributs, en faisant abstraction des autres ; il peut aussi être honoré dans une seule Personne : l'esprit fait dans ce cas abstraction des autres et ne dirige ses hommages que vers une seule des Personnes divines. Ceci est d'autant plus facile à pratiquer, que la distinc-

tion est plus grande entre les Personnes qu'entre les attributs (1).

Nous pouvons le démontrer encore par ce raisonnement : la distinction est plus profonde entre deux Personnes qu'elle ne l'est entre l'Essence et l'une des Personnes : car il y a entre les Personnes opposition de relation, qui ne se trouve pas entre l'Essence et les Personnes. Or, rien ne s'oppose à ce que quelqu'un considère actuellement l'Essence sans penser à la Personne, comme font fréquemment les philosophes, et dans l'Essence divine considérée indépendamment de la Personne, il trouvera sa fin suprême avec toutes sortes de biens, ce qui est un motif suffisant pour la révérer toute seule. Il faut donc conclure qu'on pourra à plus forte raison honorer une Personne divine, abstraction faite des deux autres.

J'apprendrai par là à servir les trois Personnes divines, non seulement en commun, mais même en particulier : ma dévotion pourra se diriger tantôt vers le Père, tantôt vers le Fils, tantôt vers la Personne très suave du Saint-Esprit. Mais, ô mon âme, à laquelle des trois Personnes infiniment bonnes, grandes et aimables, t'adresseras-tu la première ? Le Père m'attire vers lui par sa toute-puissance, dont ma faiblesse implore le secours ; le Fils m'invite par sa sagesse et par sa bonté infinie ; le Saint-Esprit me convie à le prier par sa douceur inénarrable qui surpasse toutes les douceurs du monde. Ah ! mon Dieu, en face de tous ces attraits, je ne sais quel parti prendre, si ce n'est de me quitter moi-même pour être tout

1. *Scot. in 2, Sent. dist.* 42, 9, 1.

à vous, et de m'abandonner entièrement à votre volonté. Dirigez-moi, Seigneur, et je suivrai votre appel. O Père éternel ! que votre puissance me dirige, qu'elle me préserve de tout danger ! O Fils du Très-Haut, que votre sagesse me remplisse et se répande au plus intime de moi-même, pour m'éclairer et m'instruire pleinement de ce qui concerne mon salut ! O Esprit consolateur, que votre bonté se repose sur moi et que votre amour me comble de biens ! O Père éternel ! je vous offre votre Fils Jésus-Christ, mon Rédempteur, afin qu'il supplée par l'abondance de ses mérites et de ses satisfactions au peu de valeur des miennes. Verbe incarné ! Je vous offre mon âme et je veux vous appartenir à un titre spécial. O Esprit saint ! lien sacré d'amour entre le Père et le Fils, je vous fais don de mon cœur en l'appliquant et le consacrant entièrement à votre amour.

VIIe MÉDITATION

DE LA PERSONNE DU PÈRE ET DES TROIS PROPRIÉTÉS QUI LUI SONT PARTICULIÈRES

SOMMAIRE

Les trois propriétés qui conviennent au Père sont l'innascibilité — la paternité — et celle d'être d'une façon plus particulière le principe et la fin de toutes choses.

I

Considérez l'innascibilité du Père : ce mot signifie que le Père n'a pas de principe, qu'il n'est pas produit et qu'il n'émane d'aucune autre Personne. C'est là une excellence qui ne convient qu'à Lui exclusivement. En effet toutes les créatures sont produites par les trois Personnes de la Sainte-Trinité, et de plus, plusieurs d'entre elles sont les causes efficientes des autres. D'autre part, le Saint-Esprit est produit par le Père et le Fils ; le Fils est produit par le Père : mais le Père n'est produit par personne, ni par lui-même, ni par tout autre : il est innascible.

Cette innascibilité lui convient selon la totalité de sa Personne, dans laquelle nous distinguons deux choses, qui en réalité n'en font qu'une : l'Essence infinie avec tous ses attributs, puis la

connaissance infinie de toutes choses, en tant qu'elle est active, laquelle constitue sa propriété et sa subsistance. Or ces deux choses ne sont le produit d'aucun principe dans le Père : car l'Essence et la connaissance active sont en lui sans lui avoir été communiquées par personne : tandis que dans le Fils et dans le Saint-Esprit, l'Essence est par communication, et la relation comme la subsistance propre à chacun d'eux n'y est que par production. Donc le Père est innascible en tout ce qu'il est et en tout ce qu'il tient.

Il résulte de là que la Personne du Père est infinie en tout genre de grandeur et de perfection : son innascibilité est la raison suffisante de son infinité. Pourquoi Dieu en effet est-il infini ? parce qu'il n'a point de principe ni de cause supérieure qui ait pu limiter ses perfections. L'infinité à son tour est la raison de toutes les grandeurs et de toutes les merveilles qui se rencontrent en lui : Dieu n'est grand en tout que parce qu'il est infini. Donc puisque l'innascibilité est en Dieu le Père la source de son infinité, elle est aussi la source de toutes ses grandeurs.

L'innascibilité a été aussi la cause que le Père a été adoré et servi par les créatures longtemps avant que le monde connut le Fils et le Saint-Esprit. La Personne divine que les grands philosophes de l'humanité sont arrivés à connaître par la seule force de leur raison, et vers laquelle ils ont dirigé leurs adorations, étant bien une personne innascible et sans principe, comme le prouve le raisonnement par lequel ils étaient parvenus à cette connaissance. Ils avaient dit : tous les êtres

qui existent dans ce monde ont reçu le mouvement d'un autre être que nous appelons premier moteur, parce qu'il n'a reçu le mouvement de personne et que toutes les choses créées l'ont reçu de lui. En effet dans la hiérarchie des causes qui se transmettent le mouvement, nous ne pouvons pas remonter à l'infini : car cela équivaudrait à supprimer la cause ; or si la cause était supprimée, l'effet le serait fatalement et rien dès lors n'existerait dans le monde. C'est ainsi que nous ne voyons jamais la fin d'une affaire, quand elle doit passer par un très grand nombre de personnes. Pour éviter cette conclusion absurde, ils ont du admettre un Dieu qui fut sans principe : c'est à ce Dieu qu'ils ont adressé leurs adorations, qu'ils ont offert des sacrifices et des prières. Or ce Dieu sans principe n'est ni le Fils ni le Saint-Esprit ; c'est la personne du Père.

O Père infini ! je vous adore à cause de votre innascibilité; c'est le premier titre de votre gloire, celui que vous n'avez communiqué à personne, c'est la première source de vos grandeurs sans bornes. Je me plais à penser que ceux qui ne vous ont pas connu expressément par suite du défaut des lumières de la foi, vous ont cependant adressé virtuellement leurs prières et l'offrande de leur cœur, parce qu'ils vous connaissaient comme étant l'innascible et l'Etre sans principe. Faites, ô Père très-saint, que nous qui avons d'autres lumières et une connaissance plus haute et plus certaine de votre souveraine grandeur, nous vous honorions par des hommages plus parfaits et des adorations plus profondes.

II

Considérez la paternité de Dieu le Père ; c'est une seconde excellence qui lui est absolument propre et qui ne convient à personne qu'à lui. La première Personne est le Père de la seconde Personne qui est le Fils et ce nom de Père lui convient d'une manière plus excellente qu'à tous ceux qui le portent parmi nous : car lui n'est pas Père dans le sens charnel.

D'abord il est Père seul, et non pas avec le concours d'une mère. Il est le Père d'un seul, car son fils est unique. Il n'est que Père, car avant d'être Père il n'a pas été Fils. Il est Père de tout le Fils et non pas d'une partie seulement. Il est Père dès le commencement, car il n'y eût jamais un temps où il ne le fut pas. Cette paternité est donc unique et admirable.

Considérez de plus que cette paternité à l'égard de son Fils est tellement la chose propre du Père éternel, que lorsqu'il envoya son Fils au monde, il ne voulût pas qu'il eût un père dans sa conception temporelle, mais seulement une mère, afin de se réserver à lui seul l'honneur d'être reconnu de tous comme l'unique Père du Fils. En effet le titre de Père d'un tel Fils lui est infiniment plus glorieux que le titre de créateur, de conservateur du monde et que tous les autres titres qui lui conviennent à cause de ses rapports avec les créatures. Autant son Fls tout seul surpasse en noblesse et en excellence infinie toutes les créatures de ce monde, autant l'honneur d'une telle paternité l'emporte sur tous les titres qu'il possède à l'égard des créatures. Il est infiniment plus glorieux pour

Dieu d'avoir produit son Fils de son Essence, qu'il ne le serait d'avoir créé des millions et des millions de mondes. Jamais tous ces mondes ne l'aimeraient autant qu'il est aimable et cette Personne très-sainte serait éternellement privée de l'amour qui lui est du, sans cette paternité qui en lui donnant un Fils dont la grandeur est infinie, lui donne en même temps une Personne qui l'aime autant qu'il est aimable, c'est-à dire infiniment.

Si sans cette paternité, le Père serait privé d'un amour infini, le monde à son tour aurait perdu un Rédempteur infini, cause de tous ses biens, car c'est à cette paternité que le monde est redevable de tous les trésors qu'il possède en Jésus-Christ. Et comme cette paternité fait la joie du Père, à qui elle donne un Fils égal à lui en grandeur, elle cause aussi la joie du monde qui lui doit un Sauveur.

« *Je fléchis le genou devant le Père de Notre* « *Seigneur Jésus-Christ, de qui dérive toute* « *paternité au ciel et sur la terre.* » (Eph. 3.) O sublime paternité, je vous reconnais pour la source de toutes les joies du monde ! Quand donc, Père très saint, prendra fin l'oubli, l'ingratitude et l'indifférence du monde à votre égard ? N'est-ce pas un sentiment naturel qui nous porte à honorer et à aimer le père d'un fils dont on a reçu de grands biens ? C'était bien là le motif pour lequel Pharaon honorait le père de Joseph, sauveur de l'Egypte. Dès lors quel respect et quel amour ne devons-nous pas vous témoigner ? Si *les astres du matin*, c'est-à-dire les anges, vous louaient et étaient transportés de joie en vous, quand vous produisiez

ce monde, à plus forte raison devons-nous vous glorifier de ce que vous produisez votre Fils ? « *O* « *béni soit Dieu, béni soit le Père de Notre* « *Seigneur Jésus-Christ et le Père des miséri-* « *cordes et le Dieu de toute consolation.* » (II, Cor. I.)

III

Enfin il appartient à Dieu le Père d'être d'une façon toute particulière le principe et la fin de toutes choses. Il est d'abord le principe de deux Personnes divines, du Fils et du Saint-Esprit ; de plus il est le principe de toutes les créatures. Nul n'est principe avec une telle étendue et d'une manière si absolue : car le Saint-Esprit n'est principe qu'à l'égard des créatures ; le Fils n'est principe que du Saint-Esprit et des créatures. Le Père est plus que tout cela : parce qu'il est aussi le principe du Fils qui est la première Personne produite, pour ce motif le divin saint Denys (1) appelle le Père le principe de la divinité ; non pas qu'il la produise, mais parce qu'il la communique au Fils et au Saint-Esprit.

De même que le Père est le premier principe d'où proviennent tous les êtres créés, il est aussi la fin dernière à laquelle ils tendent et où ils trouvent leur suprême repos. Le Fils et le Saint-Esprit sont bien à eux-mêmes leur fin dernière et l'objet de leur béatitude : mais le Père l'est d'une manière différente, car en lui seul prend fin le mouvement ascensionnel de toute créature intelligente qui tend elle-même à sa fin et ne s'arrête pas qu'elle ne l'ait

1. *De cœl. hier.* c. I.

enfin trouvée. Si en effet la créature intelligente pouvait parvenir jusqu'au Saint-Esprit et jusqu'au Fils, sans atteindre jusqu'au Père, elle ne serait pas satisfaite, parce qu'elle saurait que le Fils et le Saint-Esprit doivent avoir un principe et une origine, et son mouvement ascensionnel ne serait pas terminé. De même que l'eau monte toujours jusqu'à la hauteur de sa source, ainsi elle aspirerait à monter jusqu'au Père, qui, selon l'expression de saint Denys, ramasse et recueillle tout dans son sein, car c'est à lui, de qui toutes choses procèdent, qu'elles retournent. Cette créature exprimerait le même souhait que saint Philippe : « *Montrez-nous le Père et cela nous suffit* » (Jean, 14) ; elle dirait, comme ce grand serviteur de Dieu, à qui Dieu le Père apparut et promit de lui donner son Fils : Non, Père céleste, je désire être dans votre Essence même.

Donc, ô Père très admirable, puisque nous tirons notre origine de vous, faites que nous arrivions jusqu'à vous, et puisque vous êtes notre principe, soyez aussi notre fin. O mon très heureux principe ! réunissez-moi à vous ; que je n'aie que du dégoût pour tout ce qui est créé, jusqu'au jour où je serai reçu dans le sein de votre glorieuse Essence. Il est dit, hélas ! « *qu'un homme vivant* « *ne vous verra pas* ». (Ex. 33.) Mourons donc à tout ce qui est de ce monde et entrons dans la nue ; imposons silence à toutes nos préoccupations et à toutes nos sollicitudes ; passons avec Jésus crucifié de ce monde à son Père, afin que nous disions avec saint Philippe : « *Il nous suffit* » (1).

1. D. Bonav. *Itiner.* c. 7.

VIII[e] MÉDITATION

DU RESPECT, DE LA CONFIANCE ET DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST A L'ÉGARD DE DIEU LE PÈRE

SOMMAIRE

Jésus-Christ a, par son respect honoré, son Père plus que toutes les créatures ensemble — il lui a témoigné la plus grande confiance depuis le premier instant de sa conception jusqu'à son dernier soupir — il lui a témoigné un amour indicible.

I

Jésus-Christ a honoré Dieu le Père en lui témoignant un profond respect : comme homme, il nous a donné l'exemple de l'honorer, car lui seul l'a honoré plus que toutes les créatures ensemble. Il disait à ce sujet : « *J'honore* « *mon Père.* » (Jean, 8.)

Il l'honore premièrement parce qu'il ne parle jamais de lui sans lui décerner des éloges et des titres glorieux : tantôt il l'appelle saint : « *Père* « *saint, gardez en votre nom ceux que vous* « *m'avez donnés.* » (Jean, 17) ; tantôt il l'appelle juste : « *Père juste, le monde ne vous a point* « *connu et moi je vous ai connu.* » (Jean, 17) ; tantôt il l'appelle le souverain Seigneur : « *Je vous*

« *loue, o Père, Seigneur du ciel et de la terre.* » (Matt. 11.) Il dit aussi ailleurs pour exalter sa puissance : « *Abba, Père, toutes choses vous sont* « *possibles.* » (Marc. 14.)

Jésus-Christ honore encore son Père, parce qu'il le prie avec la plus grande humilité. Il ne se contente pas de fléchir le genou devant lui, mais mu par un sentiment de profond respect, dans son agonie au jardin des Oliviers, il se prosterne la face contre terre, et sur la croix, saint Paul affirme qu'il supplia son Père *avec larmes*, par conséquent de la manière la plus humble : « *Aux* « *jours de sa vie mortelle, il offrit à celui qui* « *pouvait le sauver de la mort des prières et* « *des supplications avec de grands cris et des* « *larmes et il fut exaucé à cause de son res-* « *pect.* » (Héb. 5.), c'est-à-dire à cause du respect dont témoignait sa prière.

Troisièmement, il honore son Père, parce qu'il cherche en toute chose sa plus grande gloire, parce qu'il la prend pour but de toutes ses actions, lui rapporte tout par une très pure intention et s'oppose courageusement à tout ce qui l'outrage. C'est pour cela qu'il dit : « *Je ne cherche point* « *ma gloire,* » qu'il parle si souvent de la grandeur du Père et de son immense amour qui l'ont déterminé à donner au monde son Fils unique. En un mot la vie, les actions et les souffrances de Jésus-Christ, n'ont d'autre but que de propager la gloire de son Père et de lui procurer des adorateurs en vérité. C'est pour cette gloire qu'il s'est sacrifié sur la croix et que durant sa vie, lui qui avait toujours été plus doux qu'un agneau, se laissa

aller à une sainte colère, et semblable à un lion, vengea son Père des irrévérences que les marchands commettaient dans le temple, en les chassant honteusement et en leur reprochant d'avoir fait de la maison de son Père « *une maison de* « *trafic et une caverne de voleurs*. (Matt. 21 ; Jean 2.)

Enfin Jésus-Christ manifeste son grand zèle pour la gloire de son Père et le respect très profond qu'il lui porte, quand il attribue à son Père toute la gloire de ce qu'il est et de ce qu'il fait lui-même. Il ne s'attribue rien, ne parle jamais de lui-même en termes avantageux, afin que tout l'honneur revienne à Dieu, son Père : « *Je vis*, « dit-il, *à cause de mon Père. Mon Père qui* « *demeure en moi, fait les œuvres que je fais.* « *Ma doctrine n'est pas à moi.* » Il lui rapporte même sa divinité : « *Ce que mon Père m'a donné* « *est plus grand que toutes choses.* » (Jean, 6, 4, 10.) Pour toutes ces raisons, saint Paul appelle Jésus-Christ « *la splendeur de la gloire de son* « *Père.* » (Héb. 1) ; parce qu'il est à la gloire de son Père, ce que la splendeur est au soleil ; il la dévoile, la rend visible aux yeux de tous.

Cet exemple fera naître en moi un désir ardent de révérer profondément la personne du Père. O Jésus qui n'êtes venu au monde que pour nous instruire par votre propre conduite, faites-nous part de ce grand respect que vous aviez à l'égard de votre Père céleste. C'était tout votre désir qu'il fut honoré et sans doute ce désir persévère encore en vous dans le ciel. Oh ! réalisez votre désir ! nous vous offrons nos âmes et tout ce qui nous

appartient, nous nous donnons à vous ; quoi qu'il faille faire ou souffrir, nous acceptons tout, pourvu que nous puissions servir de quelque manière à la gloire de votre Père et travailler avec vous pour l'honorer.

II

Considérez encore la très grande confiance qu'avait Jésus-Christ au Père éternel. Il l'eût dès le premier moment de sa conception et il la conserva constamment et inviolablement jusqu'à la mort. Il l'a témoigné en naissant par ces paroles : « *C'est vous qui m'avez appelé du sein de ma* « *mère : vous êtes mon espérance depuis le* « *premier jour de ma vie.* » (Ps. 21). A cause de cette confiance, il l'invoquait souvent et avait recours à lui en toutes circonstances : dans ses prières il lui disait : « *Mon Père, l'heure est* « *venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils* « *vous glorifie. Père saint ! gardez en votre* « *nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils* « *soient un comme nous. Sanctifiez-les dans la* « *vérité. Père, je désire que ceux que vous* « *m'avez donnés soient avec moi où je serai,* « *afin qu'ils fassent ma gloire. Père, pardon-* « *nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » (Jean 17.) C'était sa coutume — ce sont les Évangélistes qui en font la remarque — de lever les yeux au ciel, pour déclarer que le plus grand secours qu'il attendait, devait venir du ciel de la part de son Père. Il était non moins exact à rendre grâces à Dieu, toutes les fois qu'il accomplissait quelque œuvre, parce qu'il les considérait toutes

comme autant de bienfaits de son Père, pour lesquels il lui devait de la reconnaissance. Et il y avait cela de particulier dans sa manière de faire, qu'il remerciait son Père avant que l'œuvre ne fut accomplie, parce que la grande confiance qu'il avait en son Père, lui inspirait une telle assurance relativement à la réalisation de l'œuvre projetée, qu'elle la lui faisait tenir pour faite avant même qu'elle ne fut commencée. Il agit ainsi notamment quand il fut question de ressusciter Lazare ; « *Jésus ayant levé les yeux en haut,* « *dit : Père, je vous rends grâces, parce que* « *vous m'avez exaucé.* » (Jean 11.) Et quand il institua le sacrement de l'Eucharistie, avant de consacrer le pain, il remercia son Père pour ce sacrement qui devait être un bien si précieux pour l'Eglise. Il fit paraître enfin cette confiance au jardin des Oliviers quand, accablé de tristesse, écrasé sous l'horrible poids de tous les péchés des hommes, dont il s'était chargé, dans la défaillance de son humanité, il recourut à son Père comme seul capable de le réconforter. Sur la croix, ses dernières paroles furent aussi pour son Père : « *Père, je remets en toute confiance mon âme* « *entre vos mains* » (Luc 23) ; il lui confiait ainsi son âme et tout ce qu'il avait de plus cher, comme à Celui en qui il avait mis toute son espérance. Ainsi il pouvait dire en toute vérité, comme Job : « *quand bien même il me tuerait, j'espèrerais* « *en lui.* » (Job 13.)

Je me conformerai à ce modèle, et dans tout ce qui pourra m'arriver, je fixerai mon espérance là où Jésus place la sienne. J'espèrerai en la toute-

puissance de la Personne sacrée du Père ; j'imprégnerai toutes mes amertumes de la douce confiance que j'aurai en lui jusqu'à la mort. O Père très-saint, vous avez aidé tous ceux qui se sont confiés en vous. Ah ! je me confie entièrement à vous ! Vous êtes la source de tout bien, mon port et mon refuge dans toutes mes angoisses.

III

Considérez enfin le grand amour de Jésus-Christ envers la Personne du Père. Il n'y eut jamais affection comparable à celle qu'éprouva son âme sacrée, quand, dès le premier instant de sa création, elle dirigea sa pensée vers la Personne du Père qui était la source de sa substance et qui par là était devenue aussi la source de toute sa grandeur et de toute sa félicité : dès lors il souhaita avec ardeur qu'une occasion lui fût offerte de lui exprimer toute sa reconnaissance. Cette ardeur fut si grande que toute l'éloquence des Séraphins et des Chérubins ne suffirait pas à l'exprimer.

Cet indicible amour, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le fait connaître dans l'Evangile. D'abord, quand il parle à son Père, il le fait en termes affectueux et pleins de toute la tendresse que peut avoir un fils pour son père. Il l'appelle « *Abba, Père* » ; deux fois de suite il dit : « *mon Père* », voulant indiquer par la répétition de ce nom bien-aimé un redoublement d'affection. Lorsqu'à l'âge de 12 ans, il fut trouvé au milieu des docteurs par la Sainte Vierge, attristée et affligée par son absence, il lui répondit, pour lui prouver

qu'il n'obéissait qu'à l'amour de son Père et qu'il le préférait à tout : « *Pourquoi me cherchiez-* « *vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je* « *m'occupe de tout ce qui concerne mon Père ?* (Luc 2.)

Mais où il fait paraître cet amour d'une manière plus éclatante, c'est quand il obéit à son Père jusqu'à la mort. Il s'achemine vers le Calvaire en disant : « *Afin que le monde connaisse que j'aime* « *mon Père, et que je fais ce qu'il m'a com-* « *mandé, allons, levez-vous et partons.* » (Jean 14.) C'est par amour pour son Père qu'il va à la croix : dans son sacrifice sanglant cet amour est le feu qui le consume. Il s'y mêle bien aussi l'amour des hommes, mais cet amour n'est qu'une étincelle qui jaillit d'un immense brasier, afin qu'en considérant combien était grand cet amour des hommes, qui n'est comparativement qu'une étincelle, nous puissions juger par là que l'amour pour le Père d'où avait jailli cette étincelle, a dû être prodigieux et sans mesure.

En dernier lieu, il nous révèle cet amour quand il souhaite si ardemment de retourner dans le sein de son Père : « *Glorifiez-moi, Père, en vous-même.* » (Jean, 17.) Son amour ne connaît pas de repos jusqu'à ce qu'il soit rentré dans le sein de son Père et qu'il soit parvenu jusqu'à « *l'ancien des jours.* » (Dan. 7.) En mourant, il remet son esprit à son Père. Saint Paul a donc eu raison de l'appeler pour tous ces motifs « *le Fils* « *de l'amour.* » (Col. 1.)

O Jésus, béni soit votre cœur épris d'une affection si sainte et si juste ! Oh ! plût à Dieu qu'une

semblable flamme fut allumée dans les cœurs de tous les hommes ! Oh! quelle horrible injustice de ne pas aimer le Père de tout bien ! O Père de tout amour, faites-moi mourir entièrement au monde par la grandeur de mon amour pour vous! « O *feu* « *qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre*, venez, enflammez-moi ! « *O lumière qui brillez* « *toujours et ne subissez aucune éclipse* », venez, éclairez-moi! « *O amour qui bouillonnez toujours* « *sans vous attiédir jamais* », venez, embrasez-moi. Donnez-moi, o excellent Père, donnez à votre enfant, la grâce de vous aimer de toute son énergie, de toutes ses forces et de toutes les puissances intimes de son cœur : c'est là le seul don que vous nous faites, celui sans lequel tout autre don n'est ni bon, ni désirable. Oh ! ouvrez-nous, Père très-saint, la porte de votre cœur ! Père souverain, je frappe à cette porte comme un pauvre mendiant. Entendez les désirs qui sortent du fond de mon âme. « *Tous mes désirs vous sont* « *connus et mes gémissements ne vous sont* « *pas cachés.* » (Ps. 37.) Ecoutez, ô Dieu de miséricorde les cris de votre enfant : tendez-moi la main et retirez moi de la profondeur des eaux, de la fange et des immondices, afin que je voie les richesses de votre royaume et qu'admis devant votre face, j'entonne vos louanges dans l'éternité et au-delà.

IXE MÉDITATION

DE LA SECONDE PERSONNE CONSIDÉRÉE COMME VERBE

SOMMAIRE

De tous les noms qn'on donne au Fils, c'est celui de Verbe qui lui convient le mieux — supériorité du Verbe incréé sur le verbe créé des anges et des hommes — le Verbe est produit par la connaissance de toutes les choses incréées et de toutes les choses créées.

I

Considérez qu'entre autres noms qui sont donnés à la seconde Personne de la Sainte-Trinité, on l'appelle aussi le Verbe.

D'abord, pour indiquer qu'elle est de même nature que le Père, on l'appelle *le Fils :* car le Père et le Fils ont toujours la même nature. Pour déclarer qu'elle est éternelle comme le Père, et qu'elle existe aussitôt que lui, on l'appelle *splendeur*, car la splendeur est contemporaine du soleil qui la produit. Pour signifier la ressemblance qu'elle a avec son principe, on la nomme *image ;* car le mot image indique une ressemblance avec le principe de son existence.

Enfin, pour faire entendre qu'il n'y a rien de matériel ni de terrestre dans la production du

Fils de Dieu, elle est appelée *le Verbe:* le verbe en effet est un fruit spirituel produit par l'intelligence angélique ou humaine, qui a pour effet ou pour terme de son action immanente, la pensée ou le verbe intérieur.

La seconde Personne porte tous ces noms et d'autres encore que les saints et les plus grands savants ont cherchés comme à l'envie, pour l'honorer davantage, en reconnaissance de l'Incarnation, par laquelle cette adorable Personne a conquis les cœurs de tous les prédestinés. Le Théologien (1) déroule de nombreuses périodes pour raconter et louer ses grandeurs, il s'écrie :

O Verbe de Dieu ! ô lumière ! ô vie ! ô sagesse ! ô puissance ! Je me délecte à vous donner tous ces noms. Néanmoins le plus ancien, le plus usité et le plus propre de tous ces noms, c'est celui de Verbe. Quiconque l'a bien compris est déjà bien avancé dans la connaissance du Fils. Or pour bien le comprendre, remarquez que, lorsque l'esprit de l'homme ou de l'ange conçoit un objet, il forme en lui-même une image de cet objet, à cette image les philosophes donnent le nom d'espèce expresse ou de connaissance formée, mais plus communément de verbe de l'esprit. Ce verbe n'est pas l'acte même de la connaissance, mais le terme produit par la connaissance actuelle. C'est quelque chose de semblable qui a lieu dans la personne du Père : il se connaît lui-même parfaitement et il produit par cette pafaite connaissance une image parfaite de lui-même : cette image n'est pas sa connaissance, c'est-à-dire l'acte de son intelligence, mais

1. *Orat. 42.*

elle est le terme de cette connaissance, et à cause de cela s'appelle le Verbe. Et puis, parce que ce Verbe est en Dieu même, comme dit saint Jean, « *et le Verbe était en Dieu* » (Jean. I), ce Verbe ne saurait être distinct de l'Essence de Dieu, qui n'admet rien d'étranger à elle-même. Par conséquent, il est la même chose que l'Essence divine : il est Dieu même, ainsi que saint Jean le conclut : « *Et le Verbe était Dieu.* » (Jean. I.)

O Verbe admirable ! image et expression vivante de l'Essence toujours vivante ! je me réjouis de penser que votre naissance est toute pure et toute spirituelle, et qu'elle n'a rien de vil, comme les naissances terrestres. O éternelle image des perfections éternelles, à vous appartient sans conteste le même respect et le même honneur qu'au Père : c'est pourquoi je vous adore comme la très belle expression de Dieu, votre Père, avec les mêmes génuflexions, les mêmes prosternations, avec la même confiance et le même amour. A cause de cette excellence qui vous convient comme Verbe et qui consiste à représenter l'Essence divine, je vous demande de faire qu'autant qu'une chétive créature en est capable, je retrace en ma vie les perfections de Dieu, en imitant sa sainteté.

II

Considérez les perfections sublimes du Verbe divin, qui le distinguent du verbe créé de l'esprit angélique ou humain et l'élèvent bien au-dessus de lui. Saint Athanase (1), le grand défenseur du

1. Orat. 3. *Contr. Art. circa medium.*

mystère de la Sainte-Trinité et des grandeurs éternelles du Fils de Dieu, nous avertit de ne point chercher en Dieu un verbe tel que chez les hommes, car Dieu n'est point comme l'homme, et autant Dieu surpasse l'homme, autant son Verbe surpasse aussi leur verbe.

Premièrement, le verbe de l'homme est postérieur à l'homme : l'homme ne forma pas de verbe en lui-même, dès le premier instant de sa naissance, car il ne connaissait encore rien. Sans doute l'ange, dès sa création, fut plein de sagesse et de science, mais ses lumières et sa science s'accrurent avec le temps, et de jour en jour se forment en lui de nouveaux verbes, tous postérieurs à sa création. Le Verbe de Dieu au contraire est coéternel à Dieu le Père, qui a toujours eu en acte l'intelligence, par laquelle il produit éternellement son Verbe, de telle sorte que le Père n'est pas antérieur et n'a sur lui aucun droit d'ancienneté. « *Au commencement était le Verbe.* » (Jean, I.) Quand le monde commença, déjà le Verbe était et il était de toute éternité.

Secondement, le verbe créé des anges ou des hommes n'est qu'un accident qui appartient à la seconde espèce de la qualité, espèce la plus imparfaite et qu'on nomme la disposition ; puis, comme tous les accidents, il ne subsiste pas par lui-même et n'est pas de même nature que la substance intellectuelle qui le forme et qui le soutient. Mais le Verbe divin n'est pas un accident, car les accidents n'ont point de place en Dieu : c'est une substance très noble, subsistant par elle-même et de même nature que son principe. « *Et le Verbe*

« *était Dieu.* » Le Dieu que nous adorons est le Verbe incréé.

Troisièmement, le verbe créé n'est pas perpétuel : l'esprit de l'ange ou de l'homme change, il peut passer d'une pensée à une autre et ainsi le verbe qu'il produit s'évanouit facilement et se dissipe. Mais le Verbe divin persiste immuable. « *Et le Verbe était en Dieu.* » (Jean, I.) Car le Père qui a l'intelligence vivante et toujours en acte, produit toujours par conséquent son Verbe, à qui il dit : *Tu es mon Fils et je t'ai engendré aujourd'hui.* » (Ps. 2.)

Quatrièmement, le verbre créé est dépourvu de toute puissance : les anges ni les hommes ne produisent extérieurement aucune action par leurs pensées ou par leurs paroles : il leur faut, en plus de l'intelligence, une puissance qui exécute ce qu'elle a conçu, il leur faut des bras et des mains. Mais le Verbe divin, qui est de même nature que le Père, est tout-puissant : c'est la vertu du Très-Haut, « *et toutes choses ont été faites par lui.* » Il en est le créateur. « *Et rien de ce qui a été fait* « *n'a été fait sans lui.* » Il en est le conservateur : « *en lui était la vie.* » La vie de la gloire et la vie de la grâce dépendaient de lui : il devait, en vertu d'un décret divin, s'incarner et devenir notre Rédempteur.

O Verbe incréé, je vous félicite pour toutes ces perfections. Oh ! c'est pour moi une grande joie que de penser que vous êtes plus noble que le verbe qu'enfantent tous les jours les pensées humaines et angéliques. Oh ? gardez toujours cette glorieuse suréminence. O Verbe imcomparable,

vous êtes éternel et vous avez été toujours l'image de votre Père ! faites que moi aussi j'en devienne l'image et que je ne diffère plus d'imiter ce divin modèle. Vous êtes une substance et vous subsistez en représentant parfaitement votre Père : donnez-moi la force de subsister également en représentant et en imitant la bonté, la patience, la miséricorde, la charité et les autres perfections de votre Père céleste, à qui vous nous voulez conformes. Puisque vous êtes le Verbe éternel, donnez-moi la grâce de persévérer jusqu'à la mort et pendant toute l'éternité qui la suivra. Enfin puisque vous êtes le Verbe tout-puissant, vivifiez moi et fortifiez ma faiblesse afin que je sois en état de résister à tous mes ennemis.

III

Considérez que le Verbe est produit par une connaissance universelle : c'est du moins la doctrine de saint Thomas (1), de saint Bonaventure (2) et de l'élite des théologiens, d'après lesquels le Verbe est produit par les connaissances de toutes les choses incréées, et de toutes les choses créées, de tout ce qui est en Dieu et de tout ce qui est hors de Dieu. C'est pour cette raison que Dieu n'a qu'un seul Verbe, par lequel il dit et exprime toutes choses. « *Dieu a parlé une fois* ; » (Ps. 61) il ne se répète pas. En effet la connaissance par laquelle Dieu le Père produit son Verbe, est la plus entière et la plus parfaite de toutes les connaissances pos-

1. D. Thom. *q. 54. art. 3.*

2. D. Bonavent. *in 1, Dist. 27. p. 2. art. 1, quæst. 2.*

sibles ; ce n'est pas par la simple connaissance, mais par la compréhension de son Essence qu'il le produit. Or cette compréhension est un regard de Dieu jeté sur Dieu et sur la créature, ainsi que sur tout ce qui lui appartient, sur toutes ses facultés, sur toutes ses actions, sur tous ses états et sur toutes les conditions de son existence. Ainsi la créature, toute misérable qu'elle est, intervient dans la production du Verbe, et on peut dire avec vérité, que ce Verbe ineffable est produit par la connaissance qu'a Dieu le Père, des créatures. Toutefois, que cette connaissance intervienne soit antérieurement et comme principe, soit seulement par concomitance et d'une manière accessoire ; — ce qui est une question très controversée parmi les théologiens — il est certain que dans aucun cas, le verbe ne dépend des créatures, parce qu'il n'en reçoit rien : mais entre le Verbe et les créatures, il existe une connexion qui consiste en ce que les créatures servent aussi d'objet à la connaissance par laquelle le Verbe est produit.

O surprenante merveille ! Ah ! vrai Dieu ! « *vous avez connu bien à l'avance mes pensées,* « *mes voies et mes sentiers.* » (Ps. 138.) C'est de toute éternité et dès l'instant où vous avez produit votre Fils que vous avez fixé sur moi votre regard divin et votre pensée infinie, sur moi, vile et rampante créature. Moi, moi aussi, j'étais l'objet de votre grande pensée et de la compréhension infinie par laquelle de toute éternité vous produisiez votre Verbe infini. Que n'ai-je donc plus tôt, Dieu éternel, jeté mes regards sur vous, et appliqué mon âme à vous contempler ? Que du moins j'y emploie ce

qui me reste de vie, et que jamais il ne m'arrive de me lasser de penser à vous.

X^E MÉDITATION

POURQUOI LA SECONDE PERSONNE EST APPELÉE LE FILS

SOMMAIRE

Elle est appelée le Fils : parce qu'elle est l'image du Père éternel, selon sa propriété personnelle; — parce que sa subsistance est semblable à celle du Père; — pour d'autres raisons plus élevées que nous ne connaîtrons que dans le ciel.

I

D'APRÈS le Docteur angélique, la seconde Personne est appelée le Fils et est véritablement le Fils unique du Père, parce qu'elle est produite comme Verbe, comme l'image qui représente le Père et qui en porte la ressemblance dans sa propriété personnelle de Verbe. Ainsi il n'y a pas plus de difficulté à considérer la seconde Personne comme Fils unique, qu'à la considérer comme le Verbe unique et la parfaite expression du Père éternel, selon sa propriété personnelle. Ce dernier terme demande à être pesé avec soin, parce qu'il sert à la solution de la plus haute et de

la plus sublime question qui se pose dans l'étude de ce profond mystère. En effet, quoique le Saint-Esprit soit vivant et produit par un principe vivant, c'est-à-dire par l'Essence divine, qui lui est communiquée, en sorte qu'il est coéternel à son principe ; toutefois comme il est produit par la volonté ou par l'amour du Père et du Fils, ce qui lui convient selon sa propriété personnelle, ce n'est pas d'être la ressemblance ou l'image de son principe, mais bien d'être comme un certain poids, une inclination de l'amour dont il procède, vers l'objet aimé. Le Fils est produit par la connaissance que Dieu le Père a de lui-même, selon cette parole que le Père adresse à son Fils : « *Je t'ai* « *engendré avant l'étoile du matin, dans les* « *splendeurs des saints.* » (Ps. 109.) Il est produit comme le Verbe de cette connaissance, qui n'est autre chose que la représentation et l'image de l'objet connu : c'est là ce qui convient au Fils selon sa propriété personnelle. C'est pourquoi il est écrit de lui : « *C'est la splendeur de la lumière* « *du Père, son miroir sans tache, l'image de sa* « *bonté.* » (Sag. 7.) Cette lumière éternelle, c'est Dieu le Père ; le Fils en est la splendeur qui le représente. Il est aussi le miroir du Père, où la beauté du Père est reproduite : et de même que le miroir représente en même temps que la personne, ses mouvements et ses actions, ainsi le Fils reproduit aussi les actions de son Père, car il produit avec lui une troisième Personne et crée avec lui le monde. Enfin ce Fils est l'image de la bonté du Père, car l'Essence du Père qui est la vraie bonté, se trouve dans le Fils réellement, par

communication, en tant qu'il est Dieu, et par représentation, en tant qu'il est Verbe. C'est pourquoi la seconde Personne est l'image de la première, selon sa propre Personne, tandis que la troisième Personne ne l'est pas. Or, pour mériter le nom de Fils, il faut porter en soi la ressemblance du principe dont l'on émane, et posséder cette ressemblance non pas selon quelque degré commun, mais selon sa propriété personnelle. Donc la seconde Personne est le Fils, parce qu'elle le Verbe divin, et la troisième Personne ne l'est pas.

O unité de Dieu ! o merveille de l'éternité ! o gloire du Fils unique du Père ! Nous apercevons, o Verbe divin, à travers, il est vrai, de pâles clartés, mais enfin nous apercevons quelque chose de votre gloire, de celle qui vous est exclusivement propre, et qui consiste en ce que vous êtes le Fils unique du Père tout-puissant. Et puisque vous êtes le Fils par la raison que vous ètes l'image du Père o Dieu souverain, imprimez-vous dans mon âme, afin qu'elle porte toujours votre image intellectuelle, qu'elle pense toujours à vous, vous contemple sans cesse et adore votre grandeur.

II

Si cette première raison ne vous suffit pas, en voici une autre : la seconde Personne est appelée le Fils, parce qu'elle est semblable à la première Personne dans sa subsistance et non pas seulement dans sa nature. Pour l'intelligence de ce point, il faut d'abord admettre qu'en raison de sa sublimité, la génération divine, a quelque chose

de plus que la génération terrestre et charnelle: il est évident que eelui qui voudrait l'assujettir à toutes les conditions de cette dernière, aurait une idée tout à fait indigne d'elle. Remarquons donc avec l'ange de l'école (1), que, tandis que la génération terrestre a pour terme l'essence qu'elle multiplie, la génération divine a pour terme la subsistance qui seule est multipliée. C'est pour cela qu'en Dieu, la différence des productions divines et immanentes doit-être prise du côté des subsistances, qui sont proprement le terme où elles aboutissent. Donc la génération divine est la production d'une personne vivante, semblable à son principe non-seulement dans sa nature, mais encore dans sa subsistance. Or le Père produit le le Fils avec une subsistance semblable à la sienne. Donc le Père est le principe qui engendre, le Fils est engendré et est Fils, à cause de la ressemblance de sa subsistance avec celle du Père. Cette ressemblance consiste en ce que l'une et l'autre subsistance, celle du Père et celle du Fils, sont un même principe d'une troisième Personne ; elles sont toutes les deux spiratives et fécondes, et par ce même amour qni les unit autant que la divinité elle-même, elles produisent le Saint-Esprit. Mais le Saint-Esprit n'a pas d'activité ni de fécondité pour produire une personne divine ; dès lors il n'a pas cette ressemblance de subsistance et n'est point Fils comme la seconde Personne. Saint Paul considérant cette seconde Personne comme le Fils qui est élevé au-dessus de tous les anges, l'appelle « *la splendeur de la gloire du*

1. D. Thom. q. 39 art. 1.

« *Père et le caractère de sa substance* » (Heb. I.) ; selon la version grecque : « *le caractère de* son *hy-* « *postase et de sa subsistance* » ; comme si le grand apôtre voulait nous dire que la seconde Personne doit son nom de Fils, à ce privilège d'être la ressemblance de la subsistance du Père. Le grand saint Basile (1) nous dit en effet que l'hypostase du Fils est semblable à l'hypostase du Père.

J'admirerai la grandeur de la subsistance du Verbe, si semblable à celle du Père. Je songerai que c'est cette si noble subsistance qu'il a communiquée à une nature semblable à la nôtre, dans le mystère de l'Incarnation, et dont il a voilé les splendeurs par les ombres d'une vie souffrante et cachée ? dès maintenant je lui en rendrai de grandes actions de grâces et je l'adorerai. Mais, ô Verbe divin infiniment aimable, ce que vous demandez de nous avant tout, c'est que nous vous servions et qu'à votre exemple, par la sainteté de nos mœurs, nous devenions conformes à votre Père céleste. Et de même que vous avez dans votre adorable subsistance, un même amour actif et fécond avec votre Père céleste, qu'ainsi je m'unisse avec vous dans une semblable affection, qui me rendra fécond en toutes sortes d'œuvres parfaites. Oh ! puis-je avoir d'autres désirs que les vôtres ! Anéantissez en moi toute volonté non conforme à la vôtre ; que cet amour qui est mien et personnel, périsse ! A cette condition je pourrai espérer de participer par l'adoption à votre filiation, dont vous honorez les créatures mortelles. Je vous invoquerai alors comme mon Père et je vous servirai avec un amour filial.

1. *Epist. 43. Greg, Nyss.*

III

Bien que ces raisons aient leur valeur pour expliquer la filiation naturelle de la seconde Personne, et pour répondre d'une manière suffisante à ceux qui demandent les raisons de nos mystères ; cependant nous avouons qu'il doit y avoir quelque autre raison plus haute de la distinction des processions du Fils et du Saint-Esprit : Dieu ne nous l'a pas révélée dans cette vie, mais l'a réservée pour nous la montrer dans les splendeurs de la gloire. Si la formation du Fils dans le sein de la Vierge, si sa naissance est pleine de mystères et hors de la portée des plus hautes intelligences, à plus forte raison doit-il en être ainsi de sa naissance éternelle dans le sein du Père. Bien plus, si nous ignorons comment nous-mêmes nous avons été formés et comment notre âme s'est glissée dans notre corps, comme le disait la généreuse mère des Machabées à ses enfants : « *Je ne sais comment* « *vous êtes apparus dans mon sein* » (II Mach. 7) ; comment pourrions-nous pénétrer le mystère de la génération du Fils ? « *Qui pourra raconter* « *sa génération ?* » dit Isaïe (Is. 52). Et il entend parler de la génération éternelle, dont saint Augustin (1) dit à son tour : « *Quant à bien pré-* « *ciser la différence qu'il y a entre naître et* « *procéder, je ne le puis ; ah ! qui racontera* « *cette génération ? qui racontera cette proces-* « *sion ?* » Saint Grégoire de Nazianze (2), une des plus grandes lumières de la théologie, dit que cette

1. *Cont. Max. l. 3, c. 14.*

2. *Orat. 85.*

génération ne serait pas sublime, si l'homme pouvait la concevoir dans son esprit étroit, lui pour qui est un mystère sa propre génération, qui le touche cependant de si près, lui qui a bien de la peine à expliquer comment l'âme est unie au corps, comment le corps se nourrit, grandit et se meut, comment s'accomplit la sensation, comment l'homme se souvient du passé et mille autres choses. Puis il conclut par ces paroles : Je le redis avec colère et indignation : honore la génération du Fils par le silence. C'est assez pour toi de savoir qu'il est engendré, mais de savoir comment il est engendré, c'est une science qui n'est point accordée aux anges et beaucoup moins à toi. Saint Ambroise (1) tient un langage à peu près semblable et déclare qu'en présence d'une si grande difficulté il ne veut pas s'ériger en juge et en arbitre. Saint Jean Damascène avoue lui aussi son ignorance.

J'imiterai leur modestie : comme eux je rendrai les armes et j'avouerai mon impuissance à découvrir le secret de cette admirable naissance, en présence de laquelle l'intelligence créée est confondue, la parole fait défaut, et les voix des anges se taisent comme celles des hommes. « *O Dieu, le* « *silence est votre louange dans Sion* » (Ps. 64) (2). Mais puisque la gloire doit nous dévoiler ce secret, je la désirerai ardemment, car c'est dans les splendeurs des Saints que brille cette merveilleuse naissance. Je bornerai donc mon étude, mais non mes affections : je soupirerai après la vision du Fils de

1. *In Luc. c. 9 et 23 De fid. c. 8, l. 1 De fide. c. 10.*

2. *Sens du texte hébreu,* vers. de S. Jérôme.

Dieu, j'attendrai la lumière et le lever de cette aurore divine, qui doit par ses beautés ineffables ravir éternellement les cœurs. Père éternel, montrez-nous donc votre Fils et cela nous suffit ; et vous, Fils unique, Fils incomparable de l'Eternel, déchirez le nuage qui vous dérobe à nos yeux et apparaissez-nous : « *Montrez-nous votre face et nous* « *serons sauvés.* » (Ps. 79.)

XIe MÉDITATION

DES TROIS EXCELLENCES DE LA FILIATION DE LA SECONDE PERSONNE

SOMMAIRE

Elle est éternelle, — indépendante du Père — le modèle de notre filiation adoptive.

I

La filiation de la seconde Personne est éternelle : le Père n'est pas plus ancien que le Fils. C'est là une excellence absolument propre au Fils, à l'exclusion de tous ceux qui comme lui portent le nom de fils et qui tous sont postérieurs au père qui les a engendrés. Le Fils de Dieu est au contraire coéternel au principe qui le produit, comme le rayon aurait été coéternel au

soleil, si le soleil eût été créé de toute éternité. Montrez-moi, dit saint Augustin (1), un flambeau sans lumière, je vous montrerai Dieu le Père sans le Fils.

Pour comprendre cette vérité, il n'y a qu'à considérer que les trois raisons pour lesquelles l'effet est postérieur à sa cause, et la chose produite au principe qui la produit, ne se réalisent pas dans la Personne du Fils.

La première raison (2), c'est que le principe qui produit l'effet n'a pas dès le premier instant de son existence la vertu et la perfection requise pour produire : par exemple, l'architecte n'est pas capable, dès qu'il vient au monde, de bâtir un édifice ; c'est pour cela que tout ce qu'il construit lui est postérieur. Mais Dieu le Père était dès l'éternité parfait en force et en puissance et dès lors ce n'est pas l'impuissance du principe qui a pu retarder le moins du monde la naissance du Fils. Saint Augustin (3) dit que le Père ne vieillit jamais et que le Fils ne grandit jamais ; l'égal a engendré son égal et l'éternel a donné naissance à l'éternel.

La seconde raison est la liberté du principe qui produit, en vertu de laquelle il peut choisir le jour et l'heure où il produira son œuvre, comme aussi il peut en remettre l'exécution à plus tard ; souvent dans ce cas, l'ouvrier est antérieur à l'œuvre. Mais en Dieu le Fils il n'en est pas ainsi ; Dieu le Père le produit sans doute très volon-

1. *Tract. 20 in Joan.*

2. D. Thom. *q. 42. art. 2.*

3. *Tract. 10, in Joan.*

tairement, mais par un acte absolument nécessaire et il n'a jamais eu pas même un seul instant la liberté de ne pas produire son Fils.

Enfin la troisième raison a lieu quand l'action du principe qui produit est successive et que pour arriver à être parfaite, elle a besoin du temps. Elle ne s'applique pas à la génération du Fils, parce que Dieu le Père, par un acte de son intelligence infinie se comprend en un seul instant et produit par cet acte son Fils exempt des inconvénients qui découlent de l'impuissance humaine, et qui sont l'enfance avec toutes ses faiblesses. Le Fils est produit dans le plus haut et le plus sublime état de perfection, qui lui convient et auquel le cours des années ne peut apporter aucun accroissement. Dieu le Fils est éternellement engendré.

Je féliciterai le Fils de Dieu pour son éternité, o Verbe éternel ! avant vous il n'y a point de Dieu ! « *Vous êtes Dieu de toute éternité et dans* « *tous les siècles !* » Ps. (89). O Sagesse incréée qu'il vous convient bien de dire de vous-même : « *Les abîmes n'étaient pas encore et moi j'étais* « *conçue* ; *les sources d'eau vive n'avaient pas* « *encore jailli de la terre ; les masses pesantes* « *des montagnes ne s'élevaient pas encore ;* « *j'étais engendrée avant les collines ; il n'avait* « *pas encore créé la terre ni les fleuves, ni affermi* « *le monde sur ses pôles.* » (Prov. 8.) O Verbe admirable, je me réjouis, à la pensée qu'avant d'être le Fils d'une mère de ce monde, vous étiez le Fils du Père céleste. O que vous êtes heureux d'avoir joui pendant tant de siècles des délices

inénarrables de l'Essence divine et d'avoir été toujours en possession de la gloire de votre Père ! O Verbe adorable, qu'ils sont heureux tous les esprits qui ont le bonheur d'être au service d'un prince aussi noble et aussi heureux que vous !

II

Cette filiation est exempte de toute dépendance ; le Fils éternel ne dépend pas de [son Père, ne lui est ni redevable, ni inférieur en rien. C'est là une excellence nouvelle qui lui est propre à l'exclusion de tous les enfants des hommes, qui tous sont soumis au père qui les a engendrés et qui ont le devoir de le respecter comme un maître. Quant au Fils éternel, il est indépendant, étant engendré dans un tel état de grandeur qu'il est exempt de toute sujétion. Et voici la raison : son Père le produit nécessairement, de toute son Essence qu'il lui communique dans sa totalité : le Père ne peut subsister sans produire son Fils de cette manière, à tel point que le Père ne peut pas plus être sans le Fils, que le Fils ne peut être sans le Père. Et comme le Fils a toute l'Essence du Père, il n'a rien de moins que le Père : dès lors il ne peut être ni dépendant du Père, ni inférieur au Père qui le produit ainsi. Sans doute le rayon de soleil est produit par le soleil d'une manière nécessaire et cependant il dépend du soleil : mais il n'a rien de la substance du soleil et même cette nécessité de le produire n'est pas si grande que le soleil ne puisse absolument subsister sans produire le rayon hors de lui. Le FIls au contraire est en unité de substance et de grandeur avec le Père et la nécessité de

l'engendrer est si absolue pour le Père, que le Père n'est Père que parce qu'il l'engendre. C'est une si grande merveille que l'intelligence ne sait ce qu'elle doit le plus admirer, ou la noblesse d'un Fils qui est indépendant du principe d'où il tire son origne, ou la grandeur d'un Père, qui a pu produire un Fils, si noble « *qu'il a cru pouvoir sans* « *injustice s'égaler à son Père* » comme s'exprime le grand saint Paul (Phil. 2.) ; c'est en effet son droit naturel et la conséquence de la sublimité de sa naissance éternelle.

Toutefois — et c'est ici le côté le plus merveilleux, — cette indépendance qui donne au Fils tant de noblesse, et qui l'élève au plus haut degré de grandeur, ne préjudicie en rien à la majesté du Père, mais plutôt malgré les apparences contraires, elle contribue à sa gloire et à sa grandeur. Si en effet le Fils était inférieur au Père et dépendait de lui, il s'en faudrait de beaucoup que le Père en fut pour cela plus grand : il en serait au contraire amoindri, parce qu'il aurait été impuissant à produire un Fils ayant une excellence égale à la sienne. C'est pourquoi de même qu'une lueur plus vive révèle la grandeur de la flamme qui la produit, ainsi la perfection du Fils est une preuve de l'abondance, de la plénitude et de la fécondité infinie du Père, son principe.

Oh ! la merveille ! l'indépendance du Fils ne diminue pas l'autorité du Père. Je vous adore, Verbe divin, dans la noblesse de votre indépendance suprême : à cette indépendance je fais l'hommage de tout mon être, l'offrande de toute ma liberté, la cession de tout mon pouvoir. Mais je ne

puis considérer votre grandeur, sans songer jusqu'à quel point vous l'avez abaissée par amour pour moi : je suis forcé de remarquer que « *vous vous* « *êtes anéanti vous-même, en prenant la forme* « *d'un esclave, et en vous faisant obéissant jus-* « *qu'à la mort de la croix* » envers votre Père éternel (Phil. 2) ; et cependant « *le monde ne l'a* « *pas connu* » (Jean. 1). Oh ! que n'ai-je autant de cœurs qu'il y a d'étoiles au ciel, pour vous aimer plus ardemment ! O Verbe très admirable, au souvenir de votre Incarnation, je m'anéantirai et je serai obéissant envers mes supérieurs, autant que je le pourrai.

III

Outre ces deux excellences qui sont son éternité et son indépendance, cette filiation en a une troisième : elle est le modèle de la filiation adoptive, par laquelle les justes revêtus de la grâce, sont appelés les enfants adoptifs de Dieu, et à ce titre ont droit aux biens éternels de Dieu et à son héritage, c'est-à-dire au paradis. Si bien que, comme saint Paul a pu dire, que c'est du Père que « *toute paternité tire son origine au ciel et sur* « *la terre* » (Eph. 3) ; ainsi il est permis de dire que c'est du Fils que toute filiation découle dans le ciel et sur la terre, principalement la filiation adoptive des justes qui honore la filiation éternelle, en l'imitant comme son vrai modèle. De même en effet qu'en vertu de sa filiation, le Fils participe à la nature divine qui est dans le Père éternel et la possède pleinement, ainsi les justes, en vertu de leur justification dont l'effet est de les

rendre fils adoptifs de Dieu, participent à la nature divine qui est dans les trois Personnes de la Trinité et la possèdent d'une certaine manière, car le chef des théologiens, saint Pierre dit, au sujet de la grâce divine : « *Il nous donne de grandes et de* « *précieuses choses qu'il nous avait promises,* « *afin que par elles vous deveniez participants* « *de la nature divine.* » (II Pierr. I.) Car dans la justification, Dieu ne donne pas seulement sa grâce, sa charité et les autres vertus, mais il se donne aussi Lui-même ; de telle sorte que, quand il se trouve dans une âme juste, il ne se contente pas de résider dans cette âme, mais encore il lui appartient. Car dès ici-bas elle le possède et puise en lui tous les biens qu'elle peut recevoir dans l'état de la vie présente, sa force, sa joie, sa consolation, sa beauté intérieure, ses richesses spirituelles et ses espérances. Aussi de même que l'Essence divine communiquée au Fils et résidant divinement en lui, fait toute sa grandeur et toute son excellence, toute sa perfection et toute sa majesté, ainsi la nature divine communiquée gratuitement et intimement aux âmes saintes, devient la source de leur excellence et de leur grandeur, de toute leur perfection et de toute leur félicité. Cette belle vérité est confirmée par le témoignage d'un docteur ancien, cardinal de l'Eglise romaine (1): Nous pensons, dit-il, que ce qui est dû au Fils par droit de nature, c'est-à-dire parce qu'il est Fils naturel, nous est dû par grâce, c'est-à-dire parce que nous sommes fils adoptifs : et ce que Dieu possède par essence et par nature, je veux dire la

1. Œgid. Roman, *quodlib.* 2. *q. ult.*

connaissance, le bonheur et la gloire qu'il a naturellement en lui, nous, nous l'avons par grâce et par participation. De plus la filiation éternelle est encore le type de la filiation adoptive en ce que, comme le Fils est né de son Père sans sortir hors du Père, ainsi les justes naissent de Dieu par la grâce, sans sortir de Dieu et sans se séparer de lui. Enfin le Fils naît sans cesse de son Père, et les justes naissent toujours de Dieu, qui leur communique sans interruption la vie de la grâce, par laquelle ils honorent sa filiation.

O sublime excellence! ô l'avantage inappréciable que d'avoir la grâce et l'adoption divine! Puisque dès ici-bas Dieu commence à se communiquer par la grâce sanctifiante, quel puissant motif d'espérer de posséder éternellement le bien suprême dans la jouissance bienheureuse de l'Essence divine! O vous, très noble Fils de Dieu, qui donnez « *à tous* « *ceux qui vous reçoivent, la puissance de deve-* « *nir les enfants de Dieu* » (Jean I), je désire de tout mon cœur vous recevoir et vous recevoir de toutes les manières qui peuvent vous être agréables. Oh! que je souhaiterais que mon cœur ne fut que capacité pure, pour vous recevoir et ne recevoir que vous seul! Arrière donc et loin de moi toutes les affections désordonnées! je vous souhaite uniquement, ô Verbe divin, afin que par vous, modèle de toute filiation, je sois admis parmi vos enfants adoptifs, pour avoir part à l'héritage du paradis.

XIIe MÉDITATION

DE LA PERSONNE DU SAINT-ESPRIT

SOMMAIRE

Le Père et le Fils produisent par leur amour réciproque, le Saint-Esprit. — Raisons pour lesquelles cet amour du Père et du Fils s'appelle spiration active. — Cette spiration active est un acte de sainteté infinie.

I

DIEU le Père, après avoir produit son Fils égal à lui-même et parfait en tout, l'aime aussitôt d'un amour infini, et réciproquement le Fils aime le Père qui est son principe d'un amour égal ou plutôt d'un même amour. Comment imaginer en effet qu'un Dieu si excellent fut sans amour pour un tel Fils, ou qu'un Fils si admirable manquât d'amour envers un Père si sublime. Certes l'amour réciproque est une des plus nobles affections de l'âme, en lui se trouvent toutes les délices des substances spirituelles, à tel point que sans amitié il ne saurait y avoir de vraie béatitude. Il y donc entre le Père et le Fils qui sont des Personnes spirituelles et souverainement heureuses, un amour réciproque. Or cet amour est une action, et comme toute action, doit aboutir à un terme; il

n'y a pas en effet d'action qui ne produise quelque chose. Quel sera ici le terme de cet acte d'amour ?

Pour le bien comprendre, remarquons que tout acte d'amour véhément produit dans la personne aimante une inclination vers l'objet aimé, inclination qui s'appelle amour formé. Le Père et le Fils produisent donc en eux-mêmes par leur amour, une inclination vers eux-mêmes et vers les objets qu'ils aiment. Et puisque cette inclination est en eux-mêmes et dans leur Essence, elle ne saurait être un accident et doit être une substance. D'autre part, puisque cette inclination est du Père et du Fils, il faut qu'elle soit distincte du Père et du Fils, et par suite elle leur est incommunicable. Donc elle constitue une personne. De plus, puisque elle est dans l'Essence divine, elle est l'Essence divine elle-même, Dieu même. Donc cette inclination constitue avec l'Essence une personne qui est Dieu, c'est la troisième Personne de la sainte Trinité, le Saint-Esprit. Aussi le Saint-Esprit considéré selon sa propriété personnelle est une inclination et comme une impulsion d'amour du Père au Fils, et du Fils au Père.

O la noble propriété ! Oh ! bienheureuses les créatures qui multiplient ces inclinations et ces impulsions saintes vers Dieu ! elles imitent de plus près la personne du Saint-Esprit. Oh ! qui imprimera à mon âme une sainte impulsion qui la fasse s'élancer sans cesse vers la divinité ! Oh ! qui fera de moi une pure tendance vers Dieu ! O Esprit très-saint, détruisez dans mon cœur toutes les inclinations vers les choses caduques et périssables et

qu'il ne m'en reste plus que pour les choses divines et immortelles.

II

Cet amour du Père et du Fils s'appelle spiration active, parce que aimer beaucoup, c'est la vraie respiration de l'âme. Cet amour ressemble en effet à la respiration de quatre manières.

Premièrement, la respiration vient de l'intérieur; du cœur et des poumons. Ainsi l'amour du Père et du Fils est tout intérieur et tout intime à leur Essence.

Secondement, la respiration est causée par la chaleur du cœur : Ainsi l'amour du Père et du Fils est produit par l'ardeur d'une charité indicible.

Troisièmement, pour conserver la vie, la respiration doit être continuelle. Ainsi l'amour du Père et du Fils est perpétuel, il n'a ni commencement, ni fin; le Père et le Fils soupirent l'un vers l'autre par un amour réciproque et constant, qui n'est pas même sujet à ces pauses et à ces diverses reprises que nous constatons dans notre respiration. L'amour du Père et du Fils persévèrent sans la moindre interruption.

Enfin la respiration tempère la chaleur du cœur et l'empêche d'être excessive, grâce au doux et suave rafraîchissement qu'elle apporte. Elle la conserve aussi à un degré normal, l'entretient par une fraicheur modérée, qui a pour effet de l'exciter et d'empêcher ainsi qu'elle ne s'éteigne, à peu près comme une flamme qui renfermée dans un espace étroit et sans renouvellement d'air, finit

par être étouffée. Il en est ainsi de l'amour du Père et du Fils : c'est par lui que le Saint-Esprit procède et émane du Père et du Fils : puis s'unissant aux âmes, il y tempère l'ardeur des passions et y entretient la flamme de la charité divine. Aussi l'Eglise (1) appelle-t-elle le Saint-Esprit « *le* « *délassement dans le travail*, *le rafraîchissement* « *dans la chaleur*, *la consolation dans les larmes* » et elle le prie en même temps de « *réchauffer ce qui est froid.* »

O amour sacré! o respiration vitale de mon âme! que suis-je donc quand je vis sans aimer mon principe et mon bien suprême, sinon un corps qui ne respire plus, qui est mort, un cadavre qui entre en putréfaction? O Esprit très-saint et très-suave, si vous n'êtes dans le Père et dans le Fils qu'en tant qu'ils s'aiment ardemment, comment serez-vous en nous, si l'amour, cette sainte respiration, nous manque? Faites donc, o mon Dieu, que nous respirions par les actes d'un amour sincère et profond, qui soient l'effet de la charité surnaturelle et qui soient continuels autant du moins que la vie présente le permet. Hélas! si ici-bas je soupire, c'est après des biens périssables et des objets créés que je désire follement. Ah! venez tempérer cet ardeur immodérée, Esprit très doux et ne conservez-en moi que la seule ardeur de la sainte charité, que vous nous ordonnez d'avoir dans le cœur. Alors je pourrai dire : « *J'ai ouvert la bouche et j'ai attiré l'Es-* « *prit.* » (Ps. 118.)

1. *Prose de la Pentecôte.*

III

Cet amour ou cette spiration active du Père et du Fils est un acte d'une sainteté infinie, un acte qui sanctifie infiniment le Père et le Fils. La charité envers Dieu en effet est la sainteté même, et dans une créature l'acte d'amour de Dieu a tellement pour effet de sanctifier, qu'il efface tout péché dans l'âme, la rend pure et sainte et fait qu'elle est aimée de Dieu comme elle aime Dieu. C'est si vrai que toute âme qui produit des actes de véritable amour, est sainte devant Dieu et les anges, et quand bien même un instant auparavant d'innombrables péchés l'auraient souillée, tous ces péchés lui sont aussitôt pardonnés, à cause de l'amour de Dieu, qui porte la sainteté partout où il se trouve. Il n'y a point d'âme si pécheresse et si abominable, qui venant à concevoir le pur et saint amour, ne soit digne d'entendre comme Madeleine ces paroles : « *Beaucoup de péchés* « *lui sont pardonnés, parce qu'elle a aimé beau-* « *coup.* » (Luc. 7.) Or, si l'acte d'amour si tiède et si peu ardent dans une créature, est cependant assez puissant pour la sanctifier, que ne fera pas l'acte d'amour infini ? Ainsi le Père est saint parce qu'il aime son Fils ; le Fils est saint, parce qu'il aime son Père, et leur spiration mutuelle est une sainte dilection : par conséquent c'est à bon droit que la personne qui procède de cette spiration est appelée le Saint-Esprit.

O amour ! ô sainteté ! apprends, ô mon âme, la voie et le moyen de te sanctifier. Tu es sainte dans la mesure même où tu aimes le Père, le Fils et le

Saint-Esprit, et tu es terrestre, éloignée de la sainteté dans la proportion où tu aimes la terre. Pourquoi donc as-tu tant d'affection pour les créatures ? Pour être sainte, un seul amour te suffit. Oh ! Père, ô Fils, ô Saint-Esprit, donnez-moi cet amour. Oh ! que je vous saisisse comme entre les bras de mon âme ! Oh ! Seigneur très suave, je désire être tout transformé en vous par un profond amour. Car, ô Dieu de bonté, qu'ai-je à souhaiter au ciel ou sur la terre, sinon d'adhérer inséparablement à vous ? « *O Dieu de mon cœur,* « *mon partage et mon tout pour l'éternité.* » O Dieu infiniment désirable, qui donc rompra ma glace, afin que je puisse me fondre en vous et me liquéfier dans votre amour ? Remplissez-moi, Seigneur, de l'ardeur de votre Saint-Esprit, afin qu'il me consume par votre saint amour. Je languis, hélas ! dans l'attente, parce que vous ne m'exaucez pas : car après tous mes soupirs, je me trouve encore plein de froideur, je manque d'ardeur dans mes actions, d'attention dans mes prières, semblable aux oiseaux qui parlent sans se comprendre. Aussi ne cesserai-je d'implorer votre miséricorde tous les jours de ma vie.

XIIIe MÉDITATION

DES PERSONNES DES AMOURS ET DES OBJETS QUI INTERVIENNENT DANS LA PRODUCTION DU SAINT-ESPRIT

SOMMAIRE

Le Saint-Esprit est produit par deux Personnes, qui sont le Père et le Fils — par l'amour réciproque du Père et du Fils, qui est un amour appréciatif, de bienveillance et de complaisance — enfin par un amour universel qui embrasse l'incréé et le créé.

I

Deux Personnes produisent le Saint-Esprit : l'Eglise le croit et l'a défini (1) contre les Grecs qui ne voulaient pas reconnaître le Fils comme principe du Saint-Esprit et qui en punition de leur hérésie, sont devenus les esclaves des Turcs. Ils ont contre eux la Sainte Ecriture, dans laquelle il est dit de l'Esprit-Saint « *qu'il est* « *envoyé par le Fils, qu'il recevra quelque chose* « *du Fils* », et où il est appelé « *l'Esprit, la*

1. Conc. Florent.

« *Vérité* » ; autant d'expressions qui signifient qu'il procède du Fils. En réalité il ne serait pas distinct du Fils, s'il n'était pas produit par lui, car les Personnes divines ne sont distinctes entre elles qu'en tant que l'une produit l'autre ou en est produite. Donc puisqu'il y a trois Personnes dans la Trinité, elles doivent toutes, à l'égard l'une de l'autre, être ou principe ou terme de production, pour être distinctes. Donc, puisque le Saint-Esprit est distinct du Fils, il émane de lui. C'est la grandeur et la gloire du Fils, d'être avec le Père, principe d'une Personne divine : c'est pourquoi Dieu le Père dit à son Fils : « *Etant principe avec toi* « *au jour de ta puissance dans les splendeurs* « *des saints, je t'ai engendré de mon sein avant* « *d'avoir créé l'étoile du matin.* » (Ps. 109.) Ce jour de la puissance du Fils c'est le jour éternel, dans lequel il produit le Saint-Esprit. Jamais la puissance du Fils ne parut davantage, ni dans la création, ni dans la rédemption du monde, ni dans aucune de ses œuvres : aussi ce jour est-il appelé celui de sa magnificence et de sa puissance, et ceux-là sont les ennemis du Fils de Dieu qui veulent lui ravir cet honneur. Or dans ce jour même et dans cet instant même où le Fils produit le Saint-Esprit, lui-même est produit de l'Essence du Père, et par une merveille qui n'appartient qu'à lui, il est produit et produisant tout ensemble. Le Père produit une sagesse qui à son tour produit l'amour, car elle ne peut demeurer oisive et stérile. Le Père, dit l'angélique Docteur (1), produit un Verbe, non un Verbe tel quel, mais un

1. *Quæst. 43. art. 5.*

Verbe respirant l'amour et produisant le Saint Esprit. Ainsi le Saint-Esprit procède de deux Personnes.

O Verbe éternel ! je vous adore comme le principe du Saint-Esprit : car vous vivez et régnez avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit. Votre vie spirituelle et intérieure ainsi que le triomphe de votre grandeur consiste à être cet admirable principe. Oh ! je vous adore comme la sagesse et la parole produisant un amour infini. O sagesse, ô parole si parfaite qu'elle est principe d'amour au moment même où elle existe ! Oh ! donnez-moi à votre exemple une science affective, qui produise l'amour, donnez-moi une parole qui s'enflamme de l'ardeur de votre charité, et que ce feu s'allume dans ma méditation.

II

Considérez par quels amours les Personnes du Père et du Fils produisent le Saint-Esprit. Il est vrai qu'elles n'ont qu'un seul et unique amour pour produire cette Personne infinie, mais de même que l'Essence divine comprend dans sa simplicité les perfections de toutes les essences, ainsi leur amour comprend en son unité tous les actes d'amour qui peuvent convenir à Dieu.

Nous pouvons donc dire que le Père et le Fils s'aiment réciproquement d'un amour appréciatif, ce qui veut dire d'un amour par lequel ils s'estiment l'un l'autre infiniment et autant qu'ils le méritent pour leur grandeur, leur félicité et tous les biens qu'ils possèdent.

Secondement, ils s'entr'aiment d'un amour de

bienveillance, par lequel ils se souhaitent l'un à l'autre, pour toute l'éternité, toute la gloire et toutes les joies dont ils sont comblés de toute éternité.

Enfin ils s'entr'aiment d'un amour de complaisance, amour le plus sublime et qui convient à Dieu plus que tout autre amour. Le Père, en cette ineffable production, se réjouit dans les grandeurs de son Fils, s'y complaît et lui dit éternellement : « *Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai* « *mis toutes mes complaisances.* » (Matt. 3.) Réciproquement, le Fils se réjouit et se délecte dans la majesté de son Père et dans l'infinité de tous ses biens : car la joie du Fils n'a d'autre mesure que la bonté de Dieu qui est infinie. Le Saint-Esprit est donc comme le fruit de la joie éternelle des Personnes incréées, comme aussi dans les personnes créées, la joie est encore le fruit du Saint-Esprit, selon la parole de saint Paul : « *Le fruit de l'Esprit est la joie.* » (Gal. 5.)

Je m'efforcerai de produire envers les Personnes divines des actes de ces trois sortes d'amour. L'amour du Père et du Fils est le premier des amours : il doit donc servir de règle à notre amour, car ce qui occupe dans un certain genre la première place doit être la mesure de tout ce qui est compris dans ce genre. Donc, ô mon Dieu, vous me serez plus cher que dix mille vies. Je n'estimerais rien des millions de monde, au prix de vous seul, o mon Dieu. Oh ! que je voudrais avoir les cœurs de tous les hommes, afin de vous désirer une gloire infinie pendant toute l'éternité. Vous êtes dans l'abondance des biens et des joies :

je m'en réjouis sincèrement. « *O justes, réjouis-* « *sez-vous dans le Seigneur, tressaillez d'allé-* « *gresse* » (Ps. 32), non pas parce que la prospérité habite chez vous, parce que votre corps est en bonne santé, ou encore parce que vos champs produisent de belles moissons ; mais réjouissez-vous de ce que vous avez un Seigneur doué d'une telle beauté, rempli d'une telle bonté et qui excelle dans la sagesse (1). O Esprit sacré, qui êtes un maître en amour céleste, enseignez-moi ces trois actes d'amour, afin que j'en fasse mon occupation ordinaire et que ce soit pour moi « *un triple lien difficile à rompre* » (Eccl. 4). Ce lien m'unira aux trois Personnes divines par des affections si fortes et si constantes qu'elles seront immortelles.

III

Le Saint-Esprit est produit par l'amour de tous les objets aimables, si bien qu'il n'y a rien d'aimable qui ne soit aimé dans l'acte dont le terme est la production du Saint-Esprit. C'est un amour universel ; Dieu le Père et Dieu le Fils ont un amour tel que rien n'en est exclu. Ils aiment leurs Personnes, leur Essence, le Saint-Esprit, même en le produisant : ils aiment tout ce qui est divin. Et comme leur amour est infini, il s'étend aux créatures possibles, au monde, avant qu'il fut créé, aux anges et aux hommes ; en un mot à toutes les créatures que Dieu a aimées, à tout ce que le ciel renferme et il n'est personne qui soit à l'abri des étincelles qui jaillissent de ce foyer d'amour. Il

1. D. Basil. *in hunc Psal.*

est vrai que cet amour ne laisserait pas d'être parfait, quand même les créatures n'en seraient pas aussi l'objet ; il est en effet achevé et accompli par son objet premier et principal qui est l'Essence divine et ne reçoit aucun accroissement des créatures qui sont seulement pour lui des objets secondaires. C'est pourquoi le Saint-Esprit ne laisserait pas d'être produit, quand bien même les créatures ne seraient pas aimées. Mais c'est la merveille de cet amour infini d'embrasser tout le divin et tout l'humain, l'incréé et le créé : ainsi, au moins par concomitance, le Saint-Esprit est produit par l'amour du Père et du Fils pour les créatures et il n'est pas plutôt produit, que les créatures ne sont aimées. Comme le Père, dit saint Thomas (1), se connaît lui-même et toutes les créatures par le Verbe qu'il a engendré ; ainsi il s'aime lui-même et toutes les créatures par le Saint-Esprit, en tant que le Saint-Esprit procède comme l'amour de la première bonté, selon laquelle il s'aime lui-même ainsi que toutes les créatures.

O charité de Dieu ! ô excès d'amour ! Si j'ai déjà constaté avec admiration que les créatures sont l'objet de la connaissance par laquelle le Père produit son Verbe, je veux maintenant me laisser aller à un sentiment d'admiration encore plus vif, à la pensée que les créatures font l'objet de l'amour dont le Saint-Esprit procède. Oh ! l'incomparable avantage ! oh ! la joie immense que doivent goûter les créatures dans le Saint-Esprit ! Oh ! qu'il lui appartient bien d'être appelé le paraclet et le

1. Quœst, 17, art. 3.

consolateur ! Car quand nous apprenons que Dieu nous voit et nous connaît, ce doit être pour nous un grand sujet de confusion de penser que nous, si misérables et si pleins de défauts nous paraissons devant une telle lumière : mais, quand on nous dit que Dieu nous aime, c'est notre bien, notre gloire, notre exaltation qu'on nous annonce. Que Dieu nous aime du même amour dont le Saint-Esprit émane, et que l'amour qu'il nous porte accompagne cette émanation éternelle, quelle admirable consolation, quel honneur pour la créature, quelle merveille de l'éternel amour ! que ferai-je pour le reconnaître ? Ce sera toujours un vif regret pour moi, mon Dieu, de vous avoir aimé trop tard. Ah ! beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! je vous ai aimée trop tard.

XIVe MÉDITATION

DES TROIS AUTRES PARTICULARITÉS DU SAINT-ESPRIT

SOMMAIRE

Il appartient au Saint-Esprit, selon sa propriété personnelle — d'être le lien du Père et du Fils — d'être le dernier terme des productions immanentes de Dieu — d'être, entre toutes les Personnes divines, la moins éloignée des créatures.

I

Le Saint-Esprit a cela de propre dans son Etre personnel, d'être le lien du Père et du Fils, et comme dit saint Bernard (1), leur baiser, leur paix inaltérable, leur indivisible amour. Il est, dis-je, le lien du Père et du Fils, lien si fort et si indissoluble qu'aucune force, aucun désaccord ne peut le rompre.

La raison, c'est que le Père et le Fils ne sont tous les deux ensemble qu'un seul principe, qu'un seul producteur, par une spiration unique, du Saint-Esprit. En eux considérés comme principe qui produit le Saint-Esprit, il n'y a pas de pluralité, mais une souveraine unité, parce qu'ils n'ont

1. *Serm. 8. in Cant.*

qu'un seul et unique amour actif, qui leur est aussi nécessaire que l'Essence même, par laquelle ils sont principe de son existence. De plus le Père et le Fils n'ont qu'un seul et même rapport avec le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit n'a qu'un seul rapport avec le Père et le Fils. Dieu le Père est bien le principe de deux Personnes, du Fils et du Saint-Esprit, mais il n'est pas le lien du Fils et du Saint-Esprit, parce que le Fils et le Saint-Esprit ont des relations distinctes avec le Père ; car le Fils, par sa filiation, se rapporte au Père, comme engendrant, et le Saint-Esprit, par sa spiration passive, se rapporte à lui comme spirateur. Aussi dans les relations du Fils et du Saint-Esprit au Père, il n'y a pas d'unité, mais le Père et le Fils ont cette unité dans la spiration active qui produit le Saint-Esprit : c'est pour cela qu'il est leur lien. Le propre de l'amour n'est-il pas d'unir ? Or le Saint-Esprit est l'amour incréé.

Vous donc, ô amour incréé qui êtes le lien du Père et du Fils, soyez aussi par la diffusion de votre charité, le lien de la créature avec son Créateur. Unissez-nous à notre principe par un lien si fort, que ni le ciel, ni la terre, ni la mort, ni l'enfer ne puissent le rompre. Et puisque le Père et le Fils ne vous produisent que dans l'unité, c'est-à-dire, parce qu'ils sont un dans l'amour, de même qu'ils ne vous donnent aux Apôtres que lorsqu'ils sont réunis dans le cénacle ; ô Esprit de paix, par cette unité qui vous est si propre et si intime, donnez-nous la paix et la concorde dans cette vie, afin que nous arrivions à l'union et à la paix éternelle.

II

Il appartient encore d'une manière propre au Saint-Esprit d'être le dernier terme des productions immanentes de Dieu : il n'est pas le dernier en dignité ou en excellence, mais dans l'ordre d'origine. Après lui en effet aucune autre personne n'est produite : c'est lui qui est la dernière, de même que le Père est la première Personne qui produit et qu'avant lui il n'y a pas de personne divine. Ce n'est pas que le Saint-Esprit n'ait pas une intelligence capable de connaître et une volonté capable d'aimer : mais sa connaissance est essentielle et seulement spéculative, elle ne produit rien, parce que le Fils épuise et termine la puissance de l'intelligence divine. L'amour de sa volonté est également essentiel et ne produit rien, parce que c'est le Saint-Esprit lui-même qui est le terme produit par cette volonté, terme infini et si parfait qu'il épuise pareillement la puissance de produire de la volonté et la termine. Donc après la production du Saint-Esprit, le Père et le Fils ne produisent pas d'autres Personnes divines et le Saint-Esprit est leur dernier terme, leur repos et comme leur sabbat éternel. D'après un auteur ancien, le Saint-Esprit est le centre de celui qui engendre et de celui qui est engendré, c'est-à-dire du Père et du Fils qui s'arrêtent dans les perfections infinies du Saint-Esprit et ne passent pas à d'autres productions immanentes. Si donc le Saint-Esprit ne produit pas une autre personne divine, ce n'est pas impuissance de sa part : au contraire, la raison en est qu'étant infini, il remplit, égale et

épuise tellement la fécondité de l'amour divin en Dieu, qu'après lui il ne reste plus rien à produire. Car, dit saint Clément d'Alexandrie (1), le Saint-Esprit renferme dans son unité toutes choses, il communique à tous les êtres quelque chose de cette unité comme aussi de sa durée, il nous unit à lui comme ses membres : il est bon à tous les points de vue, infiniment sage et juge parfait ; à lui gloire et honneur maintenant et dans les siècles des siècles.

C'est donc le Saint-Esprit qui par sa perfection infinie met un terme aux productions de l'infinie Trinité. Ce n'est pas le Fils, c'est-à-dire la sagesse, qui sert de terme aux productions divines, mais c'est l'amour. Ce n'est donc pas, o mon âme, dans la connaissance et dans la sagesse que nous devons nous reposer, mais dans l'amour. Très aimable Seigneur, vous nous avez créés pour vous aimer et notre cœur ne trouvera le repos qu'en vous, dans votre charité, dans votre amour. C'est donc en vain, o mon âme, que tu te fatigues tant pour acquérir la science, si tu délaisses l'amour. O Esprit-Saint accordez-moi donc l'amour que je demande pour jouir du repos.

III

Enfin il appartient en propre au Saint-Esprit d'être de toutes les Personnes divines la plus rapprochée des créatures, selon l'ordre dont toutes choses émanent de Dieu le Père ; car le Saint-Esprit ne produisant pas de personne divine, et étant la dernière Personne de la Trinité, tout ce

(1) *Pedag.*, l. 3, c. 12.

qui est produit après lui, c'est le monde et toutes les créatures qu'il renferme. Après le Père, le Fils est le premier par ordre ; après le Fils, le Saint-Esprit ; après le Saint-Esprit, les Séraphins et les autres anges inférieurs et en dernier lieu les créatures corporelles. Et si nous voulons remonter des créatures aux Personnes divines, quand nous avons dépassé les plus sublimes créatures, c'est le Saint-Esprit que nous rencontrons le premier, et c'est lui que nous trouvons immédiatement au-dessus des anges et de l'incomparable Vierge. Et ainsi, comme en suivant l'ordre des productions en Dieu, on va du Père aux autres Personnes et on trouve comme dernière Personne le Saint-Esprit ; en remontant au contraire des créatures au Père, la première Personne divine que nous rencontrons et par conséquent celle qui est la plus proche de nous, c'est le Saint-Esprit. Et voilà le motif pour lequel les anges soupirent après le Saint-Esprit, « *dont*, dit saint Pierre, *ils désirent voir la face.* » (1 Pierr. 1.) Comme ils veulent aimer quelque chose au-dessus d'eux et que la première personne qu'ils rencontrent est le Saint-Esprit, c'est à lui qu'ils offrent leurs premières ardeurs et leurs premières affections ; et bien que cette vue et cet amour les rassasient, ils ne cessent cependant de les désirer, car leur rassasiement est sans dégoût et leur désir est sans peine (1).

O Esprit des esprits, source de sainteté, de sagesse et de félicité, puisqu'on ne vous trouve que dès qu'on a franchi les degrés des créatures, élevez

1. Isidor. *de Summo bon.* l. 1, cap. 2.

nos affections au-dessus des choses créées, afin que nous ayons le bonheur de vous rencontrer, pour nous unir à vous et par vous au Père et au Fils, afin que comme l'épouse que vous inspirez, nous puissions dire : « *J'ai trouvé mon bien-« aimé* » (Cant. 3), qui est l'Amour, le Saint-Esprit que mon âme chérit. Hélas ! quand donc pourrai-je jouir de ce bien que j'espère ? quand verrai-je la face et la beauté de cet Esprit de douceur et de clémence ? car je crois, ô Esprit très-saint, que votre beauté est parfaite et infinie, puisque les Anges qui vous voient, désirent toujours vous voir : aussi c'est de tout mon cœur que je recherche la vue de votre face très-aimable. Ne me rejetez pas de votre présence ; vous qui êtes ma vie et l'objet de tous mes désirs, ne me séparez pas de vous. Que mon âme, rompant les liens du corps et ceux qui l'attachent aux créatures, se trouve immédiatement unie à vous, qui êtes mon port plein de sécurité, mon salut et ma consolation et en l'absence de qui ma vie s'écoule dans les misères et les langueurs.

XVE MÉDITATION

JÉSUS GLORIFIE LA PERSONNE DU SAINT-ESPRIT DE TROIS MANIÈRES

SOMMAIRE

Il glorifie le Saint-Esprit — en détournant les hommes de l'offenser — en lui donnant des titres glorieux — en le promettant à l'Eglise.

I

Jésus a glorifié le Saint-Esprit et travaillé à sa gloire avec un grand zèle : premièrement en détournant les hommes de l'offenser : dans ce but il a employé des paroles effrayantes et pleines d'une mystérieuse obscurité, afin de donner à penser combien c'est chose grave de l'offenser. « *A quiconque aura dit une parole contre le* « *Fils de l'homme, il sera pardonné* : *mais celui* « *qui aura parlé contre le Saint-Esprit, n'ob-* « *tiendra son pardon, ni dans ce siècle ni dans* « *le siècle à venir.* » (Matt. 12.) Le Saint-Esprit avait glorifié Jésus sur la terre et lui avait rendu des offices incomparables. Aux prophètes il avait inspiré de parler de lui, d'annoncer sa venue au monde et de publier à l'avance ses grandeurs, pour disposer les nations à le recevoir. Il inter-

vient encore quand Jésus vient au monde : quand il est conçu dans le sein de la Vierge très-pure, c'est le Saint-Esprit qui opère cette admirable conception : car il est « *la Vertu du Très-Haut,* « *qui couvrit la Vierge de son ombre* » (Luc 1) ; en sorte que « *ce qui est né en elle, est du Saint-* « *Esprit* ». C'est le Saint-Esprit qui en formant son corps, embellit aussi son âme de tous ses dons. C'est lui qui prend la direction toute spéciale de son humanité, car *Jésus est conduit dans le* « *désert par l'Esprit* » (Matt. 4), c'est-à-dire par le Saint-Esprit qui le dirige en tout. C'est le Saint-Esprit qui descend visiblement en lui sous la forme d'une colombe, quand il est baptisé dans le Jourdain. En un mot, le Saint-Esprit fait éclater en Jésus la puissance et les œuvres merveilleuses, à tel point que le Sauveur reconnaissant ce qu'il avait reçu du Saint-Esprit, disait de lui : « *Il* « *me glorifiera* » (Jean 16) ; c'est-à-dire il montrera, à force de miracles, que je suis le Fils de Dieu et le Sauveur du monde, il inspirera aux hommes de croire à mes paroles et de reconnaître mes grandeurs.

Pour tous ces motifs, Jésus devait être plein d'un zèle ardent pour glorifier le Saint-Esprit. Aussi le glorifie-t-il en réalité de diverses manières, et le fait-il honorer de tout le monde. D'abord il s'emploie à détourner les hommes de l'offenser : il les menace de sa colère implacable et éternelle, s'ils viennent à parler contre lui. Jamais il ne parut plus terrible que lorsqu'il s'agissait d'une injure faite à l'Esprit-Saint. On le vit alors, lui qui a toujours eu les bras ouverts pour recevoir les plus

abominables pécheurs, oublier en quelque sorte son naturel et les lois de sa miséricorde, pour en appeler à celles d'une impitoyable justice. Ce n'est pas qu'il y ait des péchés irrémissibles pour l'homme qui ne s'y obstine pas jusqu'à la mort, pour celui qui s'en repend amèrement : ce que Jésus veut faire entendre, c'est que les paroles injurieuses contre le Saint-Esprit ne se pardonnent que difficilement, parce que ceux qui les profèrent méritent par leur extrême malice, d'être privés des grâces plus spéciales de Dieu. En réalité Dieu en prive plusieurs d'entre eux ; aussi meurent-ils sans se convertir, dans l'impénitence finale et eux-mêmes rejettent le remède du péché. Mais c'est assez disserter sur un sujet qui, au jugement de saint Augustin, est fort difficile.

Je reconnaîtrai donc le zèle de Jésus à l'égard du Saint-Esprit et je saurai combien c'est une faute grave de prononcer des paroles injurieuses contre les Personnes divines. Oh ! que les blasphémateurs sont exécrables ! « *Que jamais je ne participe à leurs assemblées et que je ne mette « jamais ma gloire à entrer dans leurs con- « seils !* » (Gen. 49.) O Jésus, imprimez dans mon âme votre zèle et votre amour, pour que je détourne de tout mon pouvoir les hommes de proférer avec tant d'audace des blasphèmes dont le pardon est si difficile à obtenir.

II

Jésus a encore glorifié le Saint-Esprit, en lui décernant des titres glorieux dont les Evangiles sont émaillés comme de belles fleurs : il nous a

fait comprendre par là l'excellence du Saint-Esprit et le respect que nous devons lui porter. Il n'a pas trouvé qu'il eût assez fait en empêchant les hommes de parler du Saint-Esprit d'une manière injurieuse, il a voulu encore les exciter par son exemple à en parler avec honneur et à le combler de louanges. Il a dit de lui « *Quand viendra le* « *Paraclet, qui procède du Père, l'Esprit de* « *vérité, il rendra témoignage de moi* » (Jean. 15). Dans cette seule phrase, il lui décerne deux éloges : il l'appelle le Paraclet, à cause de l'abondance des consolations et des douceurs spirituelles qu'il verse dans les âmes saintes ici-bas et dans le ciel ; en second lieu il l'appelle l'Esprit de vérité, pour l'opposer à l'esprit du mal, qui n'inspire que la tromperie et le mensonge, tandis que le Saint-Esprit est le docteur de la vérité. Il l'appelle le don de Dieu, dans son entretien avec la Samaritaine : « *O femme, si tu connaissais le don de* « *Dieu !* » (Jean. 4), c'est-à-dire le Saint-Esprit, car de tous les dons le premier et la source de tous les autres, c'est l'amour : c'est pour cela que le Saint-Esprit mérite le nom de don au même titre que le nom d'amour. Il l'appelle une eau vive, parce qu'il lave les taches de l'âme en remettant les péchés, comme l'eau lave celles du corps, et aussi parce qu'il est vivant et vivifiant. Il ne saurait être une eau morte, mais bien une eau vive qui se meut elle-même et excite dans l'âme des mouvements célestes, des transports divins qui l'élèvent au-dessus de la terre. C'est à ce titre que Jésus l'appelle encore une fontaine d'eau qui jaillit jusqu'au ciel : « *Cette eau, deviendra chez*

« *celui qui en boira, une fontaine qui jaillira* « *jusqu'à la vie éternelle.* » (Jean, 4.) On peut comparer les âmes à de beaux parterres de fleurs à cause de la variété de leurs vertus : le Saint-Esprit est alors comme une fontaine qui les arrose de ses grâces continuelles. Sous ses célestes influences on voit les âmes s'élever par leurs mérites jusqu'à la vie éternelle. Enfin Jésus voulant louer la bonté infinie de l'Esprit-Saint dit de lui qu'il est plus doux que le miel : « *Vous tous* « *qui soupirez vers moi, venez et je vous rem-* « *plirai de mes fruits, car mon Esprit est plus* « *doux que le miel.* » (Eccl. 24.) Lui-même en ressentait les douceurs, car, selon la parole de saint Luc, « *sa joie était dans le Saint-Esprit.* »

« *Bénissons donc le Père, le Fils et le Saint-Esprit, louons-les et exaltons-les dans les siècles des siècles.* » Glorifions-le aussi en union avec Jésus qui le glorifie. O Saint-Esprit, Seigneur vivifiant, qui êtes consubstantiel au Père et au Fils et qui procédez d'une manière admirable de l'un et de l'autre, o lumière et chaleur des cœurs, o inspirateur des chastes conseils, o auteur des vertus, je vous adore, je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie ! O consolateur des affligés, dissipez mes ennuis et mes obscurités intérieures ! O Esprit de vérité, éclairez mon esprit et délivrez-moi de l'erreur et de l'ignorance ! O don au-dessus de tous les dons, enrichissez-moi de vertus ! O fontaine d'eau vive, lavez mes souillures, éteignez l'ardeur de mes convoitises terrestres, donnez-moi des inspirations et des élans vers le ciel, mais surtout faites-moi éprouver la suavité dont vous êtes

rempli et cette douceur supérieure à celle du miel dont vous comblez l'âme qui vous désire.

III

Jésus glorifie encore le Saint-Esprit d'une troisième manière, en le promettant aux Apôtres et à l'Eglise : il devait les remplir de toutes sortes de biens et achever l'œuvre de la Rédemption que lui-même avait commencée. Par ce moyen il veut nous faire savoir que l'Esprit-Saint est la source de tous les biens spirituels. Parle-t-il de lui-même? il le fait avec la plus grande modestie, afin que toute gloire revienne au Saint-Esprit. Il disait : « *Il vous est utile que je m'en aille ; car* « *si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas ;* « *et si je m'en vais, je vous l'enverrai.* » (Jean, 16.) Il semble qu'il ait voulu laisser entendre que nous devions souhaiter la présence du Saint-Esprit plus que la sienne; et qu'il vaut mieux qu'il s'en aille, afin que le Saint-Esprit nous soit envoyé. Il ajoute : « *Quand l'Esprit de vérité* « *sera venu, il vous enseignera toute vérité,* » (Ibid.) qu'il vous importera de savoir; comme si lui-même qui est la vraie lumière du monde, l'oracle de toute sagesse, n'eût rien enseigné aux hommes dans tant de discours sublimes qui tombèrent de ses lèvres divines. Jésus s'exprime ainsi poussé par son zèle pour la glorification de l'Esprit-Saint, et par son désir de disposer les hommes à l'estimer grandement, à concevoir une haute idée de sa Personne adorable.

En réalité le Saint-Esprit est le trésor de l'Eglise, l'ornement des âmes : car les âmes unies à lui

sont nobles, riches, divines ; séparées de lui, elles sont viles, misérables, diaboliques. On peut s'en rendre compte en comparant une créature qui le possède avec celle qui en est privée. Parmi les anges nous trouvons ce contraste frappant entre Lucifer qui est un démon et saint Gabriel et le glorieux saint Michel : parmi les hommes et dans l'ordre des Apôtres, ce même contraste apparaît entre saint Pierre, qui est un apôtre, et Judas, qui est un démon. D'où vient toute la différence ? De ce que cet ange ou cet homme participe à cet Amour infini, tandis que l'autre en est exclu. Rupert (1) conclut que la créature a reçu du Verbe la vie et de l'Esprit-Saint la vie sainte ; car elle est l'effet de l'amour qui est spécialement attribué à l'Esprit-Saint.

En quelle estime toutes les âmes fidèles ne doivent-elles donc pas tenir l'Esprit-Saint et avec quels ardents désirs ne doivent-elles pas l'appeler en elles. *O Seigneur ! que votre Esprit est suave et bon envers tous !*

O Jésus, donnez-moi cet Esprit que vous m'avez promis. Hélas ! m'avez-vous donc abandonné ? Suis-je rejeté du nombre de vos élus, moi dont les soupirs ne sont pas entendus ? Votre Esprit est mon salut, mon bien très désirable, toute la substance même et la richesse de mon âme : pour moi plus de soulagement, plus de joie, si j'en suis privé. Seigneur, si vous me consolez par la présence de votre Esprit, je m'offrirai mille fois en holocauste. Mais hélas ! j'entends la voix de votre Apôtre : « *L'homme animal ne comprend pas*

1. Rupert. *De oper. Sp. S.*, l. 1. cap. 3.

« *les choses de l'Esprit de Dieu.* » (I Cor. 2.) C'est moi qui suis cet homme animal, moi, trop asservi à mes sens et à tout ce qui est sensible. Aussi je souhaiterai d'être spirituel et je déplorerai mon misérable état ainsi que l'assujettissement de mes sens sous la tyrannie des êtres de ce monde.

XVIe MÉDITATION

DE L'ÉGALITÉ DES PERSONNES DIVINES

SOMMAIRE

Les Personnes divines sont égales dans la perfection de leur substance; — dans la grandeur de leurs attributs; — en face des hommes qui leur doivent la même adoration, le même amour, le même service.

I

Les Personnes divines sont égales en ce qui concerne leur substance, abstraction faite de leurs attributs: sous ce rapport deux Personnes ne sont pas plus parfaites qu'une seule et une seule Personne n'est inférieure en rien aux deux autres ensemble. Une Personne seule, considérée selon sa substance et abstraction faite des

attributs a, d'après ce que nous enseigne la foi, deux choses que nous devons adorer en elle, savoir, l'Essence absolue et la subsistance relative. Or, au point de vue de ces deux choses, les Personnes divines sont égales et n'ont rien de plus ou de moins l'une que l'autre.

Si nous considérons leur Essence, il n'y a aucune différence entre elles, mais une unité parfaite ; ce qui est bien plus que de la ressemblance. En effet, elles ont toutes une même Essence absolue, qu'elles possèdent sans partage et sans division aucune. Le Père dit à son Fils : « *Tout ce* « *qui est à vous, est à moi* ; » et le Saint-Esprit peut en dire autant au Père et au Fils, parce que la divinité qu'ils possèdent, est aussi la sienne.

Au point de vue de leur subsistance, qui les constitue comme Personnes et qui les distingue les unes des autres, il n'y a pas non plus d'inégalité, ni aucune sorte d'avantage, dont l'une puisse se prévaloir en face des autres et par lequel elle puisse les dépasser en quelque manière. Toutes ces subsistances en effet sont infinies en perfection ; et comme l'infini ne saurait être dépassé, une subsistance ne peut être dépassée en perfection par une autre. Aussi parfaite est la filiation que la paternité ; la spiration passive l'est autant que la spiration active et pareillement autant que la paternité ou la filiation avec lesquelles elle est identifiée. Il n'est pas plus noble pour le Père de produire qu'il ne l'est pour le Fils d'être produit : il est aussi parfait de recevoir l'Essence divine que de la communiquer ; car si c'est une

noblesse infinie pour le Père de produire le Fils. c'est une non moins grande noblesse pour le Fils d'égaler, d'épuiser et de terminer cette puissance par sa filiation. Si c'est une grande chose pour le Père, dit le Théologien (1), d'être sans principe, il n'est pas moins beau pour le Fils d'être engendré par un tel Père. Outre en effet qu'il participe à la gloire de celui qui n'a pas d'origine, — il tient l'être de lui — il a toute la beauté de cette génération qui doit paraître si haute et si vénérable à ceux qui savent s'élever un peu au-dessus de la terre et dont l'esprit n'est pas tout-à-fait grossier. Il faut en dire autant du Saint-Esprit. Il ne peut pas, il est vrai, produire une personne incréée, mais il peut être le terme de la puissance spirative du Père et du Fils et à ce point de vue, il égale le Père et le Fils et il n'a rien de moins que le Père et le Fils ensemble, parce qu'il est de tout point infini.

J'admirerai le mystère de l'égalité des Personnes divines, car que peut-il y avoir de plus capable de ravir notre intelligence ? Elle pourrait bien concevoir qu'une Personne soit l'égale d'une autre, mais qu'une Personne seule soit autant que deux Personnes ensemble qui sont infinies, voilà qui dépasse toutes ses idées et toutes ses conceptions. Si les trois boules trouvées miraculeusement dans le cœur d'une religieuse de l'ordre de

1. Nazianz. *Orat. 35*. — S. Grégoire de Nazianze est désigné le plus souvent par son surnom de Théologien, qui lui fut donné à cause de son intrépidité à défendre la foi orthodoxe, notamment la divinité de Jésus-Chrit contre les Ariens. Saint Jean l'évangéliste avait déjà reçu ce glorieux surnom, pour avoir si admirablement mis en lumière ce dogme fondamental du christianisme contre les hérétiques de son temps.

Saint Augustin (1), et dont le poids fut trouvé toujours égal, soit qu'elles fussent pesées séparément, soit qu'une seule fut mise en balance avec les deux autres, ont jeté dans une étrange admiration ceux qui furent les témoins de ce prodige ; de quel étonnement ne doit pas être saisi l'esprit humain, quand il médite sur cette égalité des Personnes incréées. O Trinité sainte ! O Trinité admirable ! Trinité incompréhensible ! Trinité inaccessible !

II

Les Personnes divines sont admirables non seulement dans la perfection de leur substance, considérée à part, mais aussi dans la grandeur de leurs attributs ; car à cause de la faiblesse de notre esprit, nous concevons les attributs comme quelque chose qui s'ajoute à la substance divine, bien qu'en réalité ils ne soient autre chose que cette substance même. A parler rigoureusement, l'égalité ne peut exister que chez des êtres qui ont des dimensions pareilles, même hauteur, même longueur, même largeur et même profondeur. Ces dimensions ne se trouvent pas en Dieu dans le sens matériel, mais elles s'y rencontrent dans le sens spirituel. Dieu a la hauteur de la souveraineté sur tout ce qui est créé, la longueur de son éternité, la largeur de sa bonté, et la profondeur de sa science. Or les trois Personnes divines participent également à toutes ces perfections : le Père est souverain, éternel, bon, infiniment savant; le Fils aussi; le Saint-Esprit pareillement.

1. Sainte Claire de Monte Falco.

D'où vient que les créatures sont dissemblables et inégales entre elles, sinon de ce que l'une a plus d'autorité, plus d'ancienneté, plus de richesse, de beauté, de science, de crédit, de force, de puissance ou de qualités semblables. Les Personnes divines n'ont aucune de ces inégalités ; car l'une n'a ni plus ni moins de ces perfections que l'autre : puisque leur Essence est unique, elles ont toutes dans cette Essence la plus parfaite communauté que l'on puisse imaginer, et possèdent cette même Essence avec toutes les perfections que nous concevons comme découlant d'elle, bien qu'elles n'en soient nullement distinctes.

Enfin les œuvres du Père, du Fils et du Saint-Esprit sont inséparables : d'où ces paroles de Jésus-Christ pleines de mystère : « *Le Fils ne « peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit « faire au Père.* » (Jean. 5.) En effet le Fils n'a pas fait une autre lumière, un autre firmament, un autre ciel et une autre mer, en un mot, un autre monde, que le Père. Quand le Fils créa toutes ces choses, il voyait le Père les créant pareillement; ainsi que le Saint-Esprit, créant ces mêmes choses, voyait le Père et le Fils qui les créaient en même temps : car les œuvres que les Personnes divines produisent au-dehors sont le résultat d'une action unique des trois Personnes et cette action remplit de biens le monde, elle le fait participer à ces perfections infinies dont la Trinité jouit en elle-même avec l'abondance de toutes sortes de biens.

Je féliciterai le Fils et le Saint-Esprit qui sont sur le pied d'une si parfaite égalité avec le Père.

O très noble Fils ! o Esprit très bon ! je me réjouis cordialement et j'éprouve un indicible plaisir, en pensant qu'en tout vous marchez de pair avec votre éminent et sublime principe. Maudits soient ces esprits rebelles, ces anges damnés, qui ont osé prétendre à cette égalité et qui ont voulu se l'attribuer dans leur présomptueuse audace, alors qu'elle n'appartient qu'à vous ! Maudit soit à tout jamais Arius, ce Judas, et tous les ariens également traîtres, qui vous ont contesté l'honneur de cette égalité et qui ont essayé de la vous ravir injustement. Cet honneur vous appartient incontestablement : c'est ma croyance ferme, inébranlable, dans laquelle je veux vivre et mourir. Je reconnais que dans cette Trinité (1) il n'y a rien d'antérieur ni de postérieur, de plus grand ni de plus petit, mais que les trois Personnes sont éternelles et égales entre elles. Oh ! possédez, possédez toujours cette heureuse égalité dans une ressemblance parfaite, dans l'unité d'un amour éternellement inaltérable.

III

Les Personnes divines sont encore égales en face de l'adoration, de l'amour, de l'honneur et des services que leur doivent les créatures. Nous ne sommes pas obligés d'adorer une Personne plus que l'autre : toutes sont également adorables et aimables ; parce qu'elles ont une même grandeur et une même bonté, elles méritent d'être estimées et servies autant l'une que l'autre. De plus toutes les trois nous font également du bien

1. *Symb.* de saint Athanase.

par une même volonté et toutes les trois se donnent également en récompense de nos services. Aussi qui en possède une, les possède-t-il toutes, selon la parole du Fils de Dieu : « *Qui me voit, voit* « *aussi mon Père* » (Jean, 14.) ; qui est aimé de l'une est aimé des autres.

Il est vrai que nous adorons une propriété dans telle Personne, et que nous ne l'adorons pas dans les deux autres, par exemple nous adorons la paternité dans le Père ; mais en revanche dans les autres Personnes nous adorons telle autre propriété qui, bien que différente, mérite une aussi haute estime. Donc les trois Personnes divines ont droit à être servies par nous pour des motifs qui sont propres à chacune d'elles, mais ces motifs étant égaux, le culte que nous leur rendons à cause de ces motifs, doit être égal aussi. Le Fils semblerait mériter plus de respect et d'amour de la part des créatures, pour s'être uni hypostatiquement à notre humanité, et pour avoir ainsi donné à ses actions et à ses souffrances une valeur infinie dans le but d'en faire la rançon de nos péchés. Toutefois il convient, quand il s'agit d'un bienfait, de tenir compte de la bonne volonté qui nous l'a accordé. Or l'œuvre surnaturelle de l'union du Verbe avec la nature humaine, a été accomplie en vertu d'une détermination commune à toutes les trois Personnes de la Trinité, qui l'ont voulue par une même volonté. Donc nous sommes obligés de rendre au Père, au Fils et au Saint-Esprit, les mêmes témoignages de profond respect, sauf le droit spécial qu'a cette humanité de Jésus à notre adoration et à notre amour.

Pour ces raisons je me proposerai de rendre autant d'honneur aux Personnes du Fils et du Saint-Esprit, qu'à la Personne du Père ; je les aimerai avec autant d'ardeur que le Père. Mais, ô mon âme — et c'est une remarque importante — nous sommes incapables de rendre à la seule Personne du Père un culte digne d'elle ; que ferons-nous alors pour la Personne du Fils ? Et que nous restera-t-il pour le Saint-Esprit ? Oh ! que n'avons-nous en notre pouvoir tous les amours possibles, pour satisfaire à nos obligations dans la plus large mesure ! Qu'il ne nous arrive donc jamais de penser que nous avons trop fait pour nous acquitter de cette dette, que nous avons trop adoré, trop souffert ; car nous ne pouvons pas même satisfaire à la centième, ni à la millième partie de nos obligations. Cependant c'est un avantage pour nous que ces Personnes sacrées n'aient pas de volontés différentes, car quiconque en contente une seule, par là même contente les autres. Nous ne sommes pas dans le cas de celui qui doit faire sa paix et se réconcilier avec trois partis différents : a-t-il satisfait à l'un des trois, il a lieu de craindre de ne pouvoir s'entendre aussi avec les deux autres. Mais ici dès que nous avons satisfait à une Personne divine, la paix est définitivement conclue et nous sommes en repos. Donc ne perdons pas courage, ô mon âme, en considérant que nous sommes redevables à trois Personnes divines ; adorons-les avec confiance, et si nous ne pouvons leur offrir des adorations égales à ce que mérite leur grandeur, que du moins elles soient proportionnées à la capacité et à la puissance que nous tenons de leur miséricorde,

XVII[e] MÉDITATION

DE L'INEXISTENCE MUTUELLE DES PERSONNES DIVINES

SOMMAIRE

Les Personnes divines résident l'une dans l'autre; — par leur substance; — par leur pensée; — par leur amour.

I

Les Personnes divines résident ou sont présentes intimement, totalement et selon toute leur substance l'une dans l'autre. Le disciple bien-aimé, saint Jean, énonce aussi cette vérité : « *Et* « *le Verbe était en Dieu* » (Jean 1), et ailleurs : « *l'unique Fils qui est dans le sein du Père* » *(Ibid.)*. L'Eglise chante aussi cette merveille, quand elle dit que dans le Père est tout le Fils et que dans le Verbe est tout le Père. Sans doute les Personnes incréées sont distinctes l'une de l'autre, toutefois elles ne sont pas séparées l'une de l'autre, elles résident intimement et sans confusion l'une dans l'autre, de telle sorte que partout où est le Père, se trouve aussi le Fils et le Saint-Esprit et partout où est le Saint-Esprit se trouve également le Père et le Fils. Cette inexistence réciproque est toute particulière au mystère de la Sainte-Trinité et mérite que nous nous effor-

cions de la comprendre. Les théologiens l'appellent *circumincession* des Personnes et enseignent qu'elle résulte de deux choses, savoir : de leur distinction personnelle et de l'identité de leur Essence ; car le Fils et le Saint-Esprit ayant la même Essence que le Père et cette Essence étant intimement dans le Père, il est nécessaire que le Fils et le Saint-Esprit soient réellement et substantiellement dans le Père. Et également puisque la même Essence du Père est dans le Fils et dans le Saint-Esprit, il est nécessaire que le Père soit dans le Fils et qu'il soit dans le Saint-Esprit, car il est impossible qu'un être soit séparé de son Essence. Aussi le Père produit son Fils par une action immanente, non hors de lui-même, comme les mères de la terre, mais en lui-même et dans son sein immense, d'où il ne peut jamais sortir. Le Père et le Fils produisent ainsi le Saint-Esprit par une spiration immanente et comme par un soupir d'amour qui ne sort pas au-dehors, mais demeure au-dedans d'eux. C'est pourquoi le Fils et le Saint-Esprit résident dans l'Essence du Père, comme le Père réside en eux, et comme l'a dit un ancien auteur (1), le Fils est le noble habitant du cœur paternel. Nous dirons volontiers avec un des plus sublimes personnages de ce siècle (2), que le Fils est dans le sein du Père et le Saint-Esprit dans son cœur : car le sein du Père convient à ce Fils si tendrement chéri, comme le cœur est destiné au Saint-Esprit, qui est le plus pur et le plus parfait de tous les amours.

1. Zeno, Vero. *Serm. 3. de æternit.*
2. Card. Bérul. *disc. 10.*

J'admirerai en Dieu cette merveille et je ne m'étonnerai plus que les limites de cet univers soient trop étroites et les cieux des cieux trop limités pour renfermer en eux les Personnes divines. O Personnes vraiment divines ! vous ne sauriez être contenues dans l'étroit espace de cet univers ; le lieu de votre séjour est plus grand, plus glorieux et plus délicieux, puisque vous vous servez l'un à l'autre de demeure, de trône, de lieu de repos et de paradis. Vous vivez l'un dans l'autre, vous puisez l'un dans l'autre avec votre vie, votre subsistance, votre grandeur et votre félicité. Régnez toujours là, puisez-y vos délices toujours ; le monde n'est ni capable, ni digne de vous servir de palais. Et toi, ô mon âme, élève-toi au-dessus de ce qui est visible, pour chercher Dieu en Dieu, le Fils dans le sein du Père, le Saint-Esprit dans son cœur, afin que le terme de nos élans soit de « *former une seule société avec* « *le Père et Jésus-Christ, son Fils.* » (Jean I.) Imitons aussi cette admirable circumincession et cette inexistence réciproque des Personnes divines. Comme Dieu est en nous intimement, soyons aussi en Dieu. Dieu est en effet présent en nous, il nous communique l'être naturel et aussi l'être surnaturel, c'est-à-dire la grâce. Et nous, soyons en lui, par l'union que produit l'amour, par l'exercice de sa sainte présence ou de notre résidence spirituelle en lui-même. Oh ! l'admirable retraite de l'âme immortelle qui s'enferme en Dieu, de telle sorte qu'elle ne puisse plus errer hors de lui, ni se séparer de sa volonté, de sa sagesse, de sa bonté, de son amour, de

sa miséricorde et des délices intérieures de son Dieu.

II

Les Personnes divines sont encore l'une dans l'autre par la pensée, parce qu'elles pensent sans cesse l'une à l'autre. Le Père pense toujours à son Fils et le contemple sans relâche, comme le Fils pense toujours à son Père, sans jamais l'oublier. Le Saint-Esprit porte toujours dans sa pensée le Père et le Fils, et le Père comme le Fils, ne détournent jamais leur attention de celui que les anges souhaitent si ardemment de voir, du Saint-Esprit. Ce sont les entretiens les plus délicieux, les plus permanents, les plus immuables qui soient. Ces entretiens sont propres aux Personnes divines, car bien que Dieu pense toujours à ses créatures, que leurs noms, comme il l'affirme lui-même, soient gravés sur l'anneau de son doigt, afin qu'il ne puisse les oublier : « *Je ne t'oublie-* « *rai pas*, *voici que je t'ai gravé dans mes mains* » (Is. 49) ; néanmoins les créatures ne lui rendent pas la pareille et ne se donnent pas le loisir de penser à lui assidûment. A peine ont-elles fixé sur Dieu leur intelligence, que leur attention se relâche et que toute liberté est de nouveau donnée à l'intelligence pour errer à l'aventure. Sans doute les anges et les bienheureux ne détournent plus leur vue de l'Essence divine ; mais ce n'est pas de toute éternité qu'ils ont fixé leur regard sur cette lumineuse Essence, et quelle que soit l'intensité de leur vision, elle ne saurait, dans aucun cas, être compréhensive. Seules les Personnes

divines se contemplent de toute éternité et d'une vue compréhensive et de plus avec une telle constance qu'après un nombre incalculable de siècles, elles n'ont pas été distraites de ce spectacle un seul instant.

O les hautes, les sublimes pensées! ô les regards divins des Personnes incréées ! Oh ! quelle joie elles éprouvent à rassasier continuellement leur esprit de la vue de ces objets, en face desquels toutes les clartés du monde s'éclipsent et toutes les beautés ne semblent plus que des laideurs. Eh bien ! ô mon âme, de tels objets ne méritent-ils pas d'être toujours considérés ? O Trinité sacrée, introduisez une fois mon esprit dans le sanctuaire de votre Etre admirable : « *Nous nous* « *réjouirons et nous tressaillerons d'allégresse en* « *vous, au souvenir de vos mamelles* (Cant, 1), c'est-à-dire de votre intelligence infinie et de votre spiration féconde, où le Fils et le Saint-Esprit puisent leur vie et leur substance (1). Dieu, plein de bonté, détournez donc mon esprit de la vue des vanités du siècle. Comme vous pensez en moi, que je pense toujours en vous, et que je m'élance jusqu'à vous avec toute l'impétuosité de mon âme.

II

Les Personnes divines sont encore l'une dans l'autre par un amour réciproque. Puisqu'une âme est bien plus dans l'être qu'elle aime que dans celui qu'elle anime, et puisque d'autre part les Personnes divines, en se voyant infiniment

1. De Ponte, *l. 2. in Cant. exh. 13.* p. 3.

parfaites, s'aiment l'une l'autre infiniment ; à ce nouveau titre elles résident l'une dans l'autre par un amour réciproque. De plus comme cet amour est sans mesure, si, par une supposition impossible, elles étaient séparées, par la seule puissance d'un tel amour, elles se rejoindraient et s'uniraient aussitôt, attirées invinciblement l'une vers l'autre.

Cet amour contient, dans son unité infinie, sept amours qui rendront ces Personnes éternellement inséparables. Le premier est l'amour du Père pour le Fils, en qui il se complaît. Le second est l'amour du Père pour le Saint-Esprit. Le troisième est l'amour du Fils pour le Père. Le quatrième, l'amour du Fils pour le Saint-Esprit. Le cinquième est l'amour du Saint-Esprit pour le Père. Le sixième, l'amour du Saint-Esprit pour le Fils. Le septième amour est l'amour incréé, actif et fécond, par lequel le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit.

O infinité ! ô unité ! ô variété ! ô amour sans bornes ! Quel père aima jamais autant son fils ? Et quel fils témoigna jamais autant d'amour à son père ? O Personnes adorables ! je me réjouis de vous voir infiniment aimées l'une de l'autre et aimées d'une manière digne de vous. O Personnes trois fois saintes, toutes si aimantes et toutes si aimées l'une par l'autre ! En considération de tous ces amours, enflammez-moi pour vous d'une charité ardente, attirez-moi dans l'intime de votre vie, afin que ma consolation réside toute entière au plus haut des cieux et que mon cœur soit dégagé de toute affection terrestre. O Père plus que céleste, vos perfections sont dignes

de l'amour éternel du Fils et du Saint-Esprit ; ne seront-elles pas dignes de l'amour d'une chétive créature ? O très noble Fils, vous plaisez inifiniment au Père ; comment une créature si vile pourrait-elle vous dédaigner ? O Esprit plein de douceur, vous qui êtes l'amour, donnez-nous donc l'amour et ne permettez pas qu'une misérable créature vous fasse cette injure de ne pas vous aimer, vous qui êtes l'amour subsistant. Ah ! Père éternel, que votre Fils est noble et aimable et que son amour envers vous est admirable ! Fils incomparable, que votre principe est parfait et infiniment heureux ! Esprit trois fois saint, vous êtes produit par leur mutuel amour ! ô spiration active éternelle ! ô spiration passive éternelle ! O Dieu plein d'amour ! ah ! que n'ai-je une puissance immense ! que de cœurs alors vous aimeraient ! combien d'âmes ne chériraient que vous ! ô Trinité plus qu'aimable ! que nous vivions, que nous agissions et que nous demeurions en vous par l'amour ! O douce vie ! ô action sainte ! ô manière d'être si désirable ! Quelle plus heureuse vie que de vivre dans la source de la vie ! Quelle plus douce action que celle de tendre vers le centre et le lieu de repos de toute chose ! Et quelle manière d'être plus désirable que de se trouver plongé dans le véritable Etre, sans qui nul ne peut bien être !

XVIIIE MÉDITATION

DE LA MISSION DES PERSONNES DIVINES

SOMMAIRE

Définition de la mission chez les Personnes divines. — Division en mission invisible et mission visible. — Effets de la mission.

I

Considérez ce que c'est que la mission ou l'envoi des Personnes divines. Puisque l'Ecriture nous apprend qu'il y a une mission entre les Personnes de la Trinité, qu'il y a un Dieu qui envoie et un Dieu qui est envoyé, que Dieu le Père envoie son Fils dans ce monde pour y prendre la nature humaine, et que le Père et le Fils envoient le Saint-Esprit pour sanctifier les âmes, il semble qu'il est nécessaire de méditer sur cette mission. D'ailleurs elle constitue dans la Trinité une merveille dont la connaissance parfaite console l'âme et lui inspire des sentiments tout particuliers de dévotion.

Pour la bien comprendre, commençons par dire ce qu'elle n'est pas. Elle ne présente d'abord aucune des imperfections que l'on remarque dans la mission des personnes créées : celles-ci, quand on les envoie, s'éloignent de la personne qui les

envoie et qui se trouve toujours à une certaine distance du lieu où elle envoie. Mais les Personnes divines dans leur mission ne s'éloignent pas de la Personne qui les envoie : au lieu de s'en séparer, elles procèdent d'elles par voie d'origine. Dans la mission créée, les personnes envoyées sont d'une condition inférieure à celle des personnes qui envoient ; dans la mission divine, les unes et les autres sont égales. Dans la mission créée, les personnes envoyées changent de lieu ; dans la mission divine, il n'y a aucun changement, mais seulement une nouvelle grâce qui est produite et qui les rend présentes d'une nouvelle manière. On voit par là que la mission divine est toute sublime et exempte de tous les défauts de la mission des créatures (1).

Cette mission merveilleuse n'est pas imposée par un ordre, car il n'y a ni supériorité, ni infériorité entre les Personnes increées. Elle n'est pas donnée par un conseil ; car il n'y a pas d'ignorance parmi elles. Elle ne consiste pas davantage dans une sorte d'impulsion, comme il arrive quand on pousse une personne d'un lieu dans un autre ; car les Personnes divines sont immenses et partout présentes. Elle ne consiste pas enfin dans une prière : car les Personnes divines ne se prient pas.

Cette mission si grande et si admirable est la production d'une Personne divine qui, procédant d'une autre, produit à son tour dans la créature la charité par laquelle elle se rend présente en elle d'une manière nouvelle et différente de la manière générale dont elle se trouve partout, à savoir par Essence, par présence et par puissance.

1. Suarez, *de Trin.* l. 12, cap. 6.

Toutes ces paroles sont importantes : on peut se servir pour les bien comprendre de la comparaison d'un roi qui chargerait un de ses sujets déjà présent à Rome, d'y être son ambassadeur. Bien que cet homme se trouvât à Rome auparavant, il s'y dirait pourtant envoyé par le roi, et avec raison, par ce qu'il y serait d'une manière toute autre que précédemment, c'est-à-dire par l'autorité du roi. Pour qu'on puisse se dire envoyé, il suffit qu'on se rende présent en un lieu d'une façon nouvelle, différente de celle dont on s'y trouvait auparavant. Ainsi donc, quand les Personnes sacrées du Fils et du Saint-Esprit produisent dans la créature la charité et les sublimes opérations de la grâce, elles se disent envoyées du Père, parce qu'elles sont dans les créatures raisonnables d'une façon nouvelle, à savoir par la grâce et par la charité ; elles y sont aussi par la puissance et par l'autorité de Dieu de qui elles ont reçu avec l'être la vertu d'opérer en elles et d'y avoir une nouvelle présence. C'est ainsi que la mission embrasse l'éternel et le temporel : l'éternel, c'est-à-dire la production des Personnes, et le temporel, c'est-à-dire la production de la grâce (1).

J'admirerai cette merveille qui consiste en ce que le Fils et le Saint-Esprit honorent le Père au point de se dire envoyés par lui, et en ce que le Saint-Esprit honore tant le Père et le Fils, qu'il se dit envoyé par les deux. O Père incomparable ! o seul Etre qui envoie et n'est jamais envoyé ! o très heureux principe de toutes choses ! Si les deux autres Personnes qui vous

1. D. August. *tractc 20 in Joannem.*

sont égales et qui ont la même Essence que vous, vous honorent en se disant vos envoyées, quand elles opèrent dans les créatures, et cela parce qu'elles tiennent de vous en même temps que l'être, la puissance d'agir ; à combien plus forte raison de misérables créatures qui ont reçu l'être de vous, mais un être bien inférieur au vôtre, devront-elles vous glorifier et vous en reconnaître l'auteur. O Seigneur, c'est vous qui opérez en nous toutes nos œuvres ; je ne m'en attribuerai donc pas la gloire. Je tiens l'être et l'action de votre miséricorde : à vous donc la gloire, à vous l'honneur de toutes mes actions.

II

La mission revêt chez les Personnes divines deux formes : l'une invisible et l'autre visible. La mission invisible est celle par laquelle les Personnes divines produisent dans la créature raisonnable la charité, sans donner aucun signe extérieur de leur présence. Ce genre de mission qui a commencé dès la création du monde, se continue tous les jours et durera jusqu'à la fin des temps, car Dieu donne ordinairement ses grâces comme en secret et d'une manière invisible, sans en laisser des marques apparentes. Aussi Job disait-il : « *S'il* « *vient à moi, je ne le verrai pas* ; *s'il se retire,* « *je ne l'entendrai pas.* » (Job. 9.) Les saints n'osent se dire certains d'être en bon état, car « *nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.* » (Eccl. 9.)

Dieu toutefois ne cache pas toujours ses faveurs : il témoigne quelquefois aux âmes son amitié d'une

manière si sensible, que l'œil même du corps en est témoin : c'est là la mission visible, elle est rare et extraordinaire. Elle a lieu quand les Personnes du Fils et du Saint-Esprit produisent dans une âme la charité et y font des opérations sublimes en les accompagnant de marques extérieures et sensibles de leur présence et de leur action. Telle fut la mission du Saint-Esprit, quand il descendit en forme de langue de feu sur les saints Apôtres ; car le Saint-Esprit envoyé par le Père et par le Fils, les éclairait de sa science et les embrasait de sa charité, en même temps que le Fils envoyé par le Père. Leur mission était rendue visible par ces langues brillantes, éparses çà et là, qui révélaient l'œuvre qui s'accomplissait en eux.

Cette considération m'apprendra qu'il n'y a pas lieu de se décourager au milieu de nos sécheresses et de nos aridités, comme si nous étions déchus de la grâce divine : car bien que nous n'ayons aucun témoignage venu spécialement du ciel, pour nous révéler d'une manière certaine notre état présent, il suffit à notre tranquillité de n'avoir la conscience chargée d'aucun péché mortel laissé sans pénitence, parce que nous savons que les Personnes divines sont envoyées invisiblement et que le Saint-Esprit vient doucement et sans bruit, sans qu'on puisse le plus souvent s'en rendre compte. Et cette constatation doit avoir pour effet de te rendre plus humble, ô mon âme, et de te préserver de tirer vanité des faveurs divines, si jamais tu les reçois. Oh ! Seigneur, faites que je les reçoive abondamment et que comme vos grâces sont cachées, ma vie le soit aussi aux yeux

indiscrets des créatures, avec la seule intention de vous plaire.

III

Considérez les grands effets de la mission des Personnes divines. Si les personnes élevées en dignité ne sont pas envoyées pour des affaires de mince importance, il ne faut pas s'attendre à ce que les Personnes divines, les plus sacrées et les plus augustes qui puissent être, soient envoyées pour des sujets de médiocre importance. Or comme il n'y a rien dans la créature que Dieu estime vraiment grand et vraiment important, si ce n'est la grâce sanctifiante et les nobles opérations de la charité, au prix de laquelle tout le reste n'est rien; les Personnes divines sont envoyées seulement ou pour produire dans une âme la grâce sanctifiante et la retirer du péché et de l'enfer, ou bien pour accroître et enrichir notablement cette grâce sanctifiante qu'elle possédait déjà, ou bien enfin — (car les Personnes divines présentes dans l'âme n'y demeurent pas oisives, mais l'excitent sans cesse aux œuvres généreuses et héroïques), — ou bien, dis-je, pour lui faire accomplir dans l'état de grâce les plus hautes et les plus sublimes actions. Ces actions servent soit au mérite personnel, soit à l'édification de l'Eglise. Quand les Personnes divines produisent certains effets dans la nature, ou même quand elles produisent dans l'âme soit la foi, soit des inspirations surnaturelles, soit les grâces dites grâces gratuites, mais hors de la grâce sanctifiante et de l'état de la charité; dans ces divers cas elles ne daignent pas se dire envoyées

pour des choses qu'elles considèrent de minime importance : d'autant mieux que les Personnes divines ne sont envoyées à la créature, que lorsqu'elles lui sont données et qu'elles demeurent en elle, afin que la créature puisse en jouir dans la mesure où elle en est capable. Or la créature, quelque grands que soient les dons dont elle est comblée, ne peut jamais posséder une Personne divine, ni en jouir, si elle est privée de la grâce et de la charité, car c'est par la grâce et la charité que Dieu se donne à une âme, pour être en elle et être à elle, selon la parole du disciple bien-aimé : « *Celui qui demeure dans la charité, demeure* « *en Dieu, et Dieu demeure en lui.* » (I Jean. 4.)

Je mesurerai par là la dignité des âmes sanctifiées et qui possèdent l'amour. « *O Dieu, vos* « *amis sont trop honorés.* » (Ps. 138). Qu'elle est grande l'âme à qui Dieu le Père fait cette grâce d'envoyer son Fils et son Saint-Esprit ! d'où lui vient donc cette inestimable faveur ? Oh ! qu'une si grande bonté soit mille et mille fois bénie ! Oh ! donnez-moi, mon Dieu, d'aspirer à un tel bien. « *Envoyez d'en haut votre sagesse, afin qu'elle* « *travaille avec moi.* (Sag. 9.) « *Rendez-moi la* « *joie de votre salut et fortifiez-moi par votre* « *Esprit souverain.* » (Ps. 50.)

XIXe MÉDITATION

DANS LEUR MISSION LES PERSONNES DIVINES SONT DONNÉES A LA CRÉATURE

SOMMAIRE

Ce n'est pas la grâce seulement, mais ce sont les Personnes elles-mêmes qui sont données à la créature; — et données de plusieurs manières. — Le péché mortel fait perdre Dieu à l'âme.

I

DANS la mission divine, ce ne sont pas seulement les grâces qui sont données aux créatures, mais les Personnes divines elles-mêmes (1). C'est là la plus grande merveille de la mission divine ; c'est ce qui ennoblit le plus les créatures raisonnables, à qui cette mission est faite dans les sacrements et dans l'exercice des plus saintes œuvres : c'est ce qui les élève au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand dans la création. Bien que les plus hautes merveilles ne se voient que difficilement, cependant celle-ci malgré sa sublimité, est facile à découvrir. Tout d'abord dans le mystère sacro-saint de l'Incarnation, dans lequel la Personne du Fils est envoyée

1. D. Bonavent. *in 1, dist. 14, art. 2. quæst. 1.*

à l'humanité rédemptrice, pour la terminer par elle-même, nous voyons la Personne divine se donner, s'unir et s'appliquer elle-même à cette humanité, qui de cette façon ne reçoit pas seulement la grâce habituelle et les grâces actuelles, mais encore le principe substantiel de toutes les grâces, la Personne du Verbe : ainsi cette humanité très heureuse peut dire que cette Personne lui appartient.

D'une manière semblable, mais à un degré bien inférieur, quand une âme est favorisée de la mission des Personnes divines, elle reçoit non-seulement les clartés qui l'illuminent et les ardeurs qui l'enflamment, mais aussi la Personne du Fils, de qui émanent ces lumières ; non-seulement elle reçoit la charité et tous les dons qu'on attribue au Saint-Esprit, mais encore le Saint-Esprit lui-même « *La charité de Dieu* « *est répandue dans nos cœurs par le Saint-* « *Esprit qui nous est donné* » (Rom. 5) disait le grand Apôtre.

Voici la raison : la grâce et la charité ont cette efficacité merveilleuse que si les Personnes divines n'étaient pas déjà présentes dans l'âme qu'elles informent, elles les y attireraient et les lui uniraient intimement, car Dieu aime cette âme d'un amour si parfait qu'il ne pourrait souffrir d'en être séparé. Un ancien auteur a dit que le désir de deux amis serait de ne former qu'une seule personne, si c'était possible, mais comme ils ne peuvent parvenir à cette identification que par la destruction ou de leurs deux personnes ou tout au moins de l'une des deux,

ils se contentent de s'unir aussi intimement que possible par leurs conversations, leurs entretiens, leur présence et s'efforcent de cette manière de se donner l'un à l'autre. Il faut toutefois remarquer que l'amour humain ne va pas toujours à ce degré d'intimité, parce qu'il est faible et impuissant à réaliser ce qu'il désire. Il arrive parfois aussi que ceux qui s'aiment sont séparés par la distance des lieux, parce que leur amour ne dispose pas de la toute-puissance. Mais l'amour de Dieu l'a cette toute-puissance et puisque cet amour porte les Personnes divines à se donner et à s'unir à la créature raisonnable jouissant de l'état de grâce et de la charité, elles ne manquent pas de s'unir à elle par d'autres liens que ceux de l'immensité : car ce sont les liens de la charité, mais d'une charité si grande qu'elle ne supporte pas l'éloignement de la créature.

O excellence de la mission divine ! ô merveille de la grâce ! ô excès de l'amour ! ô perfection « *du présent très bon et du don parfait qui vient* « *d'en haut du Père des lumières !* » (Jac. 1.) Il te donne son Fils et son Saint-Esprit. Que lui rendras-tu en reconnaissance de tels dons ? ou plutôt que pourras-tu lui refuser après une telle largesse ? Quand il te donne son Fils, c'est ce qu'a produit sa pensée infinie qu'il te donne ; quand il te donne le Saint-Esprit, c'est le fruit de son immense amour, dont il te fait présent. Ah ! mon âme, donne lui toujours les fruits de ton intelligence et de ta volonté ; donne lui tes pensées et tes amours ; que dans ta méditation s'allume un feu si ardent, que ni les fleuves les plus impé-

tueux, ni la masse de toutes les eaux du monde ne puissent l'éteindre. Enfin souviens-toi des paroles de saint Augustin (1) : la vraie charité ne se trouve pas dans celui qui est ingrat à l'égard du Saint-Esprit, car c'est par lui que « *la charité* « *est répandue dans nos cœurs.* » (Rom. 5.) Ne méconnais donc pas ton Consolateur.

II

Considérez de combien de manières les Personnes divines sont données à la créature raisonnable, quand elles lui sont envoyées. Elles ne se donnent pas en effet d'une seule, mais de plusieurs manières, afin d'augmenter les obligations de la créature, de la charger de bienfaits. Ces bienfaits exigent d'elle un service plus dévoué et une plus profonde reconnaissance, si elle veut faire son devoir, et augmentent sa confusion, si elle se montre insensible et ingrate.

D'abord les Personnes divines se donnent à la créature comme principe des opérations surnaturelles ; opérations méritoires et sublimes, par lesquelles l'âme s'élève au-dessus de ses forces et de ses facultés naturelles. Sans la mission et la présence des personnes divines, l'âme demeurerait faible et incapable de rien produire de généreux dans la vie spirituelle. Au contraire, grâce à cette mission, elle produit des actions très hautes, qui dépassent sa capacité naturelle ; elle ressemble à un enfant à qui se joindrait en qualité d'aide un homme fort et robuste : le secours de ce bras vigoureux permettrait à cet enfant de faire des

1. Aug. *in Psal. 71.*

actions supérieures à ses propres forces et de triompher de son impuissance naturelle.

En second lieu, les Personnes divines sont données comme objet de l'intelligence et de la volonté créée. A ce titre elles sont présentes dans la créature comme l'objet de la connaissance est présent dans le sujet qui connaît, et comme l'objet de la volonté l'est dans la volonté qui aime (1). L'âme alors a Dieu en elle-même comme l'objet qui occupe ses pensées et qui entretient son amour : elle produit avec lui des actes de foi et de charité et cet objet lui devient le plus précieux du monde, comme il est aussi le plus excellent auquel elle puisse s'adonner.

En troisième lieu, les Personnes divines se donnent à la créature raisonnable comme son bien et son trésor propre, afin quelle trouve Dieu non-seulement au-dedans d'elle, mais tout à elle, jusqu'à lui permettre de goûter ces douceurs qui adoucissent les amertumes de cette vie et afin aussi qu'elle jouisse de la consolation de posséder le souverain bien, autant qu'elle en est capable dans la vie présente. Dieu le Père donc, en envoyant son Fils et son Saint-Esprit, les donne tous les deux à l'âme, afin qu'elle jouisse d'eux dans la mesure où elle le peut ici-bas. Mais il ne s'arrête pas encore là : il se donne aussi lui-même. Sans doute nul ne peut l'envoyer, car il n'est produit par personne, mais nul ne peut l'empêcher de se donner à l'âme juste. Dès lors toute la Trinité est en elle et y fait son séjour, comme en son paradis d'ici-bas. Aussi Jésus-Christ a-t-il dit ces

1. D. Tom. *quæst. 43*.

mémorables paroles : » *Si quelqu'un m'aime, il* « *gardera mes commandements, et mon Père l'ai-* « *mera et nous viendrons en lui et nous ferons* « *en lui notre demeure.* »

Oh ! que mon âme est ravie ! Eh quoi ! si je reçois la grâce de Dieu, le Père éternel se donne à moi et m'envoie deux Personnes infinies et adorables, qui me disent intérieurement : Nous venons à toi, envoyées par le Père, notre principe et notre origine, pour être le principe de tes actions; l'objet de tes méditations, le trésor de ta joie et le commencement de ton bonheur ! O Dieu éternel « *vos dons sont le Paradis.* » (Cant. 4). Que cette vérité me remplit d'étonnement et me couvre de confusion, quand je songe combien j'ai fait peu de cas des grâces de mon Dieu qui toujours étaient accompagnées de deux Personnes de la Trinité envoyées vers moi, misérable vermisseau ! O Père, o Fils, o Saint-Esprit, faites miséricorde à votre créature pleine de confusion à la pensée de vos bienfaits, et puisque vous vous donnez de tant de manières, faites que moi aussi je me donne à vous de toutes les manières possibles et qui vous seront agréables.

III

Il résulte de la considération précédente que, lorsque l'âme commet un péché mortel et est déchue de l'état de grâce, ce n'est pas seulement la grâce de Dieu qu'elle perd, mais Dieu même, considéré comme l'auteur de la grâce et de la gloire ; car il est impossible qu'une créature perde Dieu entièrement, c'est-à-dire qu'elle le perde

comme auteur de la nature, sans être anéantie. C'est là non point une exagération, mais une vérité solidement établie. Après le péché mortel, Dieu ne réside plus dans l'âme comme principe de ses actions méritoires, ni comme objet de sa faculté d'aimer, ni comme son trésor et son bien propre. Dieu est encore dans l'âme, en vertu de son immensité, mais il n'est plus à elle, elle ne le possède plus. Sans doute en lui-même, Dieu est, à cause de ses perfections infinies, le trésor de tout bien, mais dans l'âme souillée du péché mortel, c'est un trésor fermé, dont l'âme n'a pas la clef, et où elle n'a pas le droit de puiser. Tandis qu'étant en état de grâce, elle tirait de lui ses avantages spirituels, si elle persévère dans cet état, ce sont des fureurs qu'elle trouvera en lui, des vengeances et des supplices éternels. C'est pourquoi la perte de la grâce est un malheur plus grand que toutes les calamités et que tous les désastres temporels. Dans nos malheurs temporels, nous perdons les dons de Dieu, mais non le bienfaiteur c'est-à-dire Dieu même qui demeure avec la personne affligée : dans l'offense mortelle et dans la déchéance de l'état de grâce, on perd tout à la fois les dons et le bienfaiteur lui-même, les grâces et toute la Trinité qui nous en avait fait présent. Alors, dit saint Bernard (1), l'âme tombe dans cet état déplorable, où la trinité des trois puissances de l'homme, l'intelligence, la volonté et la mémoire s'effondre en une trinité de misères, qui est l'erreur, la douleur et la crainte, parce que la vraie Trinité est bannie de l'âme par le péché. Il y

1. *Serm. 1, in part. serm. 2 et alibi.*

a, dit-il, la Trinité créatrice, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dont s'est détournée la trinité créée, la mémoire, la raison, la volonté : elle est tombée par la suggestion, la délectation, le consentement dans une trinité contraire, dans l'infirmité, l'aveuglement et la souillure. La mémoire en effet est devenue impuissante, la raison imprudente et ténébreuse, la volonté impure. Heureusement il y a une trinité, par laquelle elle peut se relever, c'est la Foi, l'Espérance et la Charité.

Oh ! que c'est donc une chose horrible que le péché ! oh ! quelle immense perte ! Quels regrets ne doit pas ressentir l'âme pour les fautes passées ! quelle appréhension en face des fautes possibles ! Hélas ! à quoi songent les malheureux mortels, quand ils commettent si légèrement des fautes qui les précipitent dans de si grands désastres ! Qui les a si étrangement aveuglés, qu'ils ne sentent pas la grandeur de leur perte ! « *Qui donnera de l'eau à ma tête et une fontaine de* « *larmes à mes yeux et je pleurerai jour et nuit* « *les morts et les meurtris de mon peuple.* » (Jér. 9.) O Seigneur, délivrez-nous du péché, ne vous séparez point de nous, infligez-nous plutôt toutes les pertes temporelles, pourvu que nous ne vous perdions jamais. O vérité, charité, éternité ! O bienheureuse et béatifique Trinité ! la misérable trinité des trois puissances de mon âme soupire tristement après vous ; dans combien d'erreurs, de frayeurs et de douleurs ne s'est-elle pas engagée en s'éloignant de vous ! Ah ! misérables ! quelle trinité avons-nous changée contre la vôtre ? « *Mon cœur en est troublé* »

(Ps. 37.) et c'est là la cause de ma douleur ; « *Ma vertu m'a abandonné* » et de là vient ma frayeur ; et « *la lumière de mes yeux n'est plus* « *avec moi* » ; de là vient mon aveuglement. Voilà, ô Trinité exilée de mon âme, la triste trinité que vous voyez en moi. Toutefois, « *pour-* « *quoi es-tu triste, ô mon âme ? et pourquoi te* « *troubles-tu ? espère en Dieu, car je chanterai* « *encore ses louanges* » (Ps. 42), quand l'erreur aura fui loin de mon esprit, la douleur loin de ma volonté, et quand lui aura succédé cette merveilleuse sérénité, cette pleine et éternelle suavité que nous espérons.

XXE MÉDITATION

CONCLUSION
LE GLORIA PATRI

SOMMAIRE

La Trinité est louée — par Elle-même ; — par les Anges; — par les hommes et notamment par la fréquente répétition du verset : Gloire au Père, etc.

I

Les Personnes divines se rendent gloire mutuellement et s'offrent l'une à l'autre des louanges pendant toute l'éternité. Et quelle

gloire et quelle louange ! tout y est infini et incompréhensible pour l'intelligence créée. « *Ils* « *sont trois au ciel qui rendent témoignage*, « dit saint Jean, *le Père, le Verbe et le Saint-* « *Esprit.* » (I Jean. 5.) Ils se rendent témoignage en effet de leurs grandeurs et de leurs perfections sans bornes. Le Père aime son Fils et lui donne par amour la gloire qui lui appartient à lui-même. « *Mon Père qui m'a envoyé*, dit le Fils, *rend* « *témoignage de moi.* » (Jean, 5 et 7). Il lui donne un nom au-dessus de tout nom et qui n'est attribué qu'au Fils exclusivement : car « *à qui* « *d'entre les Anges a-t-il jamais dit : Vous* « *êtes mon Fils, je vous ai engendré aujour-* « *d'hui ?* » (Héb. 1.) Le Fils se repose sur cette gloire que lui assure son principe éternel et qui est la plus grande de toutes les gloires du monde : c'est pourquoi il dit en parlant de son Père : « *Je ne cherche pas ma gloire, il y en a qui la* « *cherchent*, » et aussitôt il ajoute : « *C'est mon* « *Père qui me glorifie.* » (Jean. 8.) En effet aux bords du Jourdain, au moment de son baptême et dans la splendeur de sa gloire, au jour de la Transfiguration ; il fit entendre sa voix, le reconnut pour son Fils et pour celui qui est l'objet de ses complaisances infinies. Cette gloire contente le Fils à un tel point qu'il s'y complait et en fait l'objet de ses désirs, puisqu'il dit à Dieu son Père : *Père ! l'heure est venue, glorifiez votre* « *Fils, afin qu'il vous glorifie.* » (Jean 17). Il demande au Père de montrer que la gloire du Fils est égale à la sienne : « *O mon Père ! faites* « *paraître cette gloire que j'ai eue en vous,*

« *avant que le monde fût.* » (Ibid.) Les langues des Séraphins ne sauraient raconter ces louanges infinies par lesquelles le Père glorifie le Fils en lui-même, avant même la création du monde, ni celles par lesquelles le Fils à son tour glorifie et loue son Père. Il en est de même du Saint-Esprit à l'égard du Père et du Fils; car de même que Dieu nous a faits sans nous, ainsi il a des louanges sans nous. Il est lui-même sa propre louange, louange que le cœur de l'homme ne comprend pas, que sa bouche ne saurait exprimer, que son oreille ne peut percevoir, mais qui demeure éternellement; elle lui est offerte avant le commencement du monde, au commencement du monde et se continue dans tous les siècles des siècles.

O gloire infinie! o incompréhensible louange? o adorable émulation entre les trois Personnes d'une seule Essence, émulation qui consiste à se renvoyer l'une à l'autre la gloire, à cause de leur réciproque amour! Le Père dit à son Fils: « *Glorifiez votre nom, et il vient du ciel une* « *voix qui dit: je l'ai glorifié et je le glorifie-* « *rai encore.* » (Jean, 12). Oh! que je me complais dans cette gloire! O Seigneur, vous êtes lumière et je suis ténèbres, vous êtes la vie et je suis la mort. Les ténèbres loueront-elles la lumière? La mort louera-t-elle la vie? L'homme qui n'est que vanité, misère, pourriture, qui a été conçu, est né et a grandi dans le péché, pourra-t-il vous louer? La louange n'est pas bienséante sur les lèvres d'une créature pécheresse. Mon Seigneur, mon Dieu, soyez donc loué par votre in-

compréhensible puissance, par votre sagesse infinie, par votre ineffable bonté ! Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme elle était de toute éternité, comme elle est maintenant et comme elle sera toujours. Vous vous louerez sans fin, o divines Personnes.

II

Les créatures angéliques, les Séraphins, les Chérubins, les Archanges et les Anges viennent les seconds offrir leurs louanges aux Personnes sacrées de la Sainte Trinité et les glorifier. « *Bé-* « *nissez le Seigneur* » dit David, « *anges puis-* « *sants; louez-le, tous ses anges, louez-le, toutes* « *ses vertus,* » (Ps. 102 et 148.) Ces natures célestes s'emploient de toutes leurs forces à entonner des cantiques de louange et à glorifier hautement la Sainte Trinité. Dès le premier instant de leur création, elles ne cessent de redire avec de grands cris, ce qui signifie avec un grand amour: « *Saint,* « *saint, saint le Seigneur, le Dieu des armées.* « *Toute la terre est remplie de sa gloire.* » (Is. 6.) Quand Dieu créait le monde et faisait sortir toutes les créatures de l'abîme du néant, les Anges remplissaient le rôle de paranymphes, et louaient l'œuvre de la création : car les anges sont ces « *astres du matin* » (Job. 38) qui louaient Dieu, à l'heure où il posait les fondements de l'univers. Ce sont eux aussi que l'Ecriture appelle « *les enfants de Dieu,* » qui tressaillaient d'allégresse en le voyant produire tant de merveilles et une si grande variété de créatures.

Quand le Fils de Dieu prend un corps dans le

sein de Marie et s'incarne, les anges groupés en une milice céleste le louent et chantent avec ardeur : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* » (Luc. 2.) Après l'Ascension (1) du Sauveur, ils apparaissent au martyr saint Ignace, chantant des hymnes à la Sainte Trinité et donnant aux hommes l'exemple de la psalmodie sacrée aujourd'hui en usage dans le chœur des Eglises. En un mot ils ne cessent pas et ne cesseront jamais de chanter tous les jours et tous ensemble : « *Saint* est le « Père, *saint* est le Fils, *saint* est le Saint-Es« prit, » (Is. 6.) Le prophète Isaïe les vit et entendit le chant de leurs hymnes. Voici la preuve qu'il n'y a ni arrêt ni pause dans le chant de ce Trisagion sacré : les habitants de Constantinople effrayés par des signes horribles et des menaces du ciel, faisaient un jour des prières publiques, quand un enfant élevé en l'air, apprit des anges à chanter le Trisagion sacré, en l'honneur des trois Personnes divines : « *Dieu saint, Dieu fort, Dieu im« mortel, ayez pitié de nous* » (2). Le peuple instruit par l'enfant le chanta à son tour avec une ardente dévotion. Il apaisa ainsi la colère de Dieu et fut délivré du fléau qui le menaçait. Je vois là une preuve que les anges persévèrent à louer la Trinité et à inviter les hommes à s'unir à eux dans ce saint office.

A vous donc, très auguste Trinité, tous les anges, tous les cieux et toutes les Puissances, à vous tous les Chérubins et tous les Séraphins crient sans jamais s'arrêter : « *Saint, saint, saint*

1. *Hist. Tripart.* lib. 10, c. 19.

2. Damasc. l. 3. Fid. c. 10.

« *le Seigneur, le Dieu des armées.* » Oh ! je me réjouis de voir que les anges sont les chantres célestes de vos louanges. O Dieu tout-puissant commandez que nos voix soient unies aux leurs et que dans cette ravissante harmonie nous chantions sous leur direction et comme sous leur baguette : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; ainsi que dès le commencement du monde les anges lui rendent gloire, comme ils la lui rendent encore maintenant, et comme ils la lui donneront dans tous les siècles des siècles.

III

Les créatures humaines rendent gloire aussi à la Sainte Trinité, non moins par la sainteté de leur vie et par les actions faites en son honneur, que par les louanges que chante leur bouche, notamment par la répétition fréquente de ce verset : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit etc. Quelques-uns (1) l'attribuent à Flavien, évêque de Constantinople, qui l'aurait composé de concert avec saint Jean Chrysostôme, et qui le fit chanter solennellement dans l'Eglise, en l'honneur de la Trinité, à l'époque où la fureur des ariens s'efforçait de lui ravir sa gloire parmi les hommes. Plus tard le pape saint Damase, sur le conseil de saint Jérôme (2), ordonna de l'ajouter à la fin de chaque Psaume, afin qu'il fut plus souvent répété.

Mais l'origine de cette prière est probablement plus ancienne. Saint Athanase qui vivait avant Flavien et saint Jean Chrysostome, conseillait à

1. Nicephor, *lib. 18, c. 51.*

2. Hier. *Ep. ad Damas, Genebrard,* l. 1, *Chron. an Chr.* 356.

une vierge qu'il instruisait, de répéter trois fois, en se levant de table : GLOIRE AU PÈRE, etc. Il est donc plus probable que cet hymne fut enseigné par les anges à saint Ignace, évêque d'Antioche, et que ce fut lui qui le fit chanter dans cette ville où les disciples de Jésus-Christ furent pour la première fois appelés chrétiens (Act. 11), à cause du zèle qu'ils avaient pour la religion. Peut-être même les Apôtres l'ont-ils eux-mêmes enseigné de vive voix aux premiers chrétiens et la tradition s'en est-elle depuis conservée dans toutes les églises qui n'ont pas été perverties par les ariens (1).

Quoi qu'il en soit de cette controverse, ceux qui glorifient la Sainte-Trinité par la récitation attentive et dévote de ce verset, pratiquent dans ce seul acte un grand nombre de vertus. C'est d'abord la profession de foi du plus sublime mystère du christianisme. C'est un acte d'espérance en la vie éternelle et au paradis, où le Père, le Fils et Saint-Esprit doivent être glorifiés dans tous les siècles des siècles. C'est un acte d'amour de complaisance, par lequel on se réjouit de ce que la Trinité jouit au ciel d'une gloire infinie. C'est un acte d'amour de bienveillance, quand on le dit avec le désir que la Sainte-Trinité soit toujours glorifiée par ses créatures, et que la félicité de tous les saints qui est leur gloire formelle, contribue à jamais à la manifestation de ses grandeurs infinies. C'est aussi un acte d'amour à l'égard du prochain ; car on lui souhaite le bien suprême, celui qui constitue sa fin dernière et sa béatitude,

1. Bas. de Sp. S. c. 27.

c'est-à-dire, la glorification de la Trinité. C'est un acte de religion, car par ces paroles nous rendons à Dieu le culte et l'honneur qui lui appartiennent. C'est un acte d'obéissance, parce que nous rendons à Dieu ce qu'il commande qu'on lui rende, je veux dire sa gloire. C'est un acte d'humilité pour cette raison qu'on ne demande aucune gloire pour soi-même, mais qu'on la renvoie tout entière à la Sainte-Trinité. Enfin c'est une action si noble que c'est l'exercice perpétuel des bienheureux dans le paradis. « *Et ils n'avaient pas de repos*, dit « saint Jean, *jour et nuit ils disaient* : *Saint*, « *saint*, *saint*, *le Seigneur Dieu tout-puissant.* » (Apoc. 4.)

Je veux donc considérer comme une action très importante, la glorification de la Sainte-Trinité. Je veux redoubler d'attention, lorsque je réciterai ou j'entendrai ces paroles, et travailler à faire louer Dieu avec ardeur et dévotion. O Personnes sacrées, lorsqu'il s'agit d'un si important devoir, je voudrais n'épargner aucune peine pour provoquer toutes les créatures du monde à concourir d'un même esprit et d'une même affection, à votre glorification. Oh ! quand entendrai-je retentir de toutes parts : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! Oh ! ce serait mon souhait et le désir de ma vie de n'entendre que ce chant de tous côtés. O Trinité bienheureuse, de qui, en qui et par qui sont toutes choses ! O Dieu au-dessus de qui il n'y a rien (1). O Dieu sous la majesté de qui tout s'incline, en qui tout existe, tout subsiste, nous vous invoquons, nous

1. Alcuin, *l. de Trin.*

vous adorons, nous vous louons. Exaucez-nous, Seigneur; vous, notre espérance, notre salut, notre gloire. Délivrez-nous, sauvez-nous, justifiez-nous. O heureuse, ô bénie, ô glorieuse Trinité ! ô vraie, ô souveraine, ô éternelle unité ! faites-nous miséricorde. A vous louange, à vous gloire, à vous actions de grâces. O heureuse Trinité ! Oh ! gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! Gloire au Père, de qui découle toute paternité au ciel et sur la terre ! Gloire au Fils, de qui vient toute filiation et adoption ! Gloire au Saint-Esprit, l'auteur de toute sainteté et de toute sanctification !

Gloire au Père qui nous a créés à son image ; gloire au Fils qui nous a rachetés par son sang ; gloire au Saint-Esprit qui nous a faits ses temples ! Gloire vous soit toujours rendue, Trinité égale, unique divinité ! Que le chœur glorieux des Apôtres, que la multitude vénérable des prophètes, que la sainte phalange des martyrs, et que tous les saints élus vous confessent d'un même esprit ! Louange, gloire et bénédiction à la Sainte-Trinité, avant tous les siècles, maintenant et à perpétuité ! Enfin, ô mon Dieu, qu'on ne saurait trop admirer dans le mystère de la Sainte-Trinité, que toutes les bénédictions du monde montent jusqu'à vous, tel sera mon souhait le plus ardent au milieu des tristesses de cette vie. Et quand dans votre miséricorde, vous briserez le lien qui unit mon âme à ce corps mortel et qui l'appesantissant l'empêche de s'élever assez haut pour vous rendre la gloire qui vous est due, quand, dis-je, vous aurez affranchi mon âme des liens de cette vie, quand vous lui aurez enfin donné la liberté qu'elle attend,

alors je ferai éclater avec plus de force et d'amour cet hymne : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-
« Esprit, comme il était au commencement et
« maintenant et toujours et dans les siècles des
« siècles. Ainsi soit-il. »

TROISIÈME TRAITÉ

Des Anges

Ire MÉDITATION

DE LA CRÉATION EN GÉNÉRAL

SOMMAIRE

Dieu était libre de ne créer aucun monde — seul il pouvait créer — parmi une infinité de mondes possibles, il lui a plu de créer le monde actuel.

I

Dieu pouvait se passer de créer le monde. En effet, il est, comme nous l'avons vu, immense, infini, tout puissant, sage, bon, heureux, enrichi de tous les attributs les plus parfaits, subsistant heureusement en trois Personnes égales en grandeur, en béatitude, et en toutes sortes de biens imaginables, n'ayant aucun besoin de se créer un lieu de séjour, parce qu'il est à lui-même sa propre demeure et son propre trône ; jouissant d'un bonheur infini dans la paix de son Essence, dans l'abîme de ses grandeurs, et dans la splendeur de sa gloire. Puisque Dieu est tel éternelle-

ment et même mille et mille fois plus grand que notre esprit ne saurait le comprendre et notre langage l'exprimer, il pouvait demeurer ainsi sans créer le monde, comme il avait fait d'ailleurs pendant les siècles sans nombre qui s'étaient écoulés avant la création. Nous savons en effet qu'il existe par lui-même, qu'il ne relève de personne, que les biens qu'il possède lui suffisent, qu'il n'a que faire des joies qu'on peut goûter hors de lui, que tous ses attributs et toutes ses perfections lui procurent une félicité infinie et qu'il a assez de richesses dans son palais, qui est sa divinité, sans aller emprunter celles qui sont hors de lui, dans les créatures. Qu'avait-il dès lors besoin de produire le ciel et la terre et tous les êtres qu'ils renferment, lui qui s'était passé de toutes ces choses pendant un temps infini ? Ne pouvait-il pas s'en passer encore et vivre content et heureux en lui-même sans produire ce monde ? Certes oui, il le pouvait ; ce monde ne lui était en aucune sorte nécessaire. Cette vérité nous fournit l'occasion d'admirer la grandeur et l'état très heureux et très indépendant de notre Dieu éternel. Dieu lui-même a voulu que nous fassions cette réflexion ; c'est dans cette intention que, voulant ne créer le monde que pour sa gloire et de la manière qui contribuerait le plus à sa gloire, il s'est abstenu, pendant de longs siècles de le créer, afin de démontrer à tous par ce seul fait que le monde ne lui était point nécessaire, que les créatures n'ajoutaient rien à sa grandeur, qu'elles sont incapables d'apporter le plus léger accroissement à la joie, au repos, à la félicité parfaite qu'il

possède en lui-même. En un mot, il a voulu prouver qu'il peut se passer des créatures.

O grand Dieu, très heureux par vous-même, je reconnais votre indépendance, j'adore la gloire ineffable et la félicité parfaite que vous aviez en vous-même avant que le monde fût. « *J'ai dit au* « *Seigneur : vous êtes mon Dieu, et vous n'avez* « *pas besoin de mes biens* » (Ps. 15), ni des biens de n'importe quelle créature. Je reconnaîtrai toujours humblement en face de vous, que vous n'avez que faire de moi, pas plus que d'un simple grain de poussière, que, quoi que je fasse, je ne puis augmenter en rien les perfections de votre Etre sublime, que je ne suis enfin qu'un serviteur inutile. Qu'il ne m'arrive donc jamais de marcher la tête haute en votre présence ! Je me prosternerai la face contre terre, pour indiquer que je suis une créature qui ne vous est utile en rien.

II

D'autre part Dieu seul pouvait créer les êtres et les faire passer du néant à la vie par sa toute-puissance. En effet ce qui n'existe pas ne peut rien faire : l'impuissance la plus radicale que l'on puisse imaginer, c'est de ne pas exister. Comment donc les créatures qui n'étaient que possibles, auraient-elles pu sortir de l'abîme du néant par leur propre vertu, puisqu'elles n'existaient pas ?

Il y a de plus de profondes différences entre Dieu et la créature. Dieu est l'Etre accompli et infiniment parfait : la créature est un être borné et imparfait. Dieu est un Etre éternel, sans commencement ; la créature est un être nouveau qui

apparut un jour pour la première fois. Dieu est un Etre souverain et indépendant : la créature est un être soumis et essentiellement dépendant. Dieu a précédé le néant qui est le contraire de l'être dont il jouit, et ayant la primauté, il l'a entièrement éloigné de lui et ne lui a donné aucune prise sur lui : la créature au contraire a été précédée du néant ou du non-être, puisque pendant une éternité elle est demeurée dans l'abîme du néant, avant d'en être tirée par la création, qui lui a donné l'existence. Entre l'être et le néant, il y a l'opposition la plus complète qu'on puisse imaginer. Mais Dieu étant l'Etre éternel a devancé le non-être, a toujours possédé l'être et n'a jamais donné accès en lui au non-être. Aussi Dieu est-il tout Etre et possède-t-il d'une manière excellente tous les degrés de l'être, semblable à un abîme immense qui peut tout contenir, à un abîme sans fond d'être sans fin. En lui il n'y a absolument aucune trace de non-être ; il l'a éloigné de lui infiniment, comme un ennemi avec lequel il ne pourra jamais s'accorder. De là vient qu'il répondit à Moïse lui demandant son nom : « *Je suis celui qui suis.* » (Ex. 3.) Apparaissant à une grande sainte (1) en prière, il lui dit : Sais-tu qui je suis, ma fille, et qui tu es ? tu seras bien aise de le savoir : je suis celui qui est et tu es celle qui n'était pas. En effet la créature a été précédée du non-être et de son néant, car avant de recevoir l'être, elle était dans le non-être. Le néant s'étant le premier emparé d'elle, la tenait assujettie et comme esclave dans ses profonds abîmes. Ainsi enchaînée

1. Sainte Catherine de Gênes.

et en quelque sorte opprimée par son néant, comme par son ennemi mortel, qui avait l'avantage sur elle, la créature était dépourvue de toute force pour se dégager elle-même, parce que ne pas être constitue la plus radicale impuissance. Elle était donc dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement, de s'élever au-dessus de cet abîme et de sortir des prisons du néant. D'ailleurs avant la création il n'existait que Dieu seul. Qui dès lors aurait pu la délivrer du néant, si ce n'est lui, qui est l'Etre parfait, qui ayant éloigné de lui-même à une distance infinie le néant, pouvait l'éloigner aussi de la créature ? Il était alors le seul à avoir cette puissance et cette autorité sur le néant, autorité qui lui permettait d'en faire sortir les êtres. Et en supposant même que quelques créatures eussent déjà existé, aucune de ces créatures n'eût été capable d'en délivrer une autre du néant, car il n'appartient qu'à Dieu seul et à sa puissance infinie de faire de rien quelque chose. La raison la voici : c'est qu'entre le néant et l'être il y a une distance infinie, c'est-à-dire pour la faire passer du néant à l'être, pour faire que de rien elle devienne quelque chose, il faut une vertu infinie, une puissance divine et adorable. Ainsi donc la créature ne pouvait éclore du néant et subsister que par la toute-puissance et par la bonté divine.

O grandeur et sublimité de Dieu ! ô puissance et majesté suprême de l'Etre infini et éternel en face de l'être fini et nouvellement apparu dans ce monde créé ! ô dépendance extrême des créatures ! oh ! qu'il est bien vrai que par elle-même la créature n'est rien ! Comment donc mon esprit

a-t-il pu se laisser aller un seul instant à la présomption ! Oh ! combien est aveugle l'intelligence qui oublie son néant et qui manque d'humilité ! Donc, ô mon Dieu, je le confesse devant tout le monde, de moi-même je ne suis rien, je ne subsiste que par vous. O Dieu qui avez tout pouvoir sur moi, jamais je ne présumerai de mes forces, mais je mettrai en vous toute ma confiance : car « *qui est semblable au Seigneur notre Dieu,* « *lui qui habite les hauteurs des cieux, qui* « *regarde les humbles au ciel et sur la terre, qui* « *retire l'indigent de la poussière et qui élève le* « *pauvre de dessus son fumier, afin de le faire* « *asseoir avec les princes ?* » (Ps. 112.) C'est pourquoi, mon Seigneur, de chétif et misérable que je suis, vous pouvez me faire grand dans le ciel et de rien que je suis faire de moi quelque chose. En qui donc mettrai-je mon espérance et ma force, si n'est en vous seul, qui de rien faites de grandes choses ?

III

Considérez qu'il a plu au Dieu éternel et adorable de ne délivrer des abîmes du néant que ce monde seul, dans lequel nous sommes compris, de préférence à tant d'autres mondes et à tant d'autres créatures possibles. Ainsi au moment marqué par sa sagesse, il tira cet univers de la masse des êtres possibles, et le forma de rien, c'est-à-dire sans matière préexistante, par une action toute-puissante et la plus noble de toutes que nous appelons création : Quant à une infinité

d'autres mondes possibles, il les laissa dans le néant, en vertu d'une décision de sa sagesse.

Imaginez un roi puissant qui a vécu longtemps heureux et tranquille dans son palais ; au bout d'un certain nombre d'années l'envie lui vient de bâtir dans une campagne déserte un superbe édifice et d'étaler là ses richesses et sa magnificence. Ce n'est pas le besoin qui l'y a déterminé, car il est royalement logé dans son palais. Et cet édifice il peut le construire suivant tel plan qui lui plaît, suivant telle forme qu'il préfère : tout cela dépend de sa volonté. Ainsi en est-il de notre Dieu, toutes proportions gardées. Il était parfait et heureux de toute éternité, il habitait en lui-même et trouvait son bonheur dans la contemplation et l'amour de lui seul. Au bout de longs siècles, il lui a plu de bâtir ce monde : rien ne l'y a contraint cependant. Il était libre de le créer ou non, de lui donner telle place, de le produire à tel moment qui lui plaisait : tout dépendait de sa volonté et de son bon plaisir. Bref, il l'a bâti tel que nous le voyons, ainsi que ce roi puissant a élevé son palais. Mais voici la différence : ce roi ne pouvant bâtir en l'air, sans matériaux et sans ouvriers, fait tout d'abord des préparatifs, il creuse des fondations dans le sol, réunit des ouvriers de toutes parts. Notre Dieu, lui, construit de rien l'édifice de ce monde et fait en un instant le ciel, la matière corporelle, le temps et la nature angélique, il fonde tout dans le vide des espaces, sans outils, sans aides dont il n'a que faire.

O Créateur ! ô admirable ouvrier ! qui faites quand il vous plaît, un si beau et si ravissant chef-

d'œuvre ! Que toutes ces créatures vous louent et vous bénissent de ce qu'elles subsistent par vous ! Car, Seigneur, qu'est-ce qui vous a déterminé à créer ce monde de préférence à des millions d'autres que vous pouviez créer, et dans lesquels nous n'eussions jamais été compris ? Uniquement votre bonté : c'est là toute la raison : « *Œuvres du « Seigneur, bénissez toutes le Seigneur, louez-le « et exaltez-le dans tous les siècles.* » (Dan. 3.) O mon prince, je vous glorifierai toujours, je vous louerai sans cesse pour le bienfait de ma création : j'y reconnaîtrai et j'y chérirai votre bonté, votre sagesse, votre puissance et toutes vos perfections.

IIe MÉDITATION

DE L'EXISTENCE DES ANGES

SOMMAIRE

L'existence des Anges — n'a rien qui répugne ; — elle convient ; — elle est un fait certain.

I

Les Anges peuvent exister ; ce qui veut dire qu'il est possible que Dieu crée certaines substances spirituelles, exemptes de toute matière et d'une nature supérieure à l'homme. Cette vérité découle de celle de l'existence de Dieu : car une fois admis qu'il y a un Dieu, — et qui pourrait

refuser de l'admettre ? — il est évident qu'il dépend de lui de donner l'être et la vie à des Anges.

Il n'y a là en effet ni répugnance, ni contradiction, et par conséquent rien qui puisse empêcher que la toute-puissance ne les produise. De plus un être qui peut agir sur des objets éloignés de lui, le pourra à plus forte raison sur des objets rapprochés de lui : par exemple si le feu a le pouvoir de réchauffer un corps placé loin de lui, à plus forte raison pourra-t-il communiquer la chaleur à un corps qui sera tout proche de lui. Or Dieu est assez puissant pour produire des créatures corporelles et rien n'est plus éloigné de sa nature que les corps. Il aura donc à plus forte raison le pouvoir de produire des créatures spirituelles qui sont plus rapprochées de lui par leur nature et plus semblables à lui par leurs perfections.

Il convient d'observer aussi qu'il ne faut pas une plus grande puissance pour produire tout un monde de créatures spirituelles, que pour produire un monde de créatures corporelles ; car là où tout se fait de rien, et par la seule volonté, il ne saurait être question d'une plus ou moins grande difficulté. C'est pourquoi la même puissance de Dieu qui a produit les vermisseaux sur la terre, a créé les Anges dans les cieux et sa puissance ne se manifeste pas avec plus d'éclat dans la création des Anges que dans celle des vermisseaux.

Admirons ici cette puissance suprême, capable de produire des œuvres si grandes et si excellentes, qu'elles dépassent la portée de tous nos

sens. Admirons cette force divine qui peut faire surgir des millions de mondes et qui peut donner la vie aussi facilement à des mondes peuplés d'Anges qu'à des mondes habités par des hommes. Et puisque à toute puissance doit correspondre la soumission, assujettissons-nous à ce Dieu tout-puissant, offrons-lui des adorations et des respects profonds, au début de ces considérations sur les substances angéliques.

II

Considérez qu'il convenait beaucoup que Dieu créât des Anges, pour des raisons prises soit du côté du monde, soit du côté de Dieu même.

Cela convenait d'abord pour des raisons prises du côté du monde. Dieu a jugé à propos de créer une âme raisonnable, c'est-à-dire une substance spirituelle imparfaite, puisqu'elle n'est qu'une moitié de l'homme. Or, il convenait bien davantage qu'il existât une substance spirituelle parfaite et qui ne fit pas partie d'un autre être. Ce qui est imparfait suppose toujours quelque chose de plus parfait et il convenait que le monde fut assorti et parfait de tout point. Or, dit le Docteur angélique (1), la perfection de l'univers consiste surtout dans les substances séparées. Et en réalité si le monde ne comprenait que les cieux seuls, les Anges en seraient le soleil et les plus plus brillantes étoiles ; s'il n'était qu'un jardin, les anges en seraient les roses, les œillets, les lis et les plus belles comme les plus odorantes fleurs. D'après

1. *D. 2. Cont. Gent.* c. 93.

saint Denys (1), l'Ange est l'image de Dieu, le reflet de la lumière cachée, le miroir brillant, sans tache et sans défaut de la beauté divine, capable de réfléchir, autant que la chose est possible à une créature, cette même beauté que nous dérobe un si profond mystère. C'est pour ce motif que les Anges donnent à ce magnifique univers son couronnement et sa perfection.

Il convenait aussi qu'il y eut des anges pour des raisons prises du côté de Dieu, car s'il était convenable que lui, être spirituel, fit paraître sa puissance et sa bonté dans la création des êtres corporels, combien était-il plus convenable qu'il fit éclater cette même puissance et cette même bonté dans la création d'êtres purement spirituels comme sont les Anges.

Cette considération me fournira l'occasion de faire le raisonnement suivant : s'il est vrai que, sans les substances spirituelles ce grand monde serait imparfait, il faut que l'homme qui est un petit monde rentre en lui-même et considère qu'il ne sera jamais accompli sans les nobles opérations de l'esprit. S'il convient à Dieu, parce qu'il est esprit, de produire des êtres purement spirituels ; pour le même motif il convient à l'homme qui a une âme spirituelle, de s'appliquer aux choses spirituelles. Je regretterai donc d'avoir si peu appliqué mon intelligence à ce qui est du ciel et de l'esprit, et de l'avoir si ardemment appliquée à ce qui est de la terre et du corps. O mon âme, tu n'es point chair, que les affections charnelles ne te souillent donc pas ; tu es la forme du corps,

1. *De Fir, nom.* c. 4.

que le corps ne t'impose donc pas sa loi ; tu es spirituelle et voisine de la nature céleste et angélique, que ta conversation soit donc dans le ciel et que ta vie ressemble à celle des Anges.

III

Enfin l'existence des Anges est certaine. Si en effet Dieu a pu les créer, et si de plus il était convenable qu'il le fît, on peut conclure avec une grande probabilité que Dieu, qui sait ce qui lui convient, les aura créés en réalité. D'abord les Saintes Ecritures affirment qu'ils existent et puis eux-mêmes se font assez connaître par leurs effets qui sont de deux sortes. Ce sont d'abord les mouvements, les divers langages, les paroles horribles et les actions étranges des personnes possédées, qu'il est impossible d'attribuer à toute autre cause qu'aux Anges et aux démons. Quiconque les a étudiés avec attention, est contraint d'avouer qu'il existe une substance spirituelle et invisible, qui jouit d'une puissance supérieure à celle de l'homme et qui seule peut produire de tels effets.

Les seconds effets plus ordinaires sont les mouvements des astres et des cieux ; car les cieux étant inanimés ne sauraient se mouvoir eux-mêmes dans un si bel ordre et avec une régularité si parfaite. Aussi, au sein même du paganisme, Aristote (1) a-t-il reconnu avec les seules lumières de la raison, qu'il y a des intelligences motrices, c'est-à-dire des Anges qui impriment aux sphères célestes le mouvement et les dirigent dans leur

1. *Métaphys.* c. 7. l. 14.

révolution quotidienne. C'est la même pensée que semble avoir eu avant lui le saint homme Job, quand il s'adressait à Dieu dans ces termes : « *O* « *Dieu ! à la colère de qui nul ne résiste, et sous* « *qui sont courbés ceux qui portent le monde.* » (Job. 9). Ils s'agit des Anges qui portent le monde et font rouler les cieux dans l'espace.

Si donc il existe des Anges et des substances plus élevées et plus nobles que l'homme terrestre, cette vérité doit apprendre à l'homme l'humilité. Qu'il ne se considère pas comme le prince de ce monde et le favori de Dieu. Qu'il ne s'élève pas dans sa pensée par une trop grande opinion de sa grandeur et de sa noblesse ; que plutôt il confesse sa faiblesse et qu'il dise dans un sentiment simple et vrai qu'il n'est rien. Car, o homme mortel, Dieu a des créatures bien plus nobles et bien plus excellentes que toi, il a des Anges qui sont comme autant de princes de sa cour et qui se tiennent toujours en présence de sa majesté. Comparé à eux, à peine paraîtras-tu comme un grossier villageois et un pauvre ignorant. O grand Dieu, je me contente de l'être humain que vous m'avez donné, mais je me réjouis de savoir que vous avez des serviteurs plus nobles et plus dignes que nous qui vous servons si mal. Car nos soins, hélas ! ne sont que pour la terre, nos efforts ne sont qu'impuissance auprès de ces nobles intelligences, et nos affections les plus ardentes sont tièdes auprès des leurs. Oh ! qu'il convient, Seigneur, que vous soyez servi par des créatures plus nobles que nous ! Bénie soit à tout jamais votre bonté qui a produit les Anges ! O bienheureux

esprits, je me réjouis de savoir que vous existez ! puisque vous êtes au-dessus de nous en perfection et en excellence, assistez-nous, secourez-nous pendant que nous méditerons vos vertus et ce que le Créateur a fait en vous.

IIIe MÉDITATION

DE LA SPIRITUALITÉ DES ANGES

SOMMAIRE

Les anges sont de purs esprits ; — ils sont plus spirituels que l'âme humaine; — on peut dire, avec saint Jean Damascène, qu'ils sont corporels, par rapport à Dieu.

I

La substance des Anges est plus spirituelle que les corps les plus subtils et les plus déliés du monde, tels que les vents et les tempêtes, que l'Ecriture appelle « *esprits* » (Ps. 148), parce qu'ils ont si peu de corps qu'ils sont invisibles. Il est vrai que plusieurs docteurs de l'Eglise tant parmi les anciens que parmi les modernes ont cru que les Anges n'étaient pas esprits dans un sens plus élevé que ces météores qui se forment dans les airs. Sur cette question les plus profonds théologiens et les plus grands philosophes diffèrent

d'opinion, mais la plus vraie et la plus constante est que les Anges n'ont pas de corps.

La preuve en est que les démons sont extrêmement nombreux dans l'air que nous respirons, quelquefois dans le corps d'un seul possédé il y en a une légion : ce qui serait impossible si les démons avaient un corps. Comment en effet tant de corps pourraient-ils être entassés dans un seul corps humain ? Comment tant de démons pourraient-ils courir dans l'air, sans que nous entendions aucun mouvement, aucun bruit ? C'est d'autant plus vrai que, s'ils avaient des corps, ils ne devraient pas être petits comme ceux des fourmis ou des moucherons, mais de grandes dimensions et proportionnés aux effets que le démon produit.

Voici une autre raison : Dieu a créé les Anges pour le connaître et pour voir plus clairement la splendeur de sa souveraine lumière. Or il était nécessaire pour cela qu'ils fussent absolument dégagés du corps et de toute matière ; car plus les intelligences sont enfoncées dans ces ténèbres, moins elles sont aptes à comprendre les secrets de Dieu et à les pénétrer par une science subtile. Donc ils doivent être tout spirituels, pour être plus intelligents, conformément à la fin de leur création.

Enfin les Anges sont les créatures les plus proches de Dieu : il faut donc qu'ils soient les créatures les plus parfaites; de même que la matière qui est la chose la plus proche du néant, est la dernière du monde et la plus imparfaite. Il faut donc qu'ils soient sans corps et tout spirituels. Ainsi leur nature est douée d'une pureté, d'une virginité très

excellente, car peut-on en concevoir une de plus grande, que d'être dégagé entièrement de la chair et de toute sorte de corps ? C'est là un des côtés de cette excellence et de cette perfection qui les élève au-dessus de toutes les autres créatures.

J'admirerai le bonheur des Anges vierges et immaculés, dégagés entièrement du corps par la condition de leur nature. Je formerai la résolution généreuse de les imiter, autant qu'il me sera possible, par une chasteté parfaite ; car vivre dans la chair sans obéir à la chair, ce n'est pas une vie terrestre et humaine, mais une vie céleste et angélique, c'est être un ange terrestre et un homme céleste, c'est être un ange humain et un homme angélique. O Seigneur des Anges, donnez-moi donc une chasteté parfaite et inviolable jusqu'à la fin de ma vie ; que mon plus grand bonheur ici-bas soit d'éviter toujours la corruption de la chair et de l'abhorrer plus que le fiel et l'absinthe.

II

En second lieu les Anges sont plus spirituels que l'âme raisonnable : car bien que notre âme soit spirituelle dans sa substance, toutefois comme Dieu l'a créée pour faire partie de l'homme conjointement avec le corps, elle a une inclination naturelle à être unie à ce corps. C'est si vrai que les âmes bienheureuses qui voient Dieu face à face conservent toujours cette inclination au milieu des splendeurs du paradis et appellent de tous leurs vœux la résurrection des corps, pour se réunir à eux. De plus pendant que les âmes informent leurs corps et y sont comme enfermées, le plus

souvent elles épousent leurs intérêts à cause de l'union qu'elles ont contractée avec eux : d'où il résulte qu'au lieu de s'élever par la pensée et par l'affection aux biens réels, elles sont abaissées par les sollicitudes temporelles et occupées à pourvoir aux besoins, aux infirmités, aux appétits, à la sensualité, à la garde et à l'entretien du corps. Ainsi l'homme a un plus grand soin de son corps que de son âme : il lave ses pieds avec de l'eau limpide et ses yeux avec de la boue et de la fange, suivant l'expression d'un ancien Père (1). Dès lors l'âme humaine devient terrestre et matérielle dans ses désirs comme dans ses actions. Il n'en est pas ainsi de l'Ange. Sa substance est parfaite et ne fait pas partie d'un tout où l'esprit et le corps sont étroitement unis : dès lors elle n'a aucune inclination à ce qui regarde le corps, n'est jamais troublée par les sollicitudes de la terre et n'a aucune attache aux affaires terrestres et temporelles. Aussi l'Ange peut s'adonner exclusivement à la contemplation de Dieu, parce qu'il est détaché du corps, de toute inclination vers le corps et de tout soin pour le corps.

Ecoute donc, ô mon âme, la parole du Verbe incarné et considère « *les lis des champs, vois* « *comment ils croissent : ils ne travaillent, ni* « *ne filent* ». (Matt. 6.) Ces lis qui ont la blancheur et le suave parfum de la pureté, ce sont les Anges (2). Ils n'ont aucun souci du monde ni de la chair, tandis que toi tu es toute embarrassée dans les intrigues de ce monde, pendant que tu laisses

1. *Nilus in biblioth. Patrum.*

2. D. Hilar. *Can. 5. in Matt.*

se ruiner les affaires de l'âme et de l'éternité. O Dieu ! quel aveuglement je constate en moi ! Elevez-moi au-dessus de la terre que j'habite, et que, hormis les soins que la condition humaine m'impose, les choses de ce monde me soient absolument indifférentes.

III

Considérez néanmoins ce que dit excellemment saint Jean Damascène (1), à savoir que les Anges sont corporels et matériels par rapport à Dieu, tandis qu'ils sont spirituels par rapport aux hommes. Son intention n'est pas de nier la spiritualité des Anges, même d'après la pensée et la connaissance de Dieu, car Dieu juge de toutes choses selon la vérité ; mais il veut faire entendre par là que Dieu est spirituel d'une manière beaucoup plus noble et beaucoup plus excellente que les Anges, à tel point que ceux-ci semblent n'être à côté de lui que des êtres grossiers et matériels. C'est aussi le propre de l'infinie perfection de Dieu d'éclipser tout par l'éclat de sa lumière et d'amoindrir tout par la préférence qui est due à sa grandeur : d'où bien souvent il arrive que ce qui est sainteté aux yeux des hommes et selon leur jugement, est abomination devant Dieu. « *Les* « *cieux*, dit Job, quoique bien éloignés de la « fange et de la corruption, *ne sont pas purs de-* « *vant lui. Les astres les plus brillants sont* « *sans éclat à ses yeux et la lune est tachée et* « *souillée devant lui.* » (Job, 15 et 25.) Et si pur que l'homme s'estime, il se trouverait bien impur,

1. *In lib. 2. de Fide*, c. 3.

s'il était mis en parallèle avec la pureté divine ; il aurait honte de lui-même s'il envisageait la beauté de Dieu. Ainsi les plus grands prophètes (Isaïe, 9) après avoir entendu la voix de Dieu, crurent que leur bouche était souillée et leurs lèvres impures. Ceci provient de ce que les choses qui semblent avoir quelque dignité et quelque perfection paraissent toujours imparfaites et moins belles, quand elles sont comparées aux êtres plus éminents.

Une étoile est brillante en comparaison d'un flambeau allumé sur la terre, mais elle est sans éclat et sombre à côté du soleil. Ainsi l'Ange est tout spirituel comparé aux hommes, mais non comparé à Dieu qui le surpasse infiniment par son unité et sa simplicité.

Qu'est donc à vos yeux la créature, Seigneur ? Qu'est donc l'homme mortel qui habite une prison de boue, pour avoir une bonne opinion de lui-même ? Oh ! qu'il sera confus, quand il paraîtra en votre présence ! O homme fragile, inutile et abominable ! qui bois l'iniquité comme l'eau, toi qui n'es que pourriture et pâture des vers, tremble et frémis en toi-même, s'il te vient jamais à la pensée que tu es pieux et spirituel : crains d'être terrestre et immonde aux yeux de celui devant qui les Anges eux-mêmes ne sont pas spirituels.

IVᴱ MÉDITATION

DU GRAND NOMBRE DES ANGES ET DE LEUR DISTINCTION

SOMMAIRE

Il existe un très grand nombre d'Anges — les uns sont distincts entre eux spécifiquement, les autres numériquement seulement — ils sont divisés en trois hiérarchies et chaque hiérarchie en trois ordres ou chœurs.

I

Considérez qu'il existe un très grand nombre d'Anges : l'Ecriture Sainte nous le dit assez clairement, quand elle emploie les chiffres les plus forts, pour nous donner une idée de leur multitude. Le prophète Daniel admis à contempler la majesté de Dieu, en vît : « *mille* « *milliers qui le servaient et dix mille fois cent* « *mille qui l'assistaient.* » (C. 7.) Cependant ce n'en était là qu'une partie et le ciel en renfermait bien d'autres que ceux qu'il aperçut, car Dieu ne montre à personne durant cette vie toute sa grandeur et toute sa magnificence : tout au plus en laisse-t-il voir un échantillon.

Les Anges furent en effet créés pour se tenir auprès du trône de Dieu comme une garde d'honneur, pour constituer sa cour et sa maison, pour

le servir comme de nobles courtisans : puisque la majesté de Dieu est infinie, la multitude des Anges doit être innombrable, car « *l'honneur du « roi consiste dans le grand nombre de ses « sujets* » (Prov. 14.) Quelques théologiens raisonnent ainsi : il n'y a, disent-ils, que les Anges du neuvième chœur qui soient les gardiens des hommes : chaque Ange sera assez occupé au jugement dernier à recueillir la poussière de l'homme qu'il aura gardé. Donc il y a plus d'Anges qu'il n'y a et qu'il n'y aura d'hommes sur la terre. Or, il existe encore huit autres chœurs d'Anges qui sont au moins aussi bien fournis que le neuvième. Ils en concluent qu'il y aurait au moins neuf fois autant d'Anges que d'hommes sur la terre depuis Adam jusqu'à la fin du monde. Job s'écrie « *qui « pourrait compter ses serviteurs* ? » (c. 25.) Celui-là seul en sait le total qui tient un compte exact « *du nombre de toutes les étoiles et de tous « leurs noms* (Ps. 146.) Pour nous qu'il nous suffise de savoir que la communauté des Anges est la plus nombreuse qui existe en même temps qu'elle est la plus belle et la plus florissante, et d'apprendre par là à nous humilier et à rentrer dans notre néant.

Si, ô grand Dieu, vous avez tant d'Anges, tant de créatures consacrées à votre service, que puis-je, hélas ! ajouter à votre gloire par mes services personnels ? qu'est auprès de vous un homme mortel ? Ah ! vraiment, Seigneur, vous avez bien d'autres serviteurs que nous, vous recevez bien d'autres honneurs et bien d'autres services que les nôtres. Je reconnais donc que je suis un serviteur

inutile. Qu'il ne m'arrive jamais de me prévaloir de ce que je ferai pour vous. Quand bien même vous ne feriez aucune attention à moi, et quand vous me dédaigneriez toujours, n'avez-vous pas des millions d'Anges bien plus dignes d'attirer vos regards que les œuvres d'un vermisseau mourant ?

II

Considérez que les Anges sont distincts entre eux. Ils peuvent appartenir à des espèces différentes ou à une même espèce dans laquelle ils se distinguent numériquement les uns des autres. Dieu peut créer en effet un autre monde semblable au monde actuel et dès lors les Anges du monde nouvellement créé ne seraient pas d'une espèce différente de celles des Anges du premier monde. Dieu peut mieux faire encore que de produire un monde semblable à celui-ci, il peut en créer un de beaucoup plus excellent et beaucoup plus parfait sous tous les rapports : car le monde étant fini, ne nous donne pas la mesure de la puissance infinie de Dieu et il n'y a aucune espèce créée tellement parfaite que Dieu ne puisse en créer une de plus parfaite encore. Dieu peut donc créer des Anges d'espèces différentes.

Mais qu'a fait Dieu en réalité ? Nous l'ignorons. l'Ecriture Sainte ne nous l'ayant pas expressément révélé. Saint-Augustin (1) avoue ingénument qu'il ignore quelle est la différence qui existe entre les Anges, sans que cependant cette ignorance mette en péril son salut, parce que cette question n'appartient pas à la foi. Toutefois les

1 *Cont. Priscil.* c. 11.

docteurs ne se sont pas contentés de cette réponse, ils ont voulu éclaircir cette difficulté. Ceux d'entre-eux qui apportent les raisons les plus vraisemblables, admettent parmi les Anges des espèces, des natures, des essences différentes, comme par exemple entre un aigle et une colombe, et ils admettent aussi qu'il y a plusieurs individus dans la même espèce, comme sont deux colombes entre elles. Ils disent : de même que le monde corporel comprend plusieurs créatures dont les unes sont d'espèce différente, les autres, de même espèce ; ainsi le monde intellectuel qui est le monde des Anges, est composé de purs esprits qui sont les uns de même espèce, les autres d'espèces différentes. Ce qui fait la gloire d'un roi, c'est en même temps que la multitude des sujets, la variété des peuples qui composent cette multitude. Ainsi Dieu a fait éclater sa puissance dans les Anges en les créant en très grand nombre et de différentes espèces.

O mon âme, ce qui doit singulièrement augmenter la joie des bienheureux, c'est de voir tant d'excellences et tant de beautés différentes parmi ces princes spirituels. O quel ineffable bonheur de contempler dans les cieux ce ravissant spectacle ! O grand Créateur ! louée soit éternellement votre puissance pour avoir produit de si admirables chefs-d'œuvre ! Oh ! quand contemplerai-je ce monde d'esprits bienheureux ? Oh ! quelle joie vous avez préparée à vos élus ! Hélas ! c'est au milieu des animaux que nous vivons sur cette terre ; associez-nous aux phalanges angéliques, que nous soyons admis à contempler ces princes, ces illustres seigneurs de votre céleste Jérusalem.

III

Considérez l'ordre qu'il y a entre les Anges. Saint Denys l'Aréopagite (1), instruit par saint Paul qui, ravi au troisième ciel, y avait appris ce que sont les Anges, les divise en trois grandes catégories qu'il appelle hiérarchies, c'est-à-dire principautés sacrées. Certains nomment la première épiphanie, la seconde hyperphanie, la troisième hypophanie. Saint Denys divise de nouveau chacune de ces hiérarchies en trois autres classes qu'il nomme des ordres et que d'autres appellent des chœurs. Dans la première il place les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; dans la seconde, les Dominations, les Puissances et les Vertus ; dans la troisième, les Principautés, les Archanges et les Anges. Ce qu'enseigne saint Denys, les Juifs l'avaient appris d'une ancienne tradition qui avait cours parmi eux.

Il faut donc se représenter Dieu comme un puissant monarque qui a trois grands Empires et dans chaque Empire trois grands Royaumes, puis enfin dans chaque Royaume trois grandes provinces toutes très riches et très peuplées de sujets de nations différentes. Or comme chaque ordre des Anges n'est simplement qu'un certain nombre d'Anges qui se ressemblent davantage au point de vue soit de leur nature, soit de leurs fonctions surnaturelles, il est à présumer que tous les Anges de divers ordres sont aussi de diverses espèces : on peut même croire que dans un seul ordre il y a différentes espèces. Saint Denys en effet nous apprend

1. *De cœl. hier.*, c. 7, 8 et 9.

que chaque ordre a ses Anges suprêmes, moyens et inférieurs : d'après cela il faudrait compter vingt-sept espèces différentes. Il va plus loin encore et dit que les ordres angéliques sont innombrables, tant Dieu y a mis de variété. Saint Thomas (1) a admis qu'il y a autant d'espèces différentes que d'individualités angéliques : ce qui serait une merveille de la puissance divine capable de ravir des esprits infinis. Néanmoins admettons seulement qu'il y a neuf espèces différentes, une pour chaque ordre ou chaque chœur angélique ; cela nous suffit pour nous faire admirer et honorer l'excellence des Anges. Si en effet l'homme qui ne surpasse l'animal que d'un degré, possède une nature si noble et si privilégiée en comparaison de l'animal, l'Ange du dernier ordre, qui à son tour surpasse l'homme d'un degré, doit avoir autant de noblesse et d'excellence au-dessus de l'homme que l'homme en a au-dessus de l'animal. Un Archange qui est à un degré au-dessus de l'ange, doit dépasser l'ange autant que l'ange dépasse l'homme. Que sera-ce donc de la gloire d'un Trône, de la splendeur d'un Chérubin et de la sublimité d'un Séraphin.

Ah ! Seigneur, que ce que vous avez créé au-dessus des cieux est grand ! Quel monarque eut jamais une cour ressemblant, même de loin, à la vôtre ? La vue de votre incomparable grandeur me ravit, ô mon Dieu. Esprits bienheureux, louez-le, bénissez-le sans cesse, puisqu'il vous a enrichis de tant de perfections. Hélas ! combien ils vous connaissent peu ceux qui ne vous honorent pas ! S'ils

1. Quœst. 50, art. 4.

vous connaissaient, leur froideur se changerait en zèle ardent, leur négligence en une sainte activité, pour vous rendre le respect que mérite une excellence telle que la vôtre. Pour moi devant qui vous faites briller un reflet de votre grandeur par la connaissance même imparfaite que j'en ai, je me sens tout de feu pour honorer vos chœurs et vos hiérarchies sacrées. Je vous offre dans ce but un hommage tout particulier et je me propose de vous honorer toute ma vie de tout mon pouvoir.

Ve MÉDITATION

DE L'INTELLIGENCE DES ANGES ET DE LEUR SCIENCE

SOMMAIRE

Les anges sont doués d'une intelligence très parfaite; — qui a une manière de percevoir son objet très parfaite; — qui est sanctifiée par la charité.

I

De ce que les Anges sont des subtances spirituelles, il faut conclure qu'ils sont doués de la faculté de comprendre et qu'ils ont une très-haute intelligence. Il est effet impossible de concevoir un Ange comme une substance spirituelle et de lui refuser l'intelligence. Or

l'Ange est la substance spirituelle la plus parfaite après Dieu : il a donc l'intelligence la plus vive, la plus clairvoyante et la plus pénétrante après Dieu. Les Anges connaissent donc toutes les choses naturelles, qui existent dans ce monde, les plus grands secrets de la philosophie, la constitution des cieux, les propriétés des éléments, en un mot toutes les créatures animées et inanimées. Ils n'ignorent ni l'origine des vents, ni la cause du flux et du reflux de la mer, ni la marche des étoiles, ni toutes les autres choses semblables. A cet effet Dieu a imprimé dans leur esprit, dès le premier instant de leur création, des images ou idées de toutes sortes de créatures et c'est par ce moyen qu'ils les connaissent.

Ils sont aussi de grands théologiens : leur esprit très lucide connait l'existence de Dieu et ses perfections, beaucoup mieux que jamais esprit humain n'a pu les pénétrer par sa raison seule. Si donc l'homme rentre en lui-même et s'il veut mesurer la portée de son intelligence en comparaison de celle des Anges, il trouvera là un grand sujet de s'humilier et il comprendra jusqu'à quel point il se rend ridicule, quand il s'estime être un si grand esprit. En réalité si on compare l'intelligence de l'homme dans l'état de déchéance où il est, à celle des Anges, on constate combien elle est aveugle et grossière : on voit que l'âme raisonnable n'est tout d'abord qu'une table rase sur laquelle rien encore n'a été ni tracé ni écrit : aussi est-ce au prix de mille peines qu'elle acquiert une science même imparfaite des choses de la nature, car elle ignore beaucoup plus de vérités qu'elle n'en connaît. L'Ange

au contraire connaît tout en un instant, sans aucune peine et avec une merveilleuse promptitude; par une saillie vive et subtile il atteint tout ce qui constitue l'objet de sa connaissance naturelle.

Ne t'enorgueillis donc point, à mon âme, de ton intelligence et de ta capacité ; ne prétends pas que l'on te juge très-éclairée, ne trouve pas étrange que l'on fasse peu d'estime de ce que tu es et de ce que tu fais. Qu'il ne t'arrive donc jamais de vouloir aller de pair avec ceux qui sont plus grands que toi par l'intelligence et par le savoir. Ne t'afflige pas si les hommes connaissent la bassesse et la pauvreté de ton esprit et s'ils en ont mauvaise opinion. Animé de ces sentiments j'honorerai les Anges d'une manière spéciale, les considérant comme les intelligences les plus éclairées et les plus pénétrantes de la création, auprès desquelles les plus savants philosophes et les plus fameux théologiens sont semblables à de petits enfants, qui commencent seulement à parler et qui en sont à l'abécédaire. Et cependant ils daignent nous écouter, quand nous bégayons à notre manière sur ces sujets célestes et surnaturels et ne pas être froissés par nos prières si mal faites et si mal composées. Comme un frère aîné écoute dans la famille terrestre son petit frère, qui sait à peine remuer sa langue et articuler quelques mots, ainsi les Anges écoutent avec bienveillance nos discussions et nos prières. O douceur ! o bonté des esprits célestes.

II

La manière dont les Anges connaissent les choses naturelles est beaucoup plus noble que celle dont les hommes peuvent les connaître.

Premièrement, ils reçoivent de Dieu immédiatement des idées et des images, qui leur représentent les divers objets de leur connaissance : ils sont donc instruits par Dieu lui-même. L'âme au contraire reçoit ces espèces ou images, des créatures corporelles, par l'intermédiaire des sens extérieurs et du sens interne, où elles s'impriment avant que l'âme puisse les percevoir. De là vient que notre connaissance est imparfaite et superficielle.

En second lieu, les anges d'un simple regard de l'esprit perçoivent tout, aussi bien les choses spirituelles que les choses corporelles, ils en ont une connaissance intuitive, souvent même compréhensive, sans avoir besoin de recourir, tout au moins en ce qui concerne les choses naturelles, aux longs détours du raisonnement. Ils ne connaissent pas d'abord la cause et puis l'effet, mais dans le même instant ils perçoivent à la fois l'effet dans sa cause et la cause dans son effet, avec une clarté parfaite. L'intelligence de l'homme au contraire procède pas à pas dans sa connaissance, elle n'avance que progressivement et lentement au moyen du raisonnement et ne parvient jamais à une vue de la vérité aussi claire que celle des Anges.

Troisièmement, les Anges ont toujours l'esprit actif, toujours occupé d'une manière actuelle à quel-

que connaissance : mais l'esprit de l'homme connaît des moments de repos, par exemple pendant le sommeil. Enfin, l'Ange a cela de propre de penser toujours à Dieu, soit que ses pensées aient pour objet immédiat quelque créature ou lui-même. Sa substance en effet est un miroir fidèle des perfections divines, dont toutes les créatures portent au moins quelques traces. Donc il connaît Dieu soit en se considérant lui-même, soit en considérant les êtres créés. D'ailleurs il voit la créature telle qu'elle est, et par conséquent il ne peut pas ne pas y voir la dépendance dans laquelle elle se trouve vis-à-vis de Dieu, il ne peut pas jeter un regard sur elle, sans s'élever aussitôt jusqu'à Dieu. Que de fois, au contraire, l'homme pense à la créature sans songer au Créateur, et à lui-même sans apercevoir son état de dépendance envers Dieu !

O mon âme, il ne tient qu'à toi d'imiter la perfection des Anges sur ce point, étant donné que tu es éclairée des lumières de la foi et fortifiée par la grâce. Il sera possible à un Ange, avec les seules forces de la nature, de ne jamais penser à la créature, sans penser au Créateur, dont elle dépend ; et toi aidée de la grâce de Dieu, tu pourras considérer les êtres créés sans penser à l'Etre incréé ! L'Ange même damné ne voit pas une créature, sans voir aussitôt qu'elle dépend de Dieu et sans être contraint de penser à lui. O mon Dieu ! je ne veux plus fixer mon attention sur les créatures, sans penser à vous en qui elles subsistent et de qui elles dépendent. Ce serait pour moi une honte intolérable de manquer, avec le secours de la foi et de la grâce, à une chose à laquelle ne manque

jamais un démon, qui n'a que les seules lumières de la nature.

III

Considérez que, comme le dit saint Augustin (1), dans la cité de Dieu, toute la science des choses temporelles et corporelles dont les démons se prévalent avec tant d'orgueilleuse présomption, est vile et digne de peu d'estime aux yeux des bons Anges, en comparaison de la charité qui les sanctifie et de l'ineffable amour dont ils sont embrasés pour l'immuable et éternelle beauté de Dieu. Ils ne font aucun cas de toutes les choses inférieures, ni de la science éminente qu'ils en ont, et préfèrent mille fois le moindre degré de charité à la science des choses caduques et terrestres, même la plus parfaite. Saint Augustin (2) ose appeler une telle science, quand elle n'est pas accompagnée de la charité, la science des démons et des réprouvés. Sur ce point saint Paul fut un imitateur des Anges, puisqu'il a avoué à la face du monde « *que quand* « *même il aurait toute la science*, » que peuvent acquérir les hommes, « *il ne serait rien, s'il n'a*-« *vait la charité* » (I Cor. 13) ; qu'il ne lui servirait de rien de tout savoir, s'il n'aimait Dieu. Il ajoute que « *la science enfle* », tandis que « *la cha*-« *rité édifie* ». Il en est de la science sans la charité, dit saint Bernard (3), comme d'une viande que l'estomac ne peut digérer, faute de chaleur : elle n'a d'autre effet que d'altérer la santé en rem-

1. Lib. 9. c. 22.

2. *Epist. 19 ad Januar.*

3. *Serm. 36 in Cant.*

plissant le corps d'humeurs nuisibles à la vie. Telle est la science des démons : ils savent, mais n'aiment pas. Cette science les bons Anges la méprisent, parce qu'ils ne font cas que de la science du salut, qui a des traits de feu pour les embraser d'amour.

O mon cœur ! « *pourquoi cherches-tu plus* « *longtemps à boire de l'eau trouble sur le che-* « *min de l'Egypte ?* » (Jer. 2.) Aimons Dieu, brûlons d'amour pour ses perfections infinies. Nous ne serons pas puni pour avoir ignoré les sciences humaines et les questions curieuses concernant la terre ou les cieux, mais bien pour avoir manqué d'amour. On voit tous les jours des hommes qui ont peu de science, mais beaucoup d'amour, s'élever au-dessus de la terre et ravir le ciel, tandis que nous avec notre science froide et sans amour, où en sommes-nous ? nous sommes dans la fange et dans l'ordure des vices (1). Pardon, Seigneur, dorénavant je m'appliquerai davantage à vous aimer et à vous plaire, qu'à étudier les sciences inutiles, qui ont pour effet de rendre l'esprit hautain et insolent, sans nous élever vers le seul bien éternel et suprême.

1. S. Aug. *Conf.* l. 8. c. 8.

VIᴱ MÉDITATION

DE TROIS CHOSES QUE LES ANGES NE CONNAISSENT PAS D'UNE MANIÈRE CERTAINE PAR LEUR SCIENCE NATURELLE

SOMMAIRE

Les Anges ne connaissent pas d'une manière certaine par les seules forces de leur intelligence : — plusieurs choses futures ; — les pensées et les affections des hommes ; — les choses surnaturelles.

I

La première chose que les Anges ne connaissent pas d'une manière certaine par la seule force de leur esprit, ce sont d'abord plusieurs choses futures. Ils ne connaissent pas l'avenir de science naturelle ; c'est ainsi que pendant leur temps d'épreuve, les bons Anges ne surent pas d'une manière certaine s'ils devaient parvenir à la gloire, ni les démons, s'ils devaient être damnés. Les uns et les autres étaient avant leur chute dans une condition pareille, absolument comme nous encore aujourd'hui qui sommes balancés entre la crainte et l'espérance, sur la question de

notre bonheur ou de notre malheur éternel. La connaissance de sa propre glorification fait plutôt partie de la récompense que du mérite et ne doit par conséquent être accordée à la créature, que lorsqu'elle est parvenue à cet état de stabilité, dont il lui est impossible de déchoir. Or, les Anges au temps de leur épreuve, se trouvaient dans l'état qui convient à l'acquisition du mérite, et où l'on peut encore se perdre et se damner. Il ne leur convenait donc pas d'avoir la certitude de leur glorification à venir. Dieu ne la donne que très rarement et à un petit nombre de ceux qu'il chérit le plus tendrement.

Il est vrai que les Anges sont très habiles à conjecturer en se basant sur les événements présents. De même qu'une politique habile prévoit dans une certaine mesure ce qui se passera dans un royaume, d'après l'état des affaires ; de même qu'un habile médecin annonce d'après les symptômes, ce qui arrivera au malade ; ainsi l'Ange dont l'intelligence est si vaste et chez qui l'expérience du passé est si considérable, peut connaître beaucoup d'événements futurs d'après l'état présent qu'il a sous les yeux. Mais tout cela n'est que conjecture ; beaucoup d'incertitude s'y mêle, principalement quand les événements sont encore très lointains et que beaucoup de choses fortuites sont à prévoir, par exemple s'il s'agit d'annoncer une éclipse dix mille ans à l'avance. L'intelligence de l'Ange est finie et n'est pas capable de comprendre tant de révolutions célestes, et tant de rencontres d'astres qu'il faut connaître pour prévoir si longtemps à l'avance l'éclipse avec



certitude (1). Leur science est encore purement conjecturale, quand il s'agit d'une chose qui peut être empêchée par la volonté de l'homme ou par quelque accident ; par exemple s'il s'agit de prévoir si un arbre portera du fruit dans dix ans, car dans ce temps l'arbre peut être arraché par le jardinier ou frappé de la foudre. Il est vrai cependant qu'autrefois les démons ont rendu des oracles et prédit leur sort aux mortels, mais beaucoup d'équivoques et de fraudes se mêlaient à ces prédictions ; le mensonge y avait une plus grande part que la vérité, l'avenir y était annoncé d'une manière beaucoup plus conjecturale que certaine. La science certaine de l'avenir n'appartient qu'à Dieu seul, elle est l'apanage exclusif de la divinité. Elle est donc vaine la science des devins qui entreprennent, comme s'ils étaient des dieux, de pronostiquer le sort des humains et les événements de leur vie : ils sont également vains les esprits qui y ont recours et qui mettent en elle leur confiance : ils commettent l'impiété de transférer à la créature le droit du Créateur et ils attri-

1. Cette restriction de notre auteur n'est certes pas justifiée. Il faut bien accorder aux Anges tout au moins la science que nous reconnaissons à nos astronomes. Saint Thomas dit que les Anges connaissent « *les causes de tous les phénomènes naturels d'une manière « plus étendue et plus parfaite* » que nous (1a q. 57. a 3. *in corp.*), et quelques lignes plus bas il ajoute : « *les hommes ne peuvent con- « naître les événements futurs que dans leurs causes ou par la révéla- « tion : les anges les connaissent aussi de cette manière, mais avec une « perspicacité beaucoup plus grande* » (Ibid ad 1.) Or, aujourd'hui, grâce à la connaissance parfaite que nous avons des lois du mouvement de la terre et de la lune par rapport au soleil, les astronomes peuvent prédire aisément les éclipses de soleil et de lune cent mille ans à l'avance ; à combien plus forte raison les Anges, surtout si nous songeons qu'ils impriment eux-mêmes aux astres leurs divers mouvements, comme l'enseigne l'auteur dans ce même traité.

buent à l'homme une science supérieure à celle de l'Ange.

Vous donc, ô mon Dieu, savez seul ce qui doit advenir de moi et quel doit être mon sort, heureux ou malheureux pendant l'éternité. O Dieu infiniment clairvoyant, vous seul connaissez mon sort futur et puisque c'est un droit qui vous appartient exclusivement, de connaître d'une science infaillible un événement d'une si haute importance pour moi, je ne demande pas à en être instruit moi-même d'une manière certaine pendant cette vie, heureux que ce privilège n'appartienne qu'à vous seul. Je me contente de vous servir dans cette incertitude, mû uniquement par le sentiment du respect et de l'honneur que je dois à votre majesté infinie. Puissé-je le faire très parfaitement, afin de jouir de la paix que je ne prétends pas trouver ailleurs que dans votre service !

II

La seconde chose que les Anges ne connaissent pas d'une science certaine, c'est le secret de nos cœurs, nos pensées et nos sentiments, si toutefois nous les tenons cachés au fond de notre âme et si nous ne voulons pas les manifester. C'est en effet un privilège accordé par Dieu à l'homme d'être le maître de son cœur et d'avoir un domaine parfait sur toutes ses pensées et sur tous ses désirs intérieurs, sur lesquels les Anges n'ont aucun pouvoir. Or s'ils connaissaient malgré nous nos pensées et nos désirs intérieurs, nous n'en serions pas absolument les maîtres, car dans le but de plaire aux

Anges ou par crainte de leur déplaire, nous formerions telles pensées et tels désirs, ou par égard pour eux nous y renoncerions ; ce qui porterait atteinte au domaine que Dieu nous a donnés sur nos actes.

C'est aussi un trait de la Providence de Dieu que notre intérieur soit caché aux Anges et principalement aux démons. Quelquefois en effet les démons s'abstiendraient de tenter les hommes vertueux, s'ils connaissaient leurs fermes et constantes résolutions : ainsi les hommes de bien perdraient l'occasion de combattre et de triompher d'eux. C'est ce qui serait arrivé à Job, que le démon n'eût jamais tenté, s'il avait connu sa force et son courage. Les démons d'autres fois y gagneraient de tenter l'homme avec plus d'audace, dans le cas notamment où ils le verraient porté intérieurement à tel péché ou hésitant à prendre une résolution : s'ils l'attaquaient dans de telles dispositions, il leur serait beaucoup plus facile de le renverser et de le perdre.

Il faut ajouter que, s'ils connaissaient les désirs et les vues des hommes, ils choisiraient mieux leur moment pour les empêcher de réussir et pour en entraver l'exécution. C'est pour ce motif que les premiers chrétiens faisaient toutes leurs prières mentalement et n'exprimaient pas oralement les demandes qu'ils adressaient à Dieu. C'est aussi ce que conseillait l'abbé Isaac (1) ; il craignait que les démons occupés à tenter ceux qui prient, ne viennent à se prévaloir, s'ils les connaissaient, de leurs intentions, comme fait un guerrier

1. Cassien, *Collas 9*, c. 35.

qui a espionné et découvert les desseins de son ennemi. Cet avantage, la Providence paternelle de Dieu n'a pas voulu le donner à notre ennemi qui s'en serait servi contre nous. Les Anges ne connaissent donc l'intérieur de notre âme que dans la mesure où nous le révélons nous-mêmes à l'extérieur ou dans la mesure où il nous plaît de le leur faire connaître. En dehors de là, la science qu'ils en ont est purement conjecturale et elle provient ou de la connaissance qu'ils ont des représentations de notre imagination, qui peuvent permettre de présumer les mouvements de notre âme, ou de quelque signe extérieur, qui les trompe assez souvent, qui trompe surtout les mauvais Anges dont les jugements sont précipités et téméraires. A Dieu seul qui a le domaine de nos cœurs, il appartient aussi d'en avoir la connaissance. C'est une des preuves que Jésus donna de sa divinité, quand il révéla les pensées secrètes des Pharisiens et de ceux avec qui il conversait sur la terre.

O Jésus, o noble Fils de Dieu, qui lisez clairement dans mon cœur, que n'ai-je toujours des pensées et des affections qui vous plaisent, afin de reconnaître sans cesse votre domaine et votre autorité sur moi ! O mon Dieu ! je vivrai toujours en votre présence, je ne concevrai dans mon cœur que les pensées et les désirs qui conviennent à un cœur sur lequel est toujours ouvert le regard de Dieu, à un cœur qui a Dieu pour spectateur de tout ce qui s'y passe. Et puisque vous n'avez pas voulu que les Anges partagent avec moi le domaine sur mon cœur, comment oserai-je consentir à le rendre l'esclave des créatures ? « *Vous*

« *seul êtes le Dieu de mon cœur et mon partage*
« *pour l'éternité.* » Deus cordis mei et pars mea in aeternum.

III

En dernier lieu les Anges ne connaissent pas par leurs lumières naturelles les choses surnaturelles, comme le mystère de l'Incarnation, celui de l'Eucharistie et les merveilles semblables que la foi nous enseigne (1). La raison en est qu'ils n'ont point d'idées ni d'espèces intelligibles de ces choses en tant que surnaturelles, or ces espèces intelligibles sont la condition nécessaire pour pouvoir connaître ces objets par les seules lumières de l'intelligence. Ce qu'ils peuvent en savoir d'une manière certaine, c'est leur possibilité : leur intelligence voit en effet clairement que Dieu est tout-puissant et que ces choses n'impliquent pas contradiction : d'où ils concluent sans hésiter qu'elles sont possibles. Ils pourront même guidés par certaines apparences incliner à croire qu'elles existent réellement : par exemple en voyant l'humanité de Jésus-Christ privée de sa subsistance naturelle, ils pourront se douter qu'elle est suppléée par la subsistance divine et soupçonner ainsi l'Incarnation ; mais ils n'arriveront pas à la certitude par cette voie, car une telle conclusion ne découle pas rigoureusement de ces prémisses. Donc ils ne connaissent les mystères surnaturels que par la révélation divine à laquelle ils soumettent leur esprit. Sur ces grandes vérités les Anges supérieurs croient à Dieu qui se manifeste à eux sans intermédiaire et les Anges inférieurs

1. Quæst. 57. art. 5.

croient aux Anges supérieurs, qui leur font connaître de la part de Dieu ce qu'ils doivent en connaître. Ils les apprennent parfois même par l'enseignement de l'Eglise, comme l'affirme saint Paul : « *La sagesse de Dieu est manifestée aux* « *Principautés et aux Puissances des cieux par* « *l'Eglise.* » (Eph. 3.)

Je puiserai dans cette considération une importante leçon : je ne prétendrai pas démontrer par des preuves naturelles les vérités sublimes qui sont l'objet de la foi, je m'en rapporterai à la révélation dont sont l'organe les prélats de l'Eglise, que je dois considérer comme mes Anges supérieurs. Si les aigles du ciel sont trop faibles pour pénétrer ces vérités sans le secours de la révélation, que feront les oiseaux nocturnes dont la vue est si courte et si débile ! Ah ! Seigneur, les lumières de la terre ne peuvent pas éclairer le ciel et le rendre visible ; ainsi notre raison naturelle ne peut éclairer la profondeur de vos mystères divins. Donc, sans plus chercher, je croirai à tout ce que croit la Sainte Eglise instruite par votre révélation, à tout ce qu'elle impose à ma croyance. Ah ! Seigneur il est impossible que tout ce que votre Eglise nous ordonne de croire, ne soit pas absolument vrai, je scellerais cette affirmation de mon sang. Je crois sans hésiter un seul Dieu en trois Personnes ; je crois que le très-noble Fils de Dieu s'est incarné pour me sauver et je le croirai fermement jusqu'à mon dernier soupir.

VIIe MÉDITATION

DE LA VOLONTÉ DES ANGES ET DE LEUR AMOUR NATUREL

SOMMAIRE

Les anges ont une volonté libre, qui a pour objet : — Dieu aimé par dessus toutes choses comme auteur de la nature ; — le prochain qui est pour eux les Anges.

I

Si les Anges ont une intelligence capable de connaître toutes sortes de choses, il ſaut aussi leur reconnaître une volonté libre : car tout être doué d'intelligence est nécessairement doué de volonté et de liberté. Pour comprendre cette vérité, il faut considérer que les créatures tendent à leur but de quatre manières. Premièrement, les unes y tendent en vertu d'une impulsion venue du dehors et sans le connaître d'aucune manière ; comme une flèche que l'archer décoche vers un but, elle y va droit sans le connaître, elle n'y va pas par un mouvement propre, mais par une impulsion étrangère. Secondement, d'autres y tendent et y vont d'elles-mêmes, mais sans connaître où elles vont. Troisièmement, d'autres y tendent et y vont d'elles-mêmes avec une certaine connaissance, mais sans réfléchir sur le but où elles

tendent, ni le comparer à d'autres ni prévoir les effets qui doivent résulter de leur action : ainsi les animaux se portent avec un certain degré de connaissance vers les choses qui satisfont leurs sens : le cheval va vers l'avoine, le cerf à sa nourriture ordinaire, et cela en vertu d'une inclination naturelle qui s'appelle appétit sensitif. En dernier lieu, il y a des créatures qui se portent vers un bien avec une vraie connaissance : elles réfléchissent sur leur action, comparent les biens qu'elles désirent à d'autres biens qui sont plus grands ou moindres, et prévoient ce qui peut résulter de la satisfaction de leur désir. Cette inclination s'appelle volonté, elle appartient aux Anges et aux hommes : leur intelligence leur permet de juger les objets vers lesquels ils se portent, de les comparer avec d'autres biens et de prévoir ce qui résultera de leur action : de plus ils ont la faculté de se porter d'eux-mêmes où il leur plaira.

Donc avoir une volonté, ce n'est pas aimer inconsidérément, brutalement, mais c'est aimer intellectuellement, à la manière des Anges. Si donc l'homme a une volonté semblable à celle des Anges, s'il est capable de se porter vers tous les objets avec connaissance, avec réflexion et avec la claire vue de ce qui résultera de son action ; qu'il se garde bien d'abuser de la volonté, en l'appliquant aux objets terrestres sans connaissance et sans réflexion, sans jugement et sans prévoyance à la manière des bêtes. O le souhait divin que celui de Moïse : « *Ah ! plût à Dieu que tous les hommes* « *fussent sages, qu'ils eussent l'intelligence et la* « *prévision de leurs fins dernières.* » (Deut. 32.)

O mon âme, adopte ce souhait, que « *tes yeux* « *devancent toujours tes pas.* » (Prov. 4.) Agis 4.25 sagement et avant de donner ton cœur, prévois bien tout. Let thy eyelids go before thy steps

II

Considérez en second lieu le pouvoir merveilleux de la volonté ou de la faculté d'aimer chez les Anges, envisagée par rapport à Dieu. Ils peuvent par leurs seules forces naturelles aimer Dieu comme auteur de la nature, plus qu'eux-mêmes, et que tout ce qui est au monde, par dessus toutes choses; la raison en est que Dieu a créé l'Ange droit et parfait, exempt de toute perversion ou dépravation naturelle. Or, s'il n'avait le pouvoir d'aimer Dieu par dessus toutes choses, il serait pervers et dépravé dès sa création ; car quelle plus grande perversité peut-il y avoir que de ne pouvoir aimer Dieu plus que les créatures ? Donc si Dieu a créé l'Ange droit et sans aucune dépravation, il a dû lui donner une volonté capable de l'aimer naturellement par dessus toutes choses.

Secondement, c'est une inclination naturelle dans quiconque fait partie d'un tout, d'aimer le tout plus que la partie : ainsi nous voyons la main s'exposer pour sauver le corps, parce que c'est son tout. La raison obéit aussi à cette inclination naturelle ; un bon citoyen s'expose à la mort pour le bien public. Or Dieu est le bien de toutes choses, il est le tout du monde et l'Ange n'est qu'une partie des créatures de Dieu ; c'est pourquoi il peut aimer naturellement Dieu plus que tout le reste.

Troisièment, le sens du goût, quand il n'est pas dépravé, préfère et se porte avec plus d'ardeur vers ce qui lui paraît plus doux et plus délectable. Or Dieu est souverainement bon, infiniment délicieux à la volonté spirituelle. L'Ange donc qui a l'esprit sain et droit par nature, juge que Dieu doit être aimé par dessus tout, il entend sa conscience lui dicter elle aussi un jugement semblable et lui représenter qu'il y aurait de l'injustice à l'aimer moins que la créature ou même à aimer la créature autant que lui. Dès lors sa volonté est capable d'aimer Dieu plus que la créature et de se complaire en lui plus qu'en tout ce qui est créé.

Oh ! quelle nature excellente et parfaite Dieu a donnée à l'Ange en le créant ! Et que l'homme était heureux dans l'état d'innocence, avant que la nature eût été viciée par le péché, car il pouvait alors comme l'Ange aimer Dieu par ses seules forces naturelles, au-dessus de toutes choses. Combien j'ai sujet de déplorer les effets funestes du péché et l'impuissance naturelle de ma volonté, qui ne peut plus d'elle-même se porter à vous aimer, comme vous êtes aimable, ô beauté souveraine, c'est-à-dire par-dessus toutes les créatures. Hélas ! Seigneur, en votre présence je verse mes larmes et mes plaintes. La concupiscence me fait une guerre sans trève, et s'efforce de m'entraîner vers des objets grossiers qu'elle me représente faussement comme les plus doux et les plus désirables, qu'il y ait au monde. Hélas ! que d'assauts, que de tempêtes capables de jeter mon âme dans l'enfer, si vous ne la secouriez pas par vos grâces et si vous ne lui redonniez le pouvoir qu'elle avait

dans son état primitif, de vous aimer par dessus tout ! Ah ! Seigneur, votre grâce seule peut aujourd'hui me relever. Daignez ne jamais m'en priver, ô mon Dieu, afin que avec ce secours je puisse toujours vous aimer à l'imitation des Anges.

III

Considérez ce que peut la volonté angélique par rapport au prochain. Comme un arbre à deux branches, elle se porte d'un côté vers Dieu, de l'autre vers le prochain : ainsi les Anges à l'amour naturel de Dieu joignent l'amour naturel du prochain, c'est-à-dire des autres Anges. Si tout vivant aime naturellement son semblable, à plus forte raison les Anges, natures spirituelles, doivent aimer naturellement les autres Anges, en qui ils voient une image de leur beauté.

Pour bien comprendre cette vérité, il importe de remarquer que tous les Anges, excepté le premier et le dernier, peuvent être considérés dans leurs rapports soit avec les Anges qui leur sont supérieurs ou en nature ou en grâce ou en raison de leurs fonctions, soit avec ceux qui leur sont égaux à ces mêmés points de vue, soit avec ceux qui leur sont inférieurs. Si, dit excellemment le Docteur Séraphique (1), vous examinez comment un ange en aime un autre qui lui est supérieur, vous verrez qu'il l'aime plus que tous les autres sous le rapport du bien qu'il lui désire, parce que, exempt de toute jalousie, il lui désire tous les biens excellents que Dieu lui a donnés de plus qu'aux autres. Si vous

1. In 2., Dist. 3, art. 3, 9, 2.

examinez comment il aime son égal, vous constaterez qu'il l'aime naturellement plus que tous les autres, au point de vue de l'intimité, de l'affection, car il converse avec lui plus familièrement et se console plus suavement dans la société de l'Ange qui appartient au même ordre que lui, de même qu'un homme se sent plus à l'aise avec ses compatriotes et ses compagnons d'office. Si enfin vous considérez comment il aime son inférieur, vous verrez encore qu'il l'aime plus que tous les autres, au point de vue du bien qu'il lui procure, car il le purifie, l'illumine et lui communique un grand nombre de biens. L'Ange peut donc lui dire : « *Il a « ordonné en moi la charité.* » (Cant. 2.) C'est vraiment l'ordre du parfait amour, d'un amour tel que nous le dépeint le divin saint Denys (1), qui l'avait appris de saint Hiérotée dans son livre des louanges de l'amour, où il dit que l'amour a la vertu d'unir, qu'il maintient les égaux dans une société commune, qu'il excite les supérieurs à procurer le bien de leurs inférieurs, et qu'il dirige l'affection des inférieurs vers leurs supérieurs, c'est-à-dire qu'il les porte à leur rendre avec amour les devoirs qui leur sont dus. C'est bien là ce que pratiquent les Anges par leur affection réciproque.

J'admirerai la belle proportion de cet amour que les Anges ont les uns pour les autres. Oh! heureux celui qui pourrait ainsi aimer son prochain ! Oh ! le modèle céleste de l'amour ! Contemple, ô mon âme, cet exemple « *et agis selon ce qui t'est montré sur la montagne* » angélique (Ex. 25). Aime ceux qui sont au-dessus de toi, leur souhaitant

1. *De div. nomin.*, c. 5.

sans jalousie la conservation des grands biens qu'ils possèdent. Ne dédaigne pas tes égaux et si tu rencontres des hommes plus malheureux que toi, puisqu'il a plu à la divine bonté de ne pas faire de toi la plus misérable des créatures, fais leur part de tes biens. O Anges bienheureux, obtenez pour tous les hommes cet amour si bien ordonné, afin que l'amour règne sur la terre, au lieu de la jalousie et du mépris, au lieu de la cruelle avarice et de l'impitoyable dureté de cœur.

VIII[e] MÉDITATION

DE LA PUISSANCE MOTRICE DES ANGES ET DE LEUR MOUVEMENT

SOMMAIRE

Les Anges ont le pouvoir de se mouvoir eux-mêmes ; — non par partie, mais selon toute leur substance. — Ils ont aussi le pouvoir de mouvoir les autres substances, soit spirituelles, soit corporelles.

I

Si les Anges ont une intelligence si pénétrante et une volonté si accomplie, ils doivent être aussi doués de la faculté de se mouvoir eux-mêmes

et de mettre en mouvement d'autres êtres. Pourquoi les créatures spirituelles douées d'intelligence et de volonté, seraient-elles immobiles comme des pierres ou des corps sans vie ? Il faut donc admettre que les Anges ont, outre la faculté de comprendre et de vouloir, celle de se mouvoir et de se transporter d'un lieu dans un autre.

Dieu, il est vrai, est doué d'intelligence et de volonté, et ne se meut pas. La raison en est qu'il possède une perfection plus grande que cette faculté ; c'est l'immensité, en vertu de laquelle il est partout et par suite il n'a nullement besoin de se mouvoir. Où pourrait-il aller, puisqu'il est en tout lieu ? L'Ange n'est pas partout et dès lors rien n'empêche qu'il ne jouisse de la puissance motrice, qui lui permet de se transporter d'un lieu dans un autre.

Ce qu'il faut ici remarquer particulièrement, c'est la perfection de cette puissance motrice. Puisque la substance de l'Ange est la plus parfaite des substances créées, il faut en conclure que ses facultés naturelles sont les plus actives et les plus vigoureuses. Par conséquent sa puissance motrice sera merveilleuse : il pourra se mouvoir avec une vitesse et une agilité sans pareilles sur cette terre. Les automédons ne lancent pas leurs chars dans une course aussi rapide, dans les airs les oiseaux ne volent pas avec une aussi grande agilité, sur la mer les vents ne courent pas avec une aussi grande vitesse, un trait décoché par un arc n'atteint pas aussi promptement le but, qu'un Ange ne se porte avec une agilité incroyable, partout où il veut. C'est comme en un clin d'œil qu'il passe d'un

royaume à un autre, que du ciel il descend sur la terre et remonte de la terre au ciel par la vigueur de sa nature, passant à travers tous les corps, pénétrant tout sans trouver de résistance ni d'obstacle sur son chemin. C'est pourquoi Tertullien (1) dit que les Anges sont partout en un moment, pour indiquer qu'en peu de temps ils se trouvent où ils veulent, tant est grande leur agilité.

C'est ce qui leur vaut l'honneur d'être les premiers serviteurs et officiers du Roi de l'univers : car ce Roi veut être servi promptement. Ceux-là seuls qui obéissent promptement, sont dignes de servir les rois (Prov. 22) ; ceux qui sont lents, sont disgrâciés. Ainsi en est-il aussi de Dieu à qui toute lenteur dans l'action est odieuse. Mais ce qui rend le mouvement des Anges, serviteurs de Dieu plus admirable, c'est qu'il ne s'exécute jamais hors de Dieu. Ils ne sont jamais hors de la règle, dit le Docteur séraphique (2), soit qu'ils s'élèvent jusqu'à Dieu, pour le contempler, soit qu'ils descendent vers l'homme pour s'en constituer les gardiens, car comme ils voient Dieu face à face en tout lieu où ils sont envoyés, ils courent toujours au-dedans de Dieu même.

Excitons-nous par l'exemple de la rapidité de la locomotion des Anges, à servir Dieu avec promptitude et diligence ; ne remettons pas à demain le bien que nous pouvons faire aujourd'hui. O Roi des Anges, je ferai dorénavant des efforts, je serai prompt à accomplir mon devoir, je veux courir à votre service comme le cerf après les sources d'eau

1. *Apolog.* c. 22.
2. *In Brevil.* cap. 8. p. 2.

vive. Ni le froid, ni le chaud, ni le sommeil, ni la fatigue ne me retarderont un seul moment dans l'accomplissement de mes obligations. Ah ! que je voudrais ne me mouvoir qu'en vous, dans la pensée de votre présence et dans la vue de votre admirable lumière que les Anges ne se lassent jamais de contempler.

II

Considérez en second lieu que, quand les Anges se meuvent pour aller en quelque endroit, ils s'y transportent tout entiers, selon toute leur substance et non pas seulement selon une partie d'eux-mêmes. En cela ils diffèrent des êtres vivants qui peuvent remuer une partie de leur corps, tandis que les autres parties sont immobiles. La langue se remue en parlant, le cœur bat et palpite, un bras s'avance ou se retire pendant que le reste du corps reste immobile. Mais la substance de l'Ange est simple et indivisible, il faut donc quand elle se trouve dans un lieu, qu'elle y soit tout entière, selon tout son être. Aussi a-t-il cela de propre de se trouver tout entier dans le lieu qu'il occupe et tout entier dans chaque partie de ce lieu, comme l'âme raisonnable qui se trouve aussi entière dans une main, par exemple, que dans tout le corps. L'Ange n'est pas présent dans un lieu, dans ce sens seulement qu'il y opère quelque chose ; mais quand bien même il n'y produirait aucun effet extérieur, il y est présent en ce sens que sa substance se trouve physiquement en ce lieu, Or, sa substance est toute entière en chaque partie de ce lieu. Donc il ne saurait y avoir chez lui de mou-

vement partiel ; là où il se porte, c'est tout entier qu'il se porte. C'est une conclusion qui découle nécessairement de la spiritualité de sa substance.

Nous devons imiter cette perfection des Anges, dans le mouvement par lequel notre âme se porte vers Dieu comme vers le lieu de sa sécurité et de son repos. Si sa substance est spirituelle comme celle des Anges, pourquoi ne se meut-elle pas vers Dieu qui est son lieu propre, selon tout son être et toutes ses forces? pourquoi se meut-elle vers lui à demi et imparfaitement, se partageant entre le Créateur et la créature ? N'est-ce pas une chose monstrueuse que l'âme soit tout entière dans la moindre partie de son corps, et qu'elle ne soit qu'à moitié à Dieu ? Si je connaissais une seule parcelle de mon cœur, disait un grand serviteur de Dieu (1) qui ne fut pas embrasé de l'amour sacré, je voudrais l'arracher. O Dieu infini, ce n'est pas trop d'un cœur humain, pour vous le consacrer entièrement. Ah ! je renonce aux affections misérables qui m'empêchent d'être tout à vous, je ne veux faire aucune réserve dans le don de mon cœur, je veux combattre de toutes mes forces mes penchants sensuels et vous chercher jusqu'à la mort.

III

Les Anges ne se bornent pas à se mouvoir eux-mêmes, mais ils peuvent aussi mettre en mouvement les autres substances, soit spirituelles, soit corporelles. Qu'ils aient le pouvoir de mettre en mouvement les substances spirituelles, nous le

1. S. Franç. de Sales.

voyons dans la scène de l'Evangile où ils nous sont représentés portant l'âme du pauvre Lazare dans le sein d'Abraham, et dans le fait que les mauvais Anges ont été chassés du ciel par les bons Anges. (Luc, 16 et Apoc. 12.) Il est dans l'ordre qu'un Ange d'une espèce supérieure puisse donner une impulsion à un Ange d'une nature inférieure et qu'en vertu de sa puissance supérieure il puisse soit l'arrêter dans son mouvement, soit le retenir en un lieu comme un prisonnier; c'est ce que fit l'Ange Raphaël qui lia Asmodée dans les déserts de la Thébaïde (Tob. 8).

Les Anges peuvent encore imprimer le mouvement aux corps, comme nous le voyons dans l'enlèvement du prophète Habacuc qui portait un panier de vivres : un Ange le prit par les cheveux et le transporta à travers les airs de la Judée à Babylone, au-dessus de la fosse aux lions où Daniel mourait de faim. La même vérité est confirmée par le mouvement des cieux et des astres auquel président les Anges.

En même temps que les Anges peuvent faire mouvoir d'un lieu dans un autre les êtres corporels, ils peuvent aussi selon le degré plus ou moins grand de puissance qu'ils possèdent, produire d'admirables et innombrables effets en appliquant les corps qui ont la vertu d'agir à ceux qui peuvent recevoir leur impulsion. Ils peuvent produire par leur vertu naturelle, les pierres précieuses, les minéraux, les herbes et les simples, ils peuvent s'en servir à l'égard de l'homme. Il est en leur pouvoir de faire descendre le feu du ciel, d'exciter sur mer des tempêtes, de causer ainsi

des incendies ou de terribles inondations. Il est encore en leur pouvoir de transporter les montagnes, de déraciner les forêts, d'exciter la fureur des bêtes féroces, enfin de bouleverser le monde au point de le rendre inhabitable aux hommes, car il n'y a sur la terre aucune puissance qui puisse être comparée à la leur. Elle permet à un Ange de tailler en pièces cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib (IV Rois, 19) qu'il laisse étendus morts sur le champ de bataille : à un autre de faire périr en une nuit tous les premiers-nés d'Egypte. Tous ces prodigieux effets de leur puissance et mille autres encore ont fait dire à saint Augustin que beaucoup ambitionnent la puissance des Anges, mais qu'il y en a bien peu qui désirent avoir leur justice et leur sainteté. Il ajoute que, si les Anges faisaient tout ce qu'ils peuvent, le monde ne pourrait subsister. Ce qui fait que la conservation du monde, en dépit des démons qui ne respirent que la ruine des œuvres de Dieu, et principalement des hommes, est admirable. Mais la puissance des démons est liée par celle des bons Anges, qui sont prêts à s'opposer aux désastres que voudraient causer les démons. Elle est aussi liée par la Providence de Dieu ; ils la redoutent si fort, qu'ils craignent, malgré leur malice, d'entreprendre la destruction du monde ou de la vie des hommes, sans une permission expresse : « *car les démons croient et* « *tremblent*, » dit l'apôtre saint Jacques (Jacq. 2.)

O Seigneur, combien est aimable votre Providence qui prend soin de conserver et le monde et nos vies, contre la cruauté des démons ! Je vous

en ai une très grande obligation. Et puisque les peuples paient un tribut aux Rois qui protègent leurs terres contre l'irruption des ennemis, je veux vous offrir le tribut de mon cœur et de mes services durant ma vie entière. O Seigneur, de même que vous nous préservez de la mort corporelle qu'ils pourraient nous causer, préservez-nous aussi de la mort spirituelle dans laquelle ils s'efforcent sans cesse de nous entraîner. A cet effet envoyez-nous vos bons Anges. Secourez-nous, Seigneur, et que vos ennemis épouvantés s'enfuient et s'évanouissent. Défendez-nous contre leurs maléfices et contre tout ce qu'ils pourraient machiner maintenant et à l'heure de notre mort, pour nuire à nos corps et à nos âmes.

IXE MÉDITATION

DU TEMPS, DU LIEU ET DE LA FIN DE LA CRÉATION DES ANGES

SOMMAIRE

Les Anges ont été créés en même temps que les cieux et la terre; — dans le ciel; — pour le ciel, c'est-à-dire pour être éternellement heureux.

I

Les Anges ont été créés à la même époque que les cieux et les éléments. Pour mettre fin aux débats qui s'étaient élevés à ce sujet parmi les

Pères de l'Eglise dont les uns voulaient que les Anges eussent été créés aussitôt que le monde, et dont les autres admettaient qu'ils avaient été créés à une époque postérieure, le quatrième Concile général de Latran a défini que Dieu par sa vertu toute-puissante, a fait de rien, dès le commencement du monde et en même temps, la créature spirituelle et la créature corporelle, c'est-à-dire l'Ange et le monde(1). Ainsi donc les Anges ont été créés par Dieu en même temps que le ciel et que le monde (2). Puisque ils font partie de cet univers, il ne convenait pas qu'ils fussent créés à une époque différente. Saint Isidore dit bien qu'il n'est guère admissible que Dieu ait créé les Anges en même temps que l'enfer, car on ne prépare pas des supplices pour ceux qui sont innocents et les Anges n'avaient pas encore péché, quand Dieu créa l'enfer au centre du monde (3). Mais il nous fournit par là l'occasion d'admirer la justice épouvantable de Dieu, qui, au même instant où il crée les Anges, prépare l'enfer pour ceux qui méconnaîtront ses bienfaits. Saint Jérôme (4) a cru que les Anges avaient été créés plusieurs siècles avant le monde : il se représente Dieu servi pendant longtemps par les Principautés, les Dominations, les

1. *Apud Bonav.* in 2. q. 2. part. 1. art. 1, p. 3.

2. Plusieurs anciens Docteurs ont pensé que la création des Anges est tacitement impliquée dans le mot « *cœlum* ». (*Gen.* 1.)

3. Pour ce qui est de la question du lieu où se trouve l'enfer, une seule chose est certaine, c'est que l'enfer est un lieu déterminé, assigné par Dieu pour la punition des anges et des hommes réprouvés : cette vérité ressort clairement de l'enseignement de l'Ecriture sainte et des Pères. Quant à préciser où se trouve l'enfer, nul ne saurait le faire d'une manière certaine.

4. Ad cap. 1. Ep. ad Tit.

Archanges et les Anges, sans aucun changement ni vicissitude d'aucune sorte. La considération de ce grand Docteur servira à nous faire admirer la bonté de Dieu à l'égard des bons Anges, car bien qu'en réalité ils ne soient créés que depuis que le monde existe, c'est-à-dire depuis environ six mille ans, il n'est pas moins vrai que Dieu les a conservés depuis tant de siècles, dans l'état de bonheur, et dans l'exercice ininterrompu de ses louanges.

O justice ! o miséricorde ! voilà bientôt six mille ans que les Anges ont été créés et depuis lors les bons persévèrent inébranlablement dans le service de Dieu et dans l'état de bonheur, tandis que les mauvais sont encore dans les mêmes supplices, sans avoir bénéficié du moindre soulagement. Oh ! que nous devons appréhender l'état des damnés ! que nous devons désirer l'état des Anges heureux !

II

Les Anges ont été créés non seulement en même temps que le ciel, mais encore dans le ciel. (1) L'Ecriture Sainte nous l'indique suffisamment,

1. Ici une distinction s'impose : quand nous disons que les Anges ont été créés dans le ciel, nous n'entendons pas désigner par ce mot le ciel ce que saint Thomas appelle : « *le ciel de la Sainte Trinité* » (1ª q. 61 art. 4. ad 3) c'est-à-dire, le lieu — car c'est un lieu — où Dieu se montre lui-même sans voiles à ses élus. La raison en est que les Anges ont dû subir une épreuve avant d'être admis à la vision béatifique, et que le crime d'un certain nombre consista précisément à désirer de s'élever jusqu'à ce ciel par ses propres forces, sans le secours divin, comme l'indiquent ces paroles de Lucifer : « *in cœlum ascendam.* » (Is. XIV, 13). (Vide S. Tho. 1ª q. 63. art. 3. in corp.) Il faut entendre par là, croyons-nous, qu'ils ont été créés dans un lieu qui n'est pas notre terre, mais qui fait partie de ce monde créé par Dieu au commencement *(cœlum et terram)*, « *afin*, dit saint Thomas, « *de montrer que leur place est dans cet univers matériel et qu'ils* « *exercent leur action sur les corps qui le composent.* » (1ª q. 61. art. 4. ad 1.)

quand elle dit que les Anges se livrèrent un combat *dans le ciel*, que les mauvais en furent chassés, que Lucifer est tombé *du ciel* et que Satan a été précipité *du ciel* comme la foudre : d'où il faut conclure que les anges ont été créés dans le ciel.

Dieu l'a voulu, parce que les Anges sont les plus nobles de toutes les créatures et sont par conséquent comme à la tête de la création : dès lors il leur appartenait d'être créés dans le ciel suprême, qui est le lieu le plus élevé du monde. D'autre part il ne convenait pas qu'ils fussent créés en dehors de cet univers, parce qu'il fallait qu'ils fussent compris dans ce grand tout, dont ils font partie et avec lequel par suite l'ordre de l'univers exigeait qu'ils fussent rattachés par certains liens.

De plus le ciel est le lieu destiné à la contemplation de la divinité. Or les Anges, parce qu'ils sont très spirituels, sont plus capables de cette contemplation que toutes les autres créatures. Donc il convenait qu'ils fussent créés dans ce lieu de paix où Dieu manifeste davantage ses merveilles et sa gloire. Ce devait être aussi pour eux un motif de s'y maintenir par leur fidélité : ce que tous n'ont pas fait. D'ailleurs les lieux matériels ne peuvent conserver que les corps ; ils ne sauraient conserver les esprits. Dieu est le lieu où les esprits se conservent.

Qui pourra donc être sûr de jouir du ciel ? qui parmi ceux qui vivent sur cette terre et hors du ciel sera sans crainte? Ce ne sont pas les lieux qui sanctifient les personnes, mais ce sont les personnes qui sanctifiient les lieux. Il n'y a pas dans le

monde un seul lieu ou le salut soit assuré. Judas s'est perdu dans la compagnie du Sauveur, Adam est tombé dans le paradis terrestre et l'Ange a été précipité du ciel où il se trouvait en présence de Dieu et sous les yeux de la divinité. S'il eût habité en Dieu par l'amour, il eût été sauvé. Ainsi donc, o mon âme, ne mettons pas notre confiance dans les lieux que nous habitons, mais plutôt habitons en Dieu, vivons en lui par notre affection.

Non seulement les Anges ont été créés en même temps que le ciel et dans le ciel, mais encore ils ont été créés pour le ciel, c'est-à-dire, pour y être toujours heureux, pour y contempler et louer Dieu éternellement, s'ils persévéraient dans la justice et dans la sainteté. Ainsi tout est céleste dans leur création, tout y parle du ciel. Dieu donc se proposait de tirer de leur création de la gloire; il leur donnait la vie de la grâce dans le but, qu'après en avoir fait bon usage, ils fussent mis en possession du bonheur et qu'ainsi lui-même fut admiré, loué, aimé et glorifié éternellement par la multitude innombrable de ces esprits. Et comme ses attributs sont infinis, il les créa doués d'une grande diversité de dons, soit naturels soit surnaturels, afin que chacun d'eux glorifiât spécialement un attribut divin. C'est pourquoi les uns louent sa majesté, d'autres sa sagesse, d'autres sa bonté. Ceux-ci glorifient ses attributs absolus ; ceux-là ses attributs relatifs. Ils honorent en lui soit le créateur, soit le conservateur du monde, soit l'auteur de la grâce, soit l'auteur de la gloire : ainsi chacun a sa tache.

Ne nous lassons pas de méditer le magnifique

dessein de Dieu. Lui, tout grand, tout heureux, infiniment satisfait en lui-même, a désiré néanmoins que des milliers de créatures soupirent après lui, ravies par son incomparable beauté et qu'elles lui chantent d'ineffables louanges pendant l'éternité. C'est dans ce dessein qu'il a créé les Anges en nombre comme infini, leur donnant à tous une très haute intelligence et une grande puissance pour le connaître et le glorifier selon son désir : car ce sont les secondes splendeurs du monde, les rayons de la première lumière qui est l'Essence infinie : ils sont beaucoup plus portés au bien qu'au mal, auquel leur nature ne les incline nullement (1). Mais Dieu ne veut admettre dans sa gloire que les plus généreux, qui auront donné des preuves de leur vertu et de leur fidélité : c'est pour ce motif qu'il ne les rend pas bienheureux et ne les admet pas à jouir de la vision béatifique dès leur création, mais qu'il les dirige vers cette fin, les oblige à y tendre et à y parvenir par les moyens qu'il met à leur disposition, et finalement prédestine au bonheur ceux qu'il a prévu de toute éternité devoir faire bon usage de ces moyens.

O grand Dieu ! il est juste que des millions d'esprits soupirent sans cesse après vous, qui êtes le créateur de tous les hommes et le trésor de toutes les perfections. Il vous convient, Seigneur, d'être glorifié pendant toute l'éternité par un nombre infini de créatures. Je vous rends grâces d'avoir, en les créant, destiné les esprits angéliques à cette fin si haute : car personne n'était capable de vous donner ce juste contentement. » *O Anges*

1. Naz., Or., 4 et 48.

« *du Seigneur, louez-le donc tous!* » (Ps. 148.) Mais puisqu'il vous a plu aussi de créer nos âmes pour la même fin, et de les unir aux Anges dans votre éternelle glorification, dans le bonheur qu'ils ont de vous chanter, je vous en bénis, je vous en ai une reconnaissance sans bornes. Faites, ô mon Dieu, que je ne m'écarte pas de ce but, ni de la pratique des commandements qu'il vous a plu de nous imposer comme un moyen pour y parvenir. O esprits tout célestes et tout bons, secondez nos efforts, soyez nos guides et nos protecteurs jusqu'à ce que nous soyons arrivés au lieu où nous devons louer avec vous notre Dieu et notre Créateur commun.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

PREMIER TRAITÉ

DES ATTRIBUTS DE DIEU DE LA THÉOLOGIE AFFECTIVE EN GÉNÉRAL

DEUXIÈME TRAITÉ

DE LA TRÈS SAINTE-TRINITÉ

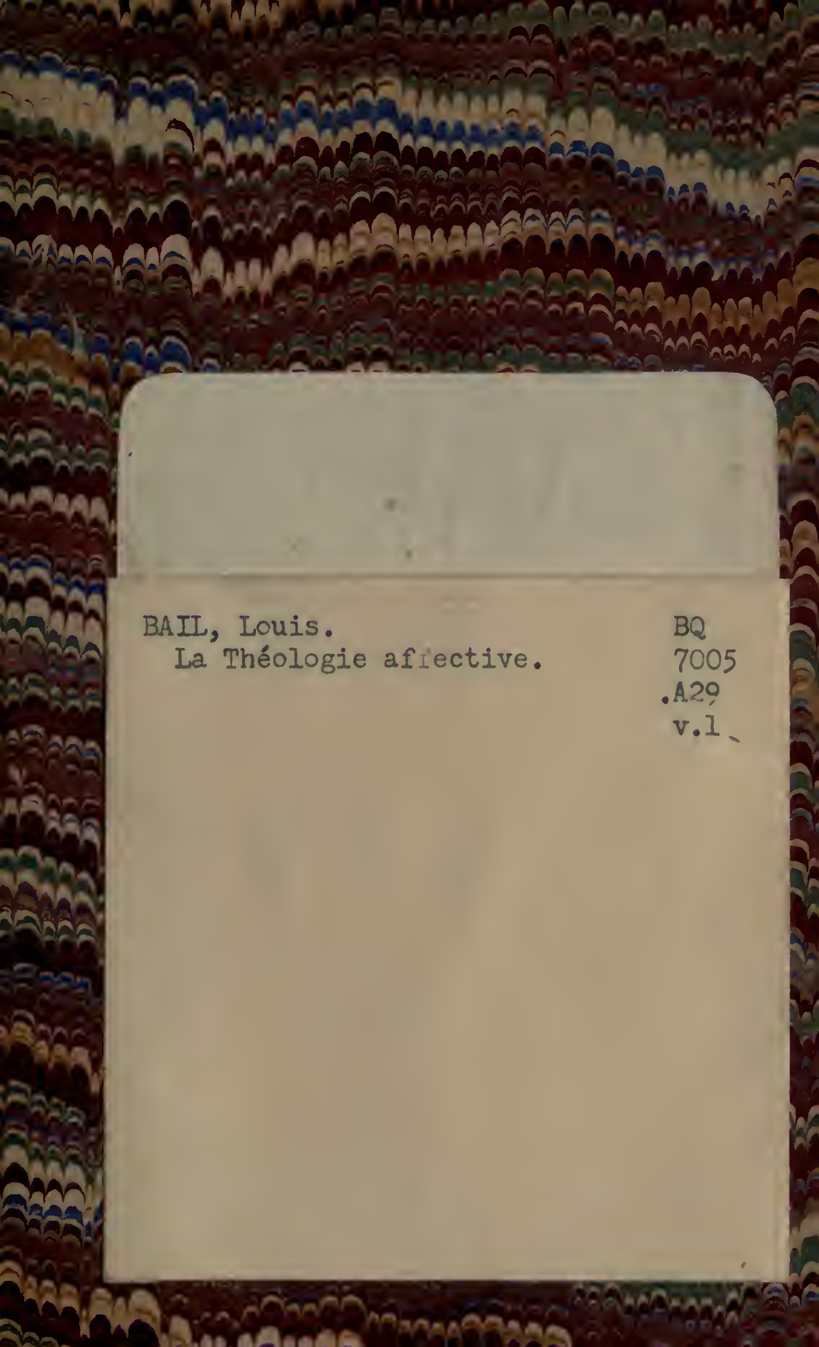
TROISIÈME TRAITÉ

DES ANGES

Bergerac. — Imprimerie Générale du Sud-Ouest (J CASTANET).

Bergerac. — Imprimerie Générale (J. CASTANET), place des Deux-Conils.





BAIL, Louis.
La Théologie affective.
BQ
7005
.A29
v.1